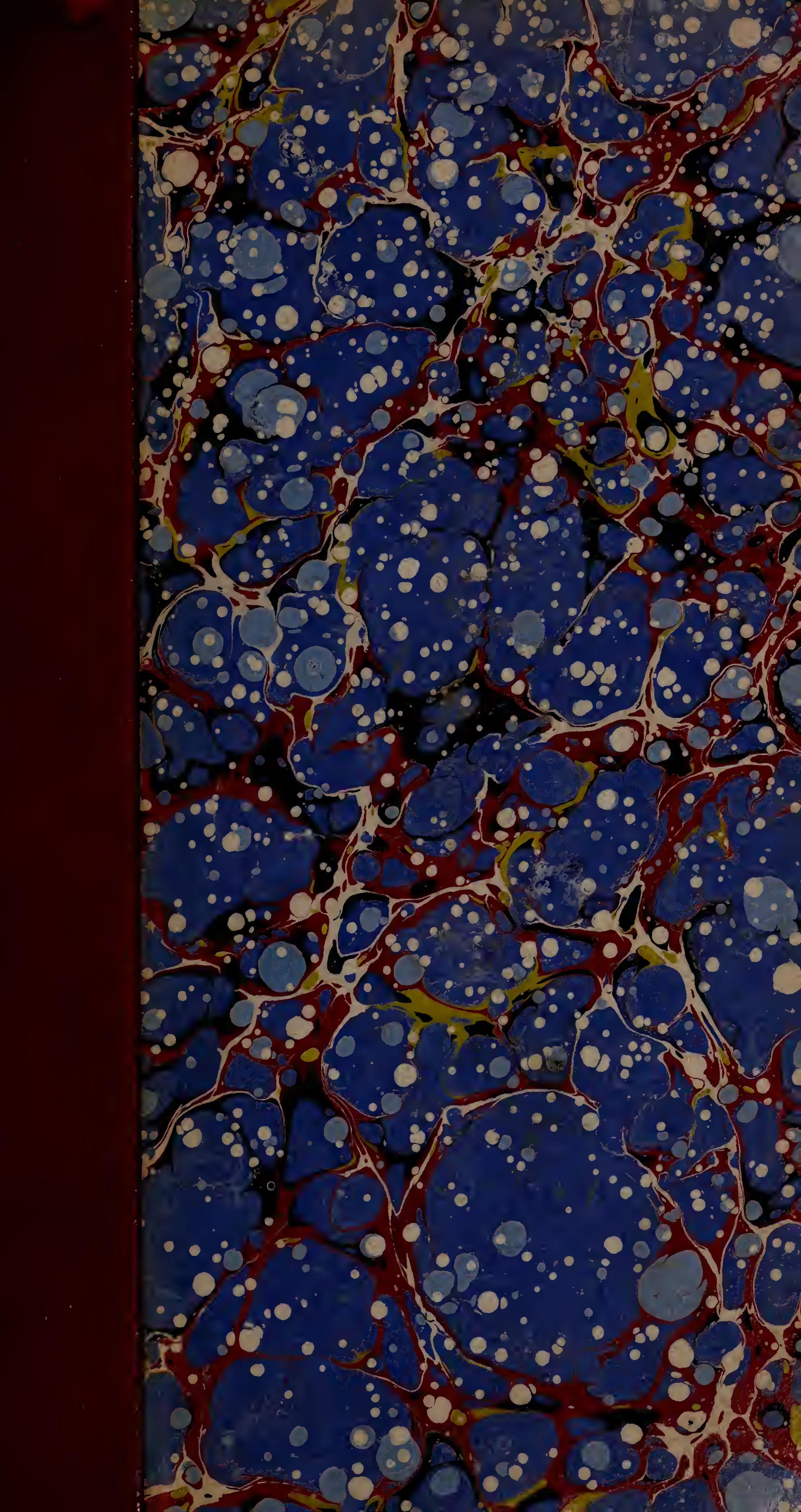
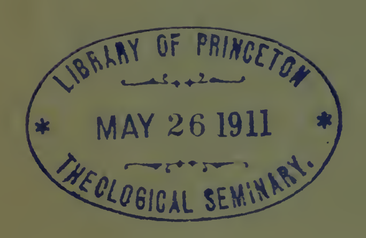




JOURNAL

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Imprimerie de J. Smith, rue Montmorency, n° 16.



JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Cet Évangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.

MATTHIEU, XXIV, 14.

DEUXIÈME ANNÉE.



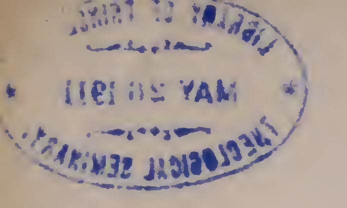
PARIS,

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

CHEZ HENRY SERVIER, LIBRAIRE,

RUE DE L'ORATOIRE, N° 6.

1827.



SOUVENIRS
DES MISSIONS ANCIENNES.

Travaux missionnaires de Jean Eliot dans le Massachusets, au milieu du dix-septième siècle.

La maison des Stuart étant montée sur le trône d'Angleterre, une tyrannie insupportable ne tarda pas à peser sur l'Eglise et sur l'Etat. Beaucoup d'émigrations eurent lieu, et un grand nombre de ceux qui fuyaient leur patrie cherchèrent un asile en Amérique, dans l'espoir de trouver, auprès d'hommes non civilisés, la liberté de conscience que leur refusaient leurs concitoyens. La religion étant le principal motif de leur exil volontaire, ils ne purent voir avec indifférence les pauvres Indiens, marchant dans les sentiers de l'ignorance et de l'erreur, sans Dieu, sans Christ et sans espérance au monde. Pendant quelques années, les difficultés qui accompagnent la formation d'un nouvel établissement dans une contrée inculte, les querelles qu'ils eurent avec les habitans, les contestations qui s'élevèrent entre eux, et d'autres circonstances, les empêchèrent de faire, pour évangéliser les indigènes, des efforts proportionnés à la grandeur du but. Quelques sauvages avaient, il est vrai, été initiés çà et là dans les principes du christianisme ; mais leur foi était peu affermie, et ils ne la communiquaient pas à d'autres.

Au mois d'octobre 1646, Jean Eliot, pasteur à Roxbury, dans le voisinage de Boston, qui, par de longues études, s'était rendu familière la langue du pays, alla visiter, à une distance de quatre ou cinq milles de sa demeure, des Indiens qu'il avait prévenus qu'il irait les voir pour leur faire connaître la foi chrétienne. Plusieurs vinrent à sa rencontre, et le conduisirent à un endroit où beaucoup de leurs compatriotes s'étaient rassemblés pour l'entendre. Après une courte prière, M. Eliot leur parla près d'une heure en leur propre langue, comprenant dans son discours les principaux points de la religion naturelle et de la religion révélée : la création du monde,

la chute de l'homme, la grandeur de Dieu, auteur de toutes choses, les dix commandemens et les menaces prononcées contre ceux qui les enfreignent, la nature et le ministère de Jésus-Christ, le jugement dernier, les joies du ciel et les tourmens de l'enfer. Il les invita ensuite à lui demander les explications dont ils pouvaient avoir besoin; et cette entrevue ayant duré environ trois heures, il les quitta, fort réjoui de sa visite. Il continua dès-lors à les aller voir assez souvent; non seulement ils l'écoutèrent généralement avec une attention soutenue, mais quelques-uns parurent même profondément touchés de ses paroles.

Encouragée par ces favorables antécédens, la Cour générale du Massachusets accorda à ces Indiens, à la demande de M. Eliot, un espace de terrain suffisant pour y bâtir une ville, où ils pussent habiter en commun, recevoir l'instruction religieuse et apprendre les métiers les plus utiles. Afin de poser les bases de leur vie sociale, ils tinrent une assemblée, dans laquelle ils arrêtèrent les lois auxquelles ils consentaient à se soumettre. Ces lois étaient proportionnées à leur état présent de civilisation; elles interdisaient plusieurs choses que l'expérience leur avait montré être des causes de trouble, ou que leurs habitudes leur faisaient regarder comme mauvaises; des amendes plus ou moins fortes devaient être payées par les délinquans.

D'autres Indiens, du voisinage de la Concorde, se sentirent portés à suivre cet exemple. Ils prièrent M. Eliot de venir leur prêcher l'Evangile, et demandèrent au gouvernement de leur donner des terres pour s'y fixer. Ils l'obtinrent, et se bâtirent une ville; ils firent aussi des lois qui l'emportaient déjà sur celles de leurs voisins par la sagesse des principes qui y étaient établis.

Quoique M. Eliot demeurât pasteur de l'Eglise de Roxbury, il entreprit des courses missionnaires très-fréquentes, visitant successivement toutes les parties du Massachusets, et étendant jusqu'au Cap-Cod ses excursions, dans lesquelles il prêchait l'Evangile du royaume à tous les Indiens qui voulaient l'entendre. Il éprouva dans ces travaux évangéliques des fatigues et des dangers sans nombre. Les chefs et les prêtres étaient presque toujours opposés à ses plans, les premiers craignant

de perdre leur autorité qu'ils croyaient menacée, et les seconds prévoyant que leur influence disparaîtrait devant ces nouvelles doctrines. Les chefs, ou *sachems*, le repoussaient, en conséquence, en lui déclarant souvent que, s'il revenait vers leurs habitations, ce serait à ses périls et risques. Il ne répondait rien à de pareilles menaces, si ce n'est qu'il était engagé au service du grand Dieu, et que, soutenu par lui, il ne craignait ni eux, ni tous les *sachems* du monde, mais était résolu de continuer son œuvre, les laissant libres de le traiter comme ils voudraient. Eliot ne travailla pas sans succès; mais il eut la douleur de voir les Indiens bannir du milieu d'eux, et même quelquefois mettre à mort ceux qui inclinaient au christianisme. Ces circonstances engagèrent plusieurs convertis à cacher leurs sentimens; d'autres se retirèrent auprès des colons, et leur demandèrent leur protection.

En 1651, un assez grand nombre d'Indiens qui avaient embrassé l'Evangile, se mirent à bâtir, sur le bord de la rivière Charles, à environ dix-huit milles de Boston, un village qu'ils nommèrent *Natick*. La plupart des maisons étaient bâties à la manière du pays; quelques-unes seulement, parmi lesquelles on remarquait celle qui servait de temple le dimanche, et d'école durant la semaine, étaient construites dans le style anglais.

En 1660, les Indiens convertis furent incorporés dans une Eglise chrétienne, et la Sainte-Cène leur fut administrée. Les Eglises de la Nouvelle-Angleterre n'admettaient, à cette époque, que très-difficilement des étrangers dans leur communion, et en exigeaient, avant de les accueillir, des preuves évidentes de leur foi; peut-être furent-elles, dans cette occasion, encore plus sévères qu'à l'ordinaire. M. Eliot réunit à un jour convenu les ministres des Eglises voisines, et plusieurs indigènes firent en leur présence la confession de leurs péchés, et exposèrent leurs idées sur les vérités religieuses; dans une autre assemblée, ils furent interrogés, et répondirent parfaitement aux questions qu'on leur adressa. Ce n'est qu'après ces examens préparatoires qu'on en baptisa quelques-uns; d'autres qui avaient voulu demander le baptême, furent effrayés par la rigidité dont on usait, et renoncèrent à le recevoir; aussi

le nombre des Indiens baptisés ne s'élevait-il encore, au bout de dix ans, à plus de trente ou quarante.

M. Eliot termina, vers ce même temps, la traduction des saintes Ecritures en langue du Massachusets. Le Nouveau-Testament fut imprimé à Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre, en 1661; le Vieux-Testament parut environ trois ans après. Cette Bible était la première imprimée en Amérique; et, quoiqu'elle eût été tirée à 2,000 exemplaires, l'édition fut très-vîte épuisée. Eliot traduisit de plus divers livres de piété, et publia une grammaire destinée à fixer cette langue encore inculte.

Il organisa des écoles où les Indiens venaient apprendre à lire et à écrire; il essaya aussi, non sans de grands frais, de préparer des jeunes gens du pays à exercer le ministère parmi leurs compatriotes; ce plan ne réussit pas aussi bien qu'on aurait pu l'espérer. Quelques-uns de ces jeunes gens moururent au bout de peu de temps; d'autres renoncèrent à poursuivre leurs études; un petit nombre seulement devinrent capables d'enseigner comme maîtres d'école. On ouvrit à Cambridge, sous le titre de *Collége indien*, une maison destinée à recevoir environ vingt étudians indigènes; mais ce nombre fut rarement complet.

En 1674, il y avait, dans la juridiction de la colonie du Massachusets, quatorze villages habités par des Indiens adonnés à la prière (*praying Indians*), comme on les nommait; sept de ces villages paraissaient bien affermis dans la foi; les sept autres n'avaient adopté l'Evangile que depuis trois ans. Dans la plupart, les pasteurs, les anciens et les diacres étaient des indigènes. Il faut cependant ajouter que l'on désignait par la dénomination de *praying Indians* tous ceux qui se faisaient instruire, qui suivaient le culte public, qui lisaient l'Ecriture-Sainte, et qui priaient le matin et le soir en famille, quand même ils n'auraient pas encore été admis au baptême et à la Sainte-Cène. En estimant que, dans ces villages, chaque famille était composée de cinq membres, on évaluait à environ 1,100 le nombre des personnes qui étaient à portée de recevoir une instruction suivie. Les progrès de l'Evangile furent ensuite interrompus par la guerre qui éclata l'année suivante avec un fameux chef nommé *Philippe*. Plusieurs des villages

des Indiens adonnés à la prière furent ruinés. En 1684, ils n'avaient plus que quatre temples; mais ils se réunissaient en outre, de temps en temps, pour le culte, en plusieurs autres endroits.

Malgré ces circonstances contraires, Eliot continua à prêcher l'Evangile aux Indiens aussi long-temps que sa santé le lui permit. Les infirmités de la vieillesse le forcèrent enfin à ne plus les visiter que tous les deux mois. Quelque temps après, il ne se sentit même plus en état de remplir, comme il l'aurait voulu, ses fonctions pastorales à Roxbury, et demanda qu'on lui adjoignît un collègue, afin qu'avant de mourir il eût la joie de voir celui qui lui succéderait parmi ses paroissiens. Durant les deux dernières années de sa vie, il ne se décidait qu'avec peine à prêcher, disant que ce serait faire tort aux âmes que de vouloir les instruire, puisqu'un autre le ferait bien mieux que lui. Une courte maladie l'enleva à son Eglise et aux peuplades qu'il affectionnait, au commencement de l'année 1690. Il était âgé de quatre-vingt-six ans. On lui a donné depuis le titre honorable et bien mérité d'Apôtre des Indiens.

Avant la mort d'Eliot, un indigène avait été placé, comme pasteur, à la tête de l'Eglise de *Natick;* mais l'état de cette Eglise paraît avoir été languissant. En 1698, le village avait cent quatre-vingts habitans, parmi lesquels on ne trouvait plus que sept hommes et trois femmes chrétiens. En 1721, Olivier Peabody s'y établit comme missionnaire, et à cette époque il n'y avait plus personne qui eût été baptisé. Peabody chercha à répandre la civilisation parmi les habitans; il essaya de leur persuader de renoncer à leurs mœurs grossières, et il en vit plusieurs se livrer à la culture des champs, et se procurer, par plus d'industrie, une existence plus heureuse. Quelques-uns furent rendus attentifs à la vérité, et sentirent l'action de la grâce dans leurs cœurs. Pendant les trente années que Peabody travailla au milieu d'eux, il en baptisa environ cent quatre-vingt-dix, mais trente-cinq seulement furent admis à une entière communion avec l'Eglise.

En 1763, il n'y avait plus que trente-cinq Indiens à *Natick;* il est probable toutefois qu'on ne comprit pas les Indiens nomades dans le recensement qu'on fit alors. Ils changent en

effet très-fréquemment de demeure; et comme ils s'entre-marient avec des blancs et des noirs, il est presque impossible de déterminer exactement combien il y en a encore. On suppose qu'en 1797, il restait une vingtaine d'Indiens natickois de race pure. Peu d'entre eux assistaient au culte public; nul ne se distinguait par sa piété; deux ou trois seulement étaient membres d'une Eglise chrétienne. Aucun ne savait assez bien l'ancienne langue nationale pour pouvoir la parler. Nous citons ces petites circonstances, parce qu'il n'est peut-être pas sans intérêt de connaître l'histoire et l'état actuel du troupeau indien du célèbre Jean Eliot.

Outre les Indiens de *Natick*, il y avait, en 1764, huit ou dix familles indiennes à un endroit nommé *Grafton;* en 1792, environ trente propriétaires indiens possédaient encore une portion de leur ancien territoire, et recevaient une rente annuelle des blancs qui y habitaient. On les regarde, ainsi que quelques Indiens fixés à *Stoughton*, comme les seuls restes de ces nombreuses et puissantes tribus qui habitaient autrefois la colonie du Massachusets.

NOTICE ABRÉGÉE

SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS

DES MISSIONS PRINCIPALES.

(Suite, *voyez* vol. I, page 306.)

INDE AU-DELA DU GANGE.

Si nous voulions, pour demeurer fidèles au plan que nous nous sommes tracé, donner ici un tableau complet, quoique abrégé, de toutes les Missions qui ont été entreprises au-delà du Gange, il nous faudrait reproduire en grande partie ce que nons avons raconté dans notre troisième numéro (1) sur l'intéressante Mission dans l'empire des Birmans. La masse de faits instructifs et édifians que présentait la carrière vraiment apostolique de MM. Judson, Price, Hough, Wade et Boardman, et qu'il nous tardait de communiquer à nos lecteurs, nous a engagés à devancer l'ordre que nous nous sommés prescrit, et à leur raconter en détail l'histoire d'une Mission, dont nous n'aurions pu les entretenir que très-imparfaitement dans cet *Abrégé des Missions principales.* Nous les renvoyons donc à cet article pour tout ce qui a rapport à l'empire des Birmans, et nous allons les conduire au midi dans la presqu'île de Malacca et les contrées voisines, où la Société des Missions de Londres entretient sept missionnaires utilement employés.

En septembre 1812, le missionnaire William Milne s'embarqua en Angleterre pour la Chine, dans le but d'assister le docteur Morrison dans ses travaux; mais, à son arrivée à Macao, qui est soumise à la couronne de Portugal, le gouverneur, influencé par les prêtres catholiques, lui fit signifier de quitter l'île dans l'espace de huit jours. En conséquence de cet ordre, il se retira pour le moment à Canton, jusqu'à

(1) 1re année, page 241.

ce que les vaisseaux européens eussent pris leur cargaison, et de là il alla débarquer à l'île de Java, dans le dessein de distribuer le Nouveau-Testament parmi les Chinois, qui avaient émigré en grand nombre dans cette île et dans plusieurs autres de l'océan indien. Après y avoir répandu un nombre considérable d'exemplaires du Code sacré parmi les Chinois résidant à Batavia et dans le voisinage, il fit une excursion, de près de quinze cents milles, sur les côtes orientales de Java et jusque dans l'île de Madère, visitant les principales villes où il y avait des établissemens chinois. Pendant tout le cours d'un voyage aussi étendu, il fut accueilli, de la manière la plus amicale et la plus respectueuse, par les personnes de tout rang. Il fut même admis à l'audience de l'empereur de Java (1); et, arrivé à la résidence du sultan de Madère, il eut l'honneur de passer une nuit dans son palais.

Dans le mois d'avril 1815, M. Milne quitta de nouveau la Chine, où il était retourné depuis peu, et se rendit à Malacca dans le dessein d'y établir une branche de la Mission chinoise. Il espérait que, dans ces contrées, les missionnaires pourraient poursuivre leurs travaux sans interruption. Il fut bientôt secouru par d'autres ouvriers qui vinrent se joindre à lui; et de leurs efforts réunis on vit jaillir, au bout de peu de temps, des établissemens considérables. Ils fondèrent des écoles pour les enfans chinois, malais et du Malabar; ils imprimèrent plusieurs ouvrages dans les langues chinoise et malaie, et les firent parvenir dans les différentes colonies chinoises de l'archipel indien, à Siam, dans la Cochinchine et jusqu'en Chine même. Ils ne se contentaient pas de visiter les Chinois dans la ville de Malacca seulement, et d'avoir avec eux des conversations religieuses; ils prêchaient encore en différens lieux, tant en chinois qu'en langue malaie. Il leur fut cependant impossible de rassembler un auditoire assidu et régulier; c'est à peine si, dans les rues ou dans un lieu quelconque destiné au culte public, ils pouvaient fixer dix auditeurs autour d'eux; et quand ils avaient eu le bonheur de réussir à réunir quelques personnes pour les entendre, ce

(1) C'est le titre que prend le roi de *Mataram*, l'un des états de cette île.

n'était pas peu de chose de gagner leur attention; les uns causaient, les autres riaient à l'ouïe des choses nouvelles qu'on leur annonçait; quelques-uns fumaient leurs pipes; d'autres encore, après avoir prêté l'oreille quelques instans, passaient, avec l'air de la plus complète indifférence, dans les temples de leurs dieux. Ils faisaient toutes ces choses plutôt par habitude et par ignorance que par un mépris véritable pour la Parole de Dieu; mais, quelle que fût la cause d'une pareille conduite, l'effet qu'elle produisait sur l'esprit du missionnaire était à peu près le même. Le peu de personnes, qui suivaient régulièrement les instructions de M. Milne et de ses compagnons d'œuvre, devinrent cependant peu à peu sérieuses et attentives; et, quelque temps après, les missionnaires eurent la joie de baptiser un jeune homme de Canton, les prémices de la Mission de Malacca.

Ce fut en novembre 1818, que fut posée, à Malacca, la première pierre d'un établissement appelé *le Collége Anglo-Chinois*, dont le but principal était tout à la fois de répandre l'Evangile, et de provoquer l'étude de la littérature anglaise et chinoise. Le docteur Morrison donna ici l'exemple d'une libéralité peu commune, en consacrant mille livres sterling à la construction des bâtimens du collége, et en promettant de plus de payer annuellement une somme de 100 livres pendant les cinq premières années, à dater de l'ouverture de cet établissement. Le nombre des étudians dans ce collége s'élevait, d'après les derniers rapports, à une trentaine, auxquels venaient se joindre dix externes. Des maîtres de langues chinoise, malaie et siamoise y sont employés, soit à donner des leçons, soit à traduire des livres à l'usage de l'établissement.

En 1819, trois autres branches de la Mission chinoise et malaie furent établies; l'une, dans l'île du prince de Galles, (île Pinang); l'autre, à Java; la troisième, à Singapore, ville située dans une petite île, à l'extrémité méridionale de la péninsule de Malacca. Dans ces différentes stations on a suivi les mêmes plans qu'à Malacca même; toutes ensemble elles forment ce qu'on appelait, avant que la Mission chez les Birmans eût été entreprise, *la Mission du Gange*, parce qu'à cette époque, ces pays étaient les seuls où les messagers de la

Bonne-Nouvelle eussent porté leurs pas. L'Évangile y est prêché en langue malaie et en chinois; dans cette dernière langue en trois dialectes, celui de Canton, le Fokien et le Mandarin. On célèbre aussi le culte public en hollandais et en anglais. Outre les saintes Écritures, on a imprimé et répandu fort au loin près de cinquante publications différentes, au nombre d'environ 150,000 exemplaires. L'attention que les missionnaires ont donnée à l'éducation de la jeunesse leur a gagné l'affection des parens; et, quoique le nombre des enfans qui fréquentent les écoles ne soit pas, à beaucoup près, aussi grand que dans l'Inde, il n'en est pas moins très-considérable, Il n'est pas besoin d'ajouter que l'instruction religieuse a été introduite dans presque toutes ces écoles.

La Mission au-delà du Gange fit, en juin 1822, une perte bien sensible par la mort du docteur Milne. Il y avait longtemps que sa santé déclinait, à la suite des travaux assidus et multipliés auxquels il s'était livré pour l'établissement de cette intéressante Mission. Son excellente femme l'avait précédé de quelques années dans le repos éternel; il a laissé derrière lui quatre enfans pour pleurer sa perte. Le docteur Milne était incontestablement un homme doué d'une force d'intelligence et de capacité peu communes. Son coup d'œil sur les dix premières années de la Mission protestante en Chine (1), est une des publications missionnaires les plus distinguées que nous possédions. Dans ses derniers momens, il n'éprouva pas ces joies célestes et ces ravissemens dont sont quelquefois favorisés les enfans de Dieu, au moment de passer dans la gloire; mais le témoignage, qui résulte de l'ensemble de la vie d'un homme en faveur de son caractère chrétien et de sa solide piété, est bien plus satisfaisant que celui que peuvent laisser quelques expressions employées sur un lit de mort et comme en face de l'éternité.

Le nombre des missionnaires, actuellement placés dans les différentes stations que nous venons de parcourir, s'élève à six, tous appartenant à la Société des Missions de Londres. Cette Mission, solidement établie, dédommage, en quelque

(1) *Retrospect of the first ten years of the protestant Mission to China.*

sorte, de ce que ne peuvent point entreprendre, pour le moment, en Chine, les apôtres de Jésus-Christ, et elle fait concevoir pour l'avenir les plus belles espérances. Si, depuis que des hommes, ambitieux et avides de domination, entreprirent la conversion de la Chine, celle-ci, dégoûtée et devenue défiante, a fermé l'accès, dans le sein de son vaste empire, à tout messager de l'Évangile, quel qu'il soit; au moins ne peut-elle pas défendre à ceux de ses enfans, qui ont émigré dans les nombreuses îles de la mer des Indes, de recevoir la Parole de vie qui leur est annoncée. Et qui sait ce que sont appelés à devenir un jour, pour leur patrie, ces chrétiens chinois qui naissent en foule sur les côtes de la presqu'île de Malacca et dans les îles environnantes? Dieu est puissant et sage, et jamais les hommes n'ont pu entraver l'exécution de ses desseins. En voyant la Société des jésuites chassée pour toujours d'un pays sur lequel elle avait exercé, pendant de nombreuses années, une si grande influence, il semblait qu'on devait perdre l'espoir d'y voir jamais pénétrer l'Évangile. Mais que les voies de Dieu sont impénétrables, et que ses moyens d'action sont admirables et variés!

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

ILE DE CEYLAN.

Dans les deux récits qui vont suivre, nos lecteurs admireront, avec actions de grâces envers le Seigneur, la puissance variée de sa Parole qui sait triompher en même temps des erreurs dans les prêtres des faux dieux, instruits pendant long-temps à l'école de la tromperie, et de la corruption naturelle dans le cœur du jeune homme qui n'a pas eu besoin de beaucoup de leçons pour connaître le péché. Ces rapprochemens sont frappans; et opérées dans le même pays, ces conversions peuvent donner une idée de l'influence étendue et efficacement agissante de la grâce divine. Il semble qu'un homme qui a sucé l'erreur, pour ainsi dire, avec le lait, qui y tient encore par des préjugés de naissance, par des intérêts de gloire et d'ambition humaine, et qui craint d'y renoncer, alors même qu'il en serait désenchanté, parce qu'il ne peut supporter l'idée de se voir blâmé, méprisé ou rejeté par ceux de l'amitié et de l'estime desquels il ne peut se passer, il semble qu'un pareil homme résistera toute sa vie à une vérité qui, quoique douce et consolante, rompt cependant tous ces liens de chair, et expose le plus souvent à l'opprobre. Il semble aussi que la légèreté, l'inconstance de l'âge dans un jeune homme qui n'écoute que la voix des passions, et qui n'est mu que par les intérêts présens d'un monde qui lui sourit de toutes parts, opposeront d'invincibles obstacles aux efforts de la charité et de la persuasion chrétienne. Mais que ne peut pas la force de la vérité, la puissance de cette Parole de la Croix, qui est le grand moyen de renverser toute hauteur, et d'amener les pensées captives à l'obéissance de Dieu? Elle abat l'une et l'autre personne aux pieds du Dieu trois fois Saint; et, les soumettant à son doux empire, elle leur apprend la loi de l'aimer, de le servir et de renoncer au monde.

Conversion et Baptême d'un Prêtre de Buddha (1).

Il y a environ six ans que M. Salmon, notre aide missionnaire, visitant un homme condamné à mort, dans la prison de Matura, fit la connaissance d'un prêtre de Buddha; celui-ci était venu apporter au malheureux criminel les consolations du paganisme; l'autre venait lui prêcher Christ, Sauveur du monde. Une petite controverse s'éleva entre eux, dans le cachot, sur la grande question d'un Sauveur, et se termina par un défi, que le missionnaire porta au prêtre, de prouver par un seul passage de ses Livres sacrés, que le dogme d'un Sauveur pour l'homme se trouvait au nombre des doctrines enseignées par sa religion. Le prêtre, quoique jeune encore à cette époque, jouissait déjà d'un assez grand crédit; on le connaissait pour un des plus violens antagonistes de la vérité, et il n'y avait aucun moyen qu'il n'essayât pour traverser les opérations des missionnaires : un semblable défi le remplit d'indignation, et il s'en retourna à son temple, bien décidé à lire et relire ses livres, et à y chercher des preuves capables de confondre son adversaire; mais après avoir passé deux années à cette investigation, il ne fut pas plus avancé.

A peu près dans le même temps, il se rendit à un village du district de Galle, pour y joindre le grand-prêtre de Candy, qui venait d'y arriver à l'occasion d'une grande cérémonie. Là se trouva un autre missionnaire qui lui fit présent d'un exemplaire du Nouveau-Testament en langue chingulaise; il l'emporta dans son temple et le lut; mais quatre années se passèrent avant que, dans l'orgueil de son cœur, il pût prendre sur lui de manifester les perplexités et le trouble auxquels son esprit était livré. Le rang qu'il occupait dans le sacerdoce (il était alors le second prêtre de l'île), sa réputation d'homme profondément instruit dans les doctrines du buddhisme, l'influence qu'il exerçait sur ses compatriotes, étaient autant de circonstances qui lui faisaient repousser la lumière et la con-

(1) Ce récit est de M. Clough, missionnaire envoyé à l'île Ceylan par la Société des Missions wesleyennes.

viction que la lecture de l'Ecriture-Sainte avait portées dans son esprit.

Cependant il finit par se décider à aller trouver M. Salmon, et à lui faire un entier aveu de tout ce qui se passait en lui : mais la fréquence de ses visites eut bientôt divulgué la chose, et l'alarme se répandit; il fut donc obligé de s'échapper secrètement de son temple, et de chercher un refuge dans la maison du missionnaire.

Ses intentions ne pouvant rester plus long-temps secrètes, tous les moyens furent mis en œuvre pour renverser le dessein qu'il avait formé d'embrasser le christianisme. Les prêtres lui écrivirent en commun une lettre par laquelle ils lui représentaient le déshonneur qui rejaillirait sur eux tous s'il se faisait chrétien ; ils lui disaient que, si un pareil malheur arrivait, leur religion en recevrait une blessure incurable, et que les prêtres se verraient exposés au mépris et aux railleries de la populace. Il ne fit pas la moindre attention à ces doléances. Par une seconde lettre, qui ne produisit pas plus d'effet, ils lui firent l'offre de certains temples, de certains émolumens, s'il voulait renoncer à l'idée d'embrasser la religion chrétienne : enfin, par un troisième message, ils lui déclarèrent que s'il se faisait chrétien, ils sauraient bien trouver les moyens de lui ôter la vie. A une semblable menace, il ne put se défendre d'un moment de surprise et de saisissement; mais, après en avoir causé avec le missionnaire, il résolut de demeurer ferme dans son projet, et ne tarda pas à en donner une preuve publique, bravant ainsi toutes les conséquences qui pouvaient en résulter.

Il passa plusieurs jours avec les missionnaires pour s'instruire plus amplement des voies du Seigneur; il se convainquit surtout et de l'état de péché dans lequel il était, et de la nécessité d'un Sauveur pour en obtenir le pardon. Ainsi préparé, les missionnaires le jugèrent digne de recevoir le baptême des chrétiens. On se trouvait précisément à l'époque où devait être prêché pour cette station le sermon anniversaire de la mission ; dans ces occasions, les naturels ont coutume de se réunir en très-grand nombre; les chefs du pays, les principaux de chaque village assistent à cette solennité; il s'empressa de profiter de cette circonstance qui le mettait à même de

donner plus de publicité à la profession de foi qu'il allait faire. Pour prévenir le désordre qui aurait pu se manifester avant la réunion, on garda, sur le projet de baptême, le plus profond secret : une des assemblées les plus nombreuses et les mieux composées qu'on eût jamais vues dans la contrée se trouvait réunie, lorsque, tout-à-coup, après la lecture de la liturgie, on vit le prêtre s'avancer vers les fonts, à l'extrémité supérieure de l'église, et se dépouiller de ses vêtemens sacerdotaux. M. Sutherland lui fit alors quelques questions appropriées à la cérémonie; il y répondit d'une manière satisfaisante; après quoi, s'adressant à l'assemblée, il fit une exposition détaillée des motifs qui l'avaient déterminé à abjurer et la religion et le sacerdoce de Buddha, et à embrasser le christianisme. Cette scène, comme on peut le penser, produisit un effet prodigieux; car il est vrai de dire que la plupart de ceux qui en étaient témoins, quoique chrétiens de nom, sont encore buddhistes au fond du cœur, et rigides observateurs de ce culte. Cependant un assez grand nombre d'entre eux, non seulement furent touchés de ce spectacle inattendu, mais encore approuvèrent la conduite du prêtre; il y en eut même un qui, lorsque la cérémonie fut terminée, vint trouver le missionnaire, et demanda que le roi d'Angleterre fût informé de cet événement. C'est une conquête si glorieuse que la conversion de cet homme, qu'elle nous récompense au centuple de toutes les peines que nous nous sommes données pour la traduction et la publication des Ecritures en langue chingulaise.

Réveil d'un autre Prêtre de Buddha.

Mais il s'en faut que nous n'ayons à citer qu'une seule conversion, qu'un cas isolé, pour prouver les heureux effets de la distribution des saintes Ecritures. Je pourrais citer ici des exemples multipliés, dont j'ai eu personnellement connaissance; et je puis dire avec un sentiment de gratitude que ceux dont mes collègues et collaborateurs ont été témoins, sont également nombreux. Je me contenterai de rapporter encore un trait au moins aussi frappant que le premier, s'il ne l'est pas davantage; car ici, c'est la Parole de Dieu, c'est elle seule qui

a opéré la conversion dont je vais parler. Il y a environ un mois qu'un prêtre de Buddha fut introduit chez moi : comme nous étions entièrement étrangers l'un à l'autre, il commença par s'excuser sur ce que cette brusque visite pouvait avoir d'inconvenant. Je lui fis différentes questions, notamment sur le lieu de sa résidence, et j'appris qu'il venait d'un endroit éloigné de plus de 60 milles de Colombo, hors des limites et de l'influence de toutes les stations de missionnaires. Il me dit que son voyage à Colombo avait pour objet d'y accomplir, à la demande spéciale et sur l'invitation des habitans, une cérémonie appelée *Wasalarikima*, cérémonie de la plus haute importance, et qui demandait au moins trois mois ; mais il me fut facile d'entrevoir, dans toute sa conversation, que quelque chose fermentait dans son esprit, qu'il n'osait laisser paraître. Pendant notre entretien il reçut un message de ceux qui l'avaient fait venir à Colombo ; et il me quitta en me demandant la permission de renouveler sa visite. Il ne manqua pas de revenir le jour convenu ; et, pour ne pas vous ennuyer des détails de la confidence que me fit cet intéressant personnage, je me bornerai à vous en rapporter la substance. Il y a quelques années, à ce qu'il me dit, qu'un exemplaire du Nouveau-Testament en langue chingulaise lui tomba sous la main ; sachant que c'était un des Livres sacrés des chrétiens, et séduit d'ailleurs par les charmes du style, il l'emporta précieusement dans son temple, résolu d'en faire en particulier une lecture réfléchie. En le lisant, il se sentit frappé d'une si vive lumière, qu'il ne tarda pas à découvrir la glorieuse supériorité du christianisme sur la religion qu'il avait professée jusqu'alors ; plus il méditait ce livre, plus il était convaincu de sa vérité, et alarmé de sa propre situation. Malheureusement, dans cet état de perplexité, il n'avait personne à qui il pût avoir recours, dont il pût demander les conseils, vu son éloignement de toutes les stations de missionnaires ; il n'y avait pas là de Philippe pour éclairer cet Ethiopien : il craignait de sortir de son temple pour se procurer l'instruction dont il avait besoin, de peur d'être découvert, de s'attirer quelque persécution, et de perdre tous les avantages temporels dont il jouissait. Il y avait plusieurs années que son esprit était tourmenté par cette es-

pèce de combat moral, lorsqu'enfin lui arriva l'invitation de se rendre à Colombo, pour la cérémonie en question; il l'accepta avec d'autant plus d'empressement, qu'il espérait que ce voyage le conduirait sur les pas de quelque chrétien éclairé qui se chargerait de l'instruire. A deux milles de Colombo, un de nos maîtres d'école le rencontra sur la grande route, et lui mit dans la main une de ces petites bandes de papier sur lesquelles nous faisons imprimer, soit un passage de l'Ecriture, soit quelque courte sentence, pour que les naturels convertis, lorsqu'ils vont sur les grands chemins, puissent les remettre aux voyageurs qu'ils rencontrent, mais surtout à ceux qui se rendent aux différens temples de Buddha. Le papier mis dans la main du prêtre avait pour titre : « Nouvelles du ciel, » et au-dessous ce passage de l'Evangile : « Dieu a tant aimé le « monde, qu'il a donné son Fils unique au monde, afin que « quiconque croirait en lui ne pérît point, mais qu'il eût la vie « éternelle. » En lisant ces paroles, le prêtre sentit battre son cœur, et demanda au maître d'école qui faisait distribuer ces bulletins? Celui-ci lui répondit que c'était le missionnaire, M. Clough. Alors le prêtre se fit donner mon adresse, et de là notre première entrevue, dont j'ai parlé plus haut. Enfin, je suis sûr que vous éprouverez un sentiment de joie en apprenant que déjà il a mis de côté le costume de prêtre de Buddha, ayant renoncé publiquement à son ministère. Cette cérémonie, qui devait durer trois mois et qui était le but de son voyage, il n'en est plus question; et cet homme, qui a reçu de la nature une intelligence peu commune, est aujourd'hui au nombre des candidats qui postulent le baptême. Son instruction, je suis heureux de l'annoncer, est confiée aux soins de mon estimable ami, M. Chater, missionnaire baptiste, et mon collaborateur dans l'entreprise des traductions; j'ai l'espoir, ou plutôt l'assurance que nous aurons un jour dans ce prêtre un utile auxiliaire pour nos importans travaux.

Notice sur Coomaravel, jeune Chingulais (1), *mort à Baddagame, le* 23 *mai* 1826, *âgé de quinze ans; par le Rév. Benjamin Ward, un des missionnaires établis à Baddagame, dans l'île de Ceylan.*

Coomaravel naquit de parens respectables, dans le village de Ganegama, voisin de notre résidence: à l'époque de la création de notre établissement, il fut envoyé à l'école de la Mission avec son frère aîné. Pendant plusieurs années, que nous employâmes son père à surveiller les ouvriers occupés à la construction de l'Eglise, Coomaravel suivit régulièrement les leçons de l'école, fit quelques progrès en lecture et en écriture dans sa langue maternelle, et apprit par cœur les catéchismes usuels. Son père, ayant ensuite obtenu, à notre recommandation, la maîtrise de l'école du gouvernement, à Pitigalle, village situé à vingt milles d'ici, fut obligé de s'absenter de chez lui une grande partie de son temps, et dès-lors Coomaravel ne montra plus la même exactitude; il finit même par ne plus paraître à l'école. Quand on lui ordonnait de s'y rendre, il s'enfuyait dans les bois, et se tenait caché tout le jour. Il persista assez long-temps dans ce genre de vie, jusqu'à devenir comme un petit sauvage et à ne plus oser se rendre à l'Eglise ou à l'école: il oublia tout ce qu'il avait appris, vécut dans un état continuel de désobéissance envers ses parens, et ne fit que croître de jour en jour en ignorance, en fainéantise et en péché.

Enfin son père le ramena à l'école, et nous pria de vouloir bien le prendre tout-à-fait sous notre direction, dans l'espoir qu'une discipline convenable pourrait encore le rappeler à la docilité et à l'obéissance; il fut donc pris à l'essai le 19 octobre 1824, et l'attente de son père ne tarda pas à se réaliser. Soumis au régime de l'école, continuellement sous nos yeux, et astreint à assister au service de l'Eglise et aux prières de famille, il devint sage et régulier dans sa conduite, et acquit une connaissance assez étendue des vérités de l'Ecriture. Il était

(1) C'est ainsi qu'on appelle en français les habitans de l'île de Ceylan.

en général attentif aux instructions; il avait l'habitude de prier le matin et le soir, mais de temps à autre le goût du jeu l'emportait; et, lorsqu'il était contrarié, il lui échappait parfois des expressions inconvenantes; nous n'avons jamais entendu faire d'autres plaintes sur son compte. Il était particulièrement soigneux de ne se laisser aller à aucune action qui pût nous déplaire. Avait-il la permission d'aller voir ses amis, rien ne pouvait le déterminer à dépasser le temps qui lui avait été accordé. Toutefois nous ne pouvions encore voir en lui un enfant véritablement pieux; c'était une opinion qu'il n'avait pas de lui-même. Il savait, il reconnaissait que son cœur n'était pas droit devant Dieu; néanmoins il était parfaitement convaincu de la vérité de la religion chrétienne; et, dans ses derniers momens, il sentit de quel prix infini était pour son âme la connaissance qu'il avait acquise de Christ et des moyens de se sauver par la foi en son nom.

Le 13 mai 1826, il fut attaqué d'une dyssenterie qui régnait depuis quelque temps dans le voisinage; et, afin de le mettre plus à portée des soins du docteur Mayor, nous le fîmes placer près de nous dans une chambre séparée. Le lendemain nous envoyâmes un exprès à son père pour le prévenir de l'état de son fils, et l'inviter à se rendre auprès de lui. Les trois ou quatre premiers jours de la maladie de Coomaravel, il fut absolument impossible de lui faire prendre les remèdes nécessaires, soit à la dose, soit au temps prescrit; il avait toujours eu les médecines en horreur, et cette antipathie était si forte chez lui, que, dans la crainte d'être obligé d'avaler quelque drogue, il nous avait caché pendant quelque temps son indisposition, dont nous n'eûmes connaissance que par ses camarades; il avait aussi été extrêmement affecté par le rapport mal fondé de la mort d'un camarade d'école qui avait été précédemment attaqué de la même maladie, et que ses parens avaient repris chez eux. A l'arrivée de son père, comme il refusait encore un remède qu'on lui présentait, le docteur Mayor lui dit de répéter le cinquième commandement, et lui fit sentir le devoir que ce commandement lui imposait d'honorer son père, en se soumettant à ses conseils; il lui rappela en même temps ces paroles du Sauveur près de souffrir la mort pour

nos péchés : « *Ne boirai-je pas la coupe que mon père m'a donnée?* » Toutes ces considérations le touchèrent profondément; il devint plus traitable, et, quoiqu'en se faisant une violence extrême, il se soumit depuis à presque tout ce que son père exigea de lui.

Cependant sa maladie avait fait des progrès si rapides, que bientôt il nous fut facile d'en prévoir la fatale issue. Son père fut un des premiers à lui annoncer l'heure solennelle qui approchait pour lui. Il lui dit que bientôt il allait quitter ce monde, qu'il ne devait plus s'en occuper, et ne plus penser qu'à cet autre monde où il allait entrer. Cette nouvelle ne parut pas causer le moindre trouble à Coomaravel. Comme on lui demandait ce qu'il souhaitait, de se rétablir ou de mourir : « Tout ce qu'il plaira à Dieu, répondit-il; Dieu fera ce qu'il lui plaira ! » Telle fut la réponse qu'il ne cessa de faire, toutes les fois que la même question lui fut adressée; jamais il ne témoigna le désir de recouvrer la santé, même en se soumettant à cet égard à la volonté de Dieu. On lui demanda aussi où il croyait que son âme dût aller, au cas qu'il mourût. Il répondit : « Au Ciel, si j'ai une foi sincère en Jésus-Christ. » Nous le priâmes de nous dire s'il n'avait pas été méchant dans son enfance. « Oh ! dit-il, j'ai été un méchant enfant; j'ai négligé de m'occuper de mon salut pendant que j'étais en santé. » — « Si vous avez été méchant, reprîmes-nous, comment pouvez-vous espérer d'entrer dans le Ciel, si vous mourez ? » — « Jésus-Christ, nous répondit-il, n'est-il pas mort sur la croix pour nos péchés ! » — « Croyez-vous que Jésus-Christ vous pardonne vos péchés ? » — « Oui, si j'ai une foi ferme et sincère. » — « Ne croyez-vous pas en Jésus-Christ ? » — « Je fais tout ce qui dépend de moi pour croire en lui. »

Le 21, nous nous aperçûmes que sa fin approchait. Ses camarades d'école vinrent lui faire leurs derniers adieux en ce monde; il promena ses regards sur ceux qui l'entouraient, et en appela plusieurs par leurs noms, pour leur faire voir qu'il les reconnaissait. Nous lui dîmes devant eux : « Coomaravel, vous n'avez pas long-temps à rester parmi nous; encore quelques heures, et vous aurez quitté ce monde : avez-vous peur de mourir ? — « Non, je ne crains pas de mourir. » —

«Votre âme est-elle heureuse ?— «Non.» —Pourquoi? Craignez-vous que vos péchés ne vous soient point pardonnés ?» — « Non. » — « Pourquoi donc avez-vous du chagrin ? » — «Parce que j'ai été méchant. » — Nous ne lui faisions ces questions qu'autant qu'il avait la force de les soutenir. Nous priâmes avec lui, et nous parlâmes sérieusement à ses camarades sur la scène édifiante qui s'offrait à leurs yeux, sur le calme et la résignation avec lesquels un enfant qui met son espérance et sa foi en Jésus, peut contempler la perte de toutes les choses visibles, et voir sans effroi la mort s'approcher.

Dans ce moment arriva sa grand'mère. Ayant appris le danger où était Coomaravel, elle entra dans une telle fureur qu'elle pouvait à peine parler ; peu s'en fallut qu'elle ne frappât son fils, le maître d'école, qu'elle regardait comme la cause de la mort de son petit-fils, persuadée qu'elle était qu'on aurait pu le sauver, si l'on avait eu recours aux cérémonies diaboliques usitées en pareil cas. Le pauvre mourant la supplia de ne pas se chagriner à cause de lui ; il l'assura qu'il serait heureux, et qu'il n'avait aucune crainte de la mort : on rappela aussi à cette pauvre femme combien de ses compatriotes étaient morts, malgré l'emploi des moyens dont elle regrettait qu'on n'eût pas fait usage. Enfin, on vint à bout de la calmer, et elle s'en retourna chez elle un peu moins remplie de l'idée qu'elle aurait infailliblement sauvé la vie à son petit-fils, si on l'avait laissé faire comme elle voulait.

Le père montra la sensibilité et l'affliction la plus profonde, et ne quitta son fils ni jour ni nuit. Il manifesta en outre une foi en Christ plus ferme que nous ne l'aurions espéré de lui, ce qui nous causa autant de satisfaction que de surprise. Il était le premier à encourager son fils mourant dans ses sentimens de foi et d'espérance ; il lui disait que Jésus-Christ avait accompli la loi et était mort pour nous ; qu'il pouvait le sauver, et que de son côté il devait bien se garder d'avoir à ce sujet le moindre doute. Dans un moment où il l'exhortait à prier, Coomaravel lui dit qu'il fallait qu'il lui dictât les paroles, attendu qu'il était trop faible pour penser. Il répéta donc chaque membre de phrase après son père ; il pria Dieu de nous bénir, nous et tous ceux qui étaient alors près de lui : son père, sa mère,

ses frères, ses sœurs, ses parens, ses camarades, ses voisins, ses compatriotes et tous les hommes. Il pria ainsi deux ou trois heures par jour, en répétant seulement ce que lui dictait son père, qui attachait la plus grande importance à ce qu'il demandât à Dieu, pour lui, pour sa mère et pour toute sa famille, la grâce de le rejoindre un jour dans le Ciel. Le dimanche matin, veille de sa mort, nous priâmes pour lui à l'Eglise; cette marque d'affection parut toucher sensiblement le père et le fils.

Coomaravel conserva jusqu'à son dernier moment cette attention dont nous avons parlé, à éviter tout ce qui pouvait nous être désagréable : lui proposait-on quelque chose, il demandait si nous l'approuverions; il voulait qu'on ne fît rien qui nous causât le plus léger déplaisir. A la suggestion de son père, il nous pria de lui pardonner tout ce qu'il pouvait avoir fait de répréhensible. Il demanda aussi pardon à tous ses camarades, et envoya faire la même demande à un d'entre eux qui se trouvait dans l'impossibilité de venir le voir.

Le 22, vers les quatre heures du matin, il mourut en paix, sans efforts, sans la moindre apparence d'agonie. Il garda toute sa connaissance jusqu'au dernier instant, et ne cessa de goûter la consolante espérance d'une vie éternelle, par Celui qui l'aimait et était mort pour lui. Le soir du même jour, ses restes furent portés par six de ses camarades au tombeau qui lui était destiné dans notre cimetière. Nos familles et quelques voisins assistèrent à cette triste cérémonie, outre l'école entière de la Mission. On prononça des paroles de paix et de consolation, et on chanta un hymne sur sa tombe.

Nous pouvons donc espérer que le Seigneur a reçu dans son sein un des agneaux de notre troupeau, et que maintenant il unit sa voix à celle du chœur des bienheureux qui chantent dans le ciel les louanges de l'Eternel. Tout nous donne en même temps l'espérance que cette scène touchante a produit sur l'esprit et le cœur de tous ceux qui en ont été les témoins une salutaire impression, et que quelques-uns du moins en sont revenus plus disposés à recevoir la Parole sainte.

THESSALONIQUE.

Empressement des habitans de Thessalonique à recevoir les saintes Ecritures.

Il est, dans l'histoire des Missions de nos jours, de ces faits frappans, qui sembleraient devoir réagir d'une façon toute particulière sur les pays chrétiens, et leur faire entendre de nouveau cette formidable menace du Seigneur à l'une des sept Églises de l'Asie : *Prends garde que je n'ôte ton chandelier de son lieu.* Les messagers de l'Évangile ne s'en vont pas seulement fouler de leurs pieds le sol païen, où ne pénétra jamais un seul grain de la semence divine ; ils arrêtent aussi leurs pas dans les portes de ces villes où retentissait jadis la voix des premiers ambassadeurs du Christ, et où l'on vit s'élever d'entre les morts de jeunes et belles Églises, qui éclairèrent pendant un temps de la plus pure lumière de leur foi, et de leur charité, non seulement la ville, mais encore le pays où elles furent fondées. Mais maintenant que trouvent-ils sur ce sol, jadis honoré de la présence des saints apôtres du Seigneur, et fécondé par les eaux salutaires de sa grâce ? Rien autre chose le plus souvent que la mosquée et le croissant du faux prophète, et, à côté de cela, un christianisme dénaturé, qui ressemble plus à de l'idolâtrie qu'à la religion pure et spirituelle du fils de Dieu. Telles ces Églises jadis si florissantes de l'Asie, l'objet de l'affection et les prémices des travaux de l'apôtre saint Paul ; telles encore, plus d'une Église de cette belle Grèce, que les cœurs généreux se réjouissent de voir reconquérir l'indépendance, mais qui ne pourra jamais racheter par du patriotisme et des vertus militaires cette vie de la foi, que l'ami de l'Évangile cherche vainement parmi ses enfans malheureux. Il faut ici semer tout de nouveau, et comme aux premiers âges de l'Église. Le Livre divin n'est plus connu ; on ne le possède pas même ; il faut le rendre aux descendans de ces ancêtres auxquels une bouche apostolique donnait, il y a dix-huit siècles, ce beau témoignage : *Nous rendons sans cesse grâces à Dieu, de ce que, quand vous avez reçu de nous la parole*

de la prédication de Dieu, vous l'avez reçue, non comme la parole des hommes, mais ainsi qu'elle l'est visiblement, comme la parole de Dieu, laquelle aussi agit avec efficace en vous qui croyez. Heureux encore les modernes apôtres de Jésus-Christ, quand, se rendant aujourd'hui dans ces contrées, pour y répandre de nouveau la Parole de vie, ils n'y sont pas accueillis avec le silence glacé de la mort, mais quand ils ont le bonheur de voir accourir au-devant d'eux, avec allégresse, des hommes brûlant du désir de posséder le Livre du salut. C'est ce qui est arrivé à M. Barker, agent de la Société biblique britannique et étrangère, pendant un séjour de quelque temps qu'il a fait à Thessalonique. Nous allons le laisser parler lui-même; son récit ne pourra que réjouir le lecteur chrétien.

« En arrivant à Thessalonique, dit M. Benjamin Barker, j'ai trouvé qu'on n'avait encore rien fait pour la cause biblique, quoiqu'on y eût envoyé de Malte quelques livres destinés à un premier essai; et je commençais à croire que j'avais fait un voyage inutile; néanmoins je ne me laissai point abattre par cet état de choses, car je savais que personne ne s'était occupé d'annoncer le but de notre Société, ni de faire connaître l'arrivée et la destination de nos livres.

« Une pauvre famille grecque, logée dans la maison de M. Charnaud, fut la première à participer à la libéralité de la Société : je donnai un Nouveau-Testament en grec moderne au fils aîné de cette famille qui savait lire; et j'ai la satisfaction d'ajouter que, depuis, cette lecture l'a constamment occupé. Ce livre était si nouveau pour lui, il était si enchanté de le posséder, qu'il réunit son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, pour leur faire part du contenu de ce précieux présent; tous ses momens de loisir, il les emploie à leur lire le Nouveau-Testament. Avant mon départ, ces personnes m'en achetèrent deux exemplaires, dont un pour leur famille, qui est très nombreuse; et en même temps elles m'amenèrent des acheteurs pour les autres exemplaires qui me restaient. Un autre Nouveau-Testament que je donnai à un homme de la maison de M. Charnaud, s'est également trouvé bien placé;

il le lit sans cesse, et en fait aussi la lecture aux domestiques. Toutes les fois que je me lève de bonne heure, je suis sûr d'entendre une de ces deux personnes lisant l'Évangile à ceux des gens de M. Charnaud qui ne sont pas de service pour le moment.

« Un si heureux commencement me causa une satisfaction qui ne fit que s'accroître de jour en jour; car à peine le bruit se fut-il répandu dans la ville que le Nouveau-Testament était mis en circulation dans une langue familière aux Grecs, que les demandeurs se succédèrent chez moi presque sans interruption.

« Un grand nombre d'enfans, la plupart orphelins, se présentèrent au logis du consul, demandant des livres, bien qu'ils sussent à peine lire. A la question que je leur fis s'ils avaient de l'argent, ils me dirent que non, avec des regards où se peignait la douleur; un seul me répondit qu'il était possesseur de la modique somme de trente-huit paras (environ sept sous), qu'il m'offrit avec joie en échange d'un Nouveau-Testament, et par-dessus le marché une petite boîte d'étain, qui contenait son pécule. Je fus vivement touché, et d'après les renseignemens que je pris, et ceux que me donna M. Charnaud, qui connaissait ces enfans, voyant qu'ils n'avaient que des droits trop réels à la charité publique, je leur fis cadeau à tous d'un Nouveau-Testament en grec moderne. Ils se retirèrent transportés de joie, non sans avoir voulu me baiser la main en signe de reconnaissance. De semblables scènes se renouvelaient tous les jours, et j'ai eu occasion de m'assurer que parmi les jeunes gens, comme parmi les vieillards, il existe un désir sincère, une égale soif de la Parole de Dieu.

« Plus de vingt prêtres grecs vinrent les jours suivans me demander, à titre de charité, des Nouveaux-Testamens en grec moderne; ils n'entendaient pas l'ancien, disaient-ils, et ils voulaient du moins comprendre ce qu'ils étaient obligés d'enseigner au peuple. M'étant fait une loi de ne point recevoir d'argent des prêtres pauvres, je leur donnai à chacun un Nouveau-Testament, en prenant leurs noms par écrit : il y en eut cependant qui voulurent absolument me remettre quelque

chose pour contribuer, autant qu'il était en eux, au fonds général destiné à l'impression d'autres Testamens; ils y ajoutèrent mille vœux pour la prospérité de la Société biblique, pour la bonne nation anglaise, qui soutenait cette institution, ainsi que pour son roi; enfin pour moi et pour ma famille, me souhaitant un heureux voyage, et désirant me voir revenir bientôt avec une plus grande quantité de livres.

« Un pauvre jardinier, qui n'avait d'autres moyens d'existence que la vente des productions de son petit jardin, vint trouver M. Charnaud avec un panier de cerises, en disant qu'il n'avait pas d'argent, mais qu'il lui avait apporté du fruit en paiement d'un Nouveau-Testament. M. Charnaud lui fit, sur-le-champ, cadeau d'un exemplaire.

« Christothelo Themetraki, jeune homme de dix-sept ans environ, vint aussi me demander un Nouveau-Testament. Il ne pouvait, comme on va le voir, manquer de m'inspirer le plus vif intérêt. Depuis qu'il avait vu un Nouveau-Testament, il ne cessait de supplier sa mère, veuve et pauvre, de lui donner de l'argent pour en acheter un. A force de prières et même de larmes, il parvint à obtenir d'elle une pièce d'or de la valeur de trois piastres, dont elle ne se défit qu'en lui recommandant bien de ne pas la donner tout entière, s'il était possible, attendu que s'il ne rapportait rien, ils manqueraient de pain ce jour-là. Le jeune homme m'apporta la pièce d'or, et me raconta son histoire avec toute la simplicité de l'innocence, en me priant de ne pas lui retenir tout son argent, et de lui laisser de quoi se procurer des vivres pour sa mère et pour lui. Je lui donnai avec bien du plaisir un Nouveau-Testament, et m'étant assuré de la vérité de tout ce qu'il me disait, je ne voulus rien prendre de l'argent qu'il me présentait. J'ai appris en outre que la pauvre veuve, sa mère, l'envoyait tous les jours à l'école, et que ses facultés ne lui permettaient pas de lui donner, par jour, plus de deux paras pour sa nourriture.

« Un pauvre homme vint pour acheter un Nouveau-Testament, et comme on lui demandait ce qu'il voulait en faire, puisqu'il ne savait pas lire, il répondit qu'un pareil livre portait bonheur dans une maison, et que d'ailleurs il avait des amis qui venaient le voir, et qui lui en feraient lecture.

« Je ne finirais pas, s'il me fallait consigner ici toutes les petites circonstances qu'amène chaque jour et qui prouvent l'excellent accueil fait dans cette ville aux saintes Ecritures. »

SOCIÉTÉ

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Une réunion mensuelle de prières pour les Missions, à Paris.

Nos correspondans des départemens nous ont souvent demandé des directions sur la manière de tenir les réunions de prière du premier lundi du mois, et de leur donner de l'intérêt. Nous aurions certainement désiré satisfaire en quelque chose aux besoins qu'ils nous ont exprimés à ce sujet, en leur envoyant un recueil de prières et de cantiques, promis depuis long-temps, mais dont plusieurs circonstances ont retardé jusqu'ici la publication. Pour remédier momentanément au manque d'un recueil pour de pareils services, nous serait-il permis d'offrir à nos correspondans et amis, quelques réflexions sur la manière qui nous a paru jusqu'ici la plus convenable de les célébrer, et de leur donner ensuite, par un exemple, l'explication de notre pensée? Nous les prions de croire que c'est moins ici des conseils que nous voulons leur adresser, que des idées que nous soumettons, en toute simplicité, à leur prudence chrétienne. Le service du premier lundi du mois nous paraît tellement important et par les effets directs qu'il peut avoir sur les personnes qui le fréquentent, en leur faisant connaître et aimer les grands intérêts dont on s'y occupe, et par le rapport intime dans lequel il se trouve avec une œuvre qui ne subsiste et ne peut subsister que par la foi et la prière; nous sommes tellement frappés des heureux résultats qu'il peut amener, quand on y attachera toute l'importance qu'il mérite, et qu'on le célébrera dignement, que nous nous estimerions heureux,

alors même que nous n'aurions fait autre chose par nos réflexions que fixer de ce côté-là l'attention des amis de l'Évangile.

Que le service du premier lundi du mois doive commencer et finir par la prière, c'est ce qui n'a pas besoin de démonstration. Car pourquoi se réunit-on dans ce jour-là, si ce n'est pour demander à Dieu le succès d'une œuvre que toute la sagesse humaine ne saurait diriger, que toutes les forces humaines ne sauraient accomplir, la conversion des peuples sur lesquels pèse encore le joug de la superstition et de l'idolâtrie? La première prière sera plus générale que la seconde; elle fera mention des promesses de Dieu relatives à l'établissement de son règne dans tout le monde; elle s'adressera à lui comme à Celui qui peut, qui veut conduire cette œuvre; elle dirigera les esprits et les cœurs à la considération des grands priviléges accordés aux chrétiens en nos jours d'être témoins de cette œuvre colossale des Missions, et d'être estimés dignes de pouvoir y coopérer; elle renfermera des actions de grâces à l'auteur de tout bien, au Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a choisis pour être les objets de sa miséricorde, en nous donnant son Évangile, tandis que des millions de nos semblables, tout aussi dignes que nous de le posséder, ou pour mieux dire, tout aussi indignes que nous d'en avoir connaissance, en sont encore privés; enfin elle préparera plus ou moins à écouter les nouvelles que l'on communiquera, suivant qu'elles seront tristes ou réjouissantes, propres à humilier ou à redonner du courage. La seconde prière, que nous appellerons proprement la prière d'intercession, sera consacrée à implorer la bénédiction de Dieu sur les établissemens et les Sociétés en général qui s'occupent de l'avancement du règne de Dieu, sur toutes les institutions missionnaires en particulier, sur toutes les Sociétés qui les soutiennent, sur tous les Comités qui les dirigent, sur tous les jeunes gens qui se préparent à la vocation de messagers de la Bonne-Nouvelle, sur tous les missionnaires qui sont déjà entrés dans la moisson des âmes, sur toutes les églises nouvellement fondées dans les pays païens, nommément sur les pays dont il aurait été fait mention dans le cours de la séance et sur les

missionnaires qui y travaillent. Ici le champ est vaste, car c'est le monde. Le cœur du chrétien, en le parcourant, s'arrête avec douleur et compassion, ou avec joie et reconnaissance, suivant qu'il rencontre des terres encore incultes, couvertes d'épaisses ténèbres, ou des champs déjà défrichés en partie et promettant une riante moisson.

Après la première prière qui pourra être précédée ou suivie du chant de quelques versets de psaumes ou de cantiques, il sera bon, ce nous semble, de lire une portion des saintes Écritures, par exemple, quelqu'une des belles prophéties d'Esaïe. La lecture de la Parole de Dieu est essentielle dans ces réunions. Elle donne à l'œuvre dont on s'occupe une grandeur et une majesté inexprimables; on sent bien, après avoir lu ainsi un chapitre de la sainte Ecriture, qu'on ne s'est point rassemblé pour s'occuper de réaliser les rêves d'une imagination malade, mais pour obéir à la volonté du Dieu qui veut que tous les hommes soient sauvés et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité. On voit alors la cause des Missions appuyée sur un fondement assuré, sur la Parole immuable du Dieu fidèle en ses promesses, qui non seulement commande les travaux entrepris en nos jours pour la conversion du monde, mais qui encore a promis de les faire réussir. Plus de doutes alors, plus d'inquiétude sur les suites d'une pareille entreprise. Le cœur est mis au large par ces assurances du Dieu de vérité. Nous savons que nous n'avons plus de chances à courir, car nous nous considérons comme les exécuteurs des desseins irrévocables et des volontés infaillibles du Tout-Puissant.

Il serait bon, si cela se pouvait, que la portion des saintes Ecritures qu'on lira en commençant le service, fût appropriée aux nouvelles, qui doivent être données ensuite, des progrès de l'Evangile sur la terre. Le choix est facile à faire; et, suivant qu'on a des sujets tristes ou réjouissans à raconter, des scènes de désolation du paganisme, ou des triomphes éclatans de la vérité à communiquer, il se présente bientôt à l'esprit un chapitre de l'Ancien-Testament ou de l'Evangile propre à mettre dans tout son jour la matière qu'on a à traiter.

Viendrait enfin la communication proprement dite des nouvelles des Missions, qui est une partie essentielle du service

du premier lundi du mois. Il faut ici choisir quelques traits saillans dans l'histoire ancienne ou moderne des missions, et les présenter de manière à frapper les auditeurs. Les matériaux ne manqueront pas; et alors même qu'ils ne seraient pas très-récens, ce ne devrait pas être une raison de les soustraire à l'attention du public chrétien; car l'histoire de la propagation du christianisme est, comme l'histoire de l'Évangile, toujours nouvelle; on ne s'en lasse jamais.

Plus on se pénétrera de l'importance de l'œuvre des Missions, plus on se convaincra de l'heureuse influence que peuvent avoir les services mensuels, plus aussi on verra qu'une certaine préparation est nécessaire pour les rendre aussi intéressans qu'ils doivent l'être. On se prépare toutes les fois que l'on doit monter en chaire pour annoncer la Parole de Dieu, pourquoi ne le ferait-on pas quand il s'agit de raconter les triomphes de cette même Parole, qui sont eux-mêmes la prédication la plus puissamment éloquente qu'il y ait?

Choisir avec soin les nouvelles que l'on veut donner, les distribuer dans un ordre convenable et de manière à présenter un ensemble, les entremêler de réflexions propres à les faire ressortir, terminer enfin par une application directe aux auditeurs, tel nous paraît être tout le secret d'un intérêt que nous avons souvent vu excité à Paris, dans les réunions mensuelles de prières pour les Missions.

Nous joignons ici les principales parties d'un discours tenu dernièrement dans l'une de ces réunions. Il nous a paru qu'il avait produit une impression salutaire sur les personnes qui l'ont entendu.

Après la prière et le chant de quelques versets de cantiques, la personne qui officiait ce jour-là fit la lecture du chap. 1er de l'Epitre aux Romains, depuis le v. 16 jusqu'au v. 25, et depuis le v. 28 jusqu'au v. 32, et du chapitre 3 de la même Epitre, depuis le v. 9 jusqu'au v. 18; après quoi elle s'exprima en ces termes:

Quand, dans des exercices comme ceux-ci, M. F., nous parcourons avec vous le monde, pour vous faire admirer les merveilles qu'y opère tous les jours l'Evangile de la grâce de notre Dieu,

vous dirons-nous la crainte qui s'empare quelquefois de nous? C'est qu'en vous parlant habituellement sur ce ton-là, nous ne ralentissions votre zèle au lieu de le nourrir et de l'exciter. Le récit des triomphes remportés sur la superstition et le vice par la lecture et la prédication de la Parole divine, est bien propre sans doute à fortifier notre foi, à vivifier le sentiment de la reconnaissance dans nos cœurs, à nous animer à des efforts toujours plus grands, toujours plus soutenus. Il y a dans l'histoire de la conversion de ces peuples, qui se lèvent tout à la fois et comme un seul individu, à la voix du Dieu qui ressuscite les morts, quelque chose qui saisit, et qui, nous rapprochant des premiers âges de l'Eglise, nous fait toucher au doigt et la vérité des promesses et la divine efficace des doctrines de l'Evangile. Il y a dans ces transmutations presque subites survenues dans l'esprit, dans les mœurs, dans les usages, dans la situation politique, dans l'industrie de plus d'une tribu païenne, en nos jours, par la seule influence du christianisme, quelque chose qui élève l'âme chrétienne, qui l'enhardit, je dirai presque, qui la remplit d'un saint orgueil. Mais telle est la corruption de notre nature, que les choses les plus excellentes cessent, par l'habitude, de nous être salutaires; et de même qu'une longue suite de prospérités nous amollit, nous endort, et finit par paralyser les sentimens les plus doux et les plus intimes du cœur, de même aussi il est à craindre qu'en entendant sans cesse parler des grâces spirituelles que Dieu se plait à répandre de nos jours, en si grande abondance, sur la pauvre humanité, on ne s'imagine que le règne de Dieu est près d'atteindre son dernier période, que les nations sont bientôt toutes entrées dans l'alliance de la grâce, que les choses marchent d'elles-mêmes, et que nous pouvons contempler déjà, en nous reposant, le fruit de nos efforts, et comme la réponse à nos prières.

C'est une excellente méthode, dans la vie chrétienne, de se rappeler fréquemment sa misère, afin d'apprécier d'autant mieux l'immensité de l'amour divin qui nous y a arrachés; c'est aussi une excellente méthode, dans la cause des Missions, de fixer de temps en temps ses regards sur l'affreux état du monde païen, afin de se pénétrer de plus en plus de la nécessité de lui porter l'Evangile. La combinaison de ces deux méthodes, la

réunion de ces deux principes alimentent l'esprit des Missions. Les nouvelles des succès des missionnaires fortifient la foi et animent l'espérance ; la connaissance de la misère spirituelle et temporelle des peuples païens excite la compassion et réveille la charité ; les nouvelles des succès des missionnaires remplissent de courage et soutiennent dans les travaux que l'on entreprend pour leur envoyer de nouveaux collaborateurs ; la connaissance de la misère temporelle et spirituelle des païens afflige l'âme, et, parce qu'elle l'afflige selon Dieu, elle ne lui permet pas de demeurer inactive ; les nouvelles des succès des missionnaires, en un mot, nous persuadent que l'œuvre des Missions est l'œuvre de Dieu, et, parce qu'elle est de Dieu, qu'elle prospérera ; la connaissance de la misère spirituelle et temporelle des peuples païens est le stimulant puissant et irrésistible qui nous porte à nous employer nous-mêmes, comme ouvriers, dans cette œuvre immense.

Cette misère, M.F., est exactement telle, que l'Esprit-Saint, nous parlant par la bouche de l'apôtre saint Paul, vient de nous la dépeindre dans les paroles que je vous ai lues ; car la Bible est le seul livre au monde qui ait connu l'humanité et qui nous en ait tracé un portrait fidèle. D'orgueilleux philosophes, dans le siècle passé, ont voulu nous faire croire à l'innocence et au bonheur de l'homme sans la religion de Jésus-Christ : ils nous en ont fait des tableaux qui seraient enchanteurs, s'ils étaient vrais. Il est très-commode et très-facile en effet de rêver de pareilles fables au fond de son cabinet, alors qu'on jouit des nombreux bienfaits d'une civilisation apportée par le christianisme ; mais un coup d'œil rapide jeté sur l'état des peuples avant Jésus-Christ, et sur celui des peuples après Jésus-Christ, qui n'ont pas eu le bonheur d'être éclairés du flambeau de la Révélation, désabuse bientôt de pareilles erreurs et les dissipe comme un vain songe. Non, hors de l'Evangile de Jésus-Christ, l'homme ne connaît pas Dieu ; il le déshonore au contraire par la superstition et le crime, et tous ceux qui prétendent le contraire donnent un démenti formel et à la Bible et à l'expérience. C'est ce dont je voudrais convaincre ceux d'entre vous qui ne le sont point encore. Nous pourrions, pour arriver à ce but, vous faire une description générale des

divers genres de superstitions qui règnent dans le monde; mais, outre que les bornes de cet exercice ne nous le permettraient pas, je crois que les faits sont toujours plus persuasifs que les discours; c'est pourquoi nous allons mettre sous vos yeux quelques-unes des superstitions de l'Inde, de l'île de Ceylan et de la Nouvelle-Hollande.

Vous avez lu sans doute, dans le dernier numéro du *Journal des Missions*, que la compagnie des Indes Orientales, sur un rapport qui lui avait été fourni d'après des documens parlementaires qui constataient que, dans l'espace de neuf années, c'est-à-dire depuis 1815 - 1823, le nombre des veuves qui s'étaient brûlées sur le bûcher funèbre de leurs maris, dans la seule présidence du Bengale, s'élevait à 5,425, avait pris la résolution de mettre en œuvre tous les moyens que suggérerait une sage prudence, pour abolir cet odieux usage. C'est donc un fait et un fait avéré que, dans l'Inde, les veuves se font brûler sur le bûcher de leurs époux morts; cependant, quand on se borne à en entendre parler vaguement, on n'en est point assez profondément touché; il faut des récits authentiques de ces scènes désastreuses, des récits détaillés qui les rapprochent de nous, et qui, en nous pénétrant d'horreur pour ces pratiques infernales, nous inspirent une vive compassion pour les infortunés qui en sont encore les esclaves.

Écoutons donc, sur ce sujet, le récit d'un témoin qui a vu de ses propres yeux une de ces scènes horribles; il est contenu dans une lettre écrite d'*Howra*, au nord de Calcutta, adressée aux missionnaires de cette dernière ville :

« Un samedi matin, dans le milieu d'avril 1824, j'appris que, dans le voisinage de ma demeure, devait avoir lieu un *suttée*, (c'est ainsi qu'on appelle la cruelle cérémonie que je vais raconter), et je me rendis de suite sur la place, où je trouvai le cadavre d'un homme placé sous un grand arbre, où on l'avait déposé la veille, en attendant le retour du messager qu'on avait expédié aux autorités supérieures, pour leur demander la permission nécessaire pour pouvoir consommer l'œuvre, dirai-je, ou le crime projeté. Aux questions que je fis, on répondit que le défunt avait été un marchand de lait, qui ne possédait pas une

grande fortune. Deux enfans, de dix et quatorze ans, se tenaient auprès de la dépouille inanimée de leur pauvre père, pleurant, criant, et paraissant désolés de la triste scène qui allait avoir lieu. Leur mère, veuve du défunt, se trouvait dans une maison voisine, où je me rendis dans l'intention de lui parler, mais on me refusa l'entrée. Je revins le soir, accompagné d'un ami qui parlait couramment la langue bengalaise; on permit alors à l'un de nous d'entrer, et c'est mon ami qui profita de cette permission, parce qu'il possédait mieux que moi le bengalais. En l'absence de mon ami, arrivèrent les deux enfans dont j'ai parlé, qui se jetèrent à mes pieds, embrassèrent mes genoux, et me supplièrent de détourner leur mère du projet qu'elle avait conçu de se faire brûler. « Que deviendrons-nous, » disaient-ils, « point de père, point de mère. » Mais ils furent éloignés par un vieillard, oncle de la mère, qui les menaça de les battre, s'ils criaient encore. Sur ces entrefaites revint mon ami sans avoir rien avancé, car la veuve n'avait voulu prêter aucune attention à ses prières; il lui avait offert de pourvoir à son entretien pendant toute sa vie, mais en vain; elle le supplia seulement de se prêter à lui obtenir du gouvernement la permission de se faire brûler, ajoutant que c'était là le plus grand service qu'il pût lui rendre, et la plus grande marque d'amitié qu'il pût lui donner; elle me tint ensuite à moi-même le même langage. — Vers les dix heures du soir, je retournai vers l'arbre, où je trouvai les deux enfans dormant sur l'herbe à côté du cadavre de leur père; dix à douze membres de la famille étaient assis en cercle autour d'eux. Je représentai au vieillard qui, quelques heures auparavant, avait arraché les enfans de mes bras, toute l'inhumanité de sa conduite vis-à-vis de sa nièce, qu'il avait excitée à l'horrible résolution de se faire brûler; mais il me répondit que, bien loin de là, elle estimait elle-même que c'était un grand bonheur pour elle, pour son époux et pour ses parens, puisque la famille entière tomberait dans le plus grand mépris, si l'on ne pouvait compter de *suttée* parmi ses membres. Ils attendaient, avec la plus grande impatience, le retour du fils aîné qui était allé chercher la permission dont nous avons parlé. Je le vis le matin du dimanche suivant, et lui demandai s'il ne rougis-

sait pas de mettre un tel empressement à ôter la vie à une mère qui l'avait nourri dans son enfance. — « Non, me répondit-il, cela me fait honneur, au contraire, puisque, si ma mère ne se fait pas brûler, elle me couvrira d'opprobre, moi et toute ma famille. » Plus tard je retournai sur la place destinée à l'exécution, et trouvai la mère assise à côté du cadavre de son mari, dont elle chassait les mouches avec une branche de feuillage. Une jeune femme était occupée à peindre en rouge, selon l'usage, les pieds de la veuve, qui veillait, avec le plus grand soin, à ce qu'aucune mouche ne se posât sur le corps de son mari, dont elle tenait les pieds couverts avec un vêtement. Sa fille, âgée de dix-sept ans, agitait l'air à côté d'elle, afin de lui procurer quelque rafraîchissement, tandis qu'une vieille femme l'exhortait à persévérer dans le dessein qu'elle avait formé. De temps en temps la veuve se levait précipitamment, et criait d'une voix épouvantable, *Hurribol!* Quelques personnes répétaient ce cri après elle, parmi lesquelles les deux enfans qui y étaient forcés par leurs parens. La chaleur étant excessive, le cadavre commença à sentir ; mais, malgré cela, la veuve ne le quitta pas. »

« Ainsi se passa la journée du dimanche. Tous avaient reçu la défense expresse de détourner la veuve de son projet ; on lui avait cependant offert pour son entretien une somme double de la première, mais les parens mettaient tout en œuvre pour rendre nos tentatives inutiles. Comme la faim commençait à les tourmenter, ils étaient très-impatiens de voir leur œuvre abominable s'accomplir; car, quand une femme a une fois déclaré qu'elle est disposée à *manger du feu*, aucun membre de sa famille n'ose plus toucher à un aliment, jusqu'à ce que le suicide ait été exécuté. »

« Toute la journée se passa donc à attendre l'arrivée du fils qui était allé demander la permission à l'autorité; la foule des spectateurs se grossissait de plus en plus, et la chaleur devint si excessive, que l'odeur qu'exhalait le cadavre était presque insupportable. On apprit que, dans la précipitation de son zèle, le fils aîné n'avait obtenu de permission que du secrétaire du gouverneur, et que, comme elle n'était pas revêtue de la signa-

ture de l'autorité supérieure, la juridiction du lieu ne voulait pas accorder que l'on procédât à la cérémonie. On fut donc obligé, comme c'était un dimanche, d'attendre jusqu'au lundi, afin d'obtenir cette signature. Quel mécontentement ne se peignit pas sur tous les visages, quand on sut qu'il fallait jeûner encore un jour! La veuve parut alors perdre toute force; elle supplia son bramine de lui permettre de se coucher par terre, ce qu'il lui accorda, mais seulement après avoir reçu d'elle l'assurance, qu'il lui était impossible de demeurer plus long-temps debout. Elle se coucha donc au côté droit du cadavre qu'elle tint embrassé de l'une de ses mains; c'est dans cette attitude qu'elle passa toute la nuit. Quelle affreuse position pour cette pauvre femme, quand on pense qu'à dix pas du cadavre il était déjà impossible de supporter l'odeur qui s'en exhalait, sans tenir un mouchoir devant le nez! »

« Enfin, le lundi, à une heure, arriva la permission tant désirée, et l'on vit alors accourir en foule de toutes parts des spectateurs riant et poussant des cris. Le cadavre, après avoir été lavé, fut placé sur le tas de bois qui était déjà préparé depuis deux jours. Ce bûcher avait à peu près 4 pieds de haut, et était composé de grosses pièces de bois entremêlées d'étoupes et de feuilles sèches. A côté du bûcher était préparée une grande quantité de bois et de matières inflammables, pour en recouvrir les corps. Après qu'on eut placé le cadavre sur cet échafaudage, et que le fils aîné se fut purifié afin d'être en état d'y mettre le feu, les bramines conduisirent ou plutôt traînèrent sept fois la pauvre veuve, autour du bûcher; puis ils l'élevèrent en l'air, la placèrent entre les bras du cadavre et lièrent les deux corps avec des cordes de lin. »

« On les couvrit alors de bois et d'autres matières combustibles, à une hauteur assez considérable; le fils y mit le feu, et dans un instant le bûcher ne fut plus qu'une pyramide de flammes. On entendit alors un cri poussé par l'infortunée, tel que je n'en entendis jamais, et qui retentit encore à mes oreilles : *Retirez-moi*. Mais le bramine, en s'agitant et en faisant des gestes épouvantables, lui répondit par un terrible *hurribol* qui fut répété par la foule. »

« Peu à peu le tumulte s'appaisa, les spectateurs se retirèrent, et je m'en retournai chez moi, avec des sentimens que je me sens incapable d'exprimer. »

Dans d'autres castes, M. F., dans celle des tisserands, par exemple, au lieu de brûler les veuves sur le bûcher de leurs époux morts, on les enterre toutes vivantes avec eux. On ne sait lequel de ces deux genres de mort est le plus horrible. Nous allons mettre sous vos yeux une scène de ce dernier genre; elle nous est, comme la précédente, décrite par un témoin oculaire, et s'est passée aussi à quelque distance de Calcutta.

« Un jeudi, à neuf heures du matin, un de nos meilleurs ouvriers qui n'avait été que peu de temps malade, fut transporté vers le fleuve, et étendu comme de coutume le long du rivage, en attendant sa fin qui paraissait devoir être prochaine. L'astrologue l'annonçait ainsi. En conséquence, le malade fut conduit au milieu du fleuve et plongé de tout son corps au fond de l'eau; sa mort n'arrivant pas aussitôt qu'on l'avait supposé, on le replaça de nouveau sur le rivage, où il demeura exposé à toute l'ardeur du soleil pendant la journée entière, à l'exception des momens où, croyant qu'il allait rendre le dernier soupir, on le plongeait de nouveau dans le fleuve sacré.—Je le visitai le soir, ce dont il parut réjoui, sans cependant pouvoir rien me dire; il me donna pourtant à comprendre, par un signe de la main, que c'était à regret qu'il buvait l'eau du fleuve, qu'avec une petite tasse on lui versait presque sans interruption dans la bouche. Il passa la nuit dans ce pitoyable état : le lendemain, les plongeades recommencèrent jusqu'à 5 heures du soir où le malheureux expira. Son épouse, jeune femme de seize ans, n'eut pas plus tôt appris la nouvelle de la mort de son mari qu'elle forma la résolution désespérée de se faire enterrer vivante avec lui. Ses amis l'accompagnèrent vers le fleuve où était étendu le cadavre, et lui offrirent une branche de mango, qu'elle accepta avec plaisir, comme gage de sa résolution; car, une fois qu'une veuve a reçu ce sacré feuillage, elle n'ose plus revenir en arrière. J'allai la trouver pour savoir d'elle si le parti qu'elle venait de prendre était le fruit des sollicitations de ses parens ou de ses propres réflexions:

tout faisait supposer que son choix était volontaire. J'engageai une conversation avec les parens et cherchai à leur faire voir l'horreur du crime dont ils se rendaient coupables, en permettant ainsi à une jeune personne de se précipiter devant son créateur et son juge, sans y être appelée. Mon épouse s'entretint aussi assez long-temps avec la mère et la fille, mais en vain. La mère déclara que le choix de sa fille était libre, et qu'elle était irrévocablement décidée à suivre le même chemin que son époux. On ne remarquait sur le visage de la mère, pas plus que sur le visage de la fille, la moindre tristesse. »

« A huit heures du soir, le cadavre, accompagné de la victime volontaire, fut transporté dans un endroit voisin de notre possession où il fut déposé, jusqu'à ce que la fosse qui avait 15 pieds de diamètre et 5 à 6 pieds de profondeur, fût creusée. Après la récitation de quelques formulaires de prière, le cadavre fut descendu dans la fosse, et placé dans la posture d'un homme assis, le visage tourné vers le midi; après quoi, la jeune veuve ayant fait sept fois le tour de la fosse, en poussant des cris de joie, descendit et alla se placer à côté du cadavre. Je m'approchai, jusqu'à la distance d'un pied, de la fosse, pour observer de près si je n'apercevrais pas quelque signe d'irrésolution ou de frayeur sur le visage de la jeune veuve, ou quelque tristesse sur celui de ses parens; mais je ne vis pas la moindre altération dans les traits de la première; les autres ne manifestaient que de la joie. Après s'être assise dans la fosse, la victime passa son bras gauche autour du cadavre; elle appuya la tête sur ses épaules, et éleva sa main droite en l'air, en étendant l'index avec lequel elle décrivait certains mouvemens circulaires. On commença alors à jeter dans la fosse force terre que deux hommes pilaient à mesure, à peu près comme quand un jardinier presse le terrain autour d'une jeune plante qu'il vient de transplanter, jusqu'à ce qu'enfin les deux infortunés disparurent; encore voyait-on le doigt de la main droite s'agiter, mais bientôt il fut aussi couvert, et cette scène tragique prit fin. Je ne vis pas couler une seule larme pendant tout le temps qu'elle dura; seulement quand la foule se fut dispersée, commencèrent les cris et les gémissemens, mais cependant sans tristesse. »

Et, il ne faut pas croire, M. F., que de pareils exemples soient isolés et qu'ils fassent exception dans le caractère et la vie des Indous; non, c'est toute la tendance de leur religion, c'est toute la disposition de leur cœur qui les porte à de pareils excès. C'est là encore qu'on voit des mères dénaturées noyer, de leurs propres mains, dans le fleuve du Gange, leurs enfans premiers-nés, ou bien les jeter pour nourriture aux crocodiles, et repaître leurs yeux du spectacle de l'animal cruel qui les dévore; c'est là encore que se précipitent dans le feu, ou sous les roues de l'énorme temple de Juggernaut, des infortunés qui s'imaginent par-là mériter d'être heureux après cette vie. Chaque jour, chaque heure, chaque instant est témoin de pareilles horreurs. Et si, dans l'espace de neuf ans seulement, près de 5,500 veuves ont été brûlées, dans la seule présidence du Bengale, n'est-il pas probable que, dans le moment où je vous parle, plus d'un bûcher dévore dans ses flammes le corps de quelque malheureuse qui s'y est précipitée?

Le docteur William Carey a vu un malheureux qu'une sorte de lèpre avait privé de l'usage de ses membres, se rouler pendant long-temps autour d'une fosse dans laquelle on avait allumé un grand feu, résolu à s'y brûler, dans l'espérance de gagner un corps sain pour une autre vie. Mais à peine fut-il tombé dans la fosse, qu'il commença à pousser des cris horribles et à supplier ses parens de l'en retirer; loin de se rendre à ses prières, sa sœur qui était présente contrariait les efforts qu'il faisait pour en sortir, et le repoussa dans le feu.

Le docteur Robinson, de Calcutta, a vu douze hommes s'avancer au milieu d'un fleuve, soutenus par douze cruches vides attachées à une perche à laquelle ils s'étaient solidement liés par le milieu du corps. Lorsqu'ils furent arrivés au milieu du fleuve, ils remplirent peu à peu les cruches avec de l'eau et se noyèrent ainsi.

Et pourquoi tous ces suicides, M. F.? Pour mériter quelque chose devant Dieu, et pour obtenir ce salut *qui ne vient ni du voulant ni du courant, mais de Dieu qui fait miséricorde* et qui nous est gratuitement accordé dans l'Evangile.

Est-il possible, M. F., qu'un peuple accoutumé ainsi aux spectacles les plus barbares dans lesquels il prend une part ac-

tive puisse être sensible, compatissant, bienfaisant, généreux? Non, ils ignorent absolument ce que c'est que l'amour de Dieu et l'amour des hommes. Le plus odieux égoïsme les possède. Ils sont témoins du plus grand malheur de leur prochain, sans s'en émouvoir; ils verraient brûler la maison de leur voisin et pourraient y porter secours, qu'ils ne feraient rien pour lui. Ils regarderont au contraire ce spectacle avec un air de satisfaction; et, quand on les exhorte à ne point demeurer inactifs, mais à mettre la main à l'ouvrage, ils répondent: Ce n'est pas ma maison qui brûle: Qui me paiera des peines que je me donnerai? Que puis-je contre le feu? Je pourrais me brûler moi-même, et autres choses semblables.

Si, dans l'Indostan, le Dieu que l'on adore est Brahma, dans l'île de Ceylan, au midi de la côte de Malabar, c'est Buddha, qui n'est pas pour eux le créateur et le conservateur de tout ce qui existe, car ils nient qu'il y ait un Dieu, et ils attribuent au hasard la création du monde, mais ils placent toute leur espérance en Buddha, qu'ils croient avoir été un homme qui vivait 6000 ans avant Jésus-Christ, et qui est mort à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Dans leurs temples, ce Dieu est représenté étendu sur un sofa et dormant. C'est dans cette inaction qu'ils aiment à voir celui en qui ils placent toute leur espérance.

Et ils n'adorent pas seulement Buddha, mais encore le diable. Chaque maladie, chaque malheur, ils l'attribuent à un diable particulier. Voilà pourquoi ils s'adressent si souvent à lui, et pourquoi il y a tant de temples consacrés au diable dans l'île de Ceylan et tant de prêtres pour les desservir. Le malade guérit-il, c'est le diable qui en a la gloire, et le prêtre qui en reçoit la récompense; le malade ne guérit-il pas, on le porte alors dans la forêt où il meurt de faim ou devient la proie des bêtes sauvages. Partout dans l'île, le culte de l'idolâtrie est accompagné de cruautés, et ne se célèbre jamais sans effusion de sang.

Les habitans de la Nouvelle-Hollande, ceux surtout de la côte orientale, sont peut-être la classe d'hommes la plus triste et la plus malheureuse qu'il y ait parmi les familles de la race humaine. Ils sont de petite taille, maigres et faibles; et, non contens de leurs misères naturelles, ils se plaisent à y en

ajouter d'autres encore. Hommes et femmes se tatouent de la manière la plus indigne le visage, les bras et tout le corps. C'est une beauté et un grand ornement pour un jeune homme de se passer un roseau à travers le nez, et pour les hommes de se faire arracher une des dents du devant de la bouche. Les personnes qui font ces opérations arrivent de fort loin, armées de boucliers, de massues et de piques, et se rendent dans un lieu fixé pour ces sortes de cérémonies. Les enfans du sexe féminin sont aussi soumis à une opération particulière. Ils sont condamnés à perdre deux jointures du petit doigt de la main gauche, qu'on leur serre fortement avec un fil jusqu'à ce que le membre se dessèche et finisse par tomber. Les infortunées chez qui l'opération ne réussit pas ou qui ne peuvent la supporter, sont méprisées toute leur vie.

Mais c'est peu que de mutiler et de défigurer ainsi leurs corps ; leurs âmes sont encore dans un bien plus triste état ; car sans foi, sans espérance, ils sont dans une frayeur continuelle des spectres et du diable, qui est la seule divinité qu'ils connaissent.

Quand quelqu'un meurt, ils s'imaginent que c'est toujours par suite de quelque enchantement magique, qu'un de ses ennemis a provoqué contre lui. Ils pensent qu'un trait empoisonné lui a percé le côté droit, quand même on n'en voit aucune trace. C'est par des songes que l'on découvre l'auteur du meurtre, qui doit se résoudre à laisser lancer contre lui autant de traits que le trouvent bon ses ennemis, les parens du défunt. « C'est ainsi qu'il y a quelque temps, raconte le missionnaire Walker, mourut, dans la Nouvelle-Galles, un jeune enfant, nommé Coke, qui avait été baptisé. Douze mois après sa mort, sa tante songea que c'était son camarade qui l'avait percé par enchantement, et celui-ci dut aussitôt se soumettre à l'épreuve en usage. C'est dimanche passé qu'eut lieu la cérémonie à Sidney. Un javelot atteignit le jeune homme au-dessus de la hanche, on le lui arracha de suite, sans qu'il parût qu'il y eût beaucoup à craindre pour sa vie. A sa place dut maintenant se tenir l'homme qui lui avait lancé le javelot, et 3 à 400 noirs se rassemblèrent autour de lui, déployant, pour l'atteindre, toute leur habileté; heureusement il se défendit avec adresse contre

cette grêle de flèches, avec un bouclier long de 3 pieds sur 1 pied de large. Alors ses amis se jetèrent sur les assaillans, et le combat se termina par l'enfoncement du crâne d'un des adversaires.»

«Ceux qui n'étaient pas fatigués du combat, s'enivrèrent avec du rum et du cidre de pêche, et recommencèrent l'attaque qui fut très-meurtrière. Les plus forts seulement échappèrent.»

Je m'arrête, M. F.; c'est assez de ces horreurs; il est un degré d'émotion au-delà duquel notre cœur ne peut plus sentir, et je craindrais, en poursuivant, d'oppresser vos âmes sans fruit. En voilà assez pour prouver à quel degré d'abrutissement le péché a réduit l'homme. Et pourquoi ne sommes-nous pas tels, M. F.? Pensons-nous que c'est à nous-mêmes que nous en sommes redevables? Sommes-nous plus éclairés, meilleurs par nature, que ces habitans du Bengale, de l'île de Ceylan et de la Nouvelle-Galles? D'où vient la différence entre nous et eux? D'où elle vient cette différence?.... De ce que nous possédons l'Évangile, et de cela seulement; de ce que le soleil de justice s'est levé sur notre berceau déjà, et de ce qu'il a peu à peu éclairé nos esprits et changé nos mœurs par l'efficace de ses salutaires rayons. Nous ne sommes pas ce que nous sommes, parce que nous avons une meilleure raison ou un meilleur cœur, car nous l'avons entendu de la bouche de saint Paul; *ils se sont tous ensemble rendus inutiles, leur cœur destitué d'intelligence a été rempli de ténèbres, et la misère est dans toutes leurs voies.* Nous sommes ce que nous sommes par le bienfait seulement de la civilisation; la civilisation vient elle-même du christianisme, car, sans le christianisme, la civilisation ne fait que polir les dehors de l'homme, sans changer les mœurs, ce que prouve toute l'histoire. Ce que nous sommes donc, nous le sommes par la grâce. De qui vient donc la différence entre nous et les autres, et qu'avons-nous que nous n'ayons reçu?

Mais, si nous l'avons reçu, nous devons le rendre, sans nous en dépouiller toutefois; nous devons le communiquer à ceux qui ne l'ont point encore reçu; c'est la loi de la reconnaissance envers Dieu, et la loi de la charité envers les hommes.

Il y a quelques années que, dans une de ces assemblées de

Missions si touchantes, qui se tiennent dans les îles de la mer du Sud, où ces nouveaux chrétiens n'ont pas plus tôt reçu l'Évangile, et senti ses bienfaits, qu'ils brûlent déjà d'aller le porter à leurs frères des autres îles encore païennes, il y a quelques années, dis-je, que, dans une de ces assemblées, un des chefs convertis se leva et prononça ces paroles si éloquentes par leur simplicité : « Hommes frères, ne ferons-nous rien pour que les habitans des îles qui nous environnent reçoivent l'Évangile, et deviennent chrétiens » ? Je me tiens pareillement à cette heure devant vous, M. F.; et, comme ce chrétien d'Otahiti, je vous crie: Hommes frères, ne ferons-nous rien pour que ces pauvres païens, dont nous venons de considérer les misères, reçoivent l'Évangile et deviennent chrétiens? Ne ferons-nous rien ?... Nous faisons tant pour nos aises, pour plaire au monde, pour nous complaire à nous-mêmes ?.... Ne ferons-nous rien pour Jésus-Christ, pour Celui qui a tant fait que de donner sa vie pour nous sur la croix? Ne ferons-nous rien pour ces âmes immortelles mais dégradées que son Évangile peut éclairer, consoler et restaurer en vie éternelle? Hélas! il faut si peu de chose, et ce peu de chose nous balançons tant à le donner. O que nous devrions rougir, jouissant, comme nous le faisons, de tous les bienfaits de l'Évangile, de penser si peu à la misère de ceux qui en sont privés! Et que faudrait-il donc pour venir au secours des pauvres païens? Il faudrait les aimer, prier pour eux, et avec cela faire quelques légers sacrifices ; non, je dis mal, donner quelque chose d'un vain et inutile superflu. Oh! puisse le Seigneur, humiliant et convainquant nos cœurs d'ingratitude, par son Saint-Esprit, nous apprendre lui-même tout ce que les paroles humaines ne sauraient apprendre !

PLAN D'ÉTUDES

DE L'INSTITUT DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

DE PARIS (1).

(Extrait du Rapport présenté par M. le directeur, le 2 mars 1827, et définitivement arrêté par la Commission des Etudes, dans sa séance du 18 mai 1827.)

Je ne m'arrêterai pas long-temps à vous prouver la nécessité de fixer un plan régulier d'études, dont toutes les parties soient bien distinctes, les objets déterminés avec précision, l'ordre invariable et l'exécution rigoureuse, car je vous en suppose tous convaincus. Et sans doute que si les soins et les embarras d'une institution naissante vous l'eussent permis, sans doute que si les travaux qu'il vous en a coûté pour l'asseoir à la place où elle est et pour la consolider au-dehors ne fussent pas venus occuper votre attention et solliciter la réunion de vos efforts, sans doute encore que si le nombre de vos élèves eût été dès le principe plus considérable, vous vous fussiez certainement déjà fixés à cet égard, en leur présentant une route toute tracée, qu'ils n'eussent plus eu qu'à parcourir. Vous avez compris les avantages nombreux et réels d'une méthode d'instruction qui, en soulageant le directeur, en lui épargnant des calculs et des combinaisons sans cesse renaissantes, et en lui permettant de distribuer convenablement l'emploi de son

---

(1) Nous avons à cœur de tenir les amis de notre Institution au courant de ce qui se fait à Paris, au sein même de la Maison des Missions. C'est la raison qui nous engage à publier un extrait de ce Rapport sur les études, qui leur fera juger de la tendance de l'instruction donnée aux élèves missionnaires. Qu'on ne cherche point, au reste, dans ce Rapport, ce qui est si essentiel, mais ce qui ne pouvait trouver place dans un plan d'études, la vie spirituelle et les moyens de la développer et de l'accroître. Ces choses-là sont l'âme des vraies études théologiques, non seulement du missionnaire, mais encore de tout homme qui se destine au ministère sacré de la Parole. A cet égard, nous osons le dire, tout est calculé dans les habitudes de la Maison des Missions pour fortifier chez les élèves l'esprit de foi, de prière, de renoncement et de charité ; quand cet esprit nous abandonnera, nous cesserons d'être une Institution missionnaire.

temps et de régulariser des occupations variées, accoutume en même temps les élèves à l'exactitude, gradue leur instruction, classe peu à peu dans leurs esprits encore neufs les différentes parties de la science qu'ils doivent étudier, contribue puissamment à leur faire apprendre, comme il faut, ce que vous désirez qu'ils apprennent, et les met ainsi en état de faire des progrès réels, et d'acquérir des connaissances durables. Je l'ai dit, la nécessité d'un plan fixe pour les études saute tellement aux yeux, que je vous en suppose déjà convaincus, et j'estime que ce serait vous faire injure autant qu'abuser de votre attention, que de m'arrêter à vouloir l'établir.

Mais si vous êtes tous d'accord sur ce premier point, le serez-vous également sur le second, je veux dire sur la manière de construire le plan d'études et d'en tracer la marche? Les questions qui se présentent ici sont si nombreuses, si importantes, et de la manière dont vous les résoudrez dépendent tellement et la prospérité de votre institution et le succès de vos futurs missionnaires, que vous ne pouvez marcher avec trop de prudence, et ici, comme en toute affaire, on le sent, la direction de l'Esprit de sagesse qui vient d'en haut est absolument nécessaire.

Il me semble cependant que toute la discussion sur ce sujet peut se réduire à ces trois questions principales:

1° *Combien de temps dureront les études des élèves de la maison des Missions de Paris?*

2° *Quels objets doivent-elles embrasser?*

3° *Quel est le meilleur moyen de mettre à exécution le plan d'études une fois arrêté?*

I. Il faut d'abord fixer le temps que doivent durer les études. Cela est important pour vous, Messieurs, et pour vos élèves. Ils ont besoin de savoir, avant que d'entrer dans votre Maison, quel est à peu près le nombre d'années qu'ils devront y passer. Si vous les laissez dans une complète incertitude à cet égard, je crains que vous n'en voyiez un moins grand nombre se présenter à vous et vous demander l'admission, que s'ils pouvaient, en s'offrant à votre Comité, compter déjà sur la durée du

temps de préparation que vous exigerez d'eux. Et quant à ceux qui se seront présentés et que vous aurez admis, s'ils ignorent absolument la durée de leurs études, ils perdront plus ou moins de vue le but vers lequel ils tendent, ils ne verront que dans un avenir obscur le moment où ils pourront entrer dans le champ du Seigneur et y travailler selon le désir de leurs cœurs ; cela paralysera plus ou moins leurs efforts, abattra leur courage, éteindra leur zèle. Mais s'ils peuvent se dire à eux-mêmes : dans quatre, dans cinq années, je serai parvenu au comble de mes vœux ; dans quatre, dans cinq années, le Seigneur qui m'a appelé à le servir, m'enverra, comme messager de son salut, porter la bonne nouvelle de son Evangile à mes frères égarés; alors une tout autre ardeur s'emparera d'eux et les soutiendra pendant le cours de leurs années de préparation, et vous les verrez jaloux d'en ménager jusqu'aux moindres instans. Vous-mêmes, Messieurs, qui envoyez ces jeunes disciples de Christ, vous êtes intéressés à savoir quand vous oserez compter sur chacun d'eux, comme sur un instrument suffisamment propre à son œuvre, et digne d'être revêtu du sacré caractère de missionnaire ; vous ne pourrez même vous passer d'une certitude à cet égard, une fois qu'une porte vous aura été ouverte quelque part dans les pays païens, pour y faire annoncer les richesses incompréhensibles de Christ. Car c'est d'après la connaissance que vous aurez du degré d'instruction de vos élèves (et cette connaissance vous sera plus ou moins donnée par celle du temps qu'ils auront passé dans votre Institut) que vous pourrez ou faire des démarches, des recherches et des préparatifs pour les placer, ou répondre aux demandes qui vous seront adressées, soit par des Sociétés étrangères, soit par des missionnaires de votre Société travaillant déjà dans le monde païen. D'ailleurs, du moment qu'on parle d'un cours régulier d'études, d'une suite de leçons dans les différentes branches d'une science quelconque, il est impossible d'écarter de cette discussion l'idée de temps. Car enfin chacune d'elles a de certaines bornes déterminées qu'elle ne dépasse guère; on sait ce que peut durer un cours sur telle ou telle matière : des parties à l'ensemble la conclusion est bientôt tirée ; et même par cela seul qu'on a médité sur un plan

d'études, on a déjà calculé le nombre d'années qu'il faudra pour le parcourir.

Mais si vous ne doutez pas, Messieurs, qu'il ne faille comprendre dans un espace de temps déterminé les études de vos élèves, quel sera le nombre d'années que vous exigerez qu'ils passent à Paris, avant d'aller en mission? En réfléchissant à ce que sont pour la plupart à leur entrée dans votre Institut les jeunes gens que vous y recevez, en faisant attention qu'il faut souvent commencer par leur apprendre les rudimens de leur propre langue, et leur donner les premières connaissances élémentaires, et en considérant, d'un autre côté, qu'au sortir de leurs études, ils doivent être en état d'exercer les fonctions de ministres de l'Evangile et d'instituteurs de la jeunesse, je crois qu'il serait difficile de se persuader, qu'en moins de cinq années, ils puissent convenablement recevoir l'instruction classique et théologique dont ils ont besoin. Resserrer dans un espace de temps moins considérable les études, quelles qu'elles soient, auxquelles il sera nécessaire de les appliquer, ce serait non seulement s'exposer à ce qu'ils n'en retirassent que peu ou point de profit, mais encore risquer de fatiguer leurs esprits par une contention forcée nuisible à tout homme, mais surtout à des gens qui n'ont pas été accoutumés, dès leur enfance, à des travaux de tête. Ce n'est pas à dire, Messieurs, que si vous aviez le bonheur de trouver, dans le nombre de vos candidats, des jeunes gens qui possédassent déjà quelques principes des langues anciennes, des mathématiques, de l'histoire ou de la géographie, ils eussent besoin de parcourir, dans votre séminaire, les cinq années tout entières que vous auriez exigées de ceux qui n'auraient pas reçu, avant que d'y entrer, ce degré d'instruction, ou même que vous ne pussiez faire, de temps en temps, une exception honorable en faveur de quelque élève, particulièrement doué ou dont l'application aurait été couronnée de progrès rapides. Mais, en principe, je crois qu'à cause des portées ordinaires, il faudrait fixer cinq années et ne pas s'en relâcher. Au reste, cette première question, relative au temps, ne peut être pleinement résolue que lorsque nous aurons considéré la seconde que j'ai indiquée

en ces termes : quels objets doivent embrasser les études de vos élèves missionnaires ?

II. Ici, Messieurs, il y a deux écueils également dangereux à éviter. D'un côté, vous ne voulez pas envoyer des missionnaires ignorans, et par conséquent incapables de devenir des ouvriers utiles dans l'œuvre de l'évangélisation du monde ; et, de l'autre, vous devez vous garder de prétendre former des savans d'université, tout embarrassés du fardeau d'une érudition qui leur serait aussi peu profitable à eux-mêmes qu'aux autres, pour ne pas dire qu'elle nuirait infailliblement au développement de leur vie spirituelle. Vous ne perdrez jamais de vue votre grand but, votre but unique, celui de préparer à devenir docteurs des gentils, des hommes de Dieu, avant toute chose, pleins de foi et de charité, brûlant du désir de faire connaître les richesses incompréhensibles de Christ à leurs frères misérables et égarés, et dont la principale science, comme la plus noble ambition, soit de connaître Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Il faudra sans doute qu'ils aient des idées claires de ce qu'ils veulent enseigner, qu'ils puissent s'en rendre un compte satisfaisant à eux-mêmes, et qu'ils soient capables ensuite de communiquer leur conviction aux autres, par les voies nombreuses de l'instruction de la jeunesse, de la prédication, des conversations particulières, et par la composition d'écrits religieux sur les principales vérités du christianisme. Il faudra aussi qu'ils sachent lire dans la langue sacrée le livre qu'ils professent être la révélation même de Dieu, et qu'ils envisagent comme la source unique de la vérité, ou tout au moins qu'ils puissent y recourir aussi souvent que cela sera nécessaire, en s'aidant des instrumens qui seront à leur portée. Ainsi leur théologie, quoique lumineuse, précise et forte, sera pourtant simple, facile et essentiellement pratique. Elle ne connaîtra point ni toutes les questions épineuses dont on l'a embarrassée, ni cette critique minutieuse qui s'attache à la lettre et, pour ainsi dire au matériel de nos saints Livres, pour en laisser échapper l'esprit et en perdre la pensée ; et, en fait de dogmatique, d'exégèse et d'histoire ecclésiastique, ils ne sau-

ront que ce qu'il faut savoir pour instruire le peuple, mais ils le sauront bien. Voilà pour le fond. Pour ce qui regarde ensuite les connaissances préliminaires qui doivent les préparer aux études théologiques proprement dites, et que j'appellerai à cause de cela *le formel* de leur instruction, il faudra, par tous les moyens possibles, chercher à développer leur esprit, à former leur jugement, à les accoutumer à penser, à les mettre en état de parler et d'écrire correctement. Il y a telles sciences, comme celles des mathématiques, de l'histoire, de la physique, de l'astronomie qui contribuent puissamment à faire atteindre ces buts, en même temps qu'elles procurent un grand crédit et donnent une grande autorité auprès de certains peuples, comme on l'a vu par l'exemple de Martyn en Perse. Elles devront donc faire partie de l'instruction de vos élèves. Vous me dispenserez, Messieurs, d'entrer dans plus de détails; le tableau que je vais vous tracer ici vous fera connaître ce que je désire, et servira à la fois et d'expression et de commentaire à ma pensée.

Je le divise en cinq colonnes, c'est-à-dire en autant de colonnes que j'ai admis d'années d'études. Dans chacune de ces colonnes sont indiquées les études qui devront être faites pendant cette année-là, sans que j'aie pu fixer encore le nombre d'heures qu'il conviendrait de consacrer chaque jour ou chaque semaine à chacune de ces branches :

1re ANNÉE.	2e ANNÉE.	3e ANNÉE.	4e ANNÉE.	5e ANNÉE.
Principes généraux de grammaire, et grammaire française en particulier.	Logique.	Compositions françaises et exercices homilétiques.	Prédication. Histoire ecclésiastique.	Prédication.
Arithmétique et Algèbre.	Géométrie.	Interprétation du N.-T., et analyse biblique.	Exégèse du N.-T., particulièrement des Épîtres, et analyse biblique	Evidence du Christianisme, et réfutation du Déisme, de l'Islamisme et des principaux systèmes des religions païennes.
Géographie.	Abrégé de l'histoire profane (ancienne, moyenne et moderne).	Exposé de la doctrine chrétienne.	Introduction brève aux Livres de l'Ancien et du N.-T.	Pédagogie. Astronomie.
Sphère.	Physique.		Hébreu (Psaumes et Prophètes).	Principes des langues orientales.
Latin.	Grec.	Hébreu (Grammaire et Genèse).	Langue anglaise.	Connaissances thérapeutiques. Langue anglaise.

A ce tableau sommaire il est bon de joindre quelques explications.

Vous vous étonnerez peut-être, Messieurs, de ne voir figurer le latin que dans la première colonne et le grec que dans la seconde, comme s'il ne devait plus en être question dans la suite des études. Mais sans dire qu'ils se fortifieront dans la seconde des langues, dont je viens de parler, en lisant pendant les autres années le Nouveau-Testament, qu'on interprétera avec eux et qui sera continuellement la base de toutes leurs études et le centre vers lequel on les fera toutes converger; sans dire que le latin qu'ils auront appris pendant la première et la seconde année leur servira à faire usage pendant tout le cours de leurs études de dictionnaires ou de bons commentaires écrits en cette langue; qu'est-ce qui empêche que pour s'avancer dans l'étude des classiques, ils ne profitent de l'avantage que leur offrent les colléges publics de la capitale, en y suivant quelques cours de philologie, comme il sera nécessaire aussi qu'ils le fassent pour l'hébreu et les langues orientales? — Je fais observer ensuite que plusieurs objets n'ont pu trouver place dans ce tableau, comme par exemple le chant sacré, pour lequel je crois qu'il faudrait donner un maître à vos élèves, la lecture de voyages, de biographies des chrétiens célèbres, surtout des missionnaires, des journaux des missions, etc. (1). Cette partie de leur instruction est réservée pour les heures de loisir; elle leur servira de récréation, mais elle ne peut guère être réduite en cours académique proprement dit.

III. Mais comment mettre à exécution un plan qui, quoique simple d'abord, embrasse cependant une certaine étendue? C'est la troisième question que j'ai posée. Je crois, Messieurs, que vous avez déjà répondu que votre directeur seul ne peut pas y suffire; quand vous l'avez appelé, cela a été principalement pour diriger votre institution, c'est-à-dire pour exercer sur elle une surveillance en grand, une influence vitale et spirituelle; vous l'avez choisi ministre du Saint Évangile, et par conséquent théologien, et c'est une instruction théolo-

(1) La lecture des bons auteurs classiques français ne devra pas non plus être négligée, pendant tout le cours de leurs études.

gique que vous avez surtout attendue de lui. Mais vous n'avez point prétendu qu'il fût un homme universel en connaissances, qu'il eût le secret inconnu de multiplier son temps et de diviser son être pour se livrer à vingt occupations à la fois, et qu'il se fît en même temps maître d'école, théologien et directeur.. Réfléchissez, en effet, Messieurs, à ce qu'exige de temps et d'application une correspondance étendue, avec toute la France protestante, pour ainsi dire ; à ce que demande de soins et d'assiduité la direction spirituelle et morale de vos élèves ; à ce qu'il faut de méditation et d'étude pour préparer les leçons de théologie proprement dites que le directeur doit leur donner; à tout ce que lui procureront encore de travaux le journal trimestriel et les diverses publications de votre Société, et vous comprendrez sans peine que votre directeur trouvera suffisamment dans ces importantes occupations de quoi remplir les heures fugitives de chacune de ses journées, et que s'il devait encore à côté de cela s'occuper de l'enseignement élémentaire de vos élèves, à supposer même que cela lui fût possible, il ne pourrait nécessairement en résulter qu'une négligence fâcheuse dans l'accomplissement des devoirs essentiels de sa charge. Je propose donc, dans le bien même de l'établissement, que pour donner certaines leçons, telles que celles de grammaire, de langue française, de géographie, de sphère, de mathématiques, d'histoire profane et d'anglais, on cherche à trouver un ou deux maîtres qui, à des heures fixes, viennent dans la maison des Missions pour instruire les élèves dans ces différentes parties. Il ne serait pas difficile, je crois, de se procurer un instituteur qui se chargerait d'enseigner tout à la fois les mathématiques, la géographie, la sphère et l'histoire, et un second qui voulût donner des leçons de français et d'anglais (1). Ce sera une dépense de plus, Messieurs, mais ce sera un profit réel ; car de cette manière il y aura de la largeur, de la noblesse, et par conséquent aussi des progrès et de la maturité dans les études. C'est ce dont s'est convaincu, par une expérience de plusieurs

(1) Le Comité a, pour ainsi dire, déjà fixé son choix sur les deux instituteurs demandés par M. le directeur ; il a tout lieu de croire que les espérances qu'il a conçues d'eux seront réalisées.

années, le respectable Comité de la Société des Missions évangéliques de Bâle, qui a donné à son séminaire, sans compter le directeur, trois instituteurs et un maître de langue anglaise. Nous ne comptons point encore comme lui, il est vrai, quarante élèves dans notre maison des Missions, mais nous pouvons nous accroître: et d'ailleurs, vous le savez, une fois qu'on a fixé un plan d'études et qu'on s'est mis à en exploiter les différentes parties, vingt élèves ne sont pas plus difficiles à instruire que dix, dix que cinq, et ainsi de suite. Le temps qu'exigent les leçons est le même; toute la différence est dans le plus ou moins d'attention à donner à des élèves plus ou moins nombreux et dans le degré de fatigue que procure une tension d'esprit portée sur un plus grand nombre de sujets à surveiller.

Ici, Messieurs, se termine la tâche que je m'étais prescrite. Cependant je ne saurais finir, sans toucher à une question qui tient de près à celle que nous venons d'examiner, et qu'il ne faut pas renvoyer plus long-temps de traiter, c'est celle qui a rapport à l'époque de l'admission des élèves, question qui a déjà été agitée au sein de votre Comité. Il est certain que si un plan d'études, dans le genre de celui qui vient de vous être proposé, était adopté, ce serait en entraver la marche et agir en sens contraire du but qu'on aurait eu en le fixant, que de recevoir indistinctement, à toutes les époques de l'année et aussi souvent qu'ils se présenteraient à vous, les jeunes gens qui vous manifesteraient le désir d'entrer dans votre séminaire. S'il y a un nombre d'années déterminé pour les études, il y aura conséquemment aussi des classes distinctes d'élèves qui, d'après leur portée et l'époque de leur admission, parcourront successivement ces diverses années, à des intervalles égaux. Soit que vous admettiez deux, trois ou quatre candidats à la fois, ils ne formeront tous qu'une classe qui commencera ensemble ses études et qui ne se séparera plus, jusqu'à l'entier achèvement du cours. Moins les époques d'admission seront rapprochées, et plus aussi vous pourrez espérer de voir sur les rangs un nombre convenable de candidats. Plus le nombre des candidats sera grand, plus aussi votre choix sera sûr et distingué. Ainsi je ne crois pas qu'il fallût élire plus d'une fois

dans l'année, de peur de multiplier trop les classes, et par conséquent les travaux du directeur. Dans ce cas, voici, ce me semble, la marche la plus simple, comme la plus avantageuse qu'il y aurait à suivre. On fixerait, une fois pour toutes, un mois ou une semaine de l'année qui serait l'époque convenue pour l'admission des candidats à la maison des Missions. Cette époque serait annoncée à toutes les Sociétés auxiliaires, et celles d'entre elles qui auraient présenté et recommandé des jeunes gens seraient invitées à envoyer, dans tel et tel mois, au Comité de Paris, les renseignemens et les témoignages qu'elles ont à donner de ceux qu'elles ont estimés dignes et jugés capables de devenir des hérauts de l'Evangile dans le monde païen. Le Comité de Paris examinerait attentivement ces divers témoignages, les comparerait entre eux, interrogerait aussi spécialement les documens qu'il aurait et qu'il doit avoir des candidats eux-mêmes, et se déciderait ensuite pour les sujets qui lui paraîtraient animés, au plus haut degré, de piété évangélique et doués le plus favorablement de toutes les capacités intellectuelles et morales qui peuvent promettre des succès; il faudrait toujours que le Comité eût devant lui deux ou trois mois, avant l'époque d'admission, pour faire le choix dont nous venons de parler. Le moment de la rentrée des élèves après les vacances me paraîtrait le plus propre à recevoir les nouveaux candidats, parce qu'alors directeur et élèves seraient plus disposés à se mettre avec une nouvelle ardeur au travail. On ne les prendrait jamais qu'à l'épreuve pendant un certain temps. au bout duquel le Comité délibérerait sur ce qu'il a à faire. Il ne différerait pas, au-delà d'une année, la détermination qu'il aurait à prendre sur l'admission définitive des élèves, en se réservant toutefois la faculté de renvoyer en tout temps ceux qui cesseraient de justifier l'attente qu'on avait conçue d'eux, tant sous le rapport de la piété, que sous celui des capacités. Je crois, Messieurs, que si vous ne vous réservez pas, dès à présent, cette liberté, vous pourrez plus d'une fois vous repentir de ne l'avoir pas prise, quand vous verrez au sein de votre école évangélique des sujets qui ne vous inspireront pas de confiance, et que cependant vous serez obligés de garder.

VARIÉTÉS.

NOUVELLES DU LABRADOR.

Une des raisons que l'on a souvent fait valoir pour rendre ridicules, ou tout au moins pour faire envisager comme hors de saison et mal calculés les travaux entrepris en nos jours pour la conversion des peuples païens, est celle qui est tirée de l'état de grossière ignorance dans lequel ces peuples sont plongés pour la plupart. A quoi bon, a-t-on dit, à quoi bon aller porter le christianisme, cette religion si sublime et en beaucoup de points si mystérieuse, à des hommes dont les esprits ne savent pas même s'élever à la hauteur des conceptions les plus simples et les plus faciles, qui ignorent les premiers principes des arts et de la civilisation, et qui ne peuvent par conséquent offrir aucune garantie de succès aux missionnaires qui vont s'établir parmi eux, sans autre moyen d'action que leur Bible et leur foi. Commencez par les instruire, ont dit les mêmes personnes; civilisez-les, réformez leurs abus et leurs superstitions, détruisez leurs préjugés, préparez lentement leurs esprits, et alors vous pourrez leur présenter la religion chrétienne avec quelque espérance de la leur voir adopter.

Il est probable que ceux qui raisonnent ainsi, connaissent très-peu la vraie nature de la religion chrétienne et l'influence qu'elle exerce à la fois sur l'esprit et sur le cœur; il est probable qu'ils n'en ont jamais fait l'épreuve sur eux-mêmes. Cet Evangile si sublime, cette haute philosophie, car nous tenons l'Evangile pour tel, qui est la solution des questions les plus difficiles et la clef des mystères les plus impénétrables de l'existence humaine, cet Evangile qui a fourni les plus ravissans sujets de méditation à ces vastes génies qui, après avoir parcouru le champ des sciences, sont venus s'asseoir aux pieds du prophète de Nazareth et se sont confessés avec joie les disciples du Crucifié, cet Evangile qui a compté, dans les derniers siècles, parmi ses sectateurs, les Newton, les Bâcon, les Pascal, les Leibnitz et tant d'autres immortels génies; cet Evangile s'abaisse au niveau des intelligences les moins capables, il va chercher l'homme au plus bas degré de l'instruction et de la

civilisation; et, tout en régénérant ses affections et ses volontés, il l'élève, non pas seulement à la hauteur de l'enfant de la civilisation moderne, mais infiniment plus haut que lui, même sous le rapport de l'intelligence. On en a fait l'expérience dans ces derniers temps; on est allé porter l'Evangile aux stupides Hottentots, aux Nègres abrutis par la servitude; et voilà, ô prodige! voilà qu'on a vu ces cœurs dégradés par les misères du péché et les misères de la vie, s'ouvrir à la voix des messagers de Jésus; ils se sont épanouis quand on leur a parlé de l'amour du Dieu qui leur avait donné un Sauveur; ils ont abandonné leurs vices, et maintenant ils servent Dieu en esprit et en vérité, heureux et contens dans leurs petites colonies où ils vivent en paix et dans le meilleur ordre. On est allé aussi porter l'Evangile aux Groënlandais et aux Esquimaux. Chacun sait que l'esprit lourd et épais de ces peuples auxquels on a presque refusé d'appartenir à l'espèce humaine, semble être invinciblement enchaîné, autant, dirait-on, que le sont leurs lacs et leurs rivières, par les glaces qui les couvrent. Cependant, que n'ont pas obtenu d'eux, sous la puissante influence de la grâce divine, la persévérance et la foi des missionnaires moraves? Nous ne parlons ici que de leurs travaux dans le Labrador. Il y a actuellement dans ce pays trois stations où près de mille Esquimaux sont rassemblés en colonies chrétiennes, chantant les louanges immortelles du Sauveur qni les a rachetés, lisant son Evangile et vivant dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. On voudrait les voir, on voudrait les entendre, ces nouveaux, ces étonnans chrétiens. Il semble que si l'on pouvait être témoin de leur changement de vie, les voir agir, se transporter dans leurs assemblées de prières, et suivre ces hommes régénérés à la pêche ou à la chasse, la foi serait fortifiée, et le cœur réjoui, en considérant en eux un miracle de la grâce divine, Qu'on se rassure. Ils vont nous parler aujourd'hui, et nous ouvrir leurs cœurs, car leur voix est parvenue du pôle arctique jusqu'à nous. Deux lettres que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs et qui ont été littéralement traduites de la langue des Esquimaux, vont les faire paraître en personne devant eux, et rendre témoignage à la puissance de l'Evangile.

Lettre d'un Esquimau converti, baptisé sous le nom d'Amos, à la Société des Frères-Unis, à Londres, qui lui avait fait parvenir, il y a quelques années, un Nouveau-Testament en langue du Labrador.

Hoffenthal, dans le Labrador, le 8 août 1826.

Je veux écrire à l'Eglise du Seigneur qui est à Londres et lui raconter ma carrière dans ce monde. La voici : Depuis ma jeunesse j'ai eu connaissance de l'Evangile, ayant entendu répéter pendant bien des années que je devais aimer Jésus mon Sauveur ; mais, par un effet des ténèbres de mon cœur, j'étais incapable d'avoir de bonnes pensées. La convoitise de mes yeux me portait à m'attacher à toutes sortes de choses terrestres, et je me laissais aller à mes penchans. C'est quand j'étais dans cet état que mon Sauveur qui m'aime m'a cherché, et que, selon sa miséricorde, il a jeté sur moi ses regards ; il m'a attiré à lui du sein de ma misère, et m'a clairement manifesté le triste état de mon cœur. Alors je commençai à voir dans quelles ténèbres, dans quelle impureté j'habitais. Me sentant sans force, et m'apercevant que je ne pouvais pas me tirer moi-même du danger où je me trouvais, je fus en proie à de grands tourmens. Les choses terrestres et périssables avaient disparu de devant mes yeux; je devins triste et abattu. Je m'adressai alors au Sauveur des hommes; et, dans mon angoisse : « Mon Jésus ! lui dis-je, aie pitié de moi ! Ote loin de moi « mes grands péchés, puisque je suis incapable de le faire par « moi-même. Oui, ôte, ôte mes innombrables péchés, puisque « tu les as effacés par le sang que tu as répandu, et tire-moi de « ma grande angoisse ! » Après avoir ainsi crié à lui, sans interruption, dans mon inexprimable tristesse, il se manifesta à moi, selon sa miséricorde. Pour tout cela, je rends grâces à Jésus. C'est lui qui a envoyé vers nous les docteurs, ses serviteurs, afin que je fusse éclairé par la lumière de son Evangile, et touché par la miséricorde de mon Sauveur. Il me fit voir aussi qu'il ne repousse point les pécheurs, quelque méchans qu'ils soient. Oui, cela, il me l'a fait comprendre; il m'a

tiré à lui de mon mauvais train. Dans la société de ses rachetés, il s'est efforcé de me garder auprès de lui à son service. Je me reconnais devant lui très-indigne de ces grâces. Je rends grâces à Jésus, mon Sauveur, de ce que c'est pour le bien des hommes qu'il s'est incarné, qu'il a souffert, qu'il est mort, qu'il a été enseveli et qu'il est ressuscité. C'est à cause des méchans qu'il s'est fait homme, c'est pour les pauvres qu'il a vécu pauvre sur la terre, pour moi aussi; c'est pourquoi je lui en rends grâces; il n'a pas méprisé notre pauvreté.

Il nous a envoyé, de Londres, dans notre pays, les Ecritures qui contiennent son appel de grâce et ses préceptes, dont nous avons été richement fournis; c'est un nouveau sujet d'être reconnaissans envers lui. Veuille, mon Sauveur, avoir pitié de moi jusqu'à l'heure de ma mort!

Nous vous remercions cordialement de ce que, dans votre charité, vous nous avez envoyé des pois (1). Pour tout cela nous devons rendre grâces au Sauveur; il est manifeste par toutes ces choses que nous avons une grande dette à acquitter envers lui. — J'avais dix enfans. Six d'entre eux vivent encore; quatre sont allés vers Jésus, dans leur patrie. Le dernier qui a été retiré à lui était le petit Cléophas; il est parti après dix-huit semaines. Qu'il était consolant de le voir sourire, au moment où il expirait! Que pour cela aussi Dieu soit loué par nous tous! Nous vous saluons, vous tous qui êtes à Londres.

AMOS, *l'Esquimau.*

Lettre de l'Esquimau Boas, au missionnaire Kohlmeister et à son épouse retournés à Neusalz, en Silésie, pour s'y reposer de leurs longs travaux au Labrador.

Hoffenthal, le 1er septembre 1826.

Cher frère et chère sœur! Je vous écris pour me rappeler à votre souvenir, et je vous dis : Il est désirable de demeurer toujours dans la grâce de Jésus; c'est là la seule chose né-

(1) Il faut savoir que, sur ces rives inhospitalières, les missionnaires et leurs troupeaux sont réduits souvent, pour pouvoir subsister, à attendre les provisions qu'on leur envoie de l'Angleterre.

cessaire ; je pense aussi que les pasteurs et les fidèles qui sont en Europe ont constamment leur cœur tourné vers Jésus et vers sa croix sanglante; nous voudrions en faire de même. Nous recevons ici dans notre pays beaucoup de témoignages de la grâce et de la bonté immuable de Jésus ; nous avons en Lui le seul et unique pasteur des fidèles. Oui, pour certain, celui que nous avons dans les cieux et que nous osons appeler notre Père, est aussi toujours rempli de bonté et de miséricorde envers nous, ses enfans. Maintenant je rends grâces à Jésus de ce qu'il m'a racheté; et je vous salue, vous tous frères et sœurs fidèles qui êtes au-delà des mers, et en particulier vous deux.

Je suis Boas d'Hoffenthal; ma femme Benigna vous salue aussi grandement.

Nous joignons à ces deux lettres, qui n'ont sans doute pas besoin de commentaire pour être senties, quelques détails sur l'état actuel de la Mission chez les Esquimaux ; ils sont extraits du Rapport général d'un missionnaire morave qui a travaillé de longues années dans ces contrées.

Nombre des croyans. — Il s'accroît visiblement. La commune d'Okkak surtout se renforce, d'année en année, par les recrues qui lui viennent de la côte septentrionale; le nombre des Esquimaux encore païens diminue de jour en jour davantage. Okkak peut cependant encore être considéré comme une station missionnaire parmi les païens. Naïn et Hoffenthal, au contraire, sont de vrais établissemens chrétiens, dont tous les habitans, à quelques enfans près, sont incorporés à l'Eglise chrétienne par le sacrement du baptême ; il n'y a plus de païens dans leur voisinage. Ces communes-là ne peuvent donc plus s'accroître que par des naissances ou par les nouveaux membres qui leur arriveront des contrées éloignées. L'occupation principale des missionnaires, dans ces deux Eglises, se borne en conséquence à instruire la jeunesse, dans le cœur de laquelle ils s'efforcent de graver les vérités salutaires et les préceptes de l'Evangile, et à veiller à ce que les âmes qui leur ont été confiées croissent de plus en plus, par la grâce du Sauveur, dans la foi et dans l'amour, et se rendent dignes ainsi de leur

vocation céleste. Ils ont besoin, pour faire prospérer cette œuvre, de dispenser une instruction fidèle, d'exercer une surveillance sage et active, et de vivre dans un esprit habituel de prière.

Piété. — L'œuvre de Dieu, dans le cœur de nos chers Esquimaux, avance et se perfectionne par la force de son Esprit, sous sa gracieuse bénédiction. J'ose dire en toute vérité qu'ils croissent dans la grâce, dans l'amour et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. On n'entend plus parler, comme jadis, des mauvaises manœuvres de leurs enchanteurs et angekoks. Ils rougissent maintenant de ces scènes qui n'étaient pas rares dans les premiers temps de la Mission, et qui causaient beaucoup de chagrin à nos frères missionnaires.

Le moyen qui contribue le plus efficacement à les faire avancer dans la piété, est la lecture du Nouveau-Testament, que leur a procuré, dans leur langue, la Société biblique britannique et étrangère. Ils le lisent journellement, dans leurs maisons et dans leurs tentes, avec ferveur, joie et édification; c'est là leur occupation favorite dans les longues soirées d'hiver et dans les excursions lointaines qu'ils sont obligés de faire pour leurs chasses. Quand des personnes âgées ou incapables de lire se trouvent parmi eux, ce sont les enfans ou les jeunes gens qui font la lecture, pendant que les autres réparent leurs instrumens de pêche ou de chasse, ou s'occupent de quelque autre travail.

Nous avons remarqué, depuis que cet inestimable trésor de l'Evangile en langue du Labrador nous a été donné, un changement notable parmi nos Esquimaux. La Parole de Dieu leur est beaucoup plus claire, ils la comprennent mieux; l'influence qu'elle a sur leur cœur est évidente, car ils cherchent de plus en plus à conformer toute leur conduite aux préceptes du christianisme. La lecture de la Parole divine verse dans leur âme une nouvelle vie, et nous fournit souvent l'occasion de nous entretenir avec eux sur le sens et la vraie application de tel ou tel passage de l'Ecriture-Sainte. Nous avons eu le bonheur de voir que plus d'une fois nos remarques et les explications que nous leur avions données avaient été bénies pour leurs âmes.

Ecoles. — Depuis le mois de novembre jusqu'au mois d'avril les écoles sont ouvertes aux enfans et aux adultes. La plupart les fréquentent avec beaucoup d'assiduité, et dans le désir de pouvoir bientôt être en état de lire le Nouveau-Testament. Parmi les enfans, il y en a de quatre à cinq ans qui lisent déjà très-couramment. Le châtiment le plus sévère que l'on puisse leur infliger, est de les priver du plaisir de venir à l'école.

Un des grands avantages que leur a procuré la connaissance de l'écriture, est la facilité de s'entretenir par lettres avec leurs amis qui habitent les autres stations des Missions. Quand, dans nos excursions missionnaires, nous voyageons d'un endroit à un autre, nous nous voyons souvent chargés d'une cinquantaine de ces petites lettres, que nos enfans esquimaux nous prient de remettre à leur adresse ; elles renferment ordinairement des observations sur telle ou telle vérité religieuse qui a fait une impression particulière sur leurs âmes, ou bien des encouragemens et des exhortations à demeurer fidèles au Sauveur.

Véritablement il faut admirer et adorer ici la charité et la compassion de Dieu, qui a envoyé la lumière de sa vérité à un peuple enveloppé de ténèbres, et qui, il n'y a pas plus d'un demi-siècle, était encore plongé dans la plus crasse ignorance, dans les vices les plus grossiers et dans la plus horrible superstition.

Nos Esquimaux trouvent un grand plaisir à chanter des cantiques spirituels, dont ils apprennent avec facilité les mélodies. Plusieurs de leurs enfans et de leurs femmes, qui ont des voix très-agréables, contribuent à rendre leur chant extrêmement doux et touchant. Il y en a aussi qui montrent un grand talent pour la musique instrumentale. Le violon et le cor sont introduits dans les assemblées religieuses, et c'est avec une exactitude et une dévotion remarquables que ces chers Esquimaux accompagnent notre chant. Les missionnaires ont réussi avec le plus parfait succès à apprendre à quelques-uns d'entre eux certains airs qui, dans des solennités particulières, servent à animer le culte divin et à lui donner une grande solennité.

M. Latrobe, évêque des Frères-Unis de Londres, ajoute à ce rapport les remarques suivantes : « On pourrait objecter,

dit-il, qu'en excitant ainsi les plus intelligens de nos Esquimaux à développer de plus en plus les talens qu'ils ont reçus de la nature, il est à craindre qu'on ne les voie se livrer les uns à la jalousie, les autres à l'ambition et à l'orgueil ; car quel est le don de la munificence divine qui ne puisse devenir, dans la main des hommes, une source de maux, si la grâce de Dieu n'agit avec efficacité pour réprimer la corruption de leurs cœurs? Mais jusqu'ici on n'a rien remarqué de pareil.

« Je me ressouviens d'une anecdote que me racontait, il y a plusieurs années, feu le frère Königseer, qui avoit été chargé de visiter la Mission du Groënland.

« Dans une de nos églises du Groënland, une petite société de frères avait appris à jouer divers instrumens de musique. Ils causaient, par leurs petits talens, un grand plaisir à toute la communauté, surtout dans les temps de solennité, comme Pâques et Noël. Un jour, après la semaine de Noël, le Groënlandais qui, pendant la fête, avait joué la basse, entra dans la chambre d'un missionnaire et s'assit par terre. Comme il ne parlait pas, celui-ci continua à écrire, jusqu'à ce qu'enfin, ayant fini sa page, il demanda au Groënlandais quel était le but de sa visite et ce qu'il avait à lui dire? » — « Rien de particulier, répondit-il, je voulais seulement te demander si tu ne trouvais pas que j'ai bien joué mon instrument, il y a quelques jours? » — « Oui, lui dit le missionnaire, tu as bien joué, et j'espère que tu en es reconnaissant envers le Seigneur, qui t'a donné ce talent? » — « Je le suis, reprit le Groënlandais, mais ne mérité-je pas, pour ma récompense, un rouleau de tabac? » — « Quoi! lui dit le frère Königseer, je rougis pour toi. Tu voudrais qu'on te récompensât, parceque le Seigneur t'a confié un talent avec lequel tu peux rendre service à son Eglise? Retourne-t-en chez toi, et va pleurer ton ingratitude. » — Quand ses compagnons de musique apprirent sa demande insensée, ils lui firent sentir le tort qu'il y avait dans sa conduite, et l'exclurent pour quelque temps de leur société. Il reconnut sa faute, et témoigna avec beaucoup de larmes le regret qu'il en avait. Mais il s'écoula encore quelque temps, avant que ses amis pussent se résoudre à le recevoir de nouveau dans leur petite coterie. »

Lettre d'un Tartare Nogais, nommé Ali Ametow, *adressée à son ami* Daniel Schlatter, *à Saint-Gall, en Suisse, qui lui a servi, pendant quatre ans, de domestique.*

Nos lecteurs nous sauront gré sans doute de leur communiquer l'intéressante lettre annoncée par le titre de cet article; mais avant de la mettre sous leurs yeux, ils nous permettront de leur faire connaître, en quelques mots, l'homme remarquable auquel elle est adressée. M. Daniel Schlatter, né à Saint-Gall, en Suisse, quitta, il y a quatre ans, sa patrie, pour aller porter l'Evangile de son Sauveur aux Tartares Nogais qui habitent les côtes orientales de la mer d'Asow. Heureux dans son pays et dans sa famille, chéri d'une mère dont il était le fils unique, et auprès de laquelle il eût pu couler des jours paisibles et sereins, rien, selon le monde, ne devait l'engager à se faire missionnaire; et s'il n'eût voulu consulter que le penchant naturel à tous les hommes pour le repos et une vie commode, il fût demeuré sous le toit qni l'avait vu naître, et auprès de la mère qui lui avait donné le jour. Mais une voix parlait dans son cœur plus haut que la voix de la nature; l'amour pour un Sauveur auquel il avait voué sa vie, le pressait de partir et d'aller annoncer sa grâce salutaire aux malheureux esclaves de l'erreur et du péché. Il part donc, car il savoit que *celui qui aime son père ou sa mère plus que Christ* n'est pas digne de lui; mais il veut que sa mission soit une mission dans le vrai sens de ce mot; il veut être envoyé par son Sauveur lui-même et ne dépendre d'aucune société d'hommes. Il part seul et à pied, sans autre science que sa Bible, sans autre compagnon de voyage que son Dieu, sans autre équipage que son bâton et les habits qui le couvrent. Le Seigneur pourvoira à ses besoins, car c'est en son Nom qu'il est parti, et c'est sous sa sauvegarde qu'il marche. Il dirige ses pas vers le midi de la Russie, vers la partie occidentale du Caucase, et vient s'établir parmi les Tartares Nogais de ces contrées. Là, pour suivre l'exemple de celui qui descendit autrefois des demeures célestes pour *servir et non pas pour être servi*, il entre comme domestique au service d'un père de famille tartare, nommé *Ali Ametow*,

et se dispose à lui rendre tous les devoirs du dernier des esclaves, en soignant sa maison et ses troupeaux. Ni la malpropreté, ni l'air fétide, ni la vermine, ni les alimens plus que dégoûtans de la maison du chef de famille nomade ne sont capables de le rebuter, de lasser sa persévérance, de refroidir sa charité. Il veut servir, et, en servant, aimer et faire connaître le Dieu d'amour. Cette flamme céleste de la charité qu'allume la foi dans le cœur du racheté de Jésus-Christ, a quelque chose de puissant qui gagne, qui maîtrise à la longue les cœurs même les plus durs; il compte là-dessus, et voici plus de quatre années qu'il exerce cet humble mais glorieux ministère. Nous ne dirons pas jusqu'à quel point il a réussi à convertir *Ali Ametow* et sa famille. La lettre qui va suivre fera juger des espérances qu'il peut concevoir à cet égard. Si le Tartare n'est pas encore complétement éclairé, du moins son cœur est touché; il a ressenti, dans le commerce du chrétien Schlatter, un attrait qu'il n'avait jamais trouvé ailleurs.

Après quatre années d'absence, notre missionnaire avait besoin de revoir une mère, pour laquelle l'amour de Christ n'avait pas empêché son cœur de battre; il est parti du Caucase le 19 avril 1826 pour se rendre auprès d'elle en Suisse (1), et c'est après son départ qu'*Ali Ametow* lui a écrit la lettre suivante :

« Cher Daniel,

« J'ai reçu la lettre que tu m'as écrite dans notre langue. Oh ! quel plaisir j'ai ressenti, quand notre *gopal mulla* (prêtre boiteux) m'en a donné lecture ! Je rends grâces à Dieu qui t'a conduit à travers le *Kara Dingis* (la mer Noire) jusque dans notre capitale *Istambol* (Constantinople) (2). Je le prie de te ramener bientôt parmi nous sain et sauf. Ta lettre nous a tous remplis de joie : moi, ma femme et mes enfans, nous n'avions

(1) De la Suisse, M. Schlatter se proposait de se rendre en Angleterre, et de là de nouveau chez ses chers Tartares qu'il aime inexprimablement et qu'il ne veut point abandonner.

(2) M. Schlatter a fait route par Constantinople, d'où il est parti deux jours avant le massacre des Janissaires.

que Daniel à la bouche, les enfans particulièrement ne cessaient de crier : Daniel *akano* (l'ami Daniel) reviendra-t-il? C'est surtout mon petit Kutlakan que je voudrais que tu entendisses; aussitôt qu'il voit venir à nous quelque étranger, ou une personne habillée autrement que nous, il s'en approche en criant : *Daniel kelde, Daniel kelde* (Daniel est arrivé)! Nous sommes tous bien portans, grâce à Dieu; et nous pensons à toi maintenant plus que quand nous t'avions avec nous.

« Je n'oublierai jamais notre dernière entrevue au *mesartick* (cimetière), où tu dis le dernier adieu à ma pauvre *Daulatkan* (Félicité). Je ne puis penser à cette scène sans verser des larmes. Je le vois, tu es de ces hommes dont la sympathie ne se borne pas aux vivans, mais s'étend aussi sur les morts. Tous nos Nogais disent : Il semble que ce soit du ciel que Dieu a envoyé cet homme parmi nous; ils ne cessent de parler de toi, et rappellent à chaque instant quelqu'une de tes paroles. Non, tu n'es pas oublié, et je penserai éternellement à toi. O Daniel! mon frère, mon fils! d'où me vient donc un tel attachement pour toi? Qu'est-ce que cela veut dire? Je ne puis m'en rendre raison. Dieu qui connaît toutes choses, connaît aussi la cause de ce que mon cœur éprouve en ce moment : comme musulman, j'ai été instruit, dès ma plus tendre enfance, à n'avoir que le moins d'estime possible pour un chrétien, comme s'il ne pouvait y avoir rien de bon en lui, ou autour de lui; et, malgré tout cela, je me sens entraîné vers toi, vers toi qui es chrétien. Je vois bien que Dieu n'admet pas toutes ces distinctions qui divisent les hommes entre eux.

« J'ai un enfant de plus, ma femme étant accouchée d'une fille dix jours avant le *Kurban Bairam* (fête des offrandes). Le *Kart Mulla* (un des principaux lecteurs du Coran) lui a donné le nom de *Nasepgan* (bonheur), qu'il a pris dans le Coran. L'enfant et la mère sont pleins de force et de santé.

« Il y a eu de grands changemens dans mes affaires domestiques. A la foire annuelle de *Tachmak* (village russe), j'ai vendu la plus grande partie de mon bétail, dont je n'ai réservé que deux vaches et deux bœufs. J'ai troqué mon cheval contre un bidet, et j'ai eu 40 aspres (plus de 40 schellings) de bénéfice. La charrue et les semences que tu as eu la bonté de faire

venir pour nous des colonies allemandes de notre voisinage nous ont été, sous tous les rapports, de la plus grande utilité; nous les regardons comme un bienfait des plus précieux. J'ai récolté, en froment, plus de 240 *mirkes* (mesure équivalant à peu près à un boisseau), 170 mirkes d'orge, 500 mirkes de millet, dont 165 ont été employés à payer les ouvriers, au lieu d'argent. J'ai eu 400 *copecs* de foin (tas dont quatre remplissent un chariot), dont 280 ont été vendus. Maintenant, que le Seigneur soit béni! nous avons du pain en abondance, il ne nous manque qu'une chose; c'est notre cher Daniel, qui veillait sur tout ce qui était dans la maison, avec tant de soin, que rien n'était perdu ni gâté. Oui, oui, nous désirons ardemment de te revoir.

« Mille salutations de ma part à ta mère; quoique je ne la connaisse pas, je la regarde comme ma propre mère: conjure-la donc de prier pour nous dans ce monde, *comme les mères ont coutume de prier pour leurs enfans.* Je ferais volontiers 500 wersts (500 milles environ), je ferais 1,000 wersts, si j'avais l'espérance de la voir, ou de faire connaissance avec elle, tant je suis persuadé qu'elle ne peut être qu'une excellente mère! Ce matin, quand j'ai dit à ma femme que j'allais chez un aubergiste allemand pour le prier d'écrire pour moi une lettre à Daniel (1), elle m'a donné la main, en me disant: « Voici ma main, que ce soit comme si j'avais moi-même écrit la lettre. » Je t'en dis autant des mains de mes enfans Abdulla et Kutlakan. Persuade-toi donc que ces lignes écrites en allemand sont écrites par moi et par ma famille. Je suis assis à côté de l'aubergiste, qui écrit sous ma dictée, et qui ne trace pas un mot qui ne soit une expression de mes sentimens. Maintenant, mon frère, mon fils, puisse Dieu, le Dieu unique, t'envoyer son *maleck* (son ange), pour *joildaschink* (compagnon de voyage)! Et alors tu reviendras sans danger parmi nous, à moins que la mort ne te surprenne en chemin. Certes, nous ne mettrons aucun empêchement à ce que tu te réunisses encore une

(1) Ali Ametow ne sait écrire en aucune langue. Quoique M. Schlatter connaisse parfaitement le dialecte nogais, le Tartare a préféré lui faire écrire en allemand, pour la plus grande facilité de l'interprète, auquel il a dû avoir recours en cette circonstance.

fois à nous dans ce monde ; et nous aimons à croire qu'il n'y a, entre toi et nous, aucune mésintelligence ; en sorte que si quelqu'un de nous venait à mourir, rien de semblable ne viendrait troubler notre éternelle félicité dans notre réunion avec Dieu, en paradis. Maintenant je te salue mille et mille fois, dans ton pays et dans la maison de ta mère. Jamais nous ne t'oublierons, et nous nous réjouissons de voir par ta lettre que jamais non plus tu ne nous oublieras, *Imen* (amen). Ma main suit cette lettre. Mon nom que j'écris au bas est le signe de la salutation que je t'envoie. Que le Seigneur soit avec toi ! Que sa paix habite avec toi ! »

Extrait d'une lettre de M. Le Brun, missionnaire à l'Ile-de-France ou Ile-Maurice (1).

Port-Louis, 12 février 1827.

Je vais essayer de vous donner un aperçu sommaire de ce qui s'est passé ici, dans l'œuvre du Seigneur, depuis que je ne vous ai écrit (2). Le 29 juin 1826, nous eûmes le bonheur de faire la dédicace du premier temple protestant qui ait jamais été construit à Maurice. Ce fut véritablement un jour de fête pour notre petit troupeau. Quoique ce temple soit éloigné de Port-Louis de plus de quatre lieues, la plus grande partie des membres de notre Eglise s'y transporta. Les autorités du quar-

---

(1) Cette lettre, que le Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris a reçue, il n'y a que quelques jours, était accompagnée de l'envoi d'une douzaine de catéchismes en langue malgache, introduits dans les écoles chrétiennes de Madagascar, et d'autant de vocabulaires de cette langue annexés à chaque exemplaire du catéchisme, qui est celui du docteur Watts; l'oraison dominicale et une partie du 20e chap. de l'Exode, également en langue malgache, complétaient le précieux don de M. Le Brun. Une partie de la lettre de M. Le Brun, que nous ne pouvons reproduire tout entière dans ce journal, renfermait des directions extrêmement utiles pour des missionnaires qui seraient appelés à exercer le ministère de l'Evangile dans cette île, où M. Le Brun appelle, à son secours, de nouveaux collaborateurs.

(2) Voyez vol. I, page 159.

tier, quoique professant la religion catholique romaine, y assistèrent également, ainsi qu'un grand nombre d'autres personnes respectables de la même communion. Tous ceux qui étaient présens à cette cérémonie participèrent à la joie commune, et nous pouvons dire de cette fête, qu'elle a été un vrai jubilé.

Depuis cette époque, nous avons fondé dans le voisinage du temple une école dont nous avons confié la direction à un jeune homme de notre communion, qui est aussi à la tête d'une école du dimanche pour l'instruction religieuse et morale des enfans. Je me fais un plaisir de vous annoncer que les parens de ces enfans assistent, pour la plus grande partie, à ces exercices religieux. Ce jeune serviteur du Seigneur surveille encore trois cents esclaves auxquels il donne des instructions religieuses quatre fois par semaine; il apprend à lire à leurs enfans, et nous nous apercevons d'une amélioration sensible parmi eux. Outre les trois cents esclaves dont je viens de parler, nous en comptons deux cents autres environ, qui reçoivent, dans cette île, une instruction chrétienne. Ce sont des jeunes gens pieux qui se sont voués à cette œuvre de charité. Plus je considère les voies de la divine Providence, plus je les trouve admirables. Je n'eusse jamais pu croire, en vérité, qu'un jour j'aurais la joie ineffable d'administrer les consolations de l'Evangile à cette nombreuse classe de malheureux, venus de l'Afrique, de Cazei et des îles environnantes, pour participer à la grâce de Dieu. Que le Seigneur soit à jamais béni! C'est Lui qui a ouvert cette porte, et elle ne se fermera que lorsque ce sera son bon plaisir.

Je voudrais quelquefois que les nombreux amis des Missions évangéliques, en Europe, pussent assister aux assemblées religieuses de ces êtres jadis si malheureux, et qu'ils les entendissent chanter les cantiques de Sion, avec toute l'harmonie et le recueillement que l'on peut désirer. Ce spectacle, je n'en doute pas, remplirait leurs cœurs d'une joie pure et ferait couler de leurs yeux des larmes d'attendrissement. Qu'il est édifiant de les entendre répondre aux diverses demandes qu'on leur adresse sur les principaux points de la foi chrétienne! Plusieurs d'entre eux nous ont déjà manifesté le désir d'être

baptisés, mais nous avons différé jusqu'à présent, cherchant à nous assurer de plus en plus que l'œuvre de la grâce est véritablement commencée dans leurs cœurs. Un missionnaire ne doit jamais perdre de vue ce que saint Paul disait, que *Christ ne l'avait pas envoyé pour baptiser, mais pour prêcher l'Evangile.*

Quelle belle vocation que celle d'un missionnaire chrétien, qui annonce à l'homme perdu que le sang versé sur la croix ouvre la porte des cieux à tous ceux qui croient, quelle que soit leur condition ou leur couleur. Les bienfaits de l'Evangile ne sont plus comme autrefois le privilége exclusif d'un seul peuple; ils sont offerts à toutes les nations du monde. Puisse donc le Seigneur inspirer à un nombre toujours plus considérable de messagers de la bonne nouvelle, le désir d'aller porter le flambeau de la foi dans les régions ou règnent et la misère et l'ombre de la mort! Qu'il ne soit pas dit que l'Eglise évangélique de France s'est montrée la moins zélée dans cette œuvre vraiment chrétienne. Puisse-t-il sortir de son sein de pieux et zélés serviteurs de Christ qui aillent explorer et cultiver cette portion immense de la vigne du Seigneur, qui est tombée entre les mains des étrangers; que ses cloisons ne soient plus rompues et que les sangliers n'en mangent plus les fruits! Ah! *Seigneur Dieu tout-puissant, lève-toi et l'arche de ta force, et entre dans ton repos.* Remplis de courage, de force, de piété et de sainteté tous ceux qui portent tes étendards, et qu'ils aillent triomphant de tous les obstacles que l'ennemi oppose à leur noble entreprise.

Chers frères en Israël, je vous dirai que, depuis ma dernière lettre, deux portes se sont ouvertes au roi de gloire, la première dans un quartier de notre île, appelé les Jamarins, à environ cinq lieues et demie de Port-Louis. Il est habité par des pêcheurs qui vivent sans temples, sans autels, sans Dieu et sans religion. Je vais vous donner une faible idée du déplorable état où je les trouvai, dans une visite que je leur fis il y a peu de temps. — Le lundi 27 avril 1826, à trois heures du matin, je me mis en route, après avoir imploré la bénédiction du Seigneur, accompagné d'un de mes amis, homme pieux et zélé, M. J. S. K. Le but principal de notre visite

était d'aviser aux moyens d'établir, dans ce quartier, deux écoles, l'une pour les filles, l'autre pour les garçons. Après avoir traversé des plaines fertiles et magnifiques, nous arrivâmes sur les bords de la mer qu'habite cette peuplade si intéressante à nos yeux. Tout était beau, le temps, les chemins et l'œuvre de Dieu. Souvent, dans notre voyage, nous avions été interrompus par le chant des oiseaux qui quittaient les bois pour demander au Dieu Fort leur nourriture quotidienne. Je ne pouvais m'empêcher de m'attendrir sur leur sort. Que ces innocentes créatures sont heureuses, me disais-je à moi-même; elles ne sèment ni ne moissonnent, cependant Dieu les nourrit; elles sont sans inquiétude; je les vois sortir de leurs demeures, joyeuses et contentes. Dieu ouvre sa main et les nourrit (Ps. CIV). Il n'y a de malheureux dans la nature que l'homme. Loin de se confier dans cette sage providence qui veille sur tout, il s'inquiète, il se chagrine, il se tourmente : c'est qu'il n'est pas innocent. Heureux le fidèle qui, content de son sort, se confie en Dieu... Il m'arriva souvent de m'arrêter dans le chemin et de prêter une oreille attentive au doux murmure des eaux qui coulaient doucement parmi les rochers et qui allaient se perdre dans l'Océan dont j'entendais les vagues se briser, en mugissant, sur les lits de madrépores que les siècles ont vu s'amonceler autour de notre île. Ainsi l'eau jaillissante en vie éternelle sort du sanctuaire du Dieu Saint pour rafraîchir la vigne du Seigneur, et retourne ensuite à l'Océan d'où elle est sortie.

Nous avions déjà parcouru seize mille anglais, lorsque nous rencontrâmes un jeune homme que mon ami et compagnon de voyage m'avait désigné comme le plus intelligent du hameau. C'était lui qui devait avoir la direction des écoles, si toutefois nous avions le bonheur de réussir dans notre entreprise. Arrivés chez lui, nous nous occupâmes de voir les lieux où nous pourrions les établir. D'abord il nous fit voir un local de vingt-six pieds de long sur quatorze de large, qui devait servir à l'école des filles; il fut ensuite question de choisir un local propre pour celle des garçons. Nous jugeâmes à propos de laisser entre les deux écoles un espace de soixante pas. Les deux maisons seront bâties en ce que nous appelons ici

poteaux en terre, et couvertes en feuilles, comme le sont les cabanes de pêcheurs. Je me croyais ici sur les bords du lac de Galilée. Il y a peu d'habitans, et la plupart sont généralement pauvres et pères de nombreuses familles. Le premier individu chez lequel nous entrâmes était père de quinze enfans, tous vivans. Après avoir pris un peu de rafraîchissemens, expliqué une portion des saintes Ecritures et offert notre tribut d'actions de grâces à notre Père céleste, nous sortîmes pour aller visiter les autres habitations de pêcheurs. Jamais tableau plus digne de pitié ne s'était présenté à mes regards. Leurs demeures étaient sales au-dedans et au-dehors; leurs enfans, malpropres et dénués de tout, étaient, pour comble de malheur, privés de toute instruction religieuse et morale. Tout annonçait ici que Jésus et son Évangile n'étaient pas connus. Après avoir fini notre tournée, nous trouvâmes qu'il y avait quarante enfans dans le village. Nous invitâmes les parens à se rendre le soir dans une des plus vastes habitations de l'endroit, et, contre mon attente, j'eus la douce satisfaction de voir réunie devant moi une petite assemblée d'environ trente personnes, qui, dans le commencement, paraissait prendre bien peu d'intérêt à ce que nous faisions, mais qui, peu à peu, devint attentive à mon discours; de sorte que j'ai lieu d'espérer que plus d'une personne parmi celles qui étaient présentes aura reçu une impression salutaire des vérités que je leur annonçai. J'avais choisi pour texte ces paroles d'Esaïe: *O vous tous qui êtes altérés*, etc., etc., ch. LV, v. 1-3. Depuis ce temps-là, on s'est occupé sans interruption des écoles; mais mes occupations à Port-Louis sont tellement multipliées, que je ne puis m'absenter, pour aller les visiter.

Une autre porte que le Seigneur nous a ouverte est dans un des faubourgs du port, qu'on appelle vulgairement le Camp-des-Yolofs, parce qu'il est habité par des Africains des côtes de la Guinée. La plus grande partie de cette peuplade est composée d'hommes qui ont obtenu leur liberté par leur bonne conduite; ils sont généralement laborieux et intelligens. Nous avons établi parmi eux une école du dimanche, pour apprendre à lire et à écrire à leurs enfans, mais surtout pour les instruire dans les principes de la religion chrétienne. Je

leur donne des instructions religieuses deux fois par semaine, et le dimanche c'est un des diacres de notre Eglise qui les instruit. Le nombre de nos élèves dans ce quartier est généralement de trente; plusieurs d'entre eux ont fait des progrès rapides dans la lecture et dans l'écriture; et, sous le rapport religieux, il y en a deux ou trois qui nous donnent de grandes espérances. Veuille le Seigneur les réaliser en son temps; cela mettra le comble à notre joie !

Nous sommes dans ce moment occupés à bâtir un second temple à l'Eternel, qui nous coûtera à peu près 30,000 fr. Nous avons ouvert à ce sujet une souscription qui se monte déjà à la somme de 15,000 francs; aussi ne perdons-nous pas courage, malgré les nombreuses difficultés que nous rencontrons à chaque pas, de la part de ceux-là même qui devraient nous tendre les mains et nous secourir. Si les Eglises de France voulaient, en cette occasion, nous prêter assistance, nous verrions bientôt ce nouveau temple élevé à l'Eternel, au centre d'une ville catholique romaine. Donnez, chers frères, autant de publicité à cette idée que vous le pourrez (1), et veuille le Seigneur nous seconder dans toutes nos entreprises qui tendent à l'avancement de sa gloire. Amen !

Permettez qu'en finissant ma lettre, je vous donne quelques nouvelles de la Mission de Madagascar, intéressante sous tant de rapports. Nous avons déjà, dans cette grande île, trois missionnaires, MM. Jones, Griffiths et Johns, trois artisans et un imprimeur, tous attachés à la Société des Missions évangéliques de Londres. Les missionnaires Jones et Griffiths ont achevé de traduire la sainte Bible en langue malgache, ainsi qu'un grand nombre de Traités religieux et un Catéchisme.

---

(1) La Maison des Missions évangéliques de Paris se fera un plaisir de recueillir les dons qui lui seraient envoyés pour la construction de ce temple protestant au Port-Louis, et de les faire parvenir à M. Le Brun. Nous espérons que le cri de M. Le Brun sera entendu par plus d'un de ses frères de la capitale et des départemens. L'île Maurice a toutes sortes de droits à intéresser des Français. Elle était, il n'y a pas très-long-temps encore, une possession française; la colonie de nos compatriotes qui s'y trouve, composée de catholiques romains et de protestans, est considérable, et cette île deviendra, par la suite, à ce que nous espérons, un champ d'activité béni pour notre Société.

D'après les dernières lettres reçues, les missionnaires qui travaillent dans cette île se portaient tous bien, et la Mission prospérait, quoiqu'elle vînt d'éprouver une perte bien sensible par la mort de M. Hastie, agent britannique, décédé à Tananarivoo, le 18 octobre 1826.

Voici quelques faits que j'ai extraits du rapport sur les écoles établies dans cette île :

Tananarivoo, 27 mars 1826.

Nous venons de célébrer une fête bien intéressante pour tous ceux qui prennent une part de cœur au bien spirituel des pauvres païens, et qui ne peut que les animer toujours davantage à poursuivre le noble dessein qu'ils ont formé d'envoyer l'Evangile aux peuples des contrées les plus éloignées de la terre. Cette fête eut lieu dans le temple protestant de Tananarivoo, le 27 mars 1826, conformément à certains réglemens dressés par messieurs les missionnaires et adoptés par Sa Majesté Radama. Tous les élèves des nombreuses écoles de Tananarivoo et des villages circonvoisins étaient convoqués pour subir un examen qui devait faire juger des progrès qu'ils avaient faits dans les différentes branches d'instruction, qu'ils reçoivent dans ces écoles. A l'heure fixée, les missionnaires, accompagnés de toutes les personnes attachées à la Mission, se sont réunies en assemblée extraordinaire, sous la présidence du roi. Etaient présens à la cérémonie plusieurs officiers de l'état-major, les principaux dignitaires de l'ordre civil et militaire, et tout ce qu'il y avait de personnages marquans à la cour. La séance fut ouverte par l'examen des cahiers d'écriture des élèves du collége-royal, établi spécialement pour l'instruction des enfans de la famille royale, de ceux des premiers ministres de l'état et des familles de distinction. On leur donna ensuite à résoudre quelques problêmes de géométrie, dont ils se tirèrent à merveille, au grand étonnement des assistans. Sa Majesté a pris une vive part à tout cet examen, et elle a ajouté une médaille d'argent au prix qui avait été destiné à l'élève qui s'était le plus distingué. Quand l'examen du collége royal a été terminé, on a procédé à celui des écoles de villages. Radama a bien voulu également l'honorer de sa présence, et

distribuer lui-même les prix à ceux des élèves qui lui étaient désignés. L'école des petites filles, sous la surveillance de mesdames Jones et Griffiths, a participé aux mêmes bienfaits de Sa Majesté, qui a posé de sa main, sur la tête de celles qui s'étaient distinguées, une couronne de rubans de diverses couleurs.

A la suite de cet examen, les missionnaires ont distribué aux jeunes Madégasses, préposés aux écoles de villages, du papier, des plumes, des ardoises et autres objets. Un de ces jeunes Madégasses s'est levé alors, et a dit qu'il considérait le présent qu'il venait de recevoir, comme un encouragement à travailler sans relâche au bien de la patrie et de son Roi. Radama l'a félicité sur les bons sentimens qu'il venait d'exprimer. La séance finie, Sa Majesté a fait assembler dans une place publique tous les élèves, au nombre de deux mille, et là, en présence d'une grande multitude de spectateurs, il a fait les plus grands éloges de la plupart des écoles, aux examens desquelles il venait d'assister; il a parlé de leurs progrès, du bon ordre qui y régnait, de la tenue décente et de la propreté des enfans qui les fréquentaient. Mais il a en même temps saisi cette occasion pour faire de justes reproches à ceux qui n'avaient pas profité, comme ils l'auraient dû, des moyens qu'ils avaient eus de s'instruire. Les dernières paroles du discours du Roi étaient celles-ci : Allez, chers enfans de mon royaume, retournez chez vos parens, et dites-leur que je suis très-satisfait de vous. Craignez Dieu, et obéissez au Roi : « *Matahoura Andriamanitra, Moujalsa.* » — Je vous fais présent de six bœufs, c'est pour votre souper. — « *Indry n'y soka fou onario.* »

Signé : RADAMA.

MARIAGE

DE PLUSIEURS ECCLÉSIASTIQUES ARMÉNIENS.

Extrait d'une lettre de M. Goodell, écrite de Bairut, en Syrie, le 19 *juin* 1826.

Vous savez peut-être déjà que l'archevêque de Sidon, l'archevêque qui demeure au sein de ma famille, et le moine que j'ai à mon service, se sont mariés, en contravention aux plus sacrés canons de leur Eglise et de toutes les Eglises orientales. Un pas aussi hardi, une violation aussi directe des coutumes de leurs ancêtres, n'a pas tardé à se répandre dans toute la contrée, et y a excité la plus grande surprise. Un autre moine arménien a suivi dernièrement leur exemple, et cela au milieu de circonstances bien propres à exciter l'intérêt; je vais vous les raconter :

L'archevêque Jacob Aga, de Sidon, l'avait envoyé à Damas pour y traiter une affaire avec le pacha. Le pacha lui fit plusieurs questions sur l'archevêque, sur son âge, ses circonstances, sa famille, son caractère, etc.; il lui fit les mêmes demandes au sujet de l'archevêque qui demeure avec moi à Bairut. Puis il adressa la parole au Cadi, au Moolla, au Mufti et à tous les courtisans qui l'entouraient. «Ecoutez, leur dit-il, ce que je vais vous raconter. Il y a un an que, me trouvant à Jérusalem avec le grand-visir, le patriarche arménien se présenta devant lui, muni d'une plainte par écrit contre Jacob Aga et le seigneur Carabet, auquel il reprochait de s'être marié, malgré la défense expresse que leur en faisaient leurs livres sacrés, et d'introduire ainsi des innovations dans l'Eglise.» Le grand-visir ne le laissa pas achever sa lecture; mais le regardant avec un sourire de mépris : « Vous pouvez cacher vos papiers, lui dit-il; si vos livres sont opposés au mariage des ecclésiastiques, ils ne sont pas sacrés, ils sont faux. Nos livres à nous sont véritables et sacrés; le Coran vient de Dieu et commande à tous les hommes le mariage. Voilà comment

il renvoya le patriarche.» Puis se tournant vers l'Arménien, le pacha lui dit : « N'êtes-vous pas aussi un moine, vous ? » Le moine ayant répondu affirmativement : « Eh bien, reprit le pacha, je vous avertis en ami de ne pas vous conformer plus long-temps aux préceptes de vos livres qui sont faux, mais de prendre une femme. » L'Arménien, plein de joie, s'en retourna en hâte à Sidon ; et, le lendemain de son arrivée, il prit une femme, et vint le jour suivant à Bairut nous informer de tout ce qui s'était passé.

Le bien important qui est résulté de ces mariages, c'est qu'ils ont excité un esprit de recherche ; la Bible a été consultée, et l'on a comparé avec elle ces canons et ces coutumes antiques qui avaient toute la sanction des âges et toute l'autorité de prétendus miracles. Je ne crois pas qu'on puisse m'accuser de m'avancer trop, quand je dirai que je suis persuadé que l'Eglise arménienne est sur le point de sortir du profond sommeil qui l'a paralysée, pendant une longue suite de générations, et qu'elle est mûre pour recevoir une heureuse impression des travaux, de l'exemple et des instructions de missionnaires capables et dévoués.

Jacob Aga rassemble à Sidon ses voisins, tous les dimanches, et leur lit la sainte Ecriture, en y mêlant quelques réflexions, qui, sans être encore très-spirituelles, dirigent cependant l'attention de ses auditeurs du côté de la Bible, et *préparent ainsi les voies du Seigneur.*

Le seigneur Wortabet, qui est dans ce moment à mon service, quitta le couvent il y a un an et demi environ ; il était alors aussi irréfléchi et aussi léger qu'il était possible de l'être en sortant d'un couvent ; maintenant il me paraît avoir quelque conviction de sa misère spirituelle et du péché ; et ses recherches, qui sont sérieuses, n'ont point tant pour but de connaître ce que c'est que la vérité, que de savoir ce que c'est que le salut et comment on peut y avoir part. Après une conversation des plus intéressantes que j'eus avec lui un de ces jours derniers, et dans laquelle il me fut donné d'insister plus qu'à l'ordinaire sur le sujet du Saint-Esprit, et la nécessité de le demander à Dieu, il me fit une requête qui, parce qu'elle est la première de cette espèce qui m'ait été adressée en

Syrie, me toucha profondément : « Priez, me dit-il, pour moi, « priez que Dieu m'envoie son Saint-Esprit, pour former en « moi une nouvelle créature. Je prie sérieusement chaque jour « à ce sujet, et je désire, plus que toute autre chose au monde, « obtenir l'objet de mes requêtes; mais je crains que Dieu ne « veuille pas m'entendre. » Je l'assurai que Dieu l'exaucerait, et que je me joindrais à lui pour implorer cette grâce.

Grande assemblée d'Arméniens, à Constantinople.

Il paraît que la lettre d'adieu de M. King, adressée à ses amis en Syrie, a franchi les frontières du pays auquel elle était positivement destinée, et que, traduite en langue turque avec des additions et de nombreuses références de la sainte Ecriture, elle a trouvé accès à Constantinople, où elle a produit un effet étonnant, parmi les cent mille Arméniens qui habitent cette capitale. Un concile fut aussitôt convoqué, composé de tous les moines, de tous les prêtres, de tous les évêques, et même de quelques patriarches qui étaient à cette époque à Constantinople; il s'y trouva aussi un nombre considérable des principaux laïques arméniens, deux patriarches grecs, celui de Constantinople et celui de Jérusalem.

Le concile assemblé, on lut la lettre de M. King, ainsi que les passages de l'Ecriture qui l'accompagnaient, en faisant une pause après chaque section; puis on adressait solennellement cette question à l'assemblée : En est-il ainsi? les faits contenus dans cette lettre sont-ils vrais? cette lettre est-elle conforme à la Parole de Dieu?

La Bible, la sainte Bible, si long-temps négligée et oubliée, fut alors produite et examinée; et quand ils ne pouvaient pas donner aux passages de l'Ecriture un autre sens que celui que leur attribuait la lettre de M. King, le concile en appelait à l'original grec, pour s'assurer que la version était fidèle. Ils furent à la fin forcés de reconnaître que la lettre de M. King était d'accord avec le contenu des saintes Ecritures.

Les moines, les prêtres et les évêques dirent alors aux patriarches : « Trois de vos principaux collègues se sont

« mariés conformément à cette lettre et à la Parole de Dieu,
« et, de cette manière, ils vont renverser tout le système de
« notre Eglise. S'ils ont eu raison d'en agir ainsi, nous vou-
« lons imiter leur exemple; mais s'ils ont eu tort, nous insis-
« tons pour que vous interposiez aussitôt votre autorité et que
« vous les rameniez à la justice. »

Ici il y eut de grandes contestations, et le concile se trouva divisé. A la fin, les laïques arméniens dirent aux ecclésiastiques : « Cette affaire ne nous regarde pas, elle ne peut être résolue que par vous. Nous savons que vous êtes tous de méchans hommes; qu'avec tout votre extérieur de pureté, vous êtes les plus impurs des hommes; que vous avez dans vos cloîtres des femmes et des enfans, et que vous dépensez annuellement à cet abominable commerce un argent considérable qui sort de nos bourses. Mais ce n'est pas notre affaire, c'est la vôtre; nous vous laissons agir comme bon vous semblera. »

Après bien des disputes et des reproches de part et d'autre, voici finalement les résolutions qui furent prises :

1. Tous les diacres, prêtres et évêques qui se trouvent actuellement au couvent de Jérusalem, le quitteront immédiatement et seront remplacés par d'autres, choisis par le patriarche; ceux-ci devront avoir été mariés et être maintenant veufs.

2. A dater de ce jour, et pendant vingt-cinq ans, il ne sera permis à personne de devenir moine ou d'être ordonné prêtre.

3. Il sera défendu à l'avenir aux femmes et aux enfans d'aller en pélerinage à Jérusalem; les hommes qui auront obtenu la permission de faire ce voyage, ne devront pas rester plus de quatre jours dans la capitale de la Palestine; *il leur sera expressément interdit d'attester le prétendu miracle du feu sacré.*

Le patriarche grec fit plusieurs objections contre les résolutions qui venaient d'être prises, et demanda instamment qu'on ne les laissât pas passer. « Car, disait-il, si nous avouons
« que le miracle du feu sacré n'était qu'une imposture, nous
« deviendrons la risée de nos ennemis, nous perdrons toute
« autorité sur notre peuple, et plusieurs d'entre eux se feront
« mahométans. »

Mais toutes ces résolutions passèrent, et le patriarche de Constantinople envoya incontinent des lettres dans tout son patriarcat pour les faire mettre à exécution.

ÉTAT DES JUIFS EN ALLEMAGNE.

Lettre de M. Tholuck, professeur à l'Université de Halle, en Prusse, adressée à la Société des Missions de New-York.

Halle, le 3 février 1827.

M. Robinson m'ayant invité à vous donner, par écrit, une réponse aux questions que vous m'aviez adressées sur l'état des juifs sur le continent, et spécialement en Allemagne, je n'hésite pas à me rendre à son désir, quoique je n'aie pas le plaisir d'être connu de vous. M. Robinson est porté à croire que de pareilles informations pourraient être utiles à la cause des juifs, et qu'une correspondance, entre les amis de l'Évangile du continent européen et de l'Amérique, aurait de grands avantages.

1° Condition et perspective des juifs.—Depuis le temps de Napoléon, qui se montra très-favorable à la nation juive, ils jouissent des mêmes droits que les chrétiens, dans presque toute l'Allemagne. Ils ne sont exclus que des charges, où leur influence pourrait être pernicieuse, comme par exemple, de la magistrature et des chaires dans les universités.

2° Leur profession en Allemagne est généralement celle de marchands d'habits, d'horlogers, de bijoutiers, d'orfévres, etc. Quelques-uns d'entre eux sont artisans, mais c'est le petit nombre. Il y a parmi eux des jeunes gens qui se vouent à l'instruction de la jeunesse ; il y en a d'autres qui enseignent le Talmud. On a vu quelques personnes de la classe instruite entrer dans les armées. On en compte deux cents dans l'armée prussienne. D'autres sont ou médecins ou dentistes.

3. Quant à leur attachement à la loi (l'Ancien-Testament), il est presque nul dans les classes élevées, où il n'est tout au

plus qu'un attachement extérieur. La classe moyenne et le peuple ont encore quelque vénération pour la loi de Moïse, mais beaucoup moins qu'en Pologne.

4° Parmi les signes d'une révolution morale, nous devons signaler d'abord le parti qui s'est formé, depuis quelque temps, au milieu de cette nation, dans presque toutes les parties de l'Allemagne. Ils ont bâti des synagogues à Berlin, à Kœnigsberg, à Carlsruhe, à Hambourg, à Wiesbaden, et dans beaucoup d'autres lieux. Ils ont des principes qui ressemblent à ceux de votre Holley en Amérique. En Prusse, le Roi a dissipé leurs synagogues et défendu leur culte, dans la crainte qu'une pareille innovation ne servît à retenir dans le judaïsme ceux des juifs qui commençaient à être dégoûtés de leur ancien culte. Je ne sais si cette crainte était bien fondée. Je pense que le parti réformé juif a conservé une étincelle de religion du cœur, quoique je ne voulusse pas l'affirmer de la masse entière; car il n'y a point de doute que la plupart des gens de ce parti ne soient des déistes. Une autre indication de la révolution morale qui s'opère parmi les juifs, est le zèle avec lequel ils étudient le Nouveau-Testament, dans quelques parties de la Pologne. Les missionnaires rencontrent souvent, dans ce pays, des juifs qui savent par cœur de longs passages de l'Évangile. En général, ils prêtent volontiers l'oreille à la vérité. Nous avons un exemple d'une ville où tous les juifs unanimement ont permis à un missionnaire de leur prêcher l'Évangile dans leur synagogue, et l'on a vu le missionnaire, revêtu de ses ornemens ecclésiastiques, leur adresser un discours de dessus la tribune où ils ont coutume d'entendre lire le Thora. La ville où cet événement remarquable a eu lieu est Arzelno, dans la Pologne prussienne. Ils ont continué dès-lors à s'assembler, tous les sabbats, dans la maison du missionnaire, pour l'entendre expliquer les Écritures, jusqu'à ce qu'enfin leur prédicateur juif les ayant accusés d'infidélité auprès du grand rabbin de Posen, ils furent menacés par lui de l'excommunication. Il y a plus : dans presque toutes les villes de l'Allemagne, il n'est pas rare de voir des enfans juifs élevés dans des écoles chrétiennes, où ils apprennent le catéchisme tout comme les enfans chrétiens. Les missionnaires

ont souvent trouvé des enfans juifs mieux instruits dans le catéchisme que les enfans chrétiens. Quand les missionnaires prêchent dans les églises, il se trouve toujours des juifs parmi leurs auditeurs.

5° Les motifs qui ont engagé la Société de Londres à abandonner son plan de les assister sous le rapport temporel, sont les tristes expériences qu'a faites à cet égard M. W... et ses amis qui, il faut le dire, n'ont pas employé les moyens les plus propres pour réussir; ou bien ils mettaient à leur disposition de larges sommes d'argent, ou bien ils leur faisaient suivre la carrière des lettres. Ce second moyen nourrissait leur orgueil, le premier ne faisait qu'exciter la convoitise des mauvais sujets. La meilleure manière de leur faire du bien, et le plan que l'on devrait décidément adopter, serait celui de leur fournir de quoi apprendre un métier. L'institut du comte Van der Reck a fait un grand bien, sous ce rapport. Les amis de Berlin se sont décidés dernièrement à suivre son plan.

6° Les personnes que l'on remarque surtout parmi les prosélytes de la nation juive, ont été précédemment ou des étudians, ou des docteurs du Talmud. Dans le premier cas, ils renoncent, en devenant chrétiens, à tout secours de la part de leurs parens; dans le second, ils perdent leurs places. Pour ceux qui étaient négocians, ils sont réduits à rompre toutes leurs relations mercantiles, avec leurs compatriotes.

7° En général, les prosélytes ne paraissent pas être suffisamment qualifiés pour devenir missionnaires au milieu de leur nation. D'un côté, on a remarqué que les plus estimables d'entre eux étaient exposés à diverses tentations, surtout à celle de l'orgueil; de l'autre, leurs compatriotes sont enclins à les mépriser. A Berlin, cependant, il y a quelques juifs convertis qui exercent une influence bienfaisante sur leurs compatriotes. L'un d'entre eux a instruit pendant trois ans des candidats pour le baptême. Il est un exemple frappant d'une véritable conversion; il a quelque chose de l'énergie et de l'ardeur de Luther.

8° Les juifs allemands n'entretiennent pas l'espérance de retourner un jour dans leur pays, mais bien les juifs polonais. Les juifs allemands, du moins la classe la plus instruite

d'entre eux, ont des idées assez spirituelles du Messie et de ses charges.

Il ne m'est pas possible, mon cher monsieur, de m'arrêter long-temps sur chacun de ces points en particulier. Si vous désiriez recevoir des informations plus détaillées sur quelqu'un des articles mentionnés plus haut, je vous en prie, faites-le-moi savoir, et je chercherai à vous satisfaire, autant qu'il sera en moi. Je vous serais bien obligé, si vous vouliez me faire parvenir quelques-unes des feuilles que publient, dans vos contrées, les amis d'Israël, et par lesquelles je puisse apprendre tout ce qui a été fait jusqu'ici, chez vous, pour le bien de cet infortuné peuple. Que les chrétiens deviennent de vrais disciples de Christ, et les juifs embrasseront le Sauveur.

Uni à vous par les liens d'une estime et d'une amitié vraiment chrétienne, j'ai l'honneur d'être, votre très-obéissant serviteur.

THOLUCK.

AFRIQUE.

CAFRERIE.

Extraits d'une lettre du Rév. Richard-Miles, datée de Cap-Town, le 14 décembre 1826, et adressée au secrétaire de la Société des Missions de Londres; contenant les détails de sa dernière tournée dans le pays des Cafres et chez les Tamboukis.

Ma lettre du 27 octobre vous a instruit, en peu de mots, de l'étendue de mon dernier voyage, et des succès que la Société peut se promettre, dans la carrière que présentent à ses travaux le pays des Cafres et celui des Tamboukis. Après une absence de quatre mois, pendant lesquels j'ai parcouru plus de 2,000 milles, je suis rentré chez moi sain et sauf le 28 du mois dernier. Je ne saurais rendre trop d'actions de grâces à la divine Providence pour les bontés dont elle m'a comblé

pendant ce lointain et pénible voyage, et j'ai la confiance que ma visite aux chefs des différentes peuplades de cette partie de l'Afrique ne contribuera pas peu à y faire fructifier les efforts de nos missionnaires.

Il y a pour le moment cinq stations de missionnaires dans la Cafrerie : savoir, deux appartenant à la Société wesleyenne, une dépendant de la Société de Glasgow, une sous la protection du gouvernement colonial, et la nouvelle station de M. Brownlee, sur la rivière de Buffalo. M. Shrewsbury, membre de la Société wesleyenne, est allé chez les Cafres pour commencer une nouvelle Mission au Kraal de *Hintza*, le chef le plus riche et le plus puissant.

Témoignage d'un capitaine cafre en faveur des missionnaires, et en particulier de feu M. Williams.

En entrant dans le pays des Cafres, nous fîmes halte le premier soir au Kraal de Ganya, un des capitaines de Geika, déjà avancé en âge, et qui fut enchanté de nous voir. Il avait été l'ami constant et dévoué de feu M. Williams, et s'était souvent rendu à sa station pour y entendre la Parole de Dieu. Il nous dit que, lorsque M. Williams était arrivé pour la première fois dans le pays, il avait employé tout son crédit auprès de *Geika* pour l'engager à le recevoir; qu'il n'avait cessé de dire à *Geika* qu'il regardait la Parole de Dieu comme un des plus précieux bienfaits, et que les missionnaires devaient trouver auprès de lui bienveillance et protection. Il ajouta que, tant que M. Williams était resté dans le pays, et leur avait enseigné la Parole divine, tout avait été parmi eux dans le meilleur état. « Si nos gens avaient eu le bonheur de posséder la Parole de Dieu, ils seraient maintenant comme ces hommes-là, nous dit-il en nous montrant les Hottentots qui étaient avec nous; mais aujourd'hui ils leur sont bien inférieurs. » Il me parla ensuite, de l'air le plus pénétré, de la peine qu'ils ressentaient d'être privés de la Parole sainte, et me dit qu'il espérait que je ferais mon possible pour que *Geika* et son monde eussent bientôt des missionnaires en résidence au milieu d'eux. Nous eûmes un service du soir auquel assistèrent *Ganya* et ses

gens ; ils firent ce qu'ils purent pour unir leurs voix aux nôtres dans le chant des hymnes et des psaumes ; et quand le service fut terminé, nous les vîmes presque tous se retirer à quelque distance pour prier. Nous partîmes le lendemain matin, et nous nous dirigeâmes vers la station de M. Brownlee, où nous arrivâmes dans l'après-midi.

Arrivée à la station de la rivière de Buffalo.

La station de la rivière de Buffalo a commencé ses travaux au mois de juin dernier; elle est à une petite distance du Kraal de *Tzatzoe*, sur l'autre rive, situation qui paraît des plus favorables. M. Brownlee a entrepris de détourner les eaux de la rivière qui, lorsque les travaux seront terminés, arrosera une étendue de terrain considérable. Déjà on a construit des maisons provisoires, un bâtiment spacieux pour le service divin et une école.

Pendant mon séjour, on a établi une forge où l'on a fabriqué quelques haches; pour la première fois, le marteau s'est fait entendre sur l'enclume dans la Cafrerie. Un grand nombre de Cafres s'étaient rassemblés à cette occasion, et ils étaient dans l'admiration de ce qu'ils voyaient. Environ trente Cafres habitent autour de l'institution, et dans le voisinage sont plusieurs Kraals ; la population du pays adjacent est considérable, et les contrées qui l'environnent offrent une belle carrière anx missionnaires qui entreprendraient de les parcourir. J'ai le doux pressentiment, qu'avec la bénédiction divine, cette station deviendra une des plus florissantes.

Nous allâmes ensuite visiter *Geika*, dont le Kraal est à environ deux journées de chemin de l'habitation de M. Brownlee, et situé dans les montagnes. Nous fûmes obligés, dans plusieurs endroits, de couper des arbres et des buissons pour nous faire jour, et de déranger d'énormes pierres pour frayer une route à nos chariots; enfin, après bien des peines, nous arrivâmes heureusement au Kraal. Nous avions pris la précaution d'envoyer un messager en avant; c'était un Cafre converti, qui demeure à Chumie, station missionnaire du gouvernement; il était chargé de s'assurer si *Geika* était chez

lui et de le prévenir de notre approche. Il revint nous dire que *Geika* et ses gens avaient appris avec le plus grand plaisir la visite que nous nous proposions de lui faire ; et quand nous fûmes à environ un mille de son Kraal, nous le rencontrâmes qui nous attendait pour nous recevoir, avec un cortége nombreux de conseillers et de gardes ; il nous reçut le plus cordialement du monde, et accepta l'invitation que je lui fis de prendre place dans mon chariot. Nous l'informâmes de l'objet de notre visite, en lui disant que j'étais venu, à travers le grand étang, de la part des hommes bienfaisans qui leur avaient envoyé autrefois, d'abord *Yankana* (nom cafre de feu le docteur Van der Kemp), et ensuite M. Williams, pour leur enseigner la Parole de Dieu ; qu'ils conservaient toujours pour les Cafres la même amitié, et qu'ils ne désiraient rien tant que de leur être utiles. Dans le cours de la conversation, *Geika* nous dit qu'il n'était plus l'homme qu'il avait été quelques années auparavant, lorsque M. Williams demeurait avec eux et les instruisait dans la Parole divine ; qu'il ne se sentait plus le même amour et le même zèle qu'autrefois, et qu'il souhaitait de tout son cœur que notre visite pût le remettre dans l'état dont il avait eu le bonheur de jouir. Il nous demanda aussi à quoi devait s'attendre un homme qui avait goûté anciennement les douceurs de la Parole de Dieu, qui avait reconnu ses péchés et en avait demandé le pardon dans ses prières ; si, en cas de mort, il devait craindre sa perte éternelle, ou espérer en la miséricorde divine. Il nous témoigna les plus vifs regrets de ce que nous devions nous en retourner, et nous dit qu'il s'était flatté que nous venions demeurer avec lui ; mais que s'il fallait absolument que nous le quittassions, il espérait que je lui enverrais bientôt un missionnaire pour l'instruire lui et ses gens. Pendant cet entretien, il paraissait pensif, soupirait profondément, et de temps à autre une grosse larme roulait le long de ses joues d'ébène. Le lendemain, qui était un dimanche, nous célébrâmes deux fois le service divin, pendant lequel Jan Tzatzoe interprétait aux Cafres la Parole sainte. *Geika* et un grand nombre des siens étaient présens, et entendirent dans leur langue l'Evangile du salut : ils ne cessèrent de montrer la plus édifiante attention, et, après le

service, ils se retirèrent presque tous dans les taillis pour prier.

Visite aux Kraals des chefs Dooshanée *et* 'Slambie; *prétentions singulières d'un docteur cafre; cruel traitement que subit, à son instigation, la femme de 'Slambie.*

Notre visite suivante fut à *Dooshanée*, dont le Kraal est situé à l'est de la station de M. Brownlee. A notre arrivée, nous apprîmes que, quelques jours auparavant, un bœuf avait été tué d'un coup de tonnerre; et, suivant l'usage en pareille occurrence, un de ces docteurs qui, chez les Cafres, sont en possession de faire la pluie et le beau temps, d'enseigner la religion, de pratiquer la médecine, etc., avait été consulté; il ordonna que le bœuf serait enterré dans le lieu même où il avait été tué, et qu'il serait défendu à qui que ce fût de s'en approcher. On allait aussi préparer un festin qui devait durer plusieurs jours; il fallait que tous les mets fussent consommés dans l'enceinte du Kraal, sans qu'il en sortît la moindre chose; défense était faite de fournir aucune espèce de provisions aux étrangers, et à tout individu appartenant au Kraal d'en sortir de plusieurs jours. On nous recommanda sérieusement de bien nous garder de faire passer nos chariots près de l'endroit où le bœuf était enterré, et *Dooshanée* nous dit qu'il était confus de ne pouvoir nous procurer aucune provision. Nous lui répondîmes que le tonnerre et les éclairs étaient dans la main de Dieu, et que toutes leurs observances superstitieuses ne pouvaient en détourner les effets. Nous leur apprîmes en même temps qu'à la station de Chumie, établie depuis environ huit ans, et bien connue des Cafres, leurs compatriotes mangeaient les bestiaux tués par la foudre, sans plus de scrupule que si leur mort eût été l'effet d'un accident ordinaire. Sur la question que nous fîmes au prétendu docteur, de qui il tenait de pareilles instructions, il nous répondit qu'il les avait reçues de Dieu lui-même. Comme nous lui demandions ensuite comment il savait que ces instructions fussent une inspiration de Dieu, et non une fausse croyance, ou même si, par hasard, ce n'était pas une fourberie de son

invention, il nous dit que Dieu avait établi de grandes différences dans la condition des hommes, qu'il se révélait aux Cafres d'une manière, et aux blancs d'une autre. Nous cherchâmes alors à lui prouver la fausseté de ce qu'il avançait, et l'énormité du péché que commettaient ceux qui voulaient faire passer une imposture pour une suggestion de l'Esprit de Dieu; nous lui dîmes qu'il devait savoir qu'un Cafre, qui s'aviserait de mentir au nom d'un chef, se rendrait coupable d'une des plus graves offenses et serait en conséquence sévèrement puni. « Or, ajoutâmes-nous, Dieu est le chef suprême, le Roi de toutes les créatures; il punira certainement les fautes des hommes, mais il réserve un châtiment particulier à quiconque aura osé couvrir ses mensonges du voile de son saint Nom. » Il ne répondit à tout cela qu'en reconnaissant l'ignorance et la méchanceté des Cafres. Voyant ensuite que les Cafres, qui nous entouraient pour écouter notre conversation, commençaient à se moquer de lui, il manifesta le désir d'entendre la Parole de Dieu; nous lui exposâmes donc quelques-unes des plus importantes vérités de l'Évangile; il nous écouta, à la vérité, sans nous faire la moindre objection, mais il ne tarda pas à nous laisser là. Avant notre départ, nous célébrâmes le service divin, auquel assistèrent *Dooshanée* et nombre de Cafres; nous n'eûmes qu'à nous louer de leur attention et de leur recueillement.

En quittant *Dooshanée*, nous nous rendîmes chez *'Slambie*, son père, vieux chef, affaibli par l'âge et par les infirmités, qui parut content de nous voir. Là on nous apprit que, peu de temps avant notre arrivée, ce même docteur, que nous avions vu chez *Dooshanée*, avait été consulté par *'Slambie* qui était malade, et qu'il avait accusé l'épouse favorite de ce chef de lui avoir donné sa maladie par sortilége. Suivant lui, elle avait empoisonné une potion qu'elle avait fait prendre à *'Slambie*, en y jetant les cendres de sa pipe et en employant d'autres moyens magiques; c'était ainsi qu'elle avait attiré sur lui le mal dont il souffrait. Il conseilla au chef de la mettre à la torture, pour la forcer à confesser son crime, et de l'éloigner ensuite de lui, en cessant de la regarder comme sa femme. D'après ce conseil barbare, la malheureuse fut at-

tachée à un arbre, et, pendant huit jours, en proie aux morsures des fourmis blanches; après avoir été tourmentée par ces insectes et souffert les plus cruelles douleurs, on lui fit la grâce de la délivrer. Les Cafres de *'Slambie* parurent extrêmement mécontens de cette barbarie, et se permirent plusieurs observations sévères contre le docteur qui l'avait conseillée; mais cet homme jouit du plus grand ascendant; ils tremblent devant lui. *'Slambie* et un grand nombre de Cafres assistèrent au service divin, et la plupart nous édifièrent par l'attention avec laquelle ils écoutèrent le message de salut.

Visite au Kraal du chef Hintza.

Nous allâmes ensuite faire une visite à *Hintza*, le plus riche et le plus puissant des chefs cafres qui habitent sur les frontières du pays de Tambookie. Nous l'avions prévenu de notre visite, par un message; et, vers le soir, à notre arrivée, nous trouvâmes, à une petite distance du Kraal, une multitude d'individus de tout âge, qui s'étaient rassemblés pour nous recevoir. Hintza nous fit la réception la plus amicale; il nous envoya d'abord une chèvre pour notre table, et le lendemain matin un bœuf. A notre service du soir, les Cafres qui étaient présens, mais principalement les femmes, se mirent à fuir en nous voyant nous lever et nous agenouiller pour la prière: mais bientôt, reconnaissant que leur terreur était mal fondée, ils revinrent et se mirent à genoux avec nous. Au service du lendemain, nous eûmes le plaisir de voir présens *Hintza* avec ses conseillers et un grand nombre de ses gens. Ils observèrent le plus grand ordre, et ils paraissaient prêter une oreille attentive aux grandes vérités de l'Evangile qui leur étaient annoncées. Un vieux conseiller de *Hintza* nous dit, dans la conversation, que ce qui le surprenait, c'était de voir dans l'homme toutes les parties du corps si parfaitement organisées, si obéissantes, et cependant l'homme lui-même si enclin au péché et à toutes sortes de méchancetés. Nous lui parlâmes de la corruption et de la dépravation universelle du genre humain, du salut qu'on peut obtenir par la médiation de Jésus-Christ, Fils de Dieu, et de la Parole de Dieu, comme moyen d'arriver à la connaissance

de ce Sauveur. Il parut persuadé et souhaita que tous les chefs cafres eussent l'occasion d'entendre et de juger par eux-mêmes.

Visite au Kraal de Voosanée.—Nuée de sauterelles.

Notre dernière visite fut chez *Voosanée*, chef des Tamboukis, dont le Kraal est à l'est de celui de *Hintza*, près de la rivière *Barhée*. Nous trouvâmes, sur une étendue considérable, le pays couvert de sauterelles; lorsqu'elles prenaient leur vol, on eût cru voir une neige abondante traverser l'air. On avait mis le feu aux herbes pour les détruire; mais ce moyen avait eu peu de succès: une fois, entre autres, nous vîmes, pendant plusieurs milles, la terre couverte de ces insectes destructeurs; ils étaient par monceaux, et les roues de nos chariots en écrasaient des myriades. Le pays offrait de tous côtés, et à perte de vue, le plus triste spectacle, et me rappelait, d'une manière frappante, une des plus terribles plaies de l'Egypte. *Voosanée* nous fit le meilleur accueil, et nous donna un bœuf. Nous l'informâmes de l'objet de notre voyage, et lui demandâmes s'il recevrait volontiers un missionnaire pour l'instruire, lui et ses gens, dans la connaissance de Dieu. Après en avoir délibéré avec son conseil, il donna son consentement à l'envoi d'un missionnaire, en disant qu'il espérait n'être pas trompé dans son attente, et qu'on ne tarderait pas à lui en envoyer un. Le lendemain de notre arrivée était un dimanche; nous informâmes de cette circonstance le chef et ses gens, qui vinrent en foule au service divin, s'y conduisirent avec la plus grande décence, et parurent surtout prendre plaisir à entendre le chant des cantiques. On nous apprit que deux femmes blanches (probablement jetées sur la côte par un naufrage) avaient demeuré autrefois sur l'autre rive de la *Barhée*, et avaient épousé des chefs tamboukis; que près de la côte vivait encore un capitaine blanc, appelé *Dapa*, descendant d'une de ces femmes, âgé d'environ cinquante ans, ayant la peau blanche, une longue chevelure et le nez aquilin; qu'il avait sept enfans et plusieurs Kraals, et qu'il avait aussi plusieurs sœurs mariées à des Tamboukis. La grand'mère de *Voosanée* nous dit qu'elle avait connu les deux blanches, et

avait été très-liée avec elles dans sa jeunesse ; une d'elles (la mère de *Dapa*) avait même épousé son oncle. On nous dit aussi que ces personnes bâtissaient autrefois leurs maisons autrement que les Tamboukis, parlaient une autre langue, et avaient diverses coutumes différentes des leurs.

Pendant le voyage nous célébrions généralement le service divin une fois et souvent deux fois le jour ; nous y voyions jusqu'à cent Cafres ou Tamboukis, et même davantage; la plupart entendaient, pour la première fois, dans leur idiome, l'Evangile du salut. Dans une occasion, entre autres, un capitaine et plusieurs Cafres nous exprimèrent combien ils étaient reconnaissans du service que nous leur rendions en leur apportant la Parole de Dieu ; ils nous dirent qu'ils auraient voulu être plus tôt instruits de notre arrivée pour réunir un plus grand nombre de leurs compatriotes, persuadés qu'ils étaient, qu'il n'y avait personne qui ne dût entendre une si grande nouvelle.

J'oserai inviter de toutes mes forces MM. les directeurs à envoyer un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques dans ce pays ; c'est une vaste carrière qui s'offre à leur zèle et qui leur promet des succès. Le moment actuel surtout paraît favorable pour de grandes entreprises; et, avec la bénédiction de la divine Providence, on ne peut manquer d'opérer la plus salutaire révolution dans cette partie de l'Afrique. Je suis impatient, en particulier, de voir arriver des missionnaires pour s'établir auprès de *Geika* et de *Voosanée;* qu'ils viennent le plus tôt possible. Le révérend M. Shrewsbury, de la Société wesleyenne, vient de partir pour établir une nouvelle station au Kraal de *Hintza*; les deux stations que cette Société a déjà dans la Cafrerie lui font le plus grand honneur, et la réputation dont elles jouissent rejaillit sur tous les autres missionnaires.

Horribles cruautés exercées par les Cafres. — Humanité et bienfaisance du révérend M. Ross, missionnaire écossais.

On a vu, par les détails qui précèdent, que les Cafres croient aux sortiléges, et que cette croyance est, chez eux, la cause

d'affreuses cruautés. Les faits suivans, arrivés peu de temps avant mon voyage dans ce pays, confirmeront l'idée qu'on a pu se faire déjà de la superstition et de la barbarie de ce malheureux peuple; ils seront une déplorable confirmation de ces paroles de l'Ecriture, sur les contrées habitées par des nations païennes « *Les lieux ténébreux de la terre sont rem-* « *plis d'habitations de cruauté.* »

Une femme cafre et son mari étaient accusés par un prétendu *docteur* du pays d'avoir employé la magie contre un homme tourmenté d'une violente colique d'entrailles. Il ordonna qu'on les saisît et qu'on leur fît subir la question pour leur arracher l'aveu de leur crime; et le chef du Kraal, propre frère de l'accusé, ne put refuser son consentement à l'exécution de cette mesure. Heureusement le mari parvint à s'échapper; mais la femme fut prise; et, après avoir reçu de nombreux coups de *caries*, bâtons garnis de nœuds à leur extrémité, comme elle persistait à soutenir son innocence, on la lia à un poteau; on lui appliqua le feu aux jambes, aux bras, et à d'autres parties du corps, et on la laissa condamnée à rôtir ainsi jusqu'à ce que la mort s'ensuivît. Cependant les courroies qui l'attachaient s'étant consumées, elle eut la force de se rouler hors du feu, et l'on s'aperçut que les souffrances avaient provoqué chez elle un avortement. Le chef du Kraal, étant venu pendant la nuit, ce qu'il n'aurait osé faire de jour, dressa une espèce de cabane sur son infortunée belle-sœur, et lui donna un peu d'eau. Il y avait deux jours que la pauvre créature était dans cette horrible situation, lorsque M. Ross, de l'institution de Glasgow, fut informé de ce qui se passait. Il la fit sur-le-champ mettre dans son chariot et transporter à l'Institution; tout fut mis en œuvre pour adoucir ses souffrances et lui sauver la vie. M. Brownlee m'a raconté qu'en entrant dans la hutte, où elle était couchée, on était souffoqué par l'horrible puanteur qui s'exhalait de toutes ses plaies. La couverture ayant été écartée de dessus ses jambes, on s'aperçut que les os du talon étaient à découvert, et que déjà les vers fourmillaient dans les chairs qui restaient. A un de ses bras, l'os au-dessus du poignet était aussi à nu, la main enflée et d'un volume prodigieux, et

le pouce horriblement écrasé. Les autres parties de son corps offraient le plus effrayant spectacle. Quatre jours après son arrivée à l'Institution, la mort vint terminer les tourmens de cette pauvre victime de la superstition et de la cruauté.

Bientôt après la mort de cette femme, M. Ross fut averti que deux vieilles femmes étaient abandonnées dans un Kraal et condamnées à périr; l'une était infirme et pouvant à peine se traîner; et l'autre, malade depuis long-temps, ne pouvait même se mouvoir, lorsque les Cafres quittèrent le Kraal et les laissèrent seules dans cet état. Une d'elles avait un fils; ce fut en vain qu'elle le conjura de l'emmener avec lui; inaccessible à la pitié, il lui dit qu'elle n'avait qu'à s'en aller à l'école, voulant parler de l'Institution, et il la quitta sans lui laisser ni vivres, ni même une goutte d'eau. Pendant plusieurs jours après le départ des Cafres, celle qui pouvait encore marcher se traînait à la porte de la hutte pour voir si quelqu'un ne viendrait pas à passer, et lui demander un peu d'eau pour apaiser sa soif. Ayant été informé de leur affreuse situation, M. Ross leur envoya aussitôt quelques vivres, et ensuite les fit conduire dans son chariot à l'Institution, où on leur prodigua tous les soulagemens qu'exigeait la circonstance.

Ces deux événemens ne se passaient qu'à un mille et demi de l'Institution, mais les Cafres faisaient leur possible pour en dérober la connaissance à M. Ross; et il n'y pas de doute que des actes de ce genre ne se renouvellent souvent chez un peuple plongé dans les ténèbres du paganisme et *sans Dieu dans le monde*. Quel puissant aiguillon pour l'humanité et pour la religion que de pareils faits! Qui pourrait en lire le récit et ne pas sentir s'accroître son zèle pour la cause des Missions?

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

COMITÉ D'ADMINISTRATION

DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

POUR 1827.

Président.

M. le comte VER-HUELL, G. C. ✻, pair de France, vice-amiral, membre du Consistoire de l'Eglise réformée de Paris, rue d'Enfer, n° 28.

Vice-Présidens.

M. GOEPP ✻, pasteur, président alternatif du Consistoire de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg de Paris, rue Culture-Sainte-Catherine, n° 58.

M. STAPFER, ministre du Saint-Evangile, ancien professeur de théologie, rue des Jeuneurs, n° 4.

Secrétaire.

M. MONOD fils, pasteur-adjoint de l'Eglise réformée de Paris, rue Neuve-Coquenard, n° 21.

Trésorier.

M. T. WADDINGTON, négociant, manufacturier à Saint-Remy (Eure-et-Loir).

Censeurs.

M. MONOD père ✻, pasteur de l'Eglise réformée de Paris, rue de la Tour-d'Auvergne, n°. 21.

M. BARTHOLDI fils, négociant, rue de la Ville-l'Evêque, n° 18.

Assesseurs.

M. DESNOYERS (Hubert), diacre de l'Eglise réformée de Paris, rue d'Argenteuil, n° 19.

M. D'OUNOUS ✻, membre de la Chambre des Députés, rue de l Eperon, n° 10.

M. JÆGLE, pasteur-adjoint de l'Eglise chrétienne de la Confession d'Augsbourg, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, n° 23.

M. JUILLERAT-CHASSEUR, pasteur de l'Eglise reformée de Paris, rue Férou, n° 16.

M. H. LUTTEROTH fils, négociant, rue de la Paix, n° 14.

M. KIEFFER ✻, professeur de langue turque au Collége royal de France, membre du Consistoire de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg de Paris, rue d'Assas, n° 18.

M. MARRON ✻, pasteur, président du Consistoire de l'Eglise réformée de Paris, rue des Fosses-Montmartre, n° 14.

M. Guillaume MONOD, ministre du Saint-Evangile, rue Montmartre, n° 176.

M. SOULIER, ancien pasteur, rue Neuve-Saint-Martin, n° 3.

M. le baron de STAËL-HOLSTEIN, membre du Consistoire de l'Eglise réformée de Paris, rue de l'Université, n° 90.

M. VILLARET, ministre du Saint-Evangile, secrétaire-adjoint de la Société biblique de Paris, rue des Moulins, n° 19.

M. Mark WILKS, pasteur, rue du Mont-Parnasse, n° 3.

MEMBRE CORRESPONDANT.

M. S.-V.-S. WILDER, aux Etats-Unis d'Amérique.

DIRECTEUR DE L'ÉTABLISSEMENT.

M. J.-H. GRAND-PIERRE, ci-devant pasteur suffragant de l'Eglise française de Bâle, boulevard du Mont-Parnasse, n° 41.

Le Rapport sur les travaux de l'année 1826, ainsi que le procès-verbal de la séance générale du 27 avril 1827, viennent de paraître en même temps que ce Numéro du Journal, chez H. Servier, rue de l'Oratoire, n° 6.

SOUVENIRS

DES MISSIONS ANCIENNES.

Travaux missionnaires de la famille Mayhew dans les îles de Martha's Vineyard, Nantoucket, et autres îles environnantes (1), depuis le milieu du dix-septième siècle jusqu'au dix-neuvième.

Nos lecteurs qui ont sans doute suivi avec intérêt le bienheureux Eliot dans ses courses apostoliques au milieu des tribus sauvages des Indiens du Massachusets (2), aimeront, nous l'espérons, à tourner leurs regards vers le midi de cette province, pour y contempler un spectacle non moins attendrissant, celui d'une famille tout entière qui, pendant cinq générations successives, c'est-à-dire pendant la durée de plus d'un siècle et demi, se dévoua, avec toute l'ardeur d'un zèle inspiré par le plus pur christianisme, à répandre la lumière de l'Évangile parmi les habitans de deux îles idolâtres. Ce sont encore ici des membres de cette Église de Christ que la persécution avait arrachés de l'Angleterre et transplantés sur le sol américain, sous le règne des Stuarts, et qui, touchés de compassion pour les infortunés païens qu'ils voyaient errer autour d'eux dans un pays qui leur avait servi d'asile, essayèrent d'acquitter la dette de la reconnaissance envers ces sauvages hospitaliers, en les faisant participer aux bienfaits de l'Évangile. Chose inouïe peut-être dans l'histoire de l'Église du Seigneur! un père de famille chrétien, engagé lui-même dans l'œuvre de la conversion des gentils, a eu le bonheur d'être remplacé dans ses fonctions augustes par son fils, son petit-fils, son arrière-petit-fils et par le fils de celui-ci. La flamme sacrée du zèle apostolique qui avait brûlé dans son cœur a passé jusqu'à

(1) Ces petites îles sont situées au midi du cap Cod, vis-à-vis du Connecticut.

(2) Voy. le Numéro I du second volume, page 1.

ses derniers neveux, et ne s'est éteinte qu'avec l'extinction de son nom et de sa famille. Les idolâtres que, par leurs infatigables travaux, ils amenèrent à la connaissance du salut et à la possession de la vie éternelle, ne subsistent plus, il est vrai; les tribus indiennes de Martha's Vineyard et de Nantoucket ont passé, et on ne les retrouve plus dans les lieux qui les ont vus naître; mais les âmes de ceux d'entre eux qui crurent à la Bonne Nouvelle, agrégées dès maintenant à la famille élue du Seigneur, se retrouveront un jour dans les demeures éternelles, avec tous ceux que la foi en Jésus-Christ a sanctifiés.

En 1642, M. Thomas Mayhew, qui avait obtenu par concession les îles de Martha's Vineyard, Nantoucket et Elisabeth, plaça son fils, jeune homme de beaucoup d'instruction et de piété, dans l'île de Martha's Vineyard, et lui donna quelques colons anglais pour y diriger les cultures. Bientôt les compatriotes du jeune Mayhew prièrent leur maître de devenir leur pasteur; celui-ci y consentit, mais il ne tarda pas à trouver que le petit nombre de colons formaient un cercle trop rétréci pour suffire aux élans d'une charité qui brûlait du désir de répandre au loin les précieuses richesses de la connaissance de Jésus-Christ. Il se mit donc à apprendre le dialecte indien, dans l'intention d'évangéliser les natifs dont on lui disait que quelques milliers habitaient cette île et celles du voisinage. Il chercha d'abord à gagner leur affection, en se montrant leur ami et en leur rendant service; et, au bout de peu de temps, il eut la joie de voir les heureux effets du plan qu'il avait adopté. Un jeune Indien, nommé *Hiacoomes*, qui, plus d'une fois attiré par les douces manières et l'affabilité de M. Mayhew, était venu visiter la colonie des hommes blancs, fut invité par lui à l'accompagner dans sa maison, où il eut avec lui une conversation sur l'excellence de la religion chrétienne comparée avec le culte des idolâtres. Elle paraît avoir fait une profonde impression sur le cœur d'*Hiacoomes;* car dès-lors il répéta ses visites; et, après avoir reçu de plus amples instructions sur les principes de l'Évangile, il renonça à sa religion, et embrassa le christianisme.

Le changement de *Hiacoomes* alarma l'île tout entière.

Ses compatriotes, indignés de ce qu'il avait ainsi abandonné le culte de ses ancêtres, se levèrent en masse contre lui, le chargèrent d'insultes et de reproches, et semblaient, dans le principe, lui avoir voué un mépris et une haine dont il était impossible qu'ils revinssent. Mais peu à peu leur ressentiment s'appaisa; et à la fin leur indignation se changea en respect, et leur haine en estime. Une circonstance remarquable contribua surtout beaucoup à les faire revenir de leur injuste prévention. *Hiacoomes* et sa famille ayant eu le bonheur d'échapper à une maladie qui avait causé de grands ravages parmi les Indiens sur toute la face de l'île, ses compatriotes commencèrent à concevoir une meilleure opinion de lui et de son christianisme que par le passé; et, après avoir tenu une conférence entre eux, ils lui députèrent deux messagers chargés de le prier de venir au plus tôt vers eux, pour leur faire connaître le Dieu qu'adoraient les Anglais. Il se rendit sur-le-champ à leur demande; et, à son arrivée parmi eux, il les trouva tous assemblés avec leur chef et prêts à entendre la Parole de Dieu. *Hiacoomes* leur exposa les principales vérités du christianisme; ils écoutèrent avec une grande attention, et parurent même jusqu'à un certain point convaincus de leur état de péché.

Peu de temps après, en 1646, le chef de ces Indiens fit prier M. Mayhew d'établir une réunion religieuse au milieu d'eux, et de leur faire connaître la Parole de Dieu dans leur propre langue. « Tu seras pour nous, lui fit-il dire, comme « un homme qui se tient au bord d'une eau courante, pour « remplir de nombreux vaisseaux; tu nous rempliras de la « connaissance éternelle. » Il ne faut pas croire cependant que cette démarche du chef indien fut agréable à toute sa tribu; plusieurs de ses membres, au contraire, s'opposèrent à lui avec le zèle le plus amer. Ils tournaient en ridicule leurs compatriotes qui fréquentaient la réunion, et blasphémaient le Dieu auquel ceux-ci rendaient un culte. La rage de ces ennemis de l'Evangile s'accrut même tellement, qu'ils attentèrent à la vie de leur chef, qui heureusement échappa à l'embûche qu'ils lui avaient tendue; mais cette circonstance, bien loin de refroidir son zèle, ne fit au contraire que l'accroître et qu'affer-

mir ce nouveau chrétien dans le chemin de la foi et du renoncement.

Dans une réunion d'Indiens, qui eut lieu en 1649, il se passa une scène qui contribua efficacement à donner, dans cette île, au christianisme plus d'extension qu'il n'en avait eu jusqu'alors. L'assemblée était composée de partisans et d'ennemis de la nouvelle religion, et l'on vint à débattre publiquement la question de l'autorité des *powaws* (1).

Bon nombre d'assistans soutenaient qu'ils avaient le pouvoir de blesser et de tuer leurs ennemis, et on citait à l'appui de ces assertions une foule d'exemples de la dernière évidence, selon eux. Quelques personnes se levèrent et demandèrent à haute voix : « Qui est-ce qui ne craint pas les *powaws?* » On répondit dans une autre partie de l'assemblée : « Il n'y a « personne qui ne les craigne pas. » Tous les yeux se tournèrent sur *Hiacoomes* qui était présent, et l'on semblait le défier. Il se leva alors et d'un ton d'assurance : « Quand même les *powaws* « auraient la puissance de blesser ceux qui les redoutent, dit-il, « pour moi je me confie dans le grand Dieu du ciel et de la terre, « et par conséquent je défie tous les *powaws* du monde de me « faire du mal. » Étonnés d'une pareille audace, les Indiens s'attendaient à tout moment à voir quelque terrible châtiment tomber sur lui ; mais comme il ne lui arrivait aucun mal, ils en vinrent à d'autres idées, et le trouvèrent heureux d'être délivré de la crainte de leurs prêtres, qui leur causaient de si mortelles terreurs. Plusieurs personnes déclarèrent même qu'elles croyaient maintenant au Dieu d'*Hiacoomes*, et qu'elles n'avaient plus peur des *powaws*. Comme elles désiraient aussi savoir ce qu'il fallait faire et ce qu'il fallait éviter pour être agréable au grand Dieu, *Hiacoomes* leur énuméra une foule de péchés dont ils se rendaient habituellement coupables, et dont il les engagea à se garder ; à la fin de l'assemblée, vingt-deux Indiens résolurent de renoncer aux superstitions de leurs pères et d'embrasser la religion du *peuple blanc*. Désespérés

---

(1) Espèce de prêtres sorciers qui retenaient ce pauvre peuple dans la superstition et dans la crainte.

de ce qui venait de se passer, les *powaws* menacèrent de tuer tous les Indiens adonnés à la prière (*praying Indians*) ; mais *Hiacoomes* et ses amis les défièrent de leur faire du mal, et leur dirent qu'ils étaient prêts à soutenir le choc de toute leur puissance, à la face de l'île entière.

Encouragé par des circonstances aussi réjouissantes, M. *Mayhew* redoubla de zèle, et poursuivit ses travaux avec plus d'énergie que jamais. Il ne s'épargnait ni jour ni nuit, parcourant les différentes parties de l'île pour visiter les sauvages, logeant sous leurs huttes enfumées et partageant leurs maigres provisions. Il possédait, comme nous l'avons déjà dit, beaucoup de douceur et d'affabilité dans ses manières, ce qui contribuait à lui gagner l'affection de tous ceux avec qui il avait à faire. Outre une catéchisation pour les enfans, il prêchait tous les quinze jours; et, après le sermon, il employait ordinairement un temps considérable à converser familièrement avec ses auditeurs, à répondre à leurs questions, à éloigner leurs doutes, et à résoudre les cas de conscience qu'on lui proposait. Il avait en outre, tous les samedis, une conférence avec *Hiacoomes*, qui prêchait chaque dimanche à ses compatriotes; il le dirigeait dans le choix de son sujet pour le lendemain, et lui fournissait quelques idées pour le développer.

En 1650, il arriva un événement qui produisit une grande surprise dans toute l'île, et qui ne contribua pas peu à hâter les progrès du christianisme parmi les Indiens : c'est la conversion de deux *powaws*. Ces infortunés, qui, depuis leur enfance, avaient été les esclaves de Satan, révélèrent les mystères de leur art diabolique, manifestèrent la plus profonde horreur pour leur conduite passée, et firent profession de vouloir servir le Dieu vivant et véritable. Quelle joie pour les chrétiens de voir ainsi leurs *powaws* se tourner vers le Rédempteur, et quelle confusion en même temps pour leurs compatriotes païens ! Plusieurs de ces derniers, et ceux même qui étaient ensorcelés, confessèrent, dit-on, que, depuis que l'Evangile avait été prêché dans l'île, ils s'étaient vus singulièrement désappointés dans leurs diaboliques enchantemens, et qu'au lieu de guérir leurs patiens, ils les avaient le plus souvent tués.

Quelques années après d'aussi belles victoires remportées

sur le Prince des ténèbres, M. Mayhew entreprit un voyage en Angleterre, dans le but d'y exciter l'intérêt en faveur des pauvres Indiens, par le récit détaillé des bénédictions que le Seigneur avait répandues sur eux par la prédication de l'Évangile. Mais, que les voies de Dieu sont mystérieuses! Une fois le vaisseau parti, on n'entendit plus parler de lui, ni de l'équipage qu'il avait à bord. On en conclut qu'il avait fait naufrage, et que tous les passagers, depuis le premier jusqu'au dernier, avaient péri. Telle fut la mort tragique et prématurée de ce jeune évangéliste, qui était si justement et si véritablement aimé des Indiens chrétiens, que, plusieurs années encore après sa mort, ils ne prononçaient jamais son nom sans verser des larmes.

Mais, quoique les Indiens de Martha's Vineyard eussent perdu leur excellent, leur incomparable pasteur, ils ne furent cependant pas abandonnés comme des brebis sans berger. Le vénérable père du jeune missionnaire dont nous venons de raconter les heureux travaux, Thomas Mayhew, qui avait obtenu par concession royale Martha's Vineyard et les îles environantes, avoit toujours manifesté un grand intérêt pour le bien-être spirituel des Indiens et cherché de toutes les manières à avancer leurs intérêts, quoiqu'il n'eût pas pris jusqu'ici une part active dans l'œuvre commencée par son fils au milieu d'eux. Ce n'était pas indifférence de sa part, mais sa place de gouverneur l'appelait à des travaux d'une autre espèce. Il avait, par exemple, persuadé aux Indiens d'admettre dans leurs assemblées délibératives ceux d'entre leurs compatriotes convertis qui étaient les plus judicieux, et d'établir pour les affaires épineuses une espèce de jury. Il était parvenu, de cette manière, à instituer un gouvernement civil au milieu d'eux; et ceux d'entre ces nouveaux magistrats qui avaient appris à écrire dressaient, de toutes les affaires qu'ils traitaient dans leur cour de justice, des actes qu'ils conservaient soigneusement dans leurs archives. Mais quand M. Thomas Mayhew vit qu'il n'y avait pas de probabilité de pouvoir procurer un ministre régulier à ces pauvres Indiens, il se résolut, par zèle pour la gloire de Dieu et par amour pour le salut de leurs âmes, à se charger non seulement de leurs intérêts temporels,

mais aussi de leurs intérêts spirituels. On vit ce vieillard, âgé de soixante et dix ans, se mettre, avec une application soutenue, à se perfectionner dans la langue des sauvages, dont il avait déjà quelque connaissance, et, quoique gouverneur, ne pas estimer que ce fut une honte pour lui de devenir le prédicateur de ces païens, qu'il allait souvent chercher dans les forêts, faisant à pied près de vingt milles pour arriver jusqu'à eux. Les Indiens furent tellement édifiés par le ministère de M. Thomas Mayhew, qu'ils le prièrent de vouloir bien accepter la place de pasteur au milieu d'eux; mais, craignant de ne pouvoir allier à cette charge toute spirituelle celle qu'il exerçait dans le gouvernement civil où il sentait que sa presence était indispensable, il leur conseilla de se choisir parmi leurs compatriotes les deux personnes qui leur paraîtraient le mieux qualifiées pour cet important office. On se rendit à son avis, et l'on élut *Hiacoomes* et *Jean Tackanash* qui furent consacrés au saint ministère, et qui l'exercèrent sous la surveillance du vieux Mayhew, qui ne cessa pas jusqu'à sa mort de travailler comme évangéliste, tant dans l'île de Martha's Vineyard que dans les îles environnantes.

En 1674, il y avait en tout trois cents familles indigènes dans l'île de Martha, dont trois quarts au moins, c'est-à-dire à peu près quinze cents personnes, étaient des Indiens *adonnés à la prière*. Cinquante de ces derniers vivaient dans une communion intime avec leur Dieu et les uns avec les autres, et leur vie exemplaire et sainte rendait témoignage à l'œuvre intérieure de la grâce en eux. Sur toute la surface de l'île, il y avait dix prédicateurs indiens, sept juridictions et six réunions religieuses chaque dimanche.

A Nantoucket, île située environ à vingt milles de Martha's Vineyard et dans laquelle M. Mayhew avait fait de fréquentes excursions, il y avait aussi une Eglise chrétienne d'Indiens. Le nombre des familles indiennes était de trois cents à l'époque indiquée ci-dessus. On comptait parmi elles trente personnes réellement converties, quarante enfans qui avaient reçu le baptême, et environ trois cents personnes qui priaient Dieu et qui observaient le sabbat. Les assemblées religieuses se tenaient

dans trois endroits différens, et étaient dirigées par quatre prédicateurs indigènes.

Le vénérable Mayhew s'endormit, en 1680, dans les bras de son Sauveur, dans la quatre-vingt-treizième année de son âge, au grand regret de tous les habitans de l'île dont il avait été le véritable père. Avant sa mort il avait établi pasteur des familles anglaises de l'île, un de ses petit-fils, M. Jean Mayhew, dont les soins pastoraux s'étendirent aux Indiens, déjà du vivant de son grand-père, quoique celui-ci ne cessât pas de travailler parmi eux avec zèle et succès. Mais après la mort de cet excellent vieillard, M. Jean Mayhew eut sous sa surveillance pastorale les Indiens aussi bien que les Anglais, ce qui exigea chez lui un redoublement d'efforts. Sa course sur la terre fut de peu de durée. Pendant sa dernière maladie, on l'entendit, à l'exemple du grand Apôtre des gentils, exprimer le désir d'être employé plus long-temps dans ce monde pour y gagner des âmes à Jésus-Christ, mais du reste s'en remettre à la volonté de Celui qui lui avait préparé un héritage dans le ciel. Le Seigneur le trouva mûr pour la gloire éternelle. Il mourut dans la trente-septième année de sa vie et la seizième de son ministère. Mais avec lui ne s'éteignit pas cet esprit missionnaire, qui, depuis tant d'années, animait les membres de sa famille.

En mars 1694, son fils aîné, M. Experience Mayhew, lui succéda dans le ministère parmi les Indiens. Leur nombre avait, depuis quelques années, beaucoup diminué tant à Martha que dans les autres possessions anglaises; cependant l'Évangile avait fait de tels progrès au milieu d'eux que, vers la fin du dix-septième siècle, sur cent quatre-vingts familles qui résidaient encore dans l'île, deux seuls individus étaient demeurés païens. Comme M. E. Mayhew était, parmi les Anglo-Américains, l'un de ceux qui possédaient le mieux la langue des Indiens, avec laquelle il s'était familiarisé dès son enfance, il s'occupa à faire une nouvelle version du livre des Psaumes et de l'Évangile selon saint Jean. Il publia en outre, en 1727, un petit ouvrage intitulé: *Les convertis Indiens*, où il racontait avec assez de détails l'histoire de la conversion de beaucoup de

sauvages qui avaient embrassé l'Évangile, et qui se distinguaient par la sainteté de leur vie. Cet écrit, remarquable par sa simplicité et sa vérité, est un beau témoignage rendu à la puissance de l'Évangile qui change les cœurs les plus endurcis et qui les renouvelle à l'image de Dieu.

Ce digne serviteur de Christ ayant été frappé d'apoplexie en 1758, au milieu de ses travaux, entra dans le repos de son Sauveur, après soixante-cinq ans de ministère parmi les Indiens. Il fut remplacé par son fils, M. Zacharie Mayhew, qui poursuivit les travaux de son père jusqu'à sa mort arrivée en 1803, à la quatre-vingt-huitième année de son âge. Avec lui se termina la carrière apostolique des Mayhew. Heureuse famille! Son nom ne paraît point dans les annales du monde, et jamais l'histoire ne lui consacra ses pages glorieuses; mais son souvenir vit dans la pensée du Seigneur et de son Église; et quand le drame de la vie présente aura passé, quand tout l'éclat des gloires humaines aura été éclipsé par l'apparition de Celui qui doit venir pour chercher ses élus et leur rendre selon leurs œuvres, alors il sera fait mention de ces hommes ignorés qui consacrèrent leur existence à propager le règne de la vérité et de la justice; on proclamera leurs noms dans toute l'étendue des cieux, et l'Église glorifiée redira leur foi, leur amour, leurs sacrifices, leurs combats, leurs triomphes (1)!

Colonie de New-Plymouth (2).

Encouragés par l'exemple et les exhortations d'Eliot, quelques ministres de la colonie de New-Plymouth entreprirent, comme lui, de convertir les Indiens. Parmi eux se distingua surtout Richard Bourne, propriétaire de domaines assez con-

(1) Tandis que nous écrivons ces lignes, nous apprenons, par un journal religieux américain, *The New-York Observer*, qu'un réveil remarquable vient de se manifester, en 1827, parmi les habitans actuels de l'île de *Martha's Vineyard*. Le même Esprit est de nouveau envoyé sur les os morts; et, comme aux jours d'autrefois, ils se recouvrent de chair, et ils vivent.

(2) Ville située au nord du cap Cod.

sidérables dans le voisinage de Sandwich (1). Après avoir étudié avec beaucoup de peines et de soins la langue indienne, il se mit à prêcher l'Evangile à quelques sauvages de son voisinage; et, encouragé par les succès que le Seigneur lui accorda au milieu d'eux, il étendit plus loin ses travaux, et parvint à amener un grand nombre de païens à la profession de la foi chrétienne.

Sentant cependant toute l'importance de procurer aux Indiens quelque territoire qui leur appartînt en propre et sur lequel ils pussent fixer leur résidence, M. Bourne réussit, en 1660, à leur obtenir une portion de terrain, à cinquante milles de Boston, dans un endroit nommé Mashpec; la réunion de ces pauvres sauvages dans un lieu fixe et déterminé, avait des avantages incalculables sous le rapport de la civilisation et du christianisme. Aussi M. Bourne tâcha-t-il de leur assurer à toujours cette propriété; il en fit la demande à la cour de Plymouth, qui la lui accorda sur-le-champ. Jamais place peut-être ne fut mieux choisie pour la construction d'une ville indienne. Elle était située au midi, en face de l'île de Martha's Vineyard, et possédait le double avantage d'être adjacente à la mer et d'être arrosée par trois rivières et trois lacs. Dans les baies il y avait abondance de poissons de toute espèce; dans les rivières on pêchait la truite, le hareng, etc.; dans les bois on trouvait une grande quantité de gibier, et, dans les environs des lacs et des rivières, des loutres et d'autres animaux amphibies, dont les peaux offraient aux Indiens un article de commerce très-lucratif.

En 1666, M. Eliot, accompagné du gouverneur, de quelques autres magistrats et de plusieurs ministres, tint à Mashpec une réunion très-nombreuse, dans laquelle plusieurs Indiens firent une profession publique de leur foi en Christ et du désir qu'ils avaient de servir leur Sauveur; ils y mirent tant d'intelligence et de sérieux que tout l'auditoire en fut ému et édifié. Cependant telle était la sévère discipline qui régnait alors dans les établissemens anglais, que les Églises ne voulurent pas recevoir ces Indiens convertis dans la communion chrétienne, avant que leurs

(3) Ville située près du cap Cod.

confessions de foi mises par écrit n'eussent circulé parmi tous les troupeaux de la colonie et obtenu leur approbation ; on trouva ces confessions individuelles très-édifiantes et conformes à la saine doctrine, et les Indiens de Mashpec furent constitués en Église ; on leur donna pour pasteur M. Bourne, qui travailla pendant long-temps avec succès au milieu d'eux.

Après la mort de M. Bourne, un Indien nommé Simon devint le prédicateur et le guide spirituel de ses compatriotes; il paraît qu'il exerça, pendant plus de quarante ans, le ministère de l'Évangile, tant à Mashpec qu'aux environs. En 1685, on ne comptait pas moins de 1,439 Indiens convertis dans ce district; ils étaient en général plus civilisés que dans d'autres contrées de la Nouvelle-Angleterre. Cette tribu n'eut pas le sort de tant d'autres qui diminuèrent rapidement, et finirent par s'éteindre en très-peu de temps, comme cela eut lieu à Martha's Vineyard et à Nantoucket; elle se soutint pendant tout le dix-huitième siècle, et devint même un asile pour plusieurs Indiens venus de la Géorgie et des Indes-Orientales. Mais elle a souffert dès-lors, et on ne trouve plus maintenant d'Églises dans tout le district, si ce n'est un petit troupeau à Mashpec. Si nos lecteurs nous demandaient la cause de ces disparitions presque subites de tant de tribus indiennes, que l'on n'aperçoit plus de nos jours dans les lieux qu'elles habitaient, nous leur répondrions avec douleur que, tandis qu'au milieu d'elles, des hommes animés de l'Esprit d'en haut cherchaient à les civiliser pour ce monde et à les préparer pour le ciel, d'avides colons, des chrétiens de nom, de ces hommes qui traversent les mers pour aller satisfaire, sous le climat du nouveau monde, leur cupidité et leur avarice, les harcelaient au-dehors, les trompaient, les pillaient, les opprimaient, et sont parvenus peu à peu à les anéantir. Dieu rendra un jour à ces deux classes d'hommes une récompense bien différente : à ceux qui auront travaillé à élever les murs de Sion, la gloire et l'immortalité; à ceux qui les auront ruinés, l'indignation et la colère.

NOTICE ABRÉGÉE

SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS

DES MISSIONS PRINCIPALES.

(Suite, *voyez* vol. II, page 15.)

LA CHINE.

Un empire qui, à lui seul, est presque aussi vaste que l'Europe; un empire qui renferme dans son sein un peu moins de deux cents millions d'habitans, c'est-à-dire à peu près le quart de la population de notre globe; un empire qui, de temps immémorial, se gouverne par ses propres lois (1), sans avoir été soumis, sans s'être jamais mêlé aux autres peuples ou leur avoir permis de s'introduire et de circuler dans son sein; un empire qui doit sa paix et sa prospérité aux leçons d'un législateur philosophe auquel ses sujets ont voué un culte et des honneurs religieux; un empire idolâtre, en un mot, telle est la Chine. Le système religieux et moral de Confucius, qui mérite d'être admiré sous plus d'un rapport, n'a point eu et ne peut point avoir eu d'influence sur la régénération morale des individus. Essentiellement calculé pour procurer le bien temporel de la nation, et non pas le salut éternel des particuliers, adressé particulièrement au prince et à ses ministres, liant et amalgamant sans cesse l'état et la religion, le gouvernement et les cérémonies religieuses, auxquelles préside, comme grand sacrificateur, l'empereur de la Chine lui-même, ce système politique a dû nécessairement ne produire de fruits que dans la sphère à laquelle il avait été destiné : le Chinois, en tant que Chinois, est, dans l'ordre social, un être remarquable et intéressant; mais l'homme, par sa nature, éloigné de Dieu et

---

(1) Deux cent quarante-huit ans avant l'ère chrétienne, la Chine était déjà constituée en gouvernement monarchique.

assujetti au péché, est à la Chine ce qu'il est partout où le christianisme n'a pas régénéré les âmes, aveugle et corrompu. La doctrine de Confucius, telle qu'il l'a conçue et prêchée, est d'ailleurs d'une métaphysique tellement abstraite, et qui touche de si près au mysticisme, qu'elle était incapable, par sa nature, de descendre à la portée des esprits vulgaires, et de leur faire entendre un langage intelligible. Au premier moment, quand, vous asseyant à son école, vous écoutez ce grand législateur vous parler de l'Être suprême (le Tien), principe de toutes les existences, vérité et sagesse éternelle, source de toute lumière, et vous dire que le but de la religion « est de mettre l'homme en union intime et en société continuelle avec Dieu, » il vous semble que le christianisme ne peut rien offrir de plus pur et de plus grand. Mais quand ensuite vous lui demandez le moyen d'opérer cette grande œuvre du rapprochement de l'homme et de Dieu, cette réconciliation après laquelle soupire la créature depuis le commencement du monde, il se tait et vous abandonne à vous-mêmes. Nous avons sous les yeux un livre (1) qui est moins sévère et moins exigeant que nous, et dont les auteurs, portant toutefois le nom de chrétiens, et faisant même profession de se vouer à la propagation de l'Evangile dans le monde, consentiraient volontiers à souscrire à un système qui manque par la base, et qui s'éclipse à la lumière de l'Evangile. Ils exposent du moins avec tant d'enthousiasme les dogmes et les préceptes moraux de Confucius, qu'on serait tenté de croire qu'ils les adoptent; et, à ce compte-là, nous nous étonnons fort qu'ils se soient donné la peine de faire un aussi long voyage que celui de la Chine, puisque, selon eux, les Chinois n'avaient pas grand'-chose à gagner de leur arrivée chez eux. Notre étonnement cesse toutefois, quand, poursuivant la lecture des confessions naïves des missionnaires catholiques, dans le livre que nous avons cité plus haut, nous les entendons nous avouer ingénument de quels moyens ils se sont servis pour atteindre, dans ce pays, le but de leur mission. Découragés par la stérilité de

(1) Choix de Lettres édifiantes écrites des Missions étrangères. 8 vol. in-8°. Paris, 1825. Voy. les deux premiers volumes de cet ouvrage.

leur ministère, ils eurent recours, pour gagner les Chinois, à des expédiens sur lesquels il paraît qu'ils comptaient plus que sur l'efficace de cet Evangile, qui est la puissance même de Dieu pour attirer les âmes et les convertir au Dieu d'amour. Connaissant le goût déclaré des Chinois pour les arts et les sciences, ils exposaient dans les chapelles de beaux tableaux, d'un travail fini, espérant par-là les attirer à l'église; ils mettaient de côté leur caractère d'ambassadeurs de Jésus-Christ, pour devenir professeurs de mathématiques; quelques-uns d'eux, se donnant pour peintres, s'insinuaient, sous ce titre, à la cour; et, après avoir gagné les bonnes grâces de l'empereur, par des portraits dont nous ne voulons pas contester le mérite, ils en recevaient le titre de mandarins et tous les priviléges attachés à cette charge; ils ne prêchaient, dans les commencemens, que la morale, de peur d'effaroucher par l'étrangeté des mystères du christianisme (1); les livres qu'ils écrivaient ne traitaient guère d'autre chose que des vérités de la religion naturelle, et encore très-spéculativement présentées (2); la plupart d'entre eux n'exigeaient point de leurs adeptes qu'ils renonçassent aux pratiques de leur religion (3); ils pouvaient, après être sortis de la chapelle, et avoir invoqué le nom de Jésus-Christ, passer dans le temple de Confucius

---

(1) Méthode bien différente de celle de saint Paul, 2 Cor., II, 2; I, 22-25.

(1) Voy., par exemple, le morceau du père Ricci qui est placé en tête du second volume des Lettres édifiantes.

(3) Voici ce qu'en 1656 reprochait aux missionnaires dont nous parlons l'auteur des *Provinciales*. Nous n'avons pas appris que les personnes que cette inculpation regarde s'en soient jamais lavées:

« Ils ont des directeurs pour toutes sortes de personnes, si bien, selon ce « qu'on leur demande, que, quand ils se trouvent en des pays où un Dieu « crucifié passe pour une folie, ils suppriment le scandale de la croix, et ne « prêchent que Jésus-Christ glorieux et non pas Jésus-Christ souffrant, « comme ils ont fait dans les Indes et dans la Chine, où ils ont permis aux « chrétiens l'idolâtrie même par cette subtile invention de leur faire cacher « sous leurs habits une image de Jésus-Christ, à laquelle ils leur enseignent « de rapporter mentalement les adorations publiques qu'ils rendent à l'idole « Chacim-Choan et à leur Keum-Fucum, comme Gravina, dominicain, le leur « reproche, et comme le témoigne le mémoire en espagnol présenté au roi « d'Espagne, Philippe IV, par les cordeliers des îles Philippines, rapporté par « Thomas Hurtado dans son livre des Martyrs de la foi, page 427. »

Provinciales, lettre cinquième.

pour lui rendre hommage; enfin, au lieu de répandre la Bible, seule vraie source de la vérité, ils disséminaient force Traités plus obscurs les uns que les autres sur les *sept péchés capitaux*, sur *les quatre fins dernières*, etc. O apôtres de mon Sauveur! est-ce par de pareils moyens que vous entraîniez sur vos pas, il y a dix-huit siècles, ces multitudes avides de vous entendre, et qu'après les avoir gagnées à Jésus-Christ, vous les nourrissiez du pain de la vie éternelle?

Il est facile de comprendre qu'une mission entreprise et soutenue dans un pareil esprit ne pouvait pas durer longtemps. Commencée en 1583, elle avait déjà cessé en 1706, année où un édit impérial, publié dans toutes les provinces et enregistré dans tous les tribunaux, défendit aux missionnaires européens de rester à la Chine, sans une permission expresse et par édit de la cour, qui ne devait leur accorder des lettres patentes qu'autant qu'ils se montreraient disposés à ne rien enseigner qui fût contraire aux usages de l'empire et au culte rendu à Confucius et aux ancêtres. Qu'attendre après cela des missionnaires qui sont demeurés à la Chine depuis cette époque? Nous craignons fort qu'ils ne soient devenus Chinois; l'ouvrage de M. l'abbé Dubois nous le ferait presque croire (1).

Cependant on serait dans l'erreur si l'on pensait qu'avant le seizième siècle on n'eût pas fait de tentatives pour introduire le christianisme en Chine. Il paraîtrait, d'après un monument déterré l'an 1625 près de la ville de *Signan-fu*, province de *Chen-si*, que l'Evangile y avait déjà été porté par des missionnaires nestoriens vers l'an 636, et qu'il y fit quelques progrès jusqu'en l'an 782. Ce monument, sur l'authenticité duquel un mémoire qui se trouve dans le *Journal des savans* de 1760 ne nous permet pas de douter, était une table de marbre de 10 pieds de long sur 5 de large. On parvint à y déchiffrer une inscription en langue chinoise, accompagnée de caractères syriaques, qui faisait mention des principaux événemens de la naissance de Notre-Seigneur, tels qu'ils nous

(1) Voy. une analyse étendue de cet ouvrage dans les *Archives du Christianisme*, 1825, 6e année, page 481.

sont rapportés dans les Evangiles. Une croix gravée ornait la partie supérieure du monument où l'on découvrait encore le mot d'Olo-Puen, nom chinois du missionnaire qui était à la tête des prêtres nestoriens qui tentèrent, dans le septième siècle, de convertir l'empire de la Chine.

Nous ne rechercherons pas si, à une époque antérieure au septième siècle, quelques années déjà après l'Ascension du Sauveur, la Parole de la réconciliation fut prêchée à la Chine par quelqu'un de ces apôtres dont la voix, nous dit l'Ecriture, *était allée jusqu'au bout de la terre* (1). On n'a rien de bien certain sur la mission de l'apôtre Thomas en Chine, quoiqu'il soit assez probable qu'il portât l'Evangile en Ethiopie, en Perse et dans plusieurs pays des Indes (2).

Quoi qu'il en soit des tentatives faites à diverses reprises pour convertir la Chine, il n'est que trop vrai qu'à l'heure qu'il est, ce malheureux pays demeure encore plongé dans la superstition et l'idolâtrie. Il n'y a pas eu du sel évangélique une assez grande quantité répandue pour saler toute la masse, et encore celui qui y a été répandu dans les siècles les plus voisins de nous était trop fade pour pouvoir produire quelque bien véritable. Dans des pays qui, comme la Chine et l'Inde, sont sous la puissance de superstitions nationales et de préjugés antiques, il faut, pour rompre la force de tant d'habitudes antichrétiennes et pour renverser l'idole de l'orgueil, une puissance de vérité divine, telle que la donnent seulement la foi à l'Évangile et le désir pur et ardent de convertir les âmes, non à un homme ou à une Eglise particulière, mais à Jésus-Christ. Malheureusement, comme nous l'avons dit précédemment (3), les projets avortés des jésuites en Chine ont rendu difficile la conquête de ce pays à ceux qui voudraient, après eux, mais par d'autres voies qu'eux, entreprendre de le soumettre au seul Chef invisible de l'Eglise (Eph., I., 22). Espérons toutefois que tout n'est pas perdu ; nous avons déjà

(1) Rom. X, 18; Ps. XIX, 5.

(2) On dit que l'apôtre Thomas débarqua dans l'Inde, sur la côte du Malabar, à un endroit nommé aujourd'hui Cranganore.

(3) Voy. vol. II, page 15.

vu que, hors des frontières du colossal empire, des enfans de la Chine recevaient l'Evangile de la main des missionnaires protestans qui, sur la presqu'île de Malacca et aux environs, travaillaient à répandre la connaissance de Dieu, en attendant que les portes de la Chine leur fussent rouvertes. Disons un mot de ce qui se fait dans le même but, dans une contrée moins éloignée. Nous verrons qu'il y a lieu d'être réjouis et de bénir le Seigneur; car quel est le cœur chrétien que n'attendrirait pas la misère de près de deux cents millions de créatures qui, toutes, lettrés et non lettrés, empereur et sujets, se prosternent devant des idoles, s'adonnent aux pratiques les plus superstitieuses, et pour lesquelles l'infanticide n'est qu'un jeu.

En janvier 1807, le révérend Robert Morrison s'embarqua en Angleterre pour la Chine, dans le but particulier de traduire les saintes Ecritures en langue chinoise. En arrivant à Canton, il pensa qu'il atteindrait beaucoup plus facilement le but qu'il s'était proposé, s'il adoptait le costume et la manière de vivre des natifs du pays. En conséquence, il sortait en habit chinois, avec de larges souliers aux pieds; il portait une queue ou tresse de cheveux d'une certaine longueur; il laissait croître ses ongles, comme le font les lettrés du pays, et dînait avec son maître de langue chinoise; mais il se convainquit par la suite qu'il avait eu tort de penser qu'il faisait bien d'adopter la manière de vivre des Chinois, car c'était leur donner à croire qu'il n'avait pas d'autre but, en venant chez eux, que celui des autres étrangers qui arrivaient à Canton, tandis qu'en gardant l'habit européen, il semblait leur dire que la religion qu'il désirait leur faire connaître était nouvelle et essentiellement différente de la leur. Que l'on remarque cependant que, dans les condescendances que M. Morrison eut, dans le principe, pour les mœurs chinoises, mais dans lesquelles il ne persévéra pas long-temps, il n'y a rien qui ressemble à l'infidélité que nous avons reprochée plus haut à d'autres missionnaires; il aurait pu, sans crime, continuer à se vêtir et à manger à la chinoise, choses qui sont fort indifférentes en elles-mêmes, et s'appuyer de l'exemple du grand apôtre des gentils, *qui se faisait tout à tous pour en gagner quelques-uns.*

Déjà, avant de quitter l'Europe, M. Morrison s'était appliqué à l'étude de la langue chinoise ; arrivé à Canton, il redoubla encore, s'il est possible, de travaux et d'assiduité ; il étudiait à la fois le dialecte de Canton et celui des Mandarins ou lettrés. Mais, pour faire ces études, il lui fallait prendre les plus grandes précautions ; et, quand il aurait comploté la ruine du gouvernement, il n'aurait pas dû être plus sur ses gardes. Les personnes qui lui prêtaient secours dans son travail, auraient été en danger de la vie si elles avaient été découvertes. Car, en conséquence d'un ordre émané de Pékin, tout étranger est tenu d'avoir chez lui un homme patenté par le gouvernement pour pourvoir à sa table, et qui doit répondre de tout ce qui se passe dans l'intérieur de sa maison ; il en résultait que M. Morrison avait une peine extrême à se procurer des provisions, personne n'osant plus venir dans sa maison pour le servir à de pareilles conditions. Malgré tous ces empêchemens et les faibles secours qu'il recevait dans ses travaux, M. Morrison parvint à apprendre la langue chinoise en beaucoup moins de temps qu'on n'en met ordinairement, vu la singulière structure de ses mots et sa rare difficulté. M. Morrison n'avait été que peu de temps en Chine quand il fut nommé interprète chinois de la Compagnie des Indes orientales, circonstance qui, en fixant sa résidence à Macao, contribua beaucoup à lui faire faire de grands progrès dans la langue du pays.

En janvier 1814, le Nouveau-Testament fut prêt à être imprimé. Le docteur Morrison en avait traduit les quatre Evangiles, les Epîtres catholiques et l'Apocalypse : les Actes des apôtres et les Epîtres de saint Paul avaient été tirés d'un manuscrit très-précieux du Musée britannique, qu'il avait apporté avec lui en Chine, et auquel il avait fait les changemens et les corrections nécessaires. Il se mit ensuite à la traduction de l'Ancien-Testament aidé du docteur Milne ; cette version est finie actuellement, et ne tardera pas à être imprimée. Il fit imprimer aussi des catéchismes et quelques traités en langue chinoise ; et, quoiqu'il n'osât pas distribuer publiquement ces ouvrages non plus que la Bible, cependant plusieurs de ces exemplaires circulèrent dans les îles de la mer des Indes et retournèrent de là en Chine.

Sous le rapport de l'impression de ces ouvrages, la mission en Chine eut à lutter, dès le commencement de ses travaux, contre de grandes difficultés, qui naissaient, d'un côté, de la vigilance jalouse du gouvernement chinois, et, de l'autre, du manque de connaissance des lieux. La première circonstance rendait toute tentative d'imprimer des livres chinois extrêmement dangereuse; la seconde rendait ces entreprises très-coûteuses. L'ascendant complet que les Chinois savent prendre sur les étrangers leur donne toute espèce d'avantage pour leur en imposer, et ils possèdent de plus une merveilleuse dextérité à tirer profit d'eux. C'est le cas déjà avec les choses que leur code politique déclare légales; mais c'est doublement le cas, quant aux objets que leurs lois ne reconnaissent pas, et dont ils se servent pour effrayer l'étranger et lui arracher des sommes exorbitantes, sous prétexte de le faire échapper aux conséquences de ce qui peut être ou de ce qui est représenté par eux comme une transgression. Il n'y a pas, que nous sachions, de loi positive en Chine qui défende l'impression des saintes Ecritures, car jamais on n'a entrepris de les publier dans ce pays; ainsi on ne pouvait susciter de difficultés à notre missionnaire, sous ce rapport, que par conséquence ou analogie. Le christianisme, tel que Jésus-Christ et ses apôtres l'ont prêché, n'était pas connu à la Chine; la religion catholique romaine seule y avait été propagée, et on l'avait condamnée et proscrite. Mais, cependant, comme les protestans ont certaines expressions religieuses qui ressemblent à celles des catholiques, et que quelques-unes des doctrines de ces deux Eglises sont les mêmes ou à peu près, on ne pouvait s'attendre à ce que le gouvernement fît de différence entre eux; il devait condamner ou rejeter le tout comme une innovation. Il est sûr que le système évangélique ou protestant, avec sa simplicité nue et l'anathême dont il foudroie toute espèce d'idolâtrie et de superstition, était moins fait, humainement parlant, pour trouver accès auprès du Chinois, que la religion catholique; car cette dernière exigeait seulement d'eux que le culte qu'ils rendaient à leurs sages Chinois décédés, ils le transférassent à des chrétiens canonisés; tandis que, la première, la religion évangélique, ne souffre pas qu'une créature usurpe

les hommages et les prérogatives qui ne sont dus qu'à Dieu. Si l'on fait attention à toutes ces circonstances, on comprendra que M. Morrison ait dû rencontrer des difficultés et avoir de grands sujets de crainte, quand, pour la première fois, il se mit à imprimer les saintes Ecritures. Pour éviter, autant que possible, les obstacles qui auraient pu lui être suscités de la part du gouvernement, il prit la résolution d'apprendre lui-même l'art de l'imprimerie; en conséquence, il se procura un assortiment de burins, et commença à se mettre à graver; mais il s'aperçut bientôt qu'il avait entrepris une tâche dont l'exécution était incompatible avec les travaux beaucoup plus importans dans lesquels il était engagé. Il ne vit donc pas d'autre alternative que d'employer des ouvriers chinois, quoiqu'il ne pût pas se dissimuler qu'ils allaient courir, aussi bien que lui, les plus grands dangers, Partie par la raison que nous venons d'indiquer, partie par une suite de ces dispositions des Chinois à surfaire dans toutes leurs transactions, la dépense qu'il fut obligé de faire fut énorme, puisqu'il lui en coûta une demi-couronne pour l'impression de chaque exemplaire des Actes des apôtres seulement; tandis que, par la suite, il fut en état d'imprimer pour ce prix le Nouveau-Testament tout entier. Peu de temps après que le Nouveau-Testament fut achevé, l'imprimerie du docteur Morrison fut menacée d'une attaque par les autorités du lieu. Un ouvrier chinois, employé à lui préparer des types de métal pour un ouvrage, avait rassemblé un certain nombre d'autres ouvriers dans un atelier voisin du bureau des affaires publiques. Cela avait excité l'attention; on avait fait des recherches; et la personne qui possédait les planches du Nouveau-Testament chinois, craignant que les perquisitions ne s'étendissent jusqu'à elle, détruisit une grande partie de ces planches; mais elles furent plus tard rétablies.

Outre les ouvrages dont nous avons parlé plus haut, le docteur Morrison en a publié d'autres, en grande partie philologiques, dans le but de faciliter la connaissance du chinois à ceux qui voudraient étudier cette langue. Les principaux de ces derniers ouvrages sont : une Grammaire de la langue chinoise; un recueil de Dialogues et de Sentences détachées, en

chinois et en anglais; une Vue générale de la Chine contenant une esquisse de sa chronologie, de sa géographie, de sa population, de son gouvernement, de sa religion et de ses coutumes; et un Dictionnaire renfermant tous les caractères du Dictionnaire original chinois, en 32 vol., publié en 1716 par ordre de l'empereur de la Chine. Tous ces ouvrages furent imprimés aux frais de la Compagnie des Indes-Orientales, qui envoya d'Europe à Macao une presse et un imprimeur, afin que le Dictionnaire pût être exécuté sous les yeux mêmes du docteur Morrison.

Par un effet de l'extrême jalousie du gouvernement chinois, il fut impossible au docteur Morrison de prêcher, soit à Canton, soit à Macao; mais il s'efforça, en échange, de communiquer, dans le particulier, à quelques individus, la connaissance de la vérité divine. Il a baptisé, il y a déjà assez long-temps, un de ses auditeurs qui avait profité des instructions chrétiennes qu'il lui avait données et dont il avait bonne espérance.

Cet aperçu rapide nous a conduits à peu près jusqu'à l'époque actuelle, et servira de point de départ et d'introduction aux nouvelles sur la Chine que nous nous proposons de présenter à nos lecteurs. Ils sauront peut-être déjà que le docteur Morrison est venu visiter sa patrie après un séjour de plus de quatorze années en Chine, et qu'il est maintenant de nouveau retourné à Canton, d'où il a adressé, à la Société des Missions de Londres, la lettre que nos lecteurs vont trouver à la suite de cet article et en tête des nouvelles que nous avons à leur communiquer sur les *Missions évangéliques.*

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

CHINE.

Extraits d'une lettre de M. le docteur Morrison, écrite de Canton, le 24 octobre 1826, au trésorier de la Société des Missions de Londres.

Grace à la divine Miséricorde, je me retrouve de nouveau sain et sauf sur ce rivage lointain, et c'est dans cette même chambre d'où je vous écrivis pendant tant d'années, appuyé sur la même table, que je vous adresse cette lettre. Dieu a daigné me soutenir, moi et toute ma chère famille, au milieu des périls de la mer et des secousses politiques. Vous ayant instruit précédemment des circonstances de mon voyage, je passe à quelques autres détails que j'ai crus propres à vous intéresser.

Le 6 septembre, nous quittâmes Singapore, et, le 19, au soir, nous prîmes terre à Macao. Tous mes anciens domestiques du pays et mon vieux maître de chinois nous attendaient. Le lendemain, Léangafa, ce nouveau chrétien dont je vous ai parlé, vint me trouver; et, dans une prière que nous fîmes en commun, nous rendîmes grâces à Dieu, notre Sauveur, de la bonté avec laquelle il avait daigné protéger nos jours, et aussi de ce que nos cœurs étaient demeurés fidèles à Jésus. Le dimanche suivant, je repris les fonctions religieuses dont j'étais anciennement chargé.

Ouvrages préparés par Léangafa, Chinois converti, chargé d'instruire ses compatriotes.

Afa (1) m'a fait présent d'un petit volume en chinois, contenant des notes explicatives sur l'Epître aux Hébreux, qu'il a composées pendant mon absence. Le but de cet ouvrage est

(1) Abréviation de Léangafa.

de transmettre aux païens les notions religieuses qu'il a reçues de feu le docteur Milne, dont la perte excite encore nos regrets. Je l'ai lu en partie; et, eu égard au peu de ressources dont il a pu s'aider, ce travail prouve qu'il a fait une grande étude de la Bible, bien qu'en quelques endroits son style ait encore une faible teinte des images du paganisme dans lequel il est né.

Il a aussi composé, sous le titre de *Vrais Principes du salut du genre humain*, un petit Essai religieux, dans lequel il établit le caractère du Dieu éternel, créateur de l'univers, qu'il met en opposition avec les démons et les faux dieux; il y inculque la nécessité d'un Sauveur, pour arracher l'homme au joug du péché, et au châtiment qu'il a mérité par ses fautes; il y enseigne que Jésus a expié les péchés des hommes, et il appelle ses compatriotes à la lecture de la Bible, ce livre, leur dit-il, que les chrétiens d'Europe ont fait traduire, à grands frais, en chinois, qu'ils ont fait imprimer et qu'ils distribuent à tous les peuples de la terre.

Entretiens de Léangafa avec ses compatriotes.

Il a rédigé aussi un petit précis des entretiens qu'il a eus avec quelques-uns de ses compatriotes à qui la Bible était tombée entre les mains. Un de ces entretiens eut lieu dans un bateau de passage. Afa était à lire l'Evangile selon saint Marc; un des passagers prit le livre, et jeta les yeux sur le v. 9 du IXe chap. où se trouvent ces paroles: « Après que le Fils de l'homme sera ressuscité des morts; » puis il demanda ce que signifiait ressusciter des morts. Afa lui fit un court exposé de la mort de Jésus-Christ pour l'expiation des péchés du genre humain, ainsi que de sa résurrection; dans une espèce de profession de foi, il s'étendit sur le salut assuré à tous ceux qui reçoivent, dans la sincérité de leur cœur, le divin témoignage que contiennent les Ecritures. Il parla aussi des miracles de bienfaisance et de charité opérés par Jésus. Ceux qui étaient auprès de lui se mirent à rire, et lui demandèrent s'il avait *vu* ces miracles de ses propres yeux. Non, leur répondit Afa, mais des Livres sacrés publiés dans la terre de Judée, une des parties

du monde occidental, rapportent ces miracles, et un grand nombre de nations y ajoutent foi (1).

Avez-vous jamais lu, lui dit son adversaire, ce que disait l'ancien philosophe *Mang-Tsze?* « Il vaudrait mieux que les « hommes n'eussent aucun livre que de croire tout ce que « contiennent les livres. » Parce que les nations de l'occident croient aux livres dont vous parlez, ce n'est pas une raison pour que, nous autres Chinois, nous y croyions aussi; qu'en pensez-vous?—Il est vrai, reprit Afa, je n'ai jamais vu les choses rapportées dans la Bible, mais cela ne m'empêche pas de croire fermement aux principes et aux doctrines qu'elle renferme. Je sais que j'ai été un grand pécheur, et que, s'il n'y avait pas un Sauveur, dans la médiation duquel il me fût permis d'espérer, il me serait impossible d'échapper, soit dans cette vie, soit dans la vie à venir, au juste jugement de Dieu. C'est pourquoi je crois fermement à la vérité qu'il nous a révélée, j'y obéis; elle est la source de mon repos et l'objet de mon amour. Est-ce que vous n'avez pas lu vous-même ce que *Mang-Tsze* dit dans une autre occasion: « Un honnête homme peut être trompé sur des faits et sur des vérités qu'on a falsifiés, altérés, avant de les lui présenter, mais la supercherie ne peut aller jusqu'à lui faire admettre des principes entièrement faux et complétement absurdes? » Ainsi, j'admets les principes et j'y crois, bien que je n'aie pas été témoin des faits qui s'y rattachent. De plus, ce dont je suis bien certain, c'est, ce que me dit ma conscience, que j'ai été un grand pécheur et un méchant.

La plupart de ceux qui étaient dans le bateau riaient de l'entendre et se moquaient de lui; quelques-uns écoutaient en silence ce langage tout nouveau pour eux. Le bateau toucha le rivage, et le champion du paganisme ne répliqua plus.

Léangafa eut un autre entretien dans sa maison avec un homme qui avait pris une Bible et y avait lu ces mots: « Les saints hommes de Dieu étant poussés par le Saint-Esprit,

(1) Nos lecteurs s'apercevront aisément que les réponses d'Afa n'ont pas toujours toute la force qu'elles pourraient avoir. M. Morrison les donne telles que son élève les a faites; il ne veut pas nous le montrer plus instruit qu'il n'est.

ont parlé. » Ce passage fournit à notre Chinois converti l'occasion de déclarer « qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qui a créé l'univers; que dans cette unité divine sont renfermées trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; que le Père a envoyé son Fils pour sauver le monde, et que le Saint-Esprit convertit les cœurs, en éclairant les esprits, et en leur apprenant à discerner, d'un côté, tout ce qu'il y a de mal dans le péché et dans l'idolâtrie, et, de l'autre, la vérité des principes de la divine Révélation. »

Son ami lui demanda s'il pensait que les lettrés de la Chine, les docteurs et les savans de toutes les classes ne pussent pas comprendre les vrais principes de la morale et de la religion, à moins d'être convertis par le Saint-Esprit. « S'il en est ainsi, « ajouta-t-il, puisque Dieu est, comme vous l'affirmez, le créa« teur et le conservateur des hommes, il ferait mieux d'en« voyer le Saint-Esprit à tous les hommes. »

Le chrétien répondit que des êtres charnels comme les hommes ne peuvent ni sonder la profondeur des desseins de Dieu, ni comprendre ses voies : pas plus qu'un enfant de trois ans ne parviendrait à concevoir les pensées et à se rendre raison des actions d'un sage à barbe grise. Son ami prit congé de lui sans rien répondre.

Un autre jour, un Chinois, gradué dans les lettres, avait ouvert un Nouveau-Testament, et, après avoir passé une heure à lire les Épîtres, il avait posé le volume, sans proférer une parole ni en bien ni en mal. Notre nouveau chrétien lui demanda s'il n'avait rien trouvé de raisonnable dans ce livre. « Il y a, répondit l'autre, des parties qu'il n'est pas difficile d'entendre; mais, dans quelques phrases, il y a des inversions qui embarrassent, et j'ai trouvé des paragraphes entiers tout-à-fait inintelligibles pour moi. » « Cet ouvrage, répondit le chrétien, ayant été traduit par des hommes de l'Occident, il s'y trouve nécessairement des expressions un peu incorrectes. Quelques endroits font allusion à des mœurs et à des peuples qui nous sont absolument étrangers; voilà ce qui rend ces passages difficiles à comprendre. » L'interlocuteur dit alors qu'il serait bien à désirer qu'on y joignît des notes pour expliquer ces usages, ces mœurs, et rendre ces allusions intelli-

gibles; autrement, ajouta-t-il, on expose ce livre à un mépris qui le rend inutile. Afa continua à parler des doctrines de la Bible, principalement de celles qui ont rapport à Dieu, créateur de l'univers. Le païen avoua qu'il était à moitié convaincu que les notions que l'Écriture nous donne de Dieu étaient les seules vraies, et qu'il penchait à croire que les nations étrangères possédaient les seuls vrais livres sacrés; « mais, ajouta-t-il, l'idolâtrie est si profondément enracinée, et le peuple tellement accoutumé à ses observances, que celui qui voudrait les lui faire quitter tenterait une chose presque impossible. » « Oui, reprit le chrétien, impossible pour l'homme, mais rien n'est impossible à Dieu. » Là finit l'entretien.

Afa connaît un jeune homme qui vient de prendre un des degrés inférieurs dans les lettres, et qu'il regarde comme favorablement disposé pour la cause de la vérité.

Portrait d'Afa, tel qu'il était avant sa conversion.

Depuis mon arrivée, Léangafa a rédigé un exposé succinct de tout ce qui s'est passé dans son esprit depuis le premier moment où, étant occupé, comme imprimeur, au collége de Malacca, il reçut les premières instructions du docteur Milne. Dans les commencemens, il se moquait, au fond de son cœur, du service divin, et il cherchait, par son exactitude, à s'acquitter de toutes les observances du budhisme, à tranquilliser sa conscience, continuant d'ailleurs à vivre dans le mensonge, la débauche et les autres vices. Cependant les Écritures, dont il entendait lire divers passages, et les exhortations d'un fidèle et zélé messager du Christ, agissaient par degrés sur son esprit, et le disposaient à une entière conviction. Comme il n'était pas permis de travailler les dimanches à l'imprimerie chinoise de la Société, il employait ces jours-là à lire la Bible, et ce fut ainsi qu'à la fin il se décida à se soumettre au Seigneur et à vivre pour sa gloire.

Sa femme fait profession de croire au Sauveur : elle a abjuré l'idolâtrie, mais elle n'a pu renoncer encore à l'espèce de culte que les Chinois rendent aux mânes des ancêtres.

Léangafa a un fils dont les intérêts spirituels l'occupent beaucoup; cet enfant est baptisé, mais continuellement entouré de païens, il se trouve exposé au danger presque inévitable d'être entraîné dans leurs voies.

Dans un endroit de l'écrit dont je parle, il témoigne le regret de n'avoir pas été l'instrument d'une seule conversion depuis mon départ; il exprime en même temps le désir qu'on le laisse continuer ses études bibliques et travailler à propager l'Évangile du Royaume des Cieux. Mon intention est de faire ce qui dépendra de moi pour lui complaire sur ces deux points.

Nous avons un autre instituteur malais que dans le temps j'envoyai d'ici au Dr. Milne, et qui dit qu'il croit aux doctrines du christianisme, mais qu'il regarde le baptême comme inutile. C'est au Dr. Milne qu'il doit son instruction chrétienne, et il entend assez bien en général le système de la Révélation divine. J'ai pensé à le charger de revoir toute la Bible et d'en retoucher la rédaction, en l'invitant à présenter librement ses propres observations sur le fond même des Écritures; il nous aiderait ainsi à améliorer le style de la Bible chinoise, et à faire connaître aux missionnaires les difficultés et les objections qui s'élevent contre les livres saints dans l'esprit de ses compatriotes, et les missionnaires pourraient alors travailler à en donner la solution.

Sur les obscurités des traductions des saintes Écritures.

Une observation extrêmement judicieuse de M. Silvestre de Sacy, sur les traductions des saintes Écritures, c'est « qu'il ne faut pas espérer que la Bible ne présente aucune obscurité au lecteur qui l'ouvre sans avoir acquis préalablement une connaissance suffisante du sujet. » Un traité de mathématiques transcendantes, quoique traduit avec toute la clarté et toute la fidélité possibles, serait absolument inutile, et resterait à jamais inintelligible entre les mains de l'homme qui n'aurait pas auparavant approfondi cette science. Il en est de même des doctrines, des opinions, et même quelquefois des faits. Ainsi, par exemple, si l'on n'a aucune idée de cette loi de

Moïse qui ordonnait aux Juifs de faire usage, durant la Pâque, de pain sans levain, et de jeter tout ce qui pouvait leur rester de vieux levain, jamais on ne parviendra à comprendre le sens de ces paroles de saint Paul aux Corinthiens : « Purifiez-vous du vieux levain. » En pareil cas, il y aurait de l'injustice à reprocher à une traduction une obscurité qui lui est commune avec le texte, et dont ne peuvent triompher ceux même à qui la langue originale est familière, qu'à l'aide de quelque connaissance antérieure, ou par le moyen d'un commentaire.

Mais un traducteur, dira-t-on, ne peut mettre un commentaire à la place d'une traduction. Il est impossible de dégager de toute espèce d'obscurités une traduction destinée à des hommes complétement étrangers à la lumière de l'Evangile, pour qui les idées particulières au christianisme sont autant de nouveautés, et qui n'ont aucune notion de la géographie, de l'histoire et des mœurs de la Judée et des nations limitrophes.

Convient-il donc d'employer des traductions de l'Écriture comme premier moyen de convertir des nations barbares, qui n'ont jamais entendu parler de l'Évangile? M. de Sacy évite de résoudre cette question, sur laquelle je hasarderai de dire mon sentiment. Rien de mieux vu que de faire passer les livres de la divine Révélation dans toutes les langues que parlent les hommes répandus sur le globe, et de faire servir ces versions à une première tentative, pour appeler les nations au christianisme ; mais il ne serait pas sage de négliger l'emploi de tout autre moyen. La Bible toute seule, pour un Chinois qui se contente de l'ouvrir et d'en lire quelques passages, peut paraître plus ou moins inintelligible, suivant la nature des endroits que le hasard lui met sous les yeux. S'il tombe, par exemple, sur un chapitre de l'Apocalypse, il sera bien fondé à déclarer qu'il n'y entend absolument rien. S'il vient à lire quelques-uns des raisonnemens de saint Paul, il pourra y trouver de l'obscurité ; mais donnez à lire au premier païen que vous rencontrerez la plupart des discours de notre Seigneur, ils lui paraîtront parfaitement clairs ; il les entendra de prime abord et sans la moindre peine.

La même observation est applicable aux prophètes : et voici un exemple qui le prouve. Dimanche dernier, à l'occasion

d'une grande procession d'idoles, qui attira ici de toutes parts des milliers de spectateurs, je lus à mon petit troupeau le 44e et le 45e chapitre d'Esaïe. Le plus grand nombre des versets de ces deux passages si frappans de l'Écriture-Sainte sont aussi clairs pour un Chinois que pour un Anglais, et peut-être même doivent-ils être plus clairs pour le premier, et faire sur lui une impression plus vive, attendu qu'ils s'appliquent plus directement à sa situation. Mais il ne sait ce que c'est que Jacob, Israël ou Jésurun. Ces noms ne font naître dans son esprit aucune association d'idées. Cyrus lui est tout-à-fait inconnu; et quand on lui parle du Tout-Puissant *qui rompt les portes d'airain, et met en pièces les barres de fer,* etc., ces traits si pleins de sens pour un Européen, qui connaît l'histoire de Babylone, sont absolument inintelligibles pour le lecteur chinois.

Mais, d'un autre côté, de quel immense avantage ne sont pas la connaissance, la lecture et l'étude du texte sacré de la Bible, pour un païen qui cherche à s'instruire, qui est convaincu ou converti! Quelle importante acquisition que ce livre pour un missionnaire chrétien, qui peut s'en aider, le citer, y puiser comme à la source de la Révélation divine! Sans doute, la Société biblique, en faisant concourir tous les amis du christianisme à propager ce Livre sacré et à le répandre sur toute la surface du globe, rend au monde un service d'un prix incalculable. Mais néanmoins ce serait une erreur déplorable que de croire que des instituteurs chrétiens, chargés d'expliquer les Écritures, que des notes et des commentaires soient entièrement inutiles. Je suis tellement convaincu du contraire que *j'ai résolu d'employer le reste de mes jours à composer des notes explicatives sur la Bible chinoise* (1).

---

(1) Nous avons cru devoir insérer ici dans leur entier les réflexions du docteur Morrison, sans nous prononcer toutefois ni pour ni contre son opinion relativement à la publication des saintes Ecritures avec des notes et des commentaires. L'utilité de bons commentaires n'a d'ailleurs jamais été mise en doute; mais seulement la convenance qu'il y a pour DES SOCIÉTÉS BIBLIQUES à les sanctionner en les distribuant.

ILES DE LA MER DU SUD.

RÉCEPTION FAITE A UN MISSIONNAIRE VISITANT LES NATURELS D'UNE DES ÎLES OU IL AVAIT ANCIENNEMENT RÉSIDÉ.

Extrait d'une lettre du missionnaire S.-M. Orsmond, écrite d'Eiméo, le 1er juin 1826.

Pendant mes dernières vacances, je profitai d'une occasion qui se présenta pour visiter mon ancienne station à Borabora. Je partis donc vendredi matin, jour où mes élèves retournaient chez leurs parens. Nous eûmes un calme ce jour-là; et, au lever du soleil, nous nous trouvâmes à la hauteur de Papetoaï. Vers neuf heures du soir, il s'éleva une brise; et, le samedi, vers les cinq heures de l'après-midi, nous atteignîmes Huaheine. Après m'être reposé, en prenant une tasse de thé avec M. Barff et sa famille, je me rendis à Raiatéa, où je fus reçu de la manière la plus amicale par nos chers frères MM. Williams et Bourne; ce dernier n'était qu'en passant à Raiatéa. J'y restai le dimanche, et ce ne fut pas sans un profond sentiment de joie que je revis ceux au milieu desquels j'avais résidé anciennement, unis entre eux et jouissant de la tranquillité la plus parfaite. Le lundi, je me dirigeai vers Borabora, où j'arrivai le même jour sur les neuf heures du soir. J'étais attendu; mais comme il était nuit, je ne trouvai sur le quai que les principaux habitans. Les chefs et les juges étaient rangés autour de l'endroit où je devais débarquer, ayant à la main de grandes torches, et me firent l'accueil le plus cordial. Je trouvai M. Platt et sa famille bien portans. Après avoir passé une bonne nuit, je me mis en chemin pour aller visiter mes anciens amis les naturels. Ces braves gens ne pouvaient assez me témoigner toute la joie qu'ils avaient de me revoir. Des pleurs coulaient de tous les yeux; l'aveugle, l'infirme, le vieillard, le jeune homme et même les Tutai-Auri (1), tout vint à ma rencontre; et lorsque je leur tendis la main, chacun d'eux me la serra en pleurant.

(1) C'est ainsi qu'on appelle la classe la moins civilisée et la plus difficile à gouverner.

On remarquait sur la figure de tous les chefs le désir de me convaincre du plaisir que leur faisait ma présence. Le dimanche, le lieu consacré au service divin fut encombré, et un grand nombre d'assistans étaient émus jusqu'aux larmes. Après une semaine de séjour dans l'île, je fis mes préparatifs de départ. Dès le grand matin, les habitans se réunirent de nouveau pour me témoigner leur attachement. Je vis arriver d'abord des bandes de *Tutai-Auri*, portant des courges, des pommes de terre, quelques volailles, deux ou trois cochons de lait, quelques *taro*, ou cannes à sucre, et des *popoi;* venaient ensuite les enfans de l'école, m'apportant tous quelque présent; enfin parurent les membres de l'Église, chargés de ce que leurs moyens leur avaient permis de m'offrir: et notre petite embarcation finit par être remplie de provisions. Je crus que je ne parviendrais jamais à percer la foule; les uns me prenaient les bras, d'autres les jambes, d'autres s'emparaient de mon chapeau, et tous criaient: « Revenez, revenez demeurer avec « nous, vous et M. Platt; venez tous les deux. » Tous les yeux étaient humides, et je les quittai profondément pénétré de l'affection que ces bonnes gens ont conservée pour leur ancien missionnaire.

TAHA.

Les extraits qui vont suivre sont des fragmens de discours recueillis par M. Bourne, dans une assemblée de Missions tenue à Taha, au mois de mai 1826. Rien de plus intéressant que de pareilles communications; elles nous rapprochent de ces païens convertis, que nous ne vîmes jamais, et que cependant nous aimons; elles nous donnent la mesure de leur foi et de leur christianisme; elles nous transmettent des faits qui sont des monumens authentiques de la grâce divine; mais surtout elles nous excitent à jalousie, en nous montrant des hommes, il n'y a que peu d'années encore, idolâtres et sanguinaires, mais dont la charité et la vie nouvelle font rougir les chrétiens d'un autre hémisphère, et leur rappellent cette parole de l'Écriture : *Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers.*

Femsapeho a dit : Notre collecte, jusqu'à présent, n'a pas été considérable, mais ajoutons nos prières à ce que nous avons donné. Celui-là trompe Dieu, qui prétend souscrire, en signant son nom et en ne donnant rien ensuite. Ce n'est pas sans de grandes dépenses qu'on peut faire parvenir l'Évangile jusque dans les contrées les plus éloignées. Qu'y a-t-il donc à faire ? Prier avec la bouche, et donner avec la main. Prier sans donner, c'est faire une prière mensongère. Ne signez pas sans avoir l'intention de donner. Prenez garde que vos cœurs ne se refroidissent. Les habitans de ce pays sont en bien petit nombre, en comparaison de ce qu'il y en avait jadis. De toutes nos familles, il ne reste plus que nous, malheureux brandons arrachés des mains brûlantes de Satan.

Manava : Elle est enfin arrivée, cette réunion du mois de mai après laquelle nous soupirions depuis si long-temps; tâchons que notre conduite soit conforme à la Parole de Dieu; la parole de Jéhova portera des fruits. Offrons nos souscriptions, non à regret, mais de bon cœur, mais avec joie, en les accompagnant d'une prière fervente. Nous avons reçu l'Evangile de *Prêtane.* Puisse cette Parole de Dieu parvenir dans toutes les îles qui nous environnent !

Otirio : Dieu veut que nous fassions fructifier sa Parole, c'est pour cela qu'il nous commande de donner une portion de notre avoir. L'argent qu'on a recueilli en Angleterre a servi à nous attirer dans la nasse de l'Evangile. Travaillons à notre tour à répandre la Parole de Dieu. Que le mari ne gronde pas sa femme de ce qu'elle a donné pour une si bonne cause.

Itae : Que pouvons-nous faire de mieux que d'offrir à Dieu une partie de notre avoir ? De grands et puissans états ont existé autrefois, comme la Perse, la Grèce, Babylone et Rome; ils ont tous été subjugués par la pierre tirée de la montagne, sans le secours des mains (1). Cette pierre n'est pas venue sur la terre sans y être envoyée. C'est un grand et puissant royaume que le royaume de Jésus-Christ, qui est

(1) Itae fait ici allusion au deuxième chapitre de Daniel.

venu mourir pour nous. Gardons-nous de tromper Dieu. Le roi du pays nous a parlé aujourd'hui, mais Christ est le roi de nos cœurs. Portons toute notre attention sur les moyens qui sont mis en œuvre pour étendre le règne de Jésus.

Vaincumi : Nous cotiser pour augmenter les fonds de la Société-mère, c'est faire une bonne action. Nous sommes réunis aujourd'hui pour travailler à l'œuvre de Dieu ; que personne de nous ne soit en retard ; prenons garde d'imiter Ananias et Saphira, en retenant ce qui appartient à Dieu.

Papehenano : Ne trompons pas Dieu plus long-temps. Donnons réellement de tout notre cœur. Gardons-nous de donner des lèvres et de retirer la main.

Meduarea : Le grand arbre a poussé; son ombre a couvert de nombreuses contrées ; ce n'est pas l'épée qui l'a fait fleurir, mais les prières de nos frères de la Grande-Bretagne qui nous ont envoyé l'Evangile. Souvenons-nous de ce que nous avons entendu prêcher ce matin. Nous avons envoyé quelques-uns d'entre nous dans les îles voisines, et Jésus a béni leur voyage. Prions pour que son royaume s'étende de plus en plus; n'hésitons pas. Nombre de nations sont encore dans les ténèbres, égorgeant leurs enfans, et se détruisant les unes les autres.

Ranhoe : Ne commençons pas par la cime de l'arbre, commençons par la racine. Travaillons à cet ouvrage de tout notre cœur. Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Regardez les fourmis, nous sommes moins sages que ces petits animaux. Soyons actifs, zélés, et donnons une portion de notre avoir pour soutenir une si bonne cause ; que les membres de l'Eglise donnent, afin que ceux qui sont encore dans les ténèbres du paganisme deviennent aussi membres de l'Eglise de Christ. Que ceux qui ont reçu le baptême donnent, afin que les hommes qui adorent encore les idoles les renversent, et soient aussi baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Taviri : Nos frères aînés sont assemblés en Angleterre

comme nous le sommes ici. Encourageons-nous l'un l'autre; notre zèle, jusqu'à présent, n'a été que dans nos paroles et non dans nos cœurs. On ne nous demande pas de donner beaucoup; il ne s'agit pas d'apporter ici un porc énorme, une pièce de drap, etc., comme nous en offrions autrefois à nos faux dieux; on ne nous demande qu'une petite mesure d'huile; hâtons-nous de faire une si bonne œuvre.

Tipape: Les missionnaires nous ont dit que c'était en souscrivant que nous fournirions à la société les moyens de répandre l'Evangile, mais nous nous sommes tenus en arrière. Que nos souscriptions ne soient pas comme ces nouvelles ou ces histoires qu'on a du plaisir à entendre, mais qui ensuite se trouvent fausses. Qu'elles ne soient pas non plus comme un fusil chargé à poudre; le coup part, grand fracas, mais point d'effet.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

Récit des troubles qui ont donné lieu à la suspension des travaux de la Société des Missions wesleyennes dans ce pays.

Il est dans la conduite de Dieu à l'égard des Missions, comme en général dans le gouvernement de sa Providence, des dispensations mystérieuses, dont nous ne pouvons pas toujours comprendre le but. Souvent les espérances les plus légitimes, les entreprises les plus louables, les institutions le plus en harmonie avec la volonté de Dieu révélée dans sa Parole, sont subitement anéanties; et le fidèle, qui s'était appuyé sur les promesses de son Sauveur, demeure quelquefois confus et consterné à la vue de pareils événemens. Toutefois suspendons nos jugemens et nos conjectures, et souvenons-nous que nous sommes aveugles quand il s'agit de sonder les décrets insondables de Dieu. Adorons ses voies, alors même que nous ne pouvons point en suivre la trace; espérons, prions, demeurons fermes dans une attente qui ne saurait être

vaine ; et, dans cette disposition, écoutons le récit d'une tragique histoire :

La Société des Missions wesleyennes de la Nouvelle-Zélande date du mois de juin 1823. Elle fonda son établissement dans une vallée fertile, maintenant appelée Wesleydale, située à sept milles environ de l'embouchure d'un fleuve qui se décharge dans le port de Whangarooa, et à vingt milles de la baie des îles où se trouve un établissement de la Société des Missions anglicanes (1). Une habitation commode, une grange, un atelier de charpentier et divers autres petits bâtimens y avaient été construits, et autour de ces bâtimens était un jardin comprenant quatre acres (2) de terrain environ, dans une partie duquel on cultivait du blé. Le tout était environné d'une palissade et offrait un agréable échantillon de la civilisation anglaise au milieu d'un pays barbare.

Le nombre des natifs qui habitaient cette vallée s'élevait à près de deux cents ; ils portaient le nom de la tribu Ngatehuru, et avaient à leur tête plusieurs chefs, dont le principal était Tepui. A une distance de cinq milles se trouvait une autre tribu appelée Ngatepo, composée de six à sept cents âmes. C'est au milieu de ces deux tribus que les missionnaires commencèrent leurs travaux ; une fois qu'ils eurent fait quelques progrès dans la langue du pays, ils employèrent le jour du sabbat et autant de temps que leurs occupations leur permettaient d'en prendre sur les autres jours de la semaine, à l'instruction des païens. Une école avait aussi été établie, dans laquelle vingt enfans recevaient journellement l'instruction primaire ; huit de ces enfans avaient appris à lire et à écrire dans leur langue maternelle ; et les vérités de l'Évangile qu'on leur inculquait assidument étaient souvent reçues non seulement par eux, mais par tous les adultes de la population, avec le plus vif intérêt.

Nous étions grandement encouragés dans notre tâche. Une

(1) Cet établissement a été fondé en 1815 par le zélé prédicateur et missionnaire Marsden, de l'Eglise épiscopale ; la Mission wesleyenne est de huit ans plus jeune.

(2) L'acre d'Angleterre a 720 pieds de long et 72 de large.

bonne partie de nos travaux les plus fatigans était terminée, et nous entretenions l'espérance d'une prospérité croissante. Cependant, par une mystérieuse dispensation de la Providence, cette riante perspective a été soudainement changée, et à nos joies anticipées a succédé la tristesse, du moins une tristesse momentanée.

Pendant plusieurs jours il circula dans notre vallée certains bruits touchant un projet qu'avait formé un chef très-célèbre, nommé Shunghi (1). Quelques personnes rapportaient qu'il avait envoyé un ordre à Tepui, pour lui enjoindre de se retirer dans quelque autre partie de l'île, parce qu'il voulait lui-même occuper notre vallée; d'autres, qu'il était résolu à fixer sa résidence parmi les Ngatepos. Quoique nous ne pussions pas nous appuyer sur d'aussi vagues rapports, il était évident cependant que Shunghi se préparait à quelques mouvemens importans, et son caractère était d'ailleurs trop bien connu pour qu'on pût douter de ses projets hostiles.

Cet homme singulier sortait à peine d'un état de désespoir causé par des malheurs domestiques. L'aîné de ses fils, jeune homme dont il avait conçu de grandes espérances, avait été tué dans une bataille; sa fille aînée était morte de consomption, et, durant sa maladie, son mari avait été convaincu d'entretenir un commerce incestueux avec une femme favorite de Shunghi; et cette dernière femme s'était pendue de ses propres mains, assistée dans cet acte de désespoir, fruit du crime, par la sœur de Shunghi. Une autre de ses femmes avait été tuée contre sa volonté, pour expier la mort de l'incestueuse, et le corrupteur s'était arraché lui-même une vie toute souillée de crimes. Tant de calamités oppressaient le cœur de Shunghi, et quelques natifs fidèles à une de leurs maximes, qui dit qu'il

(1) Nos lecteurs n'apprendront peut-être pas sans étonnement que le chef dont il est ici question a fait un voyage en Angleterre, où il a séjourné quelque temps. Son exemple a confirmé l'expérience qu'on avait déjà faite, que la vue de la civilisation de nos pays chrétiens est on ne peut pas plus nuisible à des païens que la puissance de l'Evangile n'a pas encore régénérés. Elle excite leur ambition, leur sensualité, leur esprit de domination; et, de retour dans leur pays, ils n'en sont que plus impérieux et plus féroces. Cela ne nous fait pas honneur, à nous autres Européens qui sommes si fiers de notre civilisation, et c'est là une vérité qui devrait bien nous humilier.

faut *se jeter sur celui que le malheur accable*, profitèrent de ses détresses pour le dépouiller encore de ses propriétés.

Au milieu de pareilles circonstances, on peut s'imaginer quelle devait être l'irritation de son esprit; il résolut d'abandonner le lieu où il avait été témoin de tant d'horreurs et où le souvenir de ses malheurs récens se retraçait sans cesse à sa mémoire. On avait tout lieu de craindre qu'en quelque lieu qu'il se retirât, sa présence ne fût accompagnée de la guerre et de la dévastation; aussi tous les habitans du voisinage étaient dans la plus grande consternation.

Le 4 janvier 1827, comme nous étions en prière, nous fûmes interrompus par des cris qui annonçaient l'arrivée de Shunghi dans le port. Le père d'un jeune garçon attaché au service de la famille, nous ayant aussitôt informés de l'état des choses, nous redemanda son fils, parce que, disait-il, il voulait s'enfuir pour mettre sa vie en sûreté. Tout était dans la plus grande agitation et la plus grande angoisse. La nuit suivante on n'entendait que des cris et des lamentations de toutes parts, et Tepui, son frère, et plusieurs natifs des plus distingués, accompagnés de leurs esclaves, s'enfuirent à Shukeangha, à une distance de quarante milles environ.

Le 10, à la pointe du jour, Luc, notre domestique européen, vint nous apprendre que quelques natifs se dirigeaient vers nous. Nous sortîmes aussitôt, et voilà qu'une troupe de sauvages, armés de mousquets, de lances et de haches, avaient déjà franchi la palissade de notre jardin et s'approchaient en toute hâte de la maison. Nous leur demandâmes ce qu'ils désiraient; ils répondirent : « Nous sommes venus pour combattre. « Mais pourquoi désirez-vous combattre? » Votre chef, dirent-ils, s'est enfui, vous serez dépouillés de tout ce que vous possédez avant midi; partez sur-le-champ. » Au même instant, Oro, le chef qui nous avait fait cette déclaration, ordonna à ceux qui le suivaient d'enfoncer la porte d'une petite maison faisant partie de l'établissement qu'occupait Luc. Cet ordre fut promptement exécuté, et dans un quart d'heure ils avaient pénétré dans toutes les pièces de la maison, enlevant tout ce qu'ils trouvaient. Le pillage avait à peine commencé, qu'ils firent une décharge de plusieurs coups de

fusils; et dans un instant tout le voisinage fut dévasté par des bandes de barbares qui arrivèrent de toutes parts.

Convaincus de l'impossibilité de s'opposer à leurs violens procédés, nous nous renfermâmes dans une chambre, seul endroit où ils n'avaient pas encore pénétré, attendant une occasion favorable pour nous échapper. Dans cette conjoncture pénible, plusieurs jeunes garçons, qui avaient été quelque temps sous nos soins, vinrent nous témoigner la douleur que leur causait notre désastre, et nous offrirent de nous accompagner dans notre fuite. Nous acceptâmes leur offre avec reconnaissance, espérant qu'ils nous seraient d'un grand secours pour sauver nos enfans.

Tandis que nous étions en suspens dans cet état de détresse, les sauvages, ayant enlevé tout ce qui se trouvait dans la maison, commencèrent à briser les portes et les fenêtres de la chambre où nous étions enfermés, et saccagèrent sous nos yeux tout ce qui tombait sous leurs mains. Les jeunes natifs qui s'étaient réfugiés près de nous, nous pressèrent alors de partir, nous assurant que si nous tardions tant soit peu, l'ennemi nous dépouillerait de nos vêtemens et nous laisserait aller nus. Enfin nous partîmes, quoique avec beaucoup de répugnance. Lorsque nous fûmes échappés au danger, nous nous réjouîmes d'avoir pu conserver notre vie, et nous nous dirigeâmes, le cœur oppressé, vers Kiddikiddi, la station missionnaire la plus voisine de la nôtre.

Notre famille se composait de deux missionnaires, MM. Turner et Hobbs; de madame Turner qui relevait d'une longue maladie et qui était encore très-faible, de trois petits enfans, de mademoiselle Davis, de Luc, notre domestique anglais, et de sa femme qui pouvait à peine marcher, tant sa santé était affaiblie; de cinq jeunes garçons et de deux jeunes filles du pays; ce qui faisait en tout seize personnes.

Nous avions vingt milles à faire pour arriver à notre destination, et cela, sur le sol le plus rude et le plus montagneux; souvent nous rencontrions des collines si escarpées qu'il nous fallait grimper à l'aide des racines et des branches d'arbres.

Quelque effrayante que pouvait être la perspective d'un si long et si pénible voyage, nous nous mîmes en marche, en

nous plaçant sous la protection de la divine Providence. Le premier sentier que nous trouvâmes conduisait à une vallée traversée en tous sens par des rivières : à chaque instant il fallait passer ces rivières, et alors nous étions obligés de porter les femmes sur nos bras. Nous avions ainsi fait avec peine environ un mille, lorsque se présentèrent à nous trois hommes qui avaient quitté, le jour précédent, la vallée où était notre établissement. Ils nous apprirent qu'une nombreuse troupe, composée de mille combattans, était partie de Shukeangha, et allait arriver dans l'instant; que ces hommes avaient à leur tête Tepui; que leur projet était de retirer la femme et les enfans de ce dernier chef du danger qu'ils couraient de la part de Shunghi. Ils nous pressaient aussi très-vivement de nous détourner du sentier pour nous cacher, nous assurant que si cette troupe nous rencontrait, nous serions certainement tués. Nous n'avions aucune raison de douter de la certitude de cette information; mais, connaissant leur caractère, nous avions tout sujet de nous défier de leurs conseils, car l'un d'eux avait déjà attenté à la vie de M. Turner, et un autre était connu pour avoir attiré deux individus dans un lieu écarté, où il les avait ensuite tués et mangés (1). Nous étions embarrassés sur le parti que nous devions prendre; mais comme nous n'avions aucun instant à perdre, nous nous détournâmes pour nous cacher. A peine avions-nous fait quelques pas que ces hommes voulurent nous faire asseoir; ce procédé, joint à diverses autres particularités, réveilla nos soupçons, et nous avions d'autant plus lieu de craindre quelque mauvais dessein de leur part qu'on pouvait nous apercevoir très-facilement du sentier que nous avions quitté. Nous nous déterminâmes donc à reprendre notre chemin et à poursuivre notre voyage. Un peu avant que d'arriver à notre sentier, nous fûmes assez heureux pour rencontrer deux natifs, auxquels nous pouvions sûrement nous confier. Ils confirmèrent le rapport que les

(1) Cet acte de cannibalisme n'étonnera pas ceux qui savent que les sauvages de la Nouvelle-Zélande boivent le sang et se repaissent de la chair de leurs ennemis, à la suite des cruels combats dans lesquels ils s'entre-déchirent constamment.

autres nous avaient fait touchant l'approche des sauvages, et nous recommandèrent de nous tenir debout jusqu'à ce qu'ils eussent passé outre : cependant nous résolûmes de continuer notre marche, et nous obtînmes de l'un d'eux, que nous connaissions particulièrement, qu'il nous accompagnerait. Nous avancions donc avec moins d'hésitation, quoique nos esprits fussent encore agités de craintes cruelles; mais tout-à-coup nous nous trouvâmes en présence de ces barbares. Leur nombre n'était pas si grand qu'on nous l'avait dit, mais leur appareil était des plus formidables; ils s'avançaient comme un mur impénétrable et observaient le plus grand ordre, étant armés de mousquets, de baïonnettes et de longues haches. C'était pour nous un moment bien affreux que celui où nous étions dans l'alternative d'être traités en amis ou en ennemis. Warrinui qui nous accompagnait leur cria de s'arrêter, ce qu'ils firent aussitôt; alors il raconta aux chefs qui marchaient à leur tête les cirsonstances qui nous avaient amenés là, sur quoi il nous parlèrent avec bonté et nous firent mettre à genoux tous ensemble près d'une haie qui bordait la rivière. Je dois le confesser, nous nous attendions à être mis à mort sur-le-champ : mais, à notre grande surprise, ils formèrent un cercle autour de nous et commandèrent à leurs compagnons de passer outre, nous garantissant ainsi des injures que les autres auraient pu nous faire; et craignant encore que nous ne fussions exposés à quelque danger de la part des traîneurs qui étaient demeurés en arrière à une certaine distance, un des chefs vint nous joindre avec bonté, et nous accompagna jusqu'à ce qu'ils fussent passés.

Nous avions fait sept milles environ depuis que nous avions quitté Wesleydale, quand nous rencontrâmes MM. Stack et Clarke qui s'étaient hâtés de venir à notre secours, ayant pris avec eux douze natifs. La lecture de la lettre que nous leur avions envoyée quelques jours auparavant pour leur apprendre notre situation fâcheuse les avait alarmés, et ils s'étaient mis en route aussitôt pour se rendre auprès de nous. Le récit de nos pertes, ainsi que des dangers que nous avions courus, toucha vivement nos amis, et notre présence était pour eux

un grand sujet de joie (1). Quant à nous, on peut juger de ce que nous éprouvâmes dans cette circonstance. Avant que d'arriver à Kiddikiddi, nous trouvâmes nos amis de Pyhea qui venaient aussi au-devant de nous (Pyhea est une autre station missionnaire à une distance de quinze milles de Kiddikiddi); c'étaient MM. Henry Williams, Richard Davis et Puckey, accompagnés de M. Hamlin et de vingt natifs. Nous étions tout surpris de la diligence qu'avaient faite nos amis pour venir à notre aide; car dix-huit heures s'étaient à peine écoulées depuis que M. Stack était parti de Wesleydale avec nos lettres d'avis, et Pyhea est à une distance de quarante milles de Wesleydale. Les six milles qui nous restaient à faire ne nous coûtèrent aucune peine comparativement à celle que nous avions éprouvée; mais, pour madame Turner, mademoiselle Davis et madame Luc, elles étaient tellement épuisées de fatigue que les natifs furent obligés de les porter. Nous arrivâmes ainsi dans l'asile hospitalier de nos amis vers les sept heures du soir, après un jour de marche excessive et des plus effroyables dangers, le cœur rempli de reconnaissance envers Dieu qui nous avait miraculeusement conservés, et envers nos frères de l'Eglise anglicane qui nous avaient donné des marques de la plus tendre amitié et offert la plus généreuse assistance.

Telles sont les circonstances qui ont donné lieu à la ruine de notre mission. Nous croyons devoir ajouter au récit qui précède quelques particularités qui sont venues à notre connaissance, pendant que nous étions à la baie des Iles, sur ce qui s'est passé à Whangarooa après notre départ, et sur ce qui se passe maintenant encore dans le nord de la Nouvelle-Zélande.

Le 11 janvier, nous nous retirâmes à Pyhea. Nous trouvâmes les frères tellement consternés de ces troubles et de cet es-

(1) On voit ici un exemple bien frappant de cette unité de foi et d'amour qui lie entre eux tous les membres de l'Eglise de Christ. Anglicans et méthodistes ne sont qu'un seul peuple, qu'une seule et même Eglise, quand l'Esprit de Dieu les anime. Ces divisions, ces sectes, que nos adversaires nous reprochent avec un air de triomphe, sont-elles réellement quelque chose, quand nous voyons les membres de ces différentes confessions travailler de concert à la même œuvre dans les pays païens, vivre entre eux dans la charité fraternelle la plus touchante, et se tendre les uns aux autres une main secourable dans la détresse?

prit de guerre qui règne dans toutes les parties de l'Ile, et surtout de ces bruits sourds qui faisaient craindre une attaque prochaine pour la tribu de Pyhea, que pour éviter autant que possible les mêmes désastres que nous venions d'essuyer, ils commençaient à emballer leurs effets pour les envoyer à Sydney, de peur qu'ils tombassent entre les mains des natifs.

Le 13, nous reçûmes une lettre de MM. Clarke et Kemp que nous avions laissés à Kiddikiddi, par laquelle ils nous apprenaient qu'on faisait circuler certains bruits qui portaient à croire que Shunghi avait été dangereusement blessé en poursuivant les fugitifs de Ngatepo; que ces bruits avaient excité une grande émeute parmi les natifs de leur station, de sorte que plusieurs étaient allés au secours de leur chef blessé, et que d'autres se préparaient à les suivre; que deux des principaux guerriers leur avaient assuré, avant leur départ, que, dans le cas que Shunghi fût mort ou grièvement blessé, ils pouvaient s'attendre à être saccagés; qu'enfin, comme ils avaient assez à faire à se défendre eux mêmes, ils ne pouvaient pas s'engager à protéger les missionnaires. Dans cette même lettre ils nous priaient de leur envoyer aussitôt deux barques pour enlever les effets les plus précieux qui se trouvaient dans l'établissement des Missions.

Le lendemain nous reçûmes une autre lettre de Kiddikiddi, qui nous informait qu'un message arrivé de Shukeangha leur avait appris la mort de Shunghi; qu'ils s'attendaient à voir arriver à chaque instant un parti qui était en chemin pour mettre tout le pays au pillage, et ils finissaient en nous priant de leur envoyer sans délai une barque pour madame Clarke, ce que nous fîmes sur-le-champ. Le 16, à la pointe du jour, on aperçut la barque qu'on avait envoyée le soir précédent pour chercher madame Clarke : le mât de cette barque était surmonté d'un petit pavillon rouge; car on était convenu que cette couleur serait arborée si, à l'arrivée de la barque à Kiddikiddi, la nouvelle de la mort de Shunghi se trouvait confirmée. Ce signal produisit sur nous une sensation pénible, et nous nous occupâmes, avec toute la diligence possible, à embarquer nos effets.

Le 17, nous vînmes à Ranghechao où nous trouvâmes quelques hommes qui étaient de retour d'une expédition à Whan-

garooa ; nous apprîmes de ces hommes que, lorsque les troupes que nous avions rencontrées le 10, en fuyant à Kiddikiddi, étaient arrivées à notre établissement des Missions, elles avaient mis en fuite les premiers brigands du parti de Shunghi, qui avaient ravagé le pays, et s'étaient emparés de ce que ceux-ci n'avaient pu emporter ; qu'ils s'en étaient retournés, le jour suivant, chargés de dépouilles ; que tous les bâtimens de notre établissement, et cent boisseaux de froment que nous avions depuis peu déposés dans un grenier, étaient réduits en cendre ; que les vaches qui étaient au nombre de huit, les chèvres, les volailles avaient été tuées ; que les têtes, les pieds et les autres débris de ces animaux étaient étendus à terre pêle-mêle avec différens objets que les sauvages n'avaient cru d'aucune valeur ; que, non contens de ce qu'ils avaient trouvé dans la maison, ces barbares avaient déterré le corps d'un enfant de M. Turner, inhumé depuis quelques mois, et cela dans le dessein seulement de lui arracher le linge dont ils supposaient qu'on l'avait enveloppé, et qu'ils avaient laissé ensuite le corps de ce jeune enfant se consumer à la surface de la terre, comme un monument de leur barbare cruauté. Ces hommes ajoutaient aussi que Shunghi n'était pas mort, mais qu'il avait reçu une blessure mortelle ; qu'une balle ayant brisé un collier d'os qu'il portait, avait traversé le côté droit du cou obliquement ; qu'après son retour de la poursuite de la tribu Ngatepo, Turi, la plus distinguée de ses femmes, dont le jugement et l'héroïsme étaient très-admirés, et dont l'habileté dans la guerre était si surprenante que, malgré sa cécité et d'autres infirmités de l'âge, elle accompagnait toujours son mari dans les combats, était aussi morte à Whangarooa.

Le 19, quelques natifs arrivèrent à Kiddikiddi dans un canot, venant de la partie méridionale de l'Ile. Ils rapportaient que la nouvelle de la mort de Shunghi avait été reçue des habitans de cette contrée avec toutes sortes d'expressions de joie et qu'on les voyait partout chanter et danser jour et nuit sans discontinuer, et que l'on devait s'attendre à les voir bientôt arriver dans la baie des Iles pour venger les traitemens atroces qu'on leur avait fait souffrir. Ce même soir, le Rév. Henry Williams reçut une lettre du capitaine Hurd, comman-

dant la Rosanna, vaisseau de la compagnie de la Nouvelle-Zélande, qui était alors à Shukeangha. Dans cette lettre, le capitaine exprimait avec bonté la profonde douleur que lui avait causée le récit de nos désastres, et il nous offrait généreusement de nous conduire à Sydney, où il ferait ses efforts pour nous être utile. Tant de bontés, témoignées par un étranger dans des circonstances aussi pénibles qu'étaient les nôtres, excitèrent dans nos cœurs les plus vifs sentimens de gratitude et de respect.

Le 21, un chef de Wytanghi nous apprit que Shunghi allait mourir selon toute apparence, qu'ils s'attendaient bien à être hachés le lendemain matin, mais qu'ils comptaient se défendre et qu'ils auraient la satisfaction de tuer quelques-uns de leurs ennemis avant que de mourir.

Le 22, un nombre considérable de sauvages se rassemblèrent autour de la maison des Missions. Nous ne savions trop que penser de leurs intentions, mais le jour suivant on n'en vit plus aucun.

Les missionnaires de la Société anglicane croyaient leur vie si peu en sûreté dans la Nouvelle-Zélande qu'ils firent embarquer leurs effets sur le Sisters, pour être rendus à Sydney.

Le 24, nous reçûmes une lettre de M. Clarke, datée de Kiddikiddi, qui nous apprit que quelques messagers qu'on avait envoyés à Shunghi annonçaient que ce dernier avait recouvré la santé, et qu'il avait presque entièrement détruit la tribu Kaitangata établie sur la côte occidentale du port de Whangarooa. Leur rapport était que dix hommes seulement de cette malheureuse tribu avaient échappé au carnage; que le vieux chef Matapo, qui avait été un des principaux acteurs dans le pillage du brick Mercure, était du nombre des morts; que le conseil qu'avait donné Shunghi aux missionnaires était de demeurer dans leur station tant qu'il serait en vie, mais de l'abandonner pour retourner dans leur pays aussitôt qu'il serait mort; que la querelle était appaisée dans ce quartier pour le moment, et que les natifs étaient dispersés chacun dans leurs demeures respectives. On vit quelques jours après la tête de Matapo exposée au bout d'une perche à la baie des Iles, comme le trophée de la victoire de Shunghi.

Le 28 janvier, lorsque nous quittâmes la Nouvelle-Zélande, une nombreuse troupe, conduite par le chef Tarria, était rassemblée dans la baie Kororadika, sur la côte orientale de la baie des Iles. Ce corps était si formidable que le capitaine Derke, les voyant ramer pour joindre le Sisters, crut devoir ordonner une décharge au-dessus de leurs têtes, pour les effrayer et les empêcher d'approcher. Nous ne pûmes pas connaître leur dessein, mais leur chef Tarria était un de ceux qui avaient menacé la tribu Pyhea, et il y avait alors une grande alarme dans tout le quartier.

Les missionnaires ajoutent : Nous nous abstenons de prononcer notre opinion sur les résultats de ce déplorable état des choses ; quoique nous ayons tout lieu de craindre que les conséquences immédiates en seront fâcheuses, cependant nous prions de bien observer que notre Mission de la Nouvelle-Zélande, quoique suspendue, n'est aucunement abandonnée. Nous sommes convaincus que l'œuvre pourra être un jour continuée, et nous avons la plus ferme espérance qu'elle se rétablira encore, s'étendra et pourra prospérer.

Espérons avec nos frères que le temps viendra bientôt où le calme sera rétabli à la Nouvelle-Zélande et où ils pourront reprendre leurs travaux. En attendant, sympathisons à leurs détresses, et soutenons-les par nos prières, demandant à Dieu, pour eux, la grâce du courage, de la patience et de la persévérance.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

ÉNON (1).

MISSION DES FRÈRES-UNIS.

Extrait d'un journal écrit dans la première moitié de l'année 1826.

1er janvier.—Nous avons célébré aujourd'hui la sainte Cène, et éprouvé réellement l'accomplissement des gracieuses pro-

(1) Voy. sur l'origine de cette Mission, vol. I, page 46.

messes de notre Seigneur et en particulier de celle par laquelle Il assure son peuple qu'Il sera avec lui jusqu'à la fin du monde. Nous avons déjà, à la fin de l'année qui vient de se terminer et dans la première heure de celle dans laquelle nous sommes entrés, senti nos cœurs vivifiés et consolés par sa présence; Il a entendu la confession de nos péchés, Il nous a accordé le pardon de nos transgressions et de nos manquemens, et nous a donné dans nos cœurs l'assurance qu'Il continuera de bénir cette portion de son troupeau qu'Il a tirée du sein du paganisme et appelée à la merveilleuse lumière de son Evangile. Nous le prions, puisqu'Il a bien voulu accroître le nombre des membres de notre petite congrégation, qu'Il lui plaise en même temps de nous accorder à nous, ses pauvres serviteurs, une nouvelle mesure de force, de grâce, de sagesse, afin que nos travaux parmi eux soient accompagnés de bénédictions pour le salut de leurs âmes.

2 janvier.—Ce jour-ci et le suivant le frère et la sœur Halter se sont entretenus avec les personnes qui ne sont pas encore baptisées et avec les enfans. Ils nous ont rendu un compte réjouissant des momens qu'ils ont passés avec eux; car ils se sont aperçus avec joie que le Saint-Esprit leur fait connaître de plus en plus leur état de péché et le besoin qu'ils ont d'un Sauveur. La plupart, il est vrai, sont encore bien ignorans, puisqu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes; mais quand on leur parle de l'amour de Jésus pour les pécheurs, alors ils écoutent avec une grande attention et beaucoup de sérieux; nous voulons avoir patience avec eux ainsi qu'avec les enfans.

Un des hommes disait: « Je suis un grand pécheur, je ne « mérite pas d'être assis à cette place; mais je crie à Dieu, et « je lui demande le pardon de mes péchés; j'ai l'espérance « d'obtenir cette grâce, depuis que Jésus m'a accordé la fa- « veur d'être reçu au nombre des candidats pour le baptême. « Je le prie de me faire aussi la grâce d'être baptisé et de me « laver de mes péchés dans son sang.

Un autre s'exprimait ainsi: « Je suis une créature perdue, et « j'ai un cœur tout-à-fait corrompu; mais je desire sincèrement « être délivré de tout le mal qui est en moi. Mais hélas! misé- « rable que je suis, comment puis-je m'attendre à une pareille

« grâce ! Où trouverai-je Jésus, dont j'ai entendu dire qu'il « aimait les pauvres pécheurs ? » On l'invita à s'adresser en simplicité de cœur, par la foi, au Sauveur, avec l'assurance qu'il obtiendrait de lui la rémission de ses péchés par l'efficace du sang de la croix.

Un jeune homme dit : « J'ai vécu long-temps à Enon, mais « je ne me suis jamais senti si heureux que depuis le dernier « jour de Noël ; car, ce jour-là, le Seigneur a entendu ma « prière, et j'ose croire qu'il m'a pardonné mes péchés. Oh ! « si je pouvais conserver toujours la même joie et vivre ici-bas « à la gloire du Seigneur Jésus ! »

Une femme observait qu'elle n'était venue dans le lieu où l'on était assemblé, que dans le désir d'entendre quelque chose qui pût faire du bien à son âme. « Je suis, disait-elle, une « grande pécheresse, et je prie Jésus, dont j'ai entendu si « souvent exalter l'amour, qu'il veuille me pardonner mes « péchés avant que je meure ; car je suis vieille, et je ne « puis pas m'attendre à vivre encore long-temps dans ce « monde. »

6 janvier. — Comme c'est aujourd'hui l'Epiphanie, nous avons médité sur la première manifestation de Christ aux païens, au moment de sa naissance, lorsque les sages de l'Orient vinrent l'adorer et le reconnaître pour leur roi. De concert avec notre congrégation, nous avons offert à Dieu beaucoup de prières et d'actions de grâces ; en particulier nous avons pris plaisir à exalter la miséricorde dont il a usé envers les Hottentots, en prenant pitié de leur déplorable état, et en leur envoyant l'Evangile par le moyen duquel plusieurs centaines de ces infortunés ont été amenés à sa connaissance et à sa communion. Dans l'après-midi, cinq personnes ont reçu le saint baptême. Le Seigneur a fait de ce jour un jour de bénédiction pour nous et notre troupeau.

24 et 25 janvier.—Le frère et la sœur Halter ont eu un entretien avec les personnes baptisées et les candidats pour le baptême, et nous ont assurés que leurs conversations avec ces personnes ont été bénies pour leurs propres âmes. Un homme dit : « Je suis maintenant pleinement convaincu de ma « grande indignité ; mais Jésus, mon Sauveur crucifié, est ma

« seule espérance : quoique je me sente extrêmement pauvre « en moi-même, je trouve en lui tout ce dont j'ai besoin, le « salut et la vie. »

Un autre parla, avec une émotion particulière, de la joie qu'il éprouvait dans la communion avec Christ; puis il a ajouté : « Notre Sauveur m'a en vérité témoigné une grande « miséricorde en m'appelant à lui et en traitant alliance avec « moi; puissé-je lui prouver ma gratitude, en l'honorant par « toute ma conduite ! »

Février. — En entrant dans la belle saison du printemps, nous nous sommes spécialement recommandés nous et notre chère congrégation au Seigneur, et à la direction de son Saint-Esprit, le suppliant de révéler à nos cœurs, avec une clarté nouvelle, la gloire de la croix de Christ, et de nous accorder d'éprouver l'efficace de son sacrifice expiatoire, par la destruction de la vie du péché en nous et par le renouvellement de la vie de la justice.

Dans le milieu du mois, la chaleur devint presque insupportable; pendant plusieurs jours, le thermomètre de Fahrenheit s'éleva de 105 jusqu'à 110 degrés au-dessus de zéro. Cette chaleur était accompagnée d'un vent violent. Tous nos melons, nos fèves, nos patates, notre blé indien et nos citrouilles furent brûlés et détruits; ceux de ces derniers fruits, dont on aurait pu encore faire usage, furent dévorés par les porcs-épics; et comme ces animaux ne vont que de nuit à la recherche de leur nourriture, il nous fut impossible de nous en préserver; toute tentative à cet égard eût d'ailleurs été rendue très-dangereuse à cause de la grande quantité de bêtes sauvages, surtout d'éléphans, que nous avons dans ces contrées. Ces derniers peuvent marcher si doucement, que dans l'obscurité ils s'approchent de vous à la distance de cinq ou six pas sans être aperçus; c'est ce qui arriva à quelques-uns de nos jeunes gens qui se trouvèrent un jour près d'une haie, tandis que le monstrueux animal se tenait de l'autre côté; mais heureusement aucun d'eux ne fut blessé.

22 février. — Le soir, deux hommes ont été confirmés; ils doivent être reçus à la sainte Communion le 25.

15 mars. — Nous avons reçu, après une longue et pénible

attente, l'agréable nouvelle de l'heureuse arrivée au Cap, le 24 février, des frères et sœurs Lemmertz et Sonderman.

En entrant dans la semaine de la Passion, nous avons offert de ferventes prières à notre miséricordieux Sauveur, pour lui demander de renouveler en nous un profond sentiment de l'amour qui l'avait porté à mourir pour nous, afin que, pénétrés de cet amour, nous pussions prendre la ferme détermination de nous consacrer sans réserve à lui, qui nous a rachetés par son précieux sang.

19 mars.—Nous avons confirmé un homme qui devait être admis, pour la première fois, à la table du Seigneur.

Le frère Hornig et son épouse ont eu une conversation avec les nouveaux baptisés, les candidats pour le baptême et les enfans, et nous ont rapporté d'intéressans détails sur cette conférence. Ils étaient réjouis d'avoir reçu tant de preuves de la fidélité de Jésus, le bon berger, qui ne se lasse point de suivre les pauvres brebis qui s'égarent dans le désert, les amenant dans sa bergerie, les convainquant de leur état de perdition et se manifestant à elles comme leur puissant Sauveur. Parmi les enfans, cependant, il y en avait eu plusieurs indifférens et inattentifs.

Dans cette circonstance un homme dit : « Mon cœur est « tellement rempli de mal que je pourrais facilement me « laisser entraîner aux actions les plus mauvaises; mais j'ai « cette confiance au Seigneur qu'il entendra ma prière et fera « mourir le péché au-dedans de moi. »

Une vieille femme, à qui l'on demandait si elle était venue à la conférence dans l'intention de se dévouer complétement à Dieu et de suivre ses commandemens, répondit : « Oui, j'ai « ce désir; j'ai cette intention. J'ai servi assez long-temps le « vieux Baas (le malin) dans les jours de mon ignorance; « mais, par la grâce de Dieu, j'ai renoncé à son service. »

Une autre femme manifestait le désir d'être baptisée; on lui demanda si elle était résolue à abandonner avec joie le monde, le péché et Satan; elle répondit : « Oh! oui, car le « malin ne m'a jamais fait de bien; mais Jésus m'a acquis « toute espèce de félicité et la vie éternelle. Je veux donc « l'aimer et le servir. »

Jeudi saint. — Nous avons eu aujourd'hui une communion grandement bénie.

Vendredi saint.—La solennité de ce jour a été accompagnée d'une abondante mesure de grâces spirituelles pour tous ceux qui eurent le bonheur d'être présens à notre culte; quelques personnes, par des circonstances particulières, avaient été obligées de s'absenter de chez elles; malgré cela, la salle destinée au culte était remplie d'auditeurs attentifs. Nous contemplâmes donc tout de nouveau les souffrances et la mort de notre Rédempteur crucifié, et son Esprit nous donna dans nos cœurs la conviction qu'*il avait été navré pour nos forfaits et froissé pour nos iniquités.* Puisse ce sentiment demeurer habituellement en nous, et y produire la conversion du cœur et le dévouement de tout ce que nous sommes à Celui qui s'est livré lui-même à la mort pour nous.

25 mars. — Les hommes se sont occupés très-activement à nettoyer le terrain du cimetière, et ont fait tout ce qu'ils ont pu pour s'acquitter, comme il faut, de leur tâche. Nous avons été extrêmement réjouis par cette marque de leur zèle et de leur complaisance; car il n'est pas facile, en général, de persuader aux Hottentots d'entreprendre quoi que ce soit pour le bien public, quand même ils n'ont pas d'occupations particulières.

26 mars, dimanche matin, jour de Pâques. — Nous nous sommes réunis, au lever du soleil, dans le cimetière, où nous avons lu la litanie d'usage, en nous souvenant de ceux de nos frères qui ont délogé dans la foi en Christ, et que nous avons l'espérance de rejoindre en sa sainte présence, quand nous aurons été conduits à la vie éternelle par le pouvoir de sa glorieuse résurrection.

Le service public a été très-solennel; et, dans l'après-midi, nous avons eu une conférence avec les communians, dans laquelle plusieurs d'entre eux ont trouvé l'occasion d'exprimer, avec simplicité et humilité, leur reconnaissance et leur amour pour le Sauveur, qui a tout fait pour nous par son adorable incarnation, sa vie, ses souffrances, sa mort et sa résurrection.

27 mars, lundi de Pâques après-midi. — Dix personnes

ont reçu le saint baptême. Cette solennité religieuse a fait une vive impression sur ceux qui y ont assisté.

2 avril.—Suivant la coutume de notre Église, le premier dimanche après Pâques, tous ceux qui avaient été baptisés ou admis à la sainte cène dans le courant de la dernière année, depuis une Pâque à l'autre, ont eu un jour consacré à l'action de grâce, dans lequel ils ont été exhortés à demeurer fidèles à leur haute et céleste vocation.

5 avril.—Nous avons été informés, par une lettre reçue du frère Hallbeck, que le frère Lemmertz ne retournerait pas à Enon, par la raison qu'il avait été placé à Gnadenthal; mais que le frère Nauhaus et son épouse viendraient prendre leur place près de nous, et que les deux premiers les accompagneraient pour nous faire visite. Nous fîmes connaître ces nouvelles à la congrégation hottentote le jour suivant. Autant ils apprirent avec joie l'arrivée des deux nouveaux ouvriers du Seigneur qu'on leur annonçait, autant ils exprimèrent leurs regrets de la perte de leur cher et bien-aimé instituteur Lemmertz, et beaucoup de larmes furent répandues.

10 et 11 avril. — Les personnes baptisées et les candidats à la sainte cène ont été examinés chacun à part par le frère Hornig, et le résultat de cette conférence a été très-satisfaisant. Entre autres épanchemens de cœur de plusieurs Hottentots, nous rapporterons les suivans :

Un homme dit : « Les soins de la vie étouffent trop souvent « le désir des choses célestes. En conséquence, je crie au Sei« gneur, et je lui demande de fixer mon âme sur la seule chose « nécessaire, sur ses souffrances et sa mort pour moi, afin que « mon principal soin soit de l'aimer et de le servir. »

Une personne qui était rentrée dans la communion de l'Église, dont elle avait été exclue pendant quelque temps, s'exprima comme suit :

« Il y a quelque temps que j'entretenais en moi l'horrible « et méchante pensée de m'abandonner aux inclinations de « mon cœur corrompu et de m'engager dans le service du pé« ché; mais l'Esprit de Dieu me reprit si sévèrement et me « rappela avec tant de force tout ce que j'avais promis au Sau« veur lors de ma réadmission dans la société de ses enfans,

« que je fus saisi d'une angoisse inexprimable qui me fit crier « à lui pour obtenir miséricorde et secours. Il m'a entendu, et « j'ose maintenant déclarer que je me suis donné tout de nou« veau à lui pour demeurer sa propriété à toujours. »

20 avril. — Les communians ont eu une conférence avant leur participation à la sainte cène, et ils ont exprimé le désir vif qu'ils avaient de goûter ce repas céleste ; cependant il y en a eu deux qui ont été exclus, parce qu'ils avaient montré de la légèreté dans leur conduite, et qu'ils avaient fréquenté la compagnie de quelques mauvais sujets du voisinage.

3 mai. — La sœur Hornig a eu une conversation édifiante avec les femmes, et elle a été réjouie de trouver qu'elles désiraient toutes marcher d'une manière digne de l'Evangile, et conformément aux préceptes qui leur sont donnés dans la Parole de Dieu : elles ont déclaré la résolution qu'elles avaient prise de ne vivre dans ce monde que pour le Seigneur seul.

Jour de l'Ascension. — Dans une solennité particulière nous avons rappelé à nos esprits l'ascension glorieuse de notre Seigneur et Sauveur, et nous nous sommes recommandés à lui, comme à notre souverain sacrificateur, intercesseur et seul avocat, le priant de se souvenir de nous pendant que nous marchons encore dans cette vallée de larmes.

4 juin. — Une femme du nombre de nos communians est morte en couches après beaucoup de souffrances. Toute la congrégation a versé des larmes sur ce triste événement et en a été profondément affectée ; car notre sœur était généralement aimée et respectée. Elle était née à Gnadenthal en 1806, et avait été baptisée en 1809. Depuis sa jeunesse, sa vie avait été exemplaire et conforme à l'Évangile, à l'exception d'une époque de relâchement dont nous parlerons plus bas. Elle avait été reçue membre de la congrégation de Uitenhagen, en mai 1819, pendant notre exil, occasionné par la destruction de notre établissement de la Rivière-Witte, par les Caffres. Le 1er février 1823, elle fut admise, pour la première fois, à la table sacrée. Comme elle avait un don particulier pour soigner les enfans et les amuser en leur étant utile, frère Lemmertz l'avait prise à son service comme bonne d'enfant. Tout le temps qu'elle demeura chez lui, sa conduite fut irréprochable ;

mais après le départ de son maître et de sa maîtresse pour l'Europe, en 1824, elle fit connaissance avec quelques personnes légères qui l'entraînèrent dans de telles déviations que nous nous vîmes obligés de l'exclure de notre communion; mais le Seigneur, en sa qualité de bon berger, n'abandonna point sa brebis égarée; il la suivit dans les routes tortueuses où elle se perdait, et ne permit pas qu'elle devînt la proie de l'ennemi. Il lui donna une vraie repentance, qui lui fit crier jour et nuit après la miséricorde et le pardon de ses nombreuses fautes, et elle ne voulut pas être consolée qu'elle n'eut trouvé la paix dans les mérites seuls suffisans de Jésus et dans la foi en son sang qui purifie de toute souillure et injustice. Après sa réadmission dans la communion de l'Eglise, on peut assurer qu'elle marcha en communion avec Dieu, et les amis particuliers qu'elle avait et avec lesquels elle vivait dans un commerce intime, ont témoigné qu'elle connaissait Jésus comme l'ami des pécheurs pénitens. Quand elle se sentit malade, elle déclara qu'elle était prête à déloger, si c'était la volonté du Seigneur, et qu'elle avait l'assurance que Dieu la recueillerait auprès de lui dans le ciel. Il n'y avait qu'un an qu'elle était mariée à Conrad Paerdewaechter avec lequel elle vivait très-heureuse, et elle n'avait pas atteint sa vingtième année quand elle fut appelée à entrer dans la bienheureuse éternité.

10 juin.—Un Hottentot, de la congrégation de Gnadenthal, est arrivé à cheval, et nous a apporté l'agréable nouvelle de la visite de nos frères de cette commune, qui nous devaient joindre à midi, à ce qu'il disait. En conséquence, nous nous sommes mis en route pour aller à leur rencontre, accompagnés de plusieurs habitans du village; et, au bout de quelque temps, nous avons eu la joie de les serrer dans nos bras, au milieu des accens de la reconnaissance et des cantiques de bénédiction pour la miséricordieuse protection dont ils avaient été les objets pendant leur long et périlleux voyage. A notre arrivée à l'établissement, il fallait voir les expressions de joie et les félicitations de nos chers Hottentots. Nous nous sommes délectés en entendant les nouvelles de l'état prospère de nos compagnons d'œuvre à Gnadenthal, de leur congrégation, de leur enfant, et en recevant leurs salutations fraternelles et des preuves par écrit de leur

affection envers nous. Dans une réunion générale qui a eu lieu le soir même de ce jour, le frère Schmidt s'est adressé à la congrégation entière; et, après avoir, au nom de tous ses membres, salué les nouveaux venus et les avoir félicités de leur heureux voyage, il a présenté le frère et la sœur Nauhaus aux Hottentots, en leur qualité de futurs ouvriers dans la vigne du Seigneur, et les a invités, en conséquence, à leur accorder leur confiance et leur amour, et à bénir le Seigneur de les avoir conduits sains et saufs au milieu d'eux. Ensuite, le frère Hallbeck, dans une courte allocution à l'assemblée, a salué l'Eglise d'Enon de la part de la congrégation de leurs frères et sœurs de Gnadenthal. Son discours a été accueilli avec des témoignages marqués de joie et de reconnaissance.

27 juin.—Le frère Hallbeck a été occupé à s'entretenir, en particulier, avec les hommes, et la sœur Schmidt avec les femmes de la classe des candidats au baptême. A la suite de cette conférence, sept personnes, qui avaient manifesté un désir sincère de croître dans la connaissance, dans l'amour et dans la grâce du Seigneur, ont été désignées pour le baptême; dix ont été admises dans la classe des candidats, et un jeune homme a été réintégré dans la communion de l'Eglise.

Nous terminons notre rapport de la première moitié de cette année en suppliant nos chers frères, nos chères sœurs et tous nos amis en général, en quelque lieu qu'ils se trouvent, de se souvenir de nous et de notre troupeau de Hottentots devant le trône de la grâce, et nous continuons à nous recommander à leur souvenir chrétien, comme leurs très-affectionnés frères en Jésus-Christ.

ILES SANDWICH.

TAUAI.

Ce ne sera sans doute pas la première fois que nos lecteurs entendront parler des succès obtenus par les missionnaires dans les îles de Sandwich. Quoiqu'il nous soit impossible de leur donner dans cet article une histoire de l'origine et des progrès de cette

Mission, ce que nous aurons occasion de faire une autre fois dans notre *Notice abrégée*, nous ne pouvons cependant résister au plaisir de leur communiquer les intéressantes nouvelles que nous venons de recevoir sur ce qui se passe à l'heure qu'il est dans ces contrées bénies du Seigneur.

Les extraits suivans sont tirés du Journal de M. Whitney, missionnaire au service de la Société des Missions d'Amérique.

Prédication.

2 avril 1826. — On remarque tous les dimanches une attention plus sérieuse et plus soutenue à écouter la Parole de Dieu. Notre grande Eglise était aujourd'hui si complétement pleine que ce n'a pas été sans difficulté que j'ai percé la foule pour arriver jusqu'à la chaire. Plusieurs centaines d'auditeurs ont été obligés de rester à la porte, et la plupart, je le crains bien, s'en sont retournés chez eux sans être plus instruits, qu'avant leur arrivée, du message de vérité que je leur apportais. L'attention peinte sur tous les visages, les larmes même dont quelques-uns étaient mouillés, toute cette solennité enfin, ont fait sur moi la plus profonde impression. Il m'a semblé que mon auditoire et moi, étions en présence du souverain Juge et du Sauveur du monde, et j'ai été étonné de la liberté et de la force avec laquelle j'ai parlé.

Le 3. — J'ai assisté aujourd'hui à la conférence hebdomadaire dont l'objet est d'interroger ceux qui la composent sur ce qu'ils ont retenu des sermons prêchés le mercredi et le dimanche précédens. Ce n'a pas été pour moi une médiocre satisfaction que d'en entendre quelques-uns en répéter non seulement le texte, mais les divisions, et même des morceaux assez longs. C'est toujours avec plaisir que je me rends à ces conférences qui sont pour moi une occasion précieuse de me trouver réuni à nos néophytes; je les mets au nombre des heureux momens de ma vie.

Le 5. — Un jeune homme est venu me trouver ce matin pour me communiquer, disait-il, *ses pensées.* « Je suis un pé-« cheur, m'a-t-il dit, et je suis dans une grande frayeur; j'ai « été méchant, je le vois bien aujourd'hui. Vous m'avez dit

« de renoncer à mes péchés et d'aimer Dieu ; mais je n'en ai « tenu compte alors ; maintenant je sens mes torts. » Je lui ai donné les instructions nécessaires, et il s'est retiré, avec la résolution de servir Dieu dès sa jeunesse. J'ai la confiance qu'il n'est pas éloigné de la voie du ciel. Tous les jours, presque à toute heure, on vient nous faire des questions sur des sujets religieux ; mais, hélas ! parmi ceux qui les font, qu'il en est peu qui montrent un repentir sincère !

Le 6. — Ce matin, j'ai fait une promenade à cheval pour ma santé qui, je le crois, par momens, commence à s'altérer. En passant près d'un petit amas de maisons, j'ai vu rassemblés un assez grand nombre de naturels, et au milieu d'eux une vieille femme de l'aspect le plus vénérable qu'ils appellent la grand'mère. Je suis descendu de cheval pour m'approcher d'elle, mais bientôt je me suis aperçu qu'elle était aveugle. « C'est l'homme blanc, lui a dit un des assistans, c'est l'homme « blanc, donnez-lui votre main. » Je me suis assis à côté d'elle en lui disant : « vous êtes bien vieille, ma bonne, » — « Oui, « me répondit-elle, je suis vieille, bien vieille ; ma vie et « mes forces sont usées ; mes enfans sont morts, et plusieurs « de mes petits-enfans aussi ; mes arrière-petits-enfans sont « nombreux, et j'en ai avec moi quelques-uns. J'ai vu dix rois « régner sur cette île ; ils sont tous partis, et moi, je suis « restée. Dans ma jeunesse, il y avait dans cette île beaucoup « plus de monde qu'aujourd'hui ; et tous ces pauvres gens sont « morts dans l'ignorance, et j'y suis encore comme eux. » Je lui ai demandé comment elle avait fait pour échapper pendant la dernière guerre. « Mes amis, me répondit-elle, me « conduisirent dans les montagnes, et me laissèrent dans un « bois où je vécus cinq jours sans prendre de nourriture. En« suite ils me ramenèrent à la maison, et ils ont encore soin « de moi, pauvre vieille aveugle que je suis ! » J'essayai alors de lui donner quelques instructions religieuses qui, toutefois, n'ont pas paru faire sur elle une grande impression, mais quelques-uns des jeunes gens m'ont suivi à une distance considérable en me faisant mille questions.

Harangue du Chef.

Le 12. — Notre assemblée était si nombreuse aujourd'hui qu'une partie de ceux qui se sont présentés n'ont pu trouver place. Le Chef m'a envoyé dire qu'il désirait profiter de l'occasion pour haranguer son monde, ce qu'il a fait de la manière la plus affectueuse et la plus pathétique.

Ce vieillard, qui paraît n'avoir guère moins de soixante-dix ans, s'est levé, en s'appuyant sur son bâton, et a dit : « Mes « frères, mes amis, chefs et peuple, écoutez : J'ai une pensée « à vous communiquer. Je suis sur le point de parcourir notre « île avec l'homme bienfaisant qui s'est chargé de nous in- « struire, pour tâcher de porter la Parole de Dieu à ceux de « nos frères qui ne l'ont pas encore entendue. Quelques-uns « d'entre vous viendront avec moi; les autres resteront ici; « mais, soit que vous alliez, soit que vous restiez, soyez fermes « dans la bonne Parole; oui, c'est la bonne Parole, et je « m'estime heureux de l'avoir enfin entendue. Ecoutons-la « tous avec nos cœurs plus encore qu'avec nos oreilles. Vous « devez m'encourager, et je vous encouragerai. Priez pour moi, « et je prierai pour vous; et, lorsque nous nous reverrons dans « cette maison, nous bénirons Dieu pour ses bontés. Soyez « fermes, soyez forts. »

Ce vénérable chef paraît n'avoir d'autre ambition que d'être utile; et nous regardons comme un grand bonheur d'avoir pour nous son ascendant et son influence.

Tournée dans l'Ile.

Le 19. — J'ai quitté ma famille de grand matin, pour accompagner le vieux chef et sa suite dans la tournée que nous nous proposons de faire. Comme il était parti de Waiméa il y a quelques jours, j'ai traversé plusieurs villages sans m'arrêter, et je l'ai rejoint à Toloa, à quinze milles environ de Waiméa.

Les habitans de cet endroit étaient assemblés devant la maison où logeait le vieillard, pour être à portée d'entendre ses instructions. Il a pris pour texte ces paroles : « Jehovah est « le vrai Dieu; il est le Dieu vivant, et le roi éternel. Il est

notre Dieu à toujours. » Son discours a duré près de quarante minutes; après leur avoir fait le tableau des folles superstitions des années qui venaient de s'écouler, il les a exhortés à ne plus reconnaître d'autre religion que celle de Jehovah, et il leur a adressé ces questions : « Êtes vous de mon sentiment? « Voulez-vous abandonner vos anciennes voies? Voulez-vous « observer le dimanche? Êtes-vous dans l'intention de ne plus « voler, de ne plus commettre d'adultère, de ne plus tuer? » Tous ceux qui étaient présens répondirent à ces questions d'une manière satisfaisante. « Voilà qui est bien, a-t-il conti- « nué; retournez dans vos maisons pour prendre de la nour- « riture, et ce soir, au moment de la fraîcheur, revenez en- « tendre ce que notre missionnaire se propose de vous dire. » Ensuite il a prié, recommandant à Dieu, dans les termes les plus touchans, et tous ceux qui composaient l'auditoire, et tous les chefs et le peuple de cette île, et ceux des autres îles, ainsi que les missionnaires chargés de leur instruction. Après avoir serré la main aux hommes, aux femmes et aux enfans, cérémonie qui dura assez long-temps, il les a congédiés. Le soir, j'ai passé le temps de la manière la plus délicieuse en leur faisant un discours sur ce texte : « *Le Fils de l'homme « est venu chercher et sauver ce qui était perdu.* »

Le lendemain matin, les voyageurs se remirent en route, et M. Whitney décrit ainsi l'ordre de la marche de cette espèce de caravane :

Notre compagnie se composait de plus de cent personnes de tout rang. L'épouse de notre chef, avec les femmes de sa suite, ouvrait la marche. Venait ensuite le Chef lui-même, monté sur une grande mule blanche, conduite par un Espagnol; j'étais à côté de lui. Un grand nombre d'*aipupu* ou cuisiniers, de domestiques, etc., formaient l'arrière-garde. Comme le chemin était extrêmement raboteux, le chef, qui de sa vie n'était monté à cheval, fut obligé de descendre plusieurs fois, dans la crainte d'être jeté à bas.

Comme nous passions sur une monticule de sable, toute jonchée d'ossemens blanchis, je demandai si ce n'était pas là quelque ancien champ de bataille, et j'appris que c'était le lieu où l'on enterrait les morts, et que si ces ossemens

étaient ainsi à nu, c'était que le vent avait enlevé le sable qui les couvrait. « Mais, leur dis-je, pour quelle raison avoir « choisi un sol de cette espèce? » — « Parce qu'il est doux, « me répondit-on, et les gens de cette île aiment à reposer « mollement. »

Nous sommes arrivés à Mahaulipu vers les cinq heures. Les habitans étaient assemblés et nous attendaient; le Chef leur a adressé un discours dont la substance était à peu près la même que celui de la veille. L'après-midi, ils se sont réunis de nouveau pour m'entendre; mais j'étais trop indisposé pour prêcher, et même pour me tenir debout; le chef a parlé une seconde fois et prié avec eux.

Le 21. — Nous sommes allés en canot à Tipeo, où j'ai prêché. Comme la route de Tipeo à Huleia est montueuse et difficile, nous nous sommes servi du même canot pour nous rendre à ce dernier village. Vers le soir, les habitans se sont réunis en grand nombre pour nous entendre. Les exhortations du chef s'étant prolongées, je n'ai pas prêché, mais j'ai invité les assistans à revenir le lendemain matin.

Le soir, la femme du Chef m'a dit en particulier : « Que pensez-vous du discours du Chef? » Je lui ai répondu que je le trouvais très-bon. « Mais, a-t-elle repris, ne parle-t-il pas trop du *kuikeouli* (du roi), et pas assez de Jésus? Je désirerais, a-t-elle ajouté, qu'il parlât davantage de *Jésus sur la croix.* »

Le 22. — Peu après le lever du soleil, j'ai parlé devant une nombreuse réunion, en prenant pour texte ces paroles : « *Regardez à moi, vous tous les bouts de la terre.* » Tous les yeux étaient tournés sur moi, toutes les bouches étaient ouvertes, comme pour saisir chaque parole, à mesure qu'elle s'échappait de mes lèvres. C'est un inexprimable plaisir que de prêcher devant une assemblée qui vous écoute avec une telle attention. Après le sermon, j'ai eu toutes les peines du monde à me dégager de la foule qui m'environnait; il n'y en avait pas un qui ne voulût me serrer la main avant de me laisser partir.

Nous avons traversé deux petits villages dont les habitans n'étaient pas encore revenus de l'assemblée dont je viens de

parler. Vers midi, nous sommes arrivés à Hanamaulu; la chaleur du soleil était accablante.

On m'a conduit chez un homme autrefois employé par les chefs à les approvisionner de victimes humaines pour leurs sacrifices. Voici comment il s'y prenait pour cette horrible chasse; il épiait le moment où quelque malheureux n'était pas sur ses gardes, lui sautait sur le corps et lui cassait les membres, opération à laquelle il était si expert que très-peu lui échappaient. Il y avait là aussi un autre homme déjà âgé, qui, m'a-t-il dit lui-même, avait été autrefois *debelo*, le diable, voulant dire qu'il avait été au service du diable. Il avait été en même temps sorcier et maître de danse. « Mais, lui ai-je dit, c'en est fait maintenant, vous n'avez sans doute plus rien à démêler avec *debelo?* » — « Non, non, m'a-t-il répondu, je n'en suis pas encore là, » en me montrant un de ses ongles qu'il n'avait jamais coupé et qui avait au moins un pouce et demi de long : c'était un reste de superstition auquel il ne pouvait renoncer. « Vieux comme vous êtes, lui ai-je dit, avec ces cheveux blancs, vous feriez mieux aujourd'hui de quitter le service du diable et de vous attacher à un autre maître. » Le vieillard a baissé la tête et m'a répondu : « Oui, vous avez raison; déjà j'ai commencé à prier, et peut-être avant qu'il soit peu serai-je bon tout-à-fait. »

Le 23, dimanche. — Nous avons eu beaucoup de pluie; mais cela n'a pas empêché les habitans des villages voisins de venir vers nous. Notre maison, qui est assez grande, était encombrée de monde.

Le soir, j'ai hasardé de dire à la femme du Chef que la fumée de sa pipe finissait par m'incommoder. Elle m'a demandé en riant si cela était aussi défendu par l'Écriture. Je lui ai dit qu'il n'était pas question de tabac dans les Livres saints, mais que partout ces livres condamnaient tout excès comme un péché. « Eh bien! m'a-t-elle dit, en riant de bon cœur, tenez, voici ma pipe, je ne fumerai plus. » Son exemple fut bientôt suivi par plusieurs autres fumeurs et fumeuses, et par le Chef lui-même.

J'ai passé une heure fort agréable avec ce dernier, en conversant avec lui sur le défaut que sa femme lui reprochait, de

parler plus souvent du roi que de Jésus-Christ. Avec la simplicité d'un enfant, avec la docilité d'un écolier, il est toujours prêt à écouter tout ce qu'on peut avoir à lui dire pour son instruction.

Le 24. — Wairua est le premier village que nous ayons rencontré. Nous n'avons pas été médiocrement désappointés de n'y trouver que fort peu de monde. Le maître d'école, qui est un naturel, nous a dit qu'il éprouvait la plus forte opposition, et que cela venait de l'influence du chef de ce village.

Le 25. — Le maître d'école m'a suivi à quelque distance, me priant, les larmes aux yeux, de lui enseigner par quels moyens il pouvait s'attirer l'amitié des gens de son village et leur être utile. Ce brave homme paraissait pénétré de sa propre insuffisance, et de la nécessité de recourir à l'unique source de toute force.

Le Chef et sa compagnie s'étaient rendus au village prochain, où ils avaient été accueillis on ne peut mieux par les habitans, qui leur avaient apporté force calebasses, lard, poissons, pommes de terre, etc.

Nous nous y sommes arrêtés quelques instans pour visiter l'école, et nous avons proposé aux habitans de nous suivre jusqu'au village suivant, invitation qu'ils ont acceptée avec empressement. Là, le Chef, en plein soleil, leur a fait un long discours. Au moment de la fraîcheur, nos auditeurs se sont réunis de nouveau, et je leur ai fait un sermon. Au moment où tout le monde était le plus recueilli, tout-à-coup l'attention de l'auditoire a été détournée par mon cuisinier, qui, sautant du milieu de l'assemblée, s'est mis à couper du bois pour faire le thé. Je l'ai regardé d'un air qui annonçait mon mécontentement, et sur-le-champ il a jeté sa hache, et tout est rentré dans l'ordre et dans le silence. Comme je le réprimandais sur cette faute, il m'a dit qu'il en était tout honteux, mais qu'il avait cru que, la nuit approchant, je devais avoir faim, et que son intention n'avait pas été de troubler le sermon.

Le soir, nous avons eu la visite de plusieurs naturels qui paraissaient avoir un désir sincère d'entrer dans le bercail de Jésus-Christ. Je n'oublierai jamais l'anxiété et le trouble avec lesquels quelques-uns d'entre eux nous disaient : « Nos âmes

« sont dans les ténèbres; nous sommes des pécheurs, dites-
« nous ce que nous devons faire. »

Le 26. — Un grand nombre d'habitans se sont rassemblés pour nous donner leur *aroha* d'adieu. Le chef, sa femme et plusieurs autres individus, nous ont accompagnés jusqu'au premier village, appelé *Ania.* Comme le soleil descendait derrière les montagnes qui sont à l'ouest, le cor s'est fait entendre pour annoncer le service. Jamais je n'ai joui d'un plus beau temps pour prêcher la Parole de vie; jamais un homme que presse la faim n'a montré plus d'avidité à satisfaire son appétit que mon auditoire à saisir et à comprendre ce que je disais. Le soir, notre maison a été assiégée par une infinité de gens qui venaient nous demander le sens de ceci et de cela. J'ai fini par leur dire qu'il était tard, et que je les invitais à aller se reposer. Ils sont sortis; mais plusieurs d'entre eux se sont arrêtés à la porte de la maison, et par intervalles, durant la nuit, je les entendais converser entre eux sur ce qu'ils avaient entendu.

Un jeune homme de ce village, que j'ai élevé dans ma famille, et à qui j'ai donné le nom d'Eli Smith, y dirige une école florissante, où il réunit plus de soixante élèves. Il exerce une grande influence dans le village.

Le 27. — Nous sommes entrés dans le district de Kalau, et nous avons fait halte à Anahola. Nous y avons vu arriver les naturels de toutes les directions; et, comme je m'appitoyais sur ce qu'ils devaient souffrir, assis comme ils étaient sous les rayons d'un soleil vertical, le gouverneur me dit qu'ils y étaient accoutumés, et que cela ne leur ferait point de mal. Le soir, il nous en est venu plusieurs pour nous demander avec inquiétude ce qu'ils devaient faire pour assurer leur salut.

Le 28. — La trente-troisième année de ma vie vient de finir; peut-être celle qui commence doit-elle être la dernière.

Vers les trois heures après midi, nous sommes arrivés sur un emplacement des plus romantiques, où nous avons trouvé une nombreuse réunion de naturels, arrivés des villages circonvoisins; je leur ai fait un sermon. La maison, ou plutôt la hutte où nous logions, était construite en piquets fichés en

terre, et dont les extrémités supérieures se rejoignaient, ne laissant d'ouverture qu'autant qu'il en fallait pour entrer en se traînant. On en avait recouvert de gazon le haut et les côtés; et, au moyen d'une toile qui la séparait en deux, on y avait pratiqué deux chambres à coucher, une pour moi, et l'autre pour le Chef et sa femme. Le reste de la caravane s'arrangea comme il put.

Le 29.—Nous avons traversé plusieurs jolis villages dont les habitans sont venus hier nous entendre. Le chemin passait par quelques-unes des portions les plus fertiles de Tauai, mais rien n'égale la pauvreté des habitans. Un accident a failli nous causer la perte de notre Chef. Nous marchions le long d'un sentier, sous de grands arbres, et il y en eut un dont les branches pendantes nous mettaient dans la nécessité de nous baisser un peu; au moment d'y passer, la mule du gouverneur se porta tout-à-coup sur la gauche où le branchage descendait encore plus bas, et ce mouvement jeta le cavalier sur la croupe de sa monture; mais le fidèle et adroit Espagnol le saisit et le garantit d'une chute qui pouvait lui être fatale. Nous avons prêché dans deux villages; et, après avoir traversé plusieurs ravins profonds, nous sommes arrivés très-fatigués à Hanana.

Le 30. — Dimanche, de bonne heure, le cor a annoncé le service, et nous avons vu le peuple accourir de tous les côtés pour entendre la Parole de vie; quoique le chef de ce village se soit toujours montré très-mécontent du nouvel état de choses, j'ai pris pour texte ces paroles : « C'est à vous que « cette parole de salut est envoyée. »

Tableau général.

Quoique notre dernier voyage ait été accompagné de grands travaux et de quelques privations, nous ne pouvons y réfléchir sans nous sentir pénétrés d'une profonde reconnaissance envers le Seigneur. Dans chaque village, Kaikioeva s'est adressé au peuple et l'a engagé à se convertir au Seigneur. Tous lui ont promis qu'ils ne marcheraient pas désormais plus longtemps dans la mauvaise route de leurs ancêtres, et qu'ils regar-

deraient Jéhovah comme leur Dieu. J'ai prêché dans presque tous les villages, et plus des cinq sixièmes de la population ont entendu la bonne nouvelle de paix et de salut. A très-peu d'exceptions près, ils ont écouté avec attention, et quelquefois même avec un profond recueillement. Il n'y a que deux villages qui n'ont pas d'écoles, et plusieurs en ont deux ou trois.

Le nombre entier des élèves des écoles de cette île s'élève presque à six cents, dont une grande partie est en état de lire les portions de l'Ecriture qui ont été imprimées. Deux des chefs, leurs femmes, et plusieurs de leurs serviteurs (qui, bientôt, je l'espère, seront de véritables serviteurs de l'Agneau), ont montré un zèle bien digne de la cause à laquelle ils se sont dévoués.

Notice sur plusieurs chefs.

Naihe, notre principal chef, s'est appliqué avec le plus grand zèle à acquérir de nouvelles connaissances, et il se trouve maintenant dans les plus satisfaisantes dispositions. Il y a quelques jours que je me rendis avec lui auprès du lit d'une femme malade, où je fus extrêmement édifié. Cette femme était très-mal, et souffrait beaucoup. Tandis que je lui administrais quelques remèdes, Naihe lui dit : « Préparez-vous à la mort, Christ vient comme un larron, Christ viendra comme un larron. Repentez-vous, et mettez votre âme en état de paraître devant Dieu ; il est d'une importance infinie d'être prêt à partir quand Christ nous appelle. Je l'ai senti, et c'est là mon manao (ma pensée). » En réfléchissant à son ancienne insouciance sur ce qui regarde l'éternité, et à la difficulté qu'on avait à l'engager à parler sur ce sujet, je fus frappé de son changement.

Naihe nous montre beaucoup d'affection, ainsi qu'à tous les missionnaires, il favorise décidément leurs intentions ; et, quoique nous ne puissions pas le regarder comme un homme vraiment chrétien, nous espérons cependant qu'il n'est pas loin du royaume des cieux. M. Ellis lui enseigne chaque jour à lire et à écrire.

Kapiolani est véritablement une mère en Israël ; selon toute

apparence, aucune femme dans l'île ne mène une conduite plus chrétienne qu'elle, et peut-être n'y en a-t-il pas une seule qui se soit soumise aussi entièrement à l'influence et au pouvoir de l'Evangile qu'elle l'a fait. Je ne la trouve jamais embarrassée; elle a pour l'Evangile un attachement ferme et à toute épreuve, et elle se soumet à ses préceptes avec une docilité vraiment touchante. Sa maison est tenue proprement et d'une manière qui annonce du goût. Chaque journée est destinée par elle à quelque travail utile.

Kamakau est bien affaibli par l'âge et les infirmités, mais il est attaché de cœur à nous et à notre cause, et sa conduite est tout-à-fait chrétienne.

Alapai est dans ce moment avec Kealiiahonui, occupé à faire un voyage autour d'Hawaii. C'est un jeune homme aimable et d'un caractère irréprochable; il est décidément engagé dans la cause de la vérité; c'est un de ceux qui nous donnent le plus d'espérances; il est l'ornement de notre Eglise.

Attention du peuple aux instructions religieuses.

Notre petite Eglise est actuellement composée de huit membres; bientôt nous devons y en ajouter un: c'est la fille de Kapookulou, un des grands-prêtres de Tamehameha. Elle avait un frère qui, nous le croyons, est mort en Christ, et qui, pendant nos premiers travaux dans cet endroit, quand cette question fut élevée: « Qui de vous veut obéir à la Parole de Dieu? » fut le seul avec elle qui répondit d'un ton d'assurance: « Nous voulons suivre vos instructions et obéir à la Parole de vie. »

Les habitans suivent, en général, le culte public; et, pendant qu'ils y assistent, plusieurs d'entre eux nous adressent des questions fort intéressantes. Ils sont très-doux et très-obligeans pour nous, nous accordant promptement tout ce que nous leur demandons. Nous sortons souvent de notre habitation en laissant la porte ouverte, et jamais, à notre retour, nous n'avons trouvé qu'il manquât quelque chose aux effets que nous avions laissés ainsi exposés.

Plus de la moitié des vingt mille habitans de cette partie de Kona rentre dans les limites de la station de Kaavaroa. Honaunau est à six milles de distance, et cependant il y a plusieurs personnes qui viennent à nos réunions, de villages beaucoup plus éloignés qu'Honaunau. Nous en voyons aussi fréquemment arriver de Kohala, Hamakua, Kau et Puna, mais surtout de ces deux derniers endroits. Les gens de ces deux villages retournent souvent dans les districts ci-dessus mentionnés publier les choses qu'ils ont vues et entendues. Par ce moyen, la Parole se répand au loin. Quand nous considérons le génie de ce peuple, ses mœurs sociables et communicatives, nous pouvons espérer que la lumière éclairera bientôt les villages les plus éloignés de l'île.

On a bâti une église sur l'autre côté de la baie, dédiée à Jéhovah. J'y prêche une fois chaque dimanche, sans compter deux autres services qui y étaient établis précédemment. J'y ai pour auditoire une congrégation très-intéressante. Peu à peu le peuple sort de ses ténèbres, et nous avons toute raison de croire qu'ils recevront bientôt Christ, qui est la lumière du monde, et qu'ils vivront en lui.

Progrès de l'instruction dans les écoles.

Nos écoles sont florissantes. Des efforts considérables ont été faits l'année dernière pour améliorer le mode d'instruction, et plusieurs des élèves sont déjà en état de lire la Parole de Dieu. Depuis peu de temps, j'ai fait l'inspection des écoles établies dans un cercle de dix milles autour de Kaavaroa. Le nombre des écoliers passe deux mille. Dans les villages les plus éloignés, au Sud, en y comprenant Kau, je crois que, d'après une estimation modérée, on peut encore en compter deux mille, ce qui fait en tout quatre mille. Je pense que la totalité actuelle s'élève encore plus haut. Mais le nombre des élèves se trouve limité par le manque d'instituteurs. On peut affirmer avec certitude que, de quatre-vingt mille personnes qui habitent Hawaii, quarante mille sont prêtes à devenir écoliers, dès qu'elles auront des maîtres; et même, en n'ayant égard qu'à ce que le présent nous promet, nous pouvons cal-

culer que, dans deux ans, vingt mille personnes seront capables de lire l'Evangile; nous nous verrons alors dans une grande disette de Bibles. Si le Comité faisait imprimer les Evangiles et un livre d'hymnes pour ces îles, je crois que vingt mille exemplaires ne seraient pas un nombre trop considérable pour Hawaii. Ce serait, pour porter quelque faible secours à nos stations missionnaires, la meilleure branche de commerce que l'on pût avoir, car la vente en serait sûre. Il faudrait les tenir à un prix raisonnable; et, avec ce qu'ils produiraient, nous pourrions bâtir des maisons, acheter de la viande, des végétaux, de l'eau et du bois, et payer des ouvriers pour faire notre service. Les naturels des endroits les plus éloignés pourraient les échanger contre des denrées, en supposant qu'ils ne pussent pas les payer en argent.

L'école du dimanche, sous la direction de madame Ely, réussit aussi fort bien. Les écoliers qui la fréquentent ont maintenant appris les événemens historiques les plus importans de la Bible, sous la forme de questions et de réponses. Nous avons souvent eu l'occasion de parler aux jeunes gens et aux enfans de Kaavaroa; nous sommes heureux d'affirmer que, chaque jour, nous recevons de nouveaux encouragemens pour continuer à les instruire, et que nous espérons qu'ils ne seront pas long-temps sans devenir des colonnes dans l'Eglise de Dieu.

Mme Ely a établi une école d'écriture pour perfectionner un certain nombre de jeunes gens qui ont déjà une très-belle main.

Nous sommes fâchés de devoir ajouter qu'un voile de tristesse a été pendant quelque temps étendu sur d'aussi beaux travaux que ceux dont nous venons de lire le récit; mais, après quelques heures d'obscurité, le soleil a reparu plus brillant que jamais. — Des Européens, que nous n'appellerons pas chrétiens, parce qu'ils ne le sont pas, jaloux de voir le peuple des îles de Sandwich embrasser la religion du Sauveur, ont cherché, par des menées sourdes, et en inspirant des soupçons à quelques-uns des chefs de l'île, à entraver les travaux des missionnaires, et à préparer peu à peu leur expulsion. Nous ne devons pas nous étonner de cela; déjà, de son temps, l'apôtre saint Paul ne trouvait pas d'ad

versaires plus acharnés contre lui et l'Evangile qu'il prêchait, que les juifs qu'il rencontrait dans les villes où il annonçait Jésus-Christ. Mais qu'ont fait les missionnaires américains? Pour toute réponse aux indignes inculpations de leurs détracteurs, ils en ont appelé de leur intégrité, à tous les habitans des îles, par une circulaire dans laquelle ils rendent compte de leurs travaux jusqu'à ce jour, de leurs motifs et de leur but. Et non seulement cela, mais ils ont encore provoqué, par des lettres particulières adressées aux principaux chefs, des réponses que nous sommes heureux de pouvoir communiquer à nos lecteurs. Tout en rendant le plus éclatant témoignage à la sincère et pure charité des missionnaires chrétiens, ces pièces sont un monument authentique de l'heureux état moral dans lequel se trouvent, par rapport à l'Evangile, les principaux chefs d'Oahu, Tauai et Hawaii. Comme nos lecteurs ne connaissent probablement pas ces chefs païens convertis, nous leur dirons un mot de chacun d'eux, avant que de leur faire part des lettres qu'ils ont écrites aux missionnaires.

Karaimoku, qui vient de mourir, a revêtu pendant longtemps une charge d'une grande influence politique dans l'île. — *Kaahumanu* est maintenant régente des îles de Sandwich. — *Kaikioeva* est gouverneur de Tauai, et était autrefois gardien du jeune roi. — *Kinau* était une des femmes de *Rihoriho;* elle a une grande réputation de piété. — *Opiia*, ou, comme elle s'appelle elle-même, *Namahana*, était une des femmes de *Tamehameha*.

Lettre de Karaimoku à M. Bingham.

Honororu, Oahu, 28 oct. 1826 (1). Salut amical à vous, M. Bingham. Voici mon opinion sur le compte de chacun de vous, missionnaires qui avez été nos instituteurs. Je n'ai découvert aucune faute en vous. Si j'en eusse découvert, j'en ferais mention. Non, vos intentions sont droites. Quand vous nous avez donné le *palapala* (c'est-à-dire quand vous nous avez appris à lire, à écrire, etc., etc.), nous avons reçu votre

(1) Toutes ces lettres ont été écrites dans la langue du pays, aucun des chefs n'ayant jusqu'ici appris la langue anglaise.

instruction ; quand vous nous avez donné la Parole de Dieu, nous vous avons obéi. Nos femmes nous sont sacrées maintenant. Nous avons appris à connaître la Parole de Dieu ; des étrangers viennent dans notre pays, qui y commettent des méchancetés, des hommes de l'Amérique et de la Bretagne. Mais ne soyez point troublés ; c'est à cause de nous qu'on vous blâme, et ce n'est pas vous qui êtes accusés. Voici mon jugement touchant la Parole de Jéhovah. J'ai donné mon cœur à Dieu avec mon corps et mon âme. Je suis devenu membre de l'Eglise de Jésus-Christ. Examinez, M. Bingham et les autres, mes sentimens, afin de vous en assurer ; et, si vous le désirez, transmettez cette communication que je vous fais, aux Etats-Unis d'Amérique, à votre chef (le président). C'est à vous à terminer cette affaire. Affection à notre chef en Amérique, amour à lui.

KARAIMOKU.

De Kaahumanu à M. Loomis.

Kairua (Hawaii, 15 nov. 1826). — Amitié à M. Loomis, ainsi qu'à M. Chamberlain, à M. Ruggles, et à mesdames Loomis et Ruggles. J'ai de l'affection pour vous, M. Loomis, parce que vous m'avez questionnée sur les fautes qu'on pouvait vous reprocher. C'est bien. Je vous assure qu'en vérité je n'en connais aucune. Je ne sais qu'une chose de vous, c'est que vous nous avez enseigné la Parole de Dieu qui est un bien précieux pour mon cœur. C'est là que je m'arrête. Je ne veux pas retourner en arrière ; je demeure ici pour toujours. Je ne sache pas une seule faute qu'on puisse vous reprocher, non plus qu'à M. Bingham, à M. Bishop, à M. Thurston, à M. Whitney ou à M. Ely, non, pas la plus petite faute ne peut vous être reprochée. Ce sont vos compatriotes qui portent le trouble et la confusion parmi nous, des hommes de l'Amérique et de l'Angleterre, et *nous* aussi nous sommes critiqués par eux. Cependant nous ne voulons pas retourner en arrière. Voici, à mon avis, notre crime, c'est que notre peuple s'enquiert grandement de Jésus-Christ. Ce n'est pas à cause de nous seulement

(chefs et missionnaires) que leur haine est excitée; du moins c'est là mon opinion.

Je vous dis, faites mes amitiés au président des Etats-Unis, et aussi à tous les missionnaires et à tous les frères. Notre amour est là. Dites-leur comment mon cœur a été initié dans les œuvres merveilleuses de Jéhovah. Nos cœurs ont été conduits à cela par l'Esprit de Dieu. Nous sommes tous là. Ni nous ni aucun de nos amis nous ne voulons tourner le dos. Le malin vient pour nous tous; mais nous ne serons pas trompés par ses ruses à séduire. C'est certainement *leur* faute; nous sommes sûrs de cela.

ÉLISABETH, *là sœur de vous tous. Nous sommes tous les serviteurs de Jésus-Christ.*

De Kaikioeva et de sa femme à M. Loomis.

Waimea (Tauai), 13 nov. 1826. — Amitié à vous, M. et madame Loomis. Nous avons tous deux des sentimens d'affection pour vous, qui êtes sur le point de retourner en Amérique. Ce sont là les sentimens de nous deux pour vous deux.

Faites part aux directeurs des missionnaires de nos sentimens. Nous ne connaissons de fautes en aucun de vous; non, nous ne pourrions pas en nommer une.

Nous ne savons aucun mal de nos instituteurs; non, aucun.

Le bien est ce que nous connaissons, savoir notre salut par Dieu, notre commun Seigneur Jésus-Christ. C'est pourquoi, nous deux, nous avons délaissé le mal dans lequel nous vivions auparavant. Maintenant, nous deux, nous cherchons la nouvelle vie pour nous dans le temps présent, le nouveau royaume de Jésus-Christ, oui, la vie éternelle dans le royaume de la lumière.

Salut à vous tous les frères.

KAIKIOEVA
et Amélia KAIKIOEVA.

De Kinau à M. Bingham.

Honoruru, 8 décembre 1826. — Salut, frères bien-aimés. Voici mon sentiment à votre sujet. Mon âme admire la miséricorde de Dieu qui vous a envoyés, vous, la compagnie des missionnaires, pour nous faire connaître le vrai Dieu Jéhova. Nous connaissons l'excellence de la Parole de Dieu. C'est une excessivement bonne Parole; mais nous, humains, nous commettons des méchancetés; nous désobéissons à la Parole et à la Loi. Cela seul est bon, qui est conforme à la voix de la justice de Dieu. En lui, l'âme peut se réjouir à cause du salut. Où êtes-vous, la compagnie des missionnaires? La Parole de Dieu est ce que vous nous avez fait connaître. Je n'ai pas vu de fautes en vous, mes pères. L'enfant n'a pas aperçu les fautes de ses parens. Voici la parole des parens à l'enfant : bonté, salut, justice. Les missionnaires sont nos pères en cette vie, mais le Père de mon esprit est Jéhova et Jésus. Bonnes sont les choses que les missionnaires nous ont dites. C'est de Dieu que vient la Parole qu'ils ont adressée à nous qui sommes les désobéissans de la terre. Bonnes sont les paroles des missionnaires. Elles sont la voix de Dieu, les instructions qu'ils ont communiquées aux illuminés de ce pays. Les instructions des missionnaires sont très-justes, en ce qu'elles humilient le cœur et donnent l'amour de Jésus. Grand a été l'amour de Jéhovah en nous donnant des missionnaires.

Nos cœurs sont tournés du côté de leurs instructions, qui sont la Parole de Dieu, du côté de ce qui est juste. Nous avons compris la bonté de leur message, il est très-excellent. Où êtes-vous, mon père Bingham? Mes pensées sont fixées sur la Parole que vous m'avez fait connaître, sur la puissante voix de Jéhovah et sa gracieuse protection envers vous et envers nous, pécheurs. Il a supporté long-temps nos péchés contre son Fils unique Jésus, notre médiateur. Dieu connaît la justesse de vos instructions. Jéhovah, notre père dans le ciel, vous a préservés.

Puissions-nous être sauvés par Jésus-Christ !

KINAU-KAMEHAMALU.

D'Opiia à M. Loomis.

Honoruru, 16 novemb. 1826.—Puissiez-vous, vous deux, M. et Mme Loomis, être sauvés par Jésus-Christ notre Sauveur. J'ai de l'affection pour vous qui êtes sur le point de retourner en Amérique. Grand est notre amour pour vous deux. Dites aux conducteurs des Missions que nous ne connaissons pas de fautes en vous. Vous, nos maîtres, vous n'êtes pas à blâmer. Vous ne nous avez pas fait de mal; vous ne nous avez montré aucune chose qui fût mauvaise. Le bien est ce que vous nous avez fait connaître, à savoir le Sauveur notre Seigneur Jésus-Christ. Nous sommes heureux maintenant, nous, autrefois la compagnie des esprits de ténèbres, de ce que nous connaissons la justice de Jésus. Ici est la méchanceté de la mer (des contrées éloignées). Leur vent (leur influence) est mauvais. Ils ne s'accordent pas avec nos sentimens.

Lydia NAMAHANA.

HORRIBLE SACRIFICE DE FEMMES

DANS L'INDE.

Extrait d'une lettre reçue récemment de M. Thompson, missionnaire dans l'Inde en-deçà du Gange.

Quelques étrangers de Nahn se trouvaient un matin à Joggée, où j'étais allé pour lire l'Évangile et pour prier. Leur société était composée de deux *Vukeels* du Raja de Nahn, et de leur suite. Nos livres ne sont pas nouveaux pour les habitans de cette contrée; car Sookha (1) les y a répandus et expliqués avec beaucoup de soin. Ceux qui n'avaient pas eu le temps de l'entendre avaient emporté avec eux des Traités. L'un de ces *Vukeels* avait reçu des Traités, en 1818, à Kumal, et

(1) Un des aides indigènes de M. Thompson.

avait été chargé, par le capitaine Bird, des Écritures en punjabec que j'avais destinées au Raja de Nahn, son maître. Les gens de Joggée prêtent une oreille attentive à tout ce que je leur dis et viennent quelquefois me trouver chez moi.

Les *Vukeels* dont je viens de parler et leur suite me firent un horrible récit d'un sacrifice de *vingt-huit créatures humaines*, qui avait eu lieu, deux mois auparavant, dans les montagnes, sous le faux nom de *Suttée.* C'était à l'occasion de la mort de Isrée-Sein, Raja de Mundée, ville située dans la partie élevée du pays. Les personnes qui avaient été brûlées vivantes à ses funérailles, étaient en partie de ses femmes et de ses concubines, en partie de jeunes esclaves. Une des *Ranées* était parvenue à s'échapper des flammes; une seconde avait eu le courage de déclarer l'intention où elle était de ne pas se laisser brûler, et on n'avait pas osé la contraindre à s'immoler. Il y a trente ans qu'un Raja ayant été tué dans une bataille, on brûla, avec son corps, *vingt-cinq femmes* sur le bûcher. Ils me rapportèrent encore un grand nombre d'exemples de pareilles atrocités qui avaient été commises dans les montagnes de leur pays, sous le nom trompeur de *Suttées*, dont ils avaient été eux-mêmes les témoins, ou dont ils avaient été sûrement informés.

Lecteur chrétien, ne sens-tu pas ton cœur saigner au récit de pareilles abominations? Le sentiment de la commisération chrétienne ne te poussera-t-il pas à prier ton Père céleste, qui te voit et qui t'entend, d'envoyer à ces infortunés, qui se précipitent ainsi aveuglément dans l'éternité, des messagers qui leur prêchent la repentance et la rémission des péchés au nom de Jésus? Pourrais-tu penser que quelques sacrifices pour une œuvre de charité si urgente fussent jamais perdus?

SOCIÉTÉ

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Examen périodique des Élèves de la Maison des Missions.

Le Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris s'est réuni, le mercredi 29 août dernier, en séance extraordinaire, dans la Maison des Missions, pour y assister à l'examen que devaient subir les élèves sur leurs travaux pendant les six derniers mois. Le fauteuil était occupé par M. le pasteur Juillerat. Outre les membres du Comité, plusieurs amis des Missions, de la capitale, assistaient à cette séance, ainsi que quelques étrangers qui se trouvaient occasionnellement à Paris. Parmi ces derniers, on remarquait MM. les pasteurs Claparède, de Lyon, Olive, de Caen, M. le ministre Rochat, MM. de Carbon-Ferrière, de Milhau, et Peschaire, de Vallon.

Après avoir prononcé une touchante prière, M. le président a pris la parole, et a retracé, dans un discours rapide et concis, la nécessité et l'importance de l'œuvre dont on s'occupe dans la maison où l'assemblée se trouvait réunie; il a parlé de la beauté de la vocation des missionnaires; et, montrant la liaison intime qu'il y a entre des études sérieuses et approfondies et les différens devoirs auxquels le messager du salut est appelé parmi les païens, il en a pris occasion de s'adresser aux élèves placés devant lui, et de les encourager à persévérer dans leurs travaux.

M. le président a ensuite invité M. le directeur à commencer l'examen, ce que celui-ci a fait en cherchant d'abord à exposer à l'assemblée la marche qui a été suivie depuis la rentrée des élèves, et le sommaire des études auxquelles ils se sont livrés. Quoiqu'il y ait eu une interruption de six mois dans les travaux de la Maison des Missions, depuis le départ du premier directeur jusqu'à l'arrivée du second; quoique celui-ci ait dû acquérir, au prix de beaucoup de temps, une juste idée de leurs dispositions individuelles et du degré de leur instruction; quoique les commencemens d'une carrière quelconque soient toujours marqués par des essais et des expériences, plutôt

qu'ils ne sont riches en résultats positifs, cependant le Comité a témoigné être très-satisfait, tant du nombre et de la variété des connaissances que paraissent avoir acquises les élèves, que de l'esprit d'ordre qui a présidé à leurs études.

Outre une assez grande quantité d'ouvrages religieux, théologiques, historiques, philosophiques, géographiques et littéraires que chacun des élèves a lus en son particulier, et dont M. le directeur a présenté une liste détaillée au Comité, il résulte de son rapport que les quatre aînés ont interprété et expliqué dans des leçons régulières, pour le latin, le premier livre des Offices de Cicéron, et le deuxième chant de l'Enéide; pour le grec, un abrégé du Phédon de Platon, et les douzième et treizième chants de l'Iliade; pour l'hébreu, les uns une partie du premier livre de Samuel et des Juges, les autres quelques chapitres de Job et de Daniel.

Ils ont de plus entendu, dans des leçons régulières, l'exégèse de l'Epître aux Ephésiens, dont ils ont écrit une analyse détaillée.

Ils ont également écrit, sous la dictée de M. le directeur, et étudié la première partie d'un cours de dogmatique chrétienne divisé en deux parties.

Deux élèves ont commencé un cours de logique qui s'achevera avec celui de théologie dans le semestre prochain.

Les plus jeunes élèves se sont appliqués à l'étude de la grammaire, aux principes du latin et du grec, et à l'histoire.

M. le directeur lit ensuite le catalogue des compositions faites par les élèves pendant les six derniers mois. Chacun d'eux en a fait au moins trois. Il serait inutile de reproduire ici les sujets de dix-huit à vingt compositions différentes. Nous n'indiquerons les titres que de quelques-unes d'entre elles : *Préparation du missionnaire; Nécessité de faire des études solides et approfondies pour devenir un héraut de l'Evangile parmi les païens; Quels moyens le missionnaire doit employer pour travailler avec succès une fois qu'il est arrivé au lieu de sa destination; Comment il peut se consoler quand le Seigneur ne lui accorde pas la joie de voir des fruits de ses travaux; La vocation d'Abraham; la conversion de saint Paul; La nouvelle naissance; Le mystère de l'Incarnation*

du Fils de Dieu ; La prière ; La manière de sanctifier le nom de l'Eternel, et *L'humilité du cœur.*

Après cet exposé sommaire des principaux objets sur lesquels devait rouler l'examen, M. le directeur a adressé des questions à chacun des élèves en particulier. L'élève Lemue a été interrogé sur la nature de la philosophie morale de Cicéron, sur la différence qui existe entre cette morale et la morale chrétienne, sur la manière d'écrire de Cicéron, dans ses ouvrages didactiques, comparée avec le style de ses discours oratoires. Après ces questions préliminaires, il a interprété et analysé un paragraphe du premier livre des *Offices.*—L'élève Tendil, qui a interprété ensuite un morceau du Phédon de Platon, a répondu aussi à diverses questions qui lui ont été adressées sur les idées que Socrate se faisait de Dieu, de la vertu, du péché, et de la béatitude des justes après leur mort. La lumière de l'Évangile, qui nous sert de flambeau, et aux rayons de laquelle nous exposons toutes les doctrines humaines, fait pâlir cette philosophie socratique ; on bénit Dieu de ne plus être réduit à se guider, au travers des ténèbres de ce monde, en suivant lès lueurs incertaines d'une raison qui n'a point connu Dieu, et l'on sent le besoin de se presser sur le sein de ce Jésus qui, étant la charité, est aussi la lumière et la vie.—Les frères Bisseux et Mourgue allaient être appelés à expliquer Virgile et Homère ; mais M. le président, craignant que le temps destiné à l'examen ne suffît pas à épuiser les nombreux objets portés à l'ordre du jour, et témoignant du reste la pleine satisfaction que le Comité éprouvait de ce qu'il venait d'entendre, invita M. le directeur à passer à la logique. — Les frères Bisseux et Beuzart répondirent à quelques questions générales sur la logique, son utilité, ses rapports avec les autres branches de la philosophie, et à quelques questions particulières sur les mots, comme signes de nos idées, sur l'origine du langage, et sur les règles d'une bonne division. — L'ordre du jour appelant ensuite l'examen de l'hébreu, M. le directeur fit traduire et analyser à l'élève Tendil le commencement du XXXIIe chap. du Deutéronome, qui contient le cantique de Moïse. Il se proposait d'interroger les autres élèves sur Samuel et la Génèse ; mais encore ici, le Comité craignit que, si on les interrogeait

tous sur la même matière, il ne fallût renoncer à les entendre sur les autres branches qu'ils ont étudiées. M. le directeur fut donc prié d'abréger, et l'on passa à la théologie.—Le cours de dogmatique chrétienne, qui a été dicté et développé dans quatre à cinq leçons par semaine, se divise en deux parties bien distinctes, dont l'une est une espèce d'apologétique du christianisme, et l'autre un exposé des doctrines mêmes de la Révélation. Ce n'est que sur la première partie que l'examen a roulé. Dans les questions qui leur ont été adressées, les frères Lemue, Bisseux, Tendil et Mourgue ont successivement parcouru les points suivans : une révélation est-elle possible ? une révélation est-elle nécessaire ? quels caractères probables peut-on indiquer de cette révélation ? la religion chrétienne possède-t-elle ces caractères, et quelles preuves a-t-on en faveur de sa divinité ? Ils ont ensuite abordé la question des prophéties, des miracles, de l'excellence des dogmes et de la morale de l'Evangile, du caractère et de la vie de Jésus-Christ, des effets et de la propagation du christianisme dans le monde, comme preuves de sa divinité. Une fois la divinité du christianisme prouvée, il s'agissait de savoir si nous possédions cette religion telle que l'avaient prêchée ses premiers apôtres, et quelle foi nous pouvions accorder aux archives qui la renferment. Ici se présentait la question de l'authenticité, de l'intégrité et de l'inspiration des livres du Nouveau-Testament. C'est ainsi qu'après avoir établi l'autorité divine et souveraine de la sainte Ecriture, le chrétien est en droit de demander une soumission pleine et entière à ses déclarations ; et M. le directeur exposera, l'année prochaine, dans une seconde partie, ce qu'elle nous enseigne de Dieu, de l'homme, de ses rapports primitifs avec Dieu dans l'état d'innocence, de la chute, du décret de Dieu à l'égard de l'homme pécheur, de l'exécution de ce décret par Jésus-Christ, de la Rédemption, des moyens par lesquels l'homme peut être rendu participant de la grâce de Dieu, et enfin des secours que le Seigneur lui fournit pour persévérer dans sa communion, une fois qu'il y est entré.

Cette analyse rapide d'un cours de longue étendue a paru plaire à l'assemblée par l'esprit de recherche et d'examen qu'il annonçait autant que par le ton évangélique et l'attachement

aux saines doctrines de la foi, qu'il était difficile d'y méconnaître.

Après l'examen sur la théologie, l'élève Rolland a été invité à lire un fragment d'une composition sur un sujet qui lui avait été donné : *la préparation du missionnaire.* « Pour se préparer convenablement à remplir une si sublime vocation, a-t-il dit, il faut en connaître l'esprit, les devoirs, les obstacles, ainsi que les moyens de la remplir. L'esprit du missionnaire est un esprit de foi, d'humilité, de charité et de renoncement. On a remarqué un morceau sur la différence d'esprit et de but du missionnaire chrétien et du simple philanthrope, écrit avec beaucoup de vérité, et un autre sur le faux zèle, le zèle amer ou fanatique, qui, sous le masque de la vérité, ne cherche qu'à faire des partisans à sa secte ou à son culte particulier, et non pas à convertir les hommes à Jésus-Christ. Comme les autres parties de cette composition n'ont pas été lues, nous nous abstiendrons d'en donner l'analyse. Nous ajouterons seulement qu'elle a édifié autant par l'esprit de piété qui y régnait d'un bout à l'autre, que par le caractère réfléchi et sérieux de son auteur.

Avant que d'entendre la récitation d'une portion de sermon du frère Lemue, par laquelle la séance devait être terminée, l'ordre du jour appelait encore la première classe à faire l'exégèse de l'Epître aux Ephésiens. C'est ce qui a eu lieu, en effet, après que M. le directeur a eu expliqué la nature et le but de cette leçon. On a lu quelques versets du texte sacré qui présentent un sens complet ; ces versets ont été d'abord interprétés, les termes et les locutions en sont expliqués, les difficultés sont écartées ; puis on résume les principales idées contenues dans cette portion de la sainte Ecriture, on en indique la liaison, on les groupe, on les classe, on les réduit à une unité, et l'on obtient ainsi la matière d'une homélie ou d'un sermon biblique. M. le directeur s'est expliqué sur l'utilité de cette méthode. Il pense que la prédication s'est de beaucoup éloignée de sa simplicité primitive, et que, dans la manière généralement en vogue de prêcher de nos jours, il y a, pour le prédicateur, une continuelle tentation de se prêcher soi-même. Il faut en revenir à la Parole de Dieu, l'expliquer, la

développer, en fouiller les richesses, ne donner d'autre cadre à ses discours que les pensées mêmes de l'Esprit-Saint, car le ministre de l'Evangile n'est point tant un orateur qui discourt sur des sujets de dogme ou de morale, qu'un interprète simple et fidèle de la Parole de vie. Ce qui est vrai des ministres en général, doit surtout l'être des missionnaires. Que porteront-ils aux païens, s'ils ne leur portent les richesses incompréhensibles de la grâce de Dieu dans l'Evangile ?

Enfin, restait à entendre le sermon du frère Lemue sur ce passage de saint Jean, I, 14 : *La Parole a été faite chair.* Ce discours, qui annonçait l'habitude de la méditation, était divisé en deux parties indiquées par le texte lui-même. Le Sauveur du monde a été tout à la fois Dieu et homme. Convenance et nécessité de la réunion des deux natures dans la personne du Christ, tel était le thême d'un sermon où les grandes vérités du salut ont été franchement et noblement confessées. Le Sauveur est Dieu, a dû être Dieu, ne pouvait être que Dieu, parce que l'œuvre de la Rédemption qu'il venait accomplir était au-dessus des forces d'une créature, quelque puissante que nous la supposions. Le bienfait de l'existence, le don de l'immortalité sont de funestes présens pour des êtres coupables et condamnés à être bannis de la face de leur Dieu. Le bienfait de la rédemption surpassera donc celui de la création et en grandeur et en importance. Celui qui a accordé aux hommes le premier ne leur accordera-t-il pas le second? Consentira-t-il à transmettre à un autre que lui le soin et la puissance de sauver des créatures perdues? Mais ces créatures perdues, sauvées par un autre que Dieu, devront à Celui-ci amour, respect, obéissance sans bornes, car elles lui devront autant qu'à Dieu, pour ne pas dire plus qu'à Lui. Mais voilà Dieu dépouillé de sa gloire et frustré d'une adoration que nul autre que Lui ne peut recevoir sans qu'il y ait idolâtrie de la part de celui qui la rend, et sacrilége de la part de celui qui la reçoit...... Dailleurs, un Sauveur doit pouvoir entendre, exaucer les prières de toutes les créatures qui ont recours à Lui. Le pourra-t-il s'il n'a pas la toute-science et la toute-puissance comme Dieu? Ces idées, que nous énonçons ici rapidement, ont été développées avec force dans le discours

de M. Lemue; sa seconde partie, qui n'a pas été lue, était relative à l'humanité de Christ.

La séance a été terminée par la lecture d'un cantique sur la vocation du missionnaire, que M. le président a bien voulu communiquer à l'assemblée. Nous n'avons pu obtenir de la modestie de son auteur ce morceau remarquable pour en enrichir nos feuilles; mais nous avons sujet d'espérer que plus tard il paraîtra, avec quelques autres du même genre, dans un recueil spécial.

M. le président, ayant exprimé, au nom du Comité, sa satisfaction pleine et entière sur l'examen qu'il venait d'entendre, M. Soulier, ancien pasteur, s'est levé; et, s'adressant aux élèves, il leur a parlé avec cet accent paternel qui va au cœur; il les a encouragés à marcher en avant, à faire sans cesse de nouveaux progrès, et à trouver, dans les grâces que Dieu leur a accordées, de nouveaux motifs pour redoubler de zèle et d'efforts. Un doux sentiment de gratitude envers le Seigneur était dans tous les cœurs, chacun était ému; les âmes, unies par le doux lien de la foi, de la charité et de l'espérance, s'élevaient d'elles-mêmes vers le ciel; au milieu de ces pieuses émotions, M. le pasteur Monod fils a, dans une fervente prière, rendu grâces à Dieu.

La séance, qui avait été ouverte à deux heures précises, a été levée à cinq heures.

Peut-être est-ce ici le lieu de nous expliquer sur des scrupules qui pourraient facilement s'élever dans l'esprit de quelques personnes. En nous voyant pousser nos élèves dans la connaissance des langues anciennes, en particulier du latin et du grec, nos amis chrétiens nous demanderont sans doute de leur exposer nos principes à cet égard, et de leur faire comprendre quelle convenance et quelle utilité il peut y avoir à instruire des missionnaires dans des langues qu'ils ne parleront jamais. Nous avons entendu nous-mêmes, à cet égard, une objection qui n'est pas sans fondement, et qui aura pu déjà se présenter à plusieurs de nos frères. Au lieu de faire apprendre péniblement à vos élèves le latin, le grec et l'hébreu, pourquoi, nous a-t-on demandé, ne préférez-vous pas leur donner la connaissance des langues vivantes, et, en particulier, de

celles des pays où ils doivent aller ? On n'exigera pas sans doute de nous que nous donnions, dans un journal comme celui-ci, une réponse détaillée et approfondie à une question qui en soulève une multitude d'autres. Car, généralisant d'abord ce que nous avons à dire, il faudrait faire voir de quelle utilité est, en général, pour toutes les carrières, la connaissance des langues anciennes; il faudrait montrer qu'il y a dans leur grammaire une première philosophie, une logique pratique qui imprime, d'une manière inaperçue, dans l'esprit de l'étudiant, les premières règles de l'art de penser ; il faudrait prouver que ce sont elles qui, plus que toutes les autres études peut-être, développent l'intelligence et l'imagination, forment le goût, habituent à juger sainement des choses; il faudrait rappeler ce qui est incontestable, c'est qu'elles nous ouvrent une immense carrière de connaissances, en nous initiant dans toutes les richesses de la philosophie, de l'histoire, de la littérature du monde ancien ; il faudrait dire que, si elles forment l'esprit et l'enrichissent d'une foule de connaissances utiles, elles ne contribuent pas moins à apprendre à écrire, avantage qui n'est point à dédaigner pour des missionnaires appelés à faire part à l'Europe chrétienne, presque entière, de leurs découvertes, de leurs travaux, de leurs expériences et de leurs succès, et qui acquerront ainsi une publicité qui deviendra toujours plus grande. Après cette première réponse, nous pourrions parler, sous le rapport théologique, de l'incontestable utilité de l'étude du grec et de l'hébreu, pour pouvoir consulter, dans la langue originale dans laquelle ils ont été écrits, les documens authentiques de la Révélation divine; et ici encore par l'affinité de la langue grecque et de la langue latine, par le nombre considérable de commentaires, de dictionnaires, d'ouvrages théologiques écrits dans cette dernière langue, nous ferions voir qu'elle est la suivante inséparable des deux autres, et qu'elle entre ainsi dans le trio des langues nécessaires au théologien.

Mais, nous dira-t-on, s'il est des langues plus indispensables pour vos élèves que celles dont vous venez de parler, vous conviendrez pourtant qu'il faut renoncer aux premières, au risque même de perdre les avantages nombreux qu'elles

présentent. Et quelles langues voulez-vous donc qu'ils apprennent chez nous? Les langues des peuples païens, répondrez-vous. Mais encore lesquelles? vous demanderons nous à notre tour. A l'exception des langues turque, arabe, persane, chinoise et sanscrite qui ont une littérature, et dont nous avons des professeurs en Europe, où voulez-vous que nous trouvions des maîtres pour des milliers de dialectes parlés par les innombrables tribus des peuples? Ces langues-là ne peuvent s'apprendre que sur les lieux, et dans les pays où elles sont en usage; et, en donnant à nos élèves la connaissance de langues simples, précises et déjà formées, telles que le sont les langues anciennes, nous les mettons en état, en arrivant dans une contrée païenne, d'en étudier aussitôt le langage avec facilité. Ils ont des principes fixes auxquels ils savent rapporter les nombreuses anomalies qu'ils rencontrent dans des dialectes à peine formés; ils s'expliquent une foule de locutions et de mots par le génie des langues qu'ils connaissent déjà; ils ont une grammaire générale qui leur sert de point de départ et de fil directeur: en un mot, ils ne sont point empruntés ni embarrassés, comme le sont et le seront tous ceux qui n'ont pas reçu une instruction classique.

Il est bien sûr que celles des langues dont on peut acquérir les premières notions sur le Continent, ne seront point perdues de vue et négligées par nous; mais ce n'est guère que, dans la dernière année de leurs études, et lorsque nous avons appris à connaître parfaitement leur caractère, leur tournure d'esprit, leurs dons particuliers et la mesure de leur instruction, que nous pouvons assigner à nos élèves tel ou tel poste parmi les nombreuses stations missionnaires qui couvrent en nos jours le monde. Et voudrions-nous, dans l'incertitude où nous sommes à cet égard, aller les contraindre à étudier au hasard des langues qui ne leur seront d'aucune utilité? Il faudrait, dans ce cas-là, ne leur en point faire apprendre du tout; mais combien ne vaut-il pas mieux, choses égales, donner la préférence à celles dont nous avons cité les nombreux avantages, et dont l'étude a été envisagée de tout temps comme une des branches fécondes de l'arbre de la science, que de les laisser sans instruction à cet égard?

Nous nous expliquerons une autre fois et lorsque l'occasion nous en sera fournie naturellement, sur une autre objection qu'on pourrait nous faire; de donner peut-être une tendance trop scientifique à nos études. Cet article s'étant étendu sous notre plume, plus que nous le pensions d'abord, nous nous voyons forcés de nous arrêter ici. Nous avertirons seulement, en finissant, nos frères et nos amis, que les leçons de mathématiques, de géographie, de sphère et d'histoire profane, commenceront à être données, dans le semestre prochain, aux élèves de la maison des Missions, et que le Comité a tout lieu de se féliciter d'avoir trouvé dans M. Oberlin, l'un des conservateurs de la bibliothèque royale, l'instituteur qu'il désirait pour ces objets.

VARIÉTÉS.

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES

SUR L'ÉTAT ACTUEL DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES (1).

Tout homme qui a réfléchi avec quelque attention sur l'état présent du monde, conviendra sans peine que l'époque où nous vivons est une des plus remarquables qu'ait jamais offerte l'histoire de l'humanité, par la fermentation générale qu'il est facile d'y apercevoir dans le domaine des sciences, de la politique et de la religion.

Il est peu de contrées civilisées où l'on ne remarque une tendance à rechercher l'instruction, et un progrès sensible

(1) Cet article nous a été communiqué par un homme que le poste qu'il occupe et l'étude approfondie qu'il a faite de l'histoire des Missions, ont initié dans le vaste champ des travaux entrepris de nos jours pour la conversion des idolâtres. Le Rév. M. Bickersteth, secrétaire de la Société des Missions de l'Eglise épiscopale en est l'auteur; il nous l'a communiqué à son passage par Paris, en nous permettant d'en faire l'usage que nous jugerions convenable. Ce morceau, écrit avec une rare concision, renferme tant de faits précieux et tant de réflexions judicieuses sur l'œuvre des Missions en général, que nous n'avons pas cru pouvoir lui donner une trop grande publicité.

dans les lumières. On fait tout pour rendre la science populaire ; on établit des communications entre les différens pays ; on forme des associations sans nombre : les artistes, les littérateurs, les philosophes, les philanthropes, se sont rapprochés ; ils veulent tous, dans leur sphère et selon leurs moyens, travailler à l'amélioration de l'espèce humaine.

Le même zèle s'est déployé dans l'Église de Christ. Les chrétiens de toutes les classes et de toutes les dénominations font, de nos jours, des efforts prodigieux pour répandre la connaissance du christianisme dans l'univers entier ; et leurs travaux ont déjà été couronnés des plus réjouissans succès.

Nous aimerions à esquisser, en traits généraux, le tableau de cette époque brillante de l'Église chrétienne, et à indiquer les causes qui l'ont insensiblement amenée. Pour cet effet, nous considérerons :

I. *Les progrès de la connaissance de Dieu dans le monde ;*

II. *Les moyens dont Dieu s'est servi pour répandre cette connaissance.*

I. Retraçons donc d'abord brièvement l'histoire de la renaissance de l'esprit de piété et de charité dans l'Église protestante. Nous distribuerons, dans quelques articles distincts, tout ce que nous avons à dire là-dessus.

1. *La vraie condition du monde païen est beaucoup plus généralement connue qu'elle ne l'était autrefois.* Des incrédules, trompés par de fausses apparences, avaient exalté, dans leurs écrits, la simplicité de mœurs, l'esprit de bienfaisance et les nobles vertus de l'homme naturel, privé de l'influence de l'Évangile. S'aidant de tous les charmes de l'esprit et de l'imagination, ils avaient fait des peintures tellement séduisantes de l'innocence et du bonheur de plus d'un peuple païen, que, loin de prendre pitié des nombreuses misères de ces hommes *qui sont sans Dieu et sans espérance au monde,* et de voler à leur secours, on eût été tenté d'envier leur sort, et d'échanger sa condition contre la leur. Mais des faits ont bientôt dissipé ces brillantes illusions : on a voyagé ; on a visité le monde païen, on a appris à le connaître, et l'on s'est convaincu qu'il était en proie à toutes les misères qui sont la suite du péché. Ce sont surtout les habitans des Indes-

Orientales qu'on avait cherché à représenter comme pouvant offrir l'image la plus parfaite de la civilisation ; de la culture, du bonheur et de la moralité. Et que sont-ils par le fait, ces Indous tant vantés ? Une nation d'esclaves flatteurs, que le seul principe de la crainte a rendus doux et réservés à l'extérieur, mais qui, dans le fond de leurs cœurs, ne méditent que la ruse, et cherchent, par les moyens les plus adroits, à tromper tous ceux avec qui ils sont en relation. Leur caractère moral est dégradé à un point sans exemple. Feu l'évêque Héber a dit : « Je n'ai jamais trouvé d'hommes qui montrent tant de « bassesse dans le caractère, et qui laissent apercevoir si peu « de honte lorsque leurs perfidies sont dévoilées, que les In-« dous. Ils ne sont pas susceptibles d'être émus de compassion « à la vue des maux de leurs semblables, alors même qu'ils « sont de leur caste ou de leur famille ; ils ne leur témoignent « aucun intérêt dans le malheur, ni par des paroles, ni par des « actions. Leur manière de vivre ordinaire est aussi licencieuse « qu'il est possible ; et il n'y a pas de pays sauvage où l'on « verse le sang avec moins de répugnance. » Un directeur de la compagnie des Indes-Orientales, feu M. Grant, parlant de la généralité de la corruption chez les Indous, et la comparant avec celle qu'on trouve dans les pays chrétiens, a dit qu'elle était, à la lettre, *en raison directe de la différence de couleur des deux races.*

On ne peut plus révoquer en doute, de nos jours, leur pratique constante de brûler les veuves. Des documens officiels, soumis périodiquement au parlement britannique, prouvent clairement que cette détestable coutume n'a point été abolie, et que des centaines de veuves sont encore, toutes les années, brûlées vives sur les bûchers funèbres de leurs maris morts, comme un sacrifice agréable à Dieu.

Ces faits sont aujourd'hui connus ; et les pauvres habitans de nos campagnes sont maintenant plus instruits de l'état du monde païen, que les professeurs et les philosophes ne l'étaient naguère dans nos universités. On sait aussi calculer l'étendue effrayante des ténèbres du paganisme. En portant la population de notre globe à huit cent millions d'âmes, on évalue le nombre des chrétiens à *deux cent millions ;*

Celui des juifs, à *cinq millions;*

Celui des mahométans, à *cent millions;*

Celui des idolâtres, à *quatre cent quatre-vingt-quinze millions.*

Eh bien! il n'y a que quelques années que l'Eglise protestante ignorait un fait aussi affligeant que celui-ci : que *six cent millions* de nos semblables vivent sur la face de la terre, sans espoir, sans Christ et sans Dieu. Mais aujourd'hui, beaucoup de milliers de personnes le savent, en gémissent, et prient.

2. *Le devoir d'envoyer l'Évangile aux païens est beaucoup plus généralement reconnu qu'autrefois.* Quand l'esprit des Missions se ranima dans l'Église protestante, au commencement de ce siècle, qui pourrait peindre l'état de torpeur et d'indifférence contre lesquelles il eut à lutter, et redire les objections dérisoires avec lesquelles on accueillit ses premiers efforts? Les chrétiens généreux qui s'élancèrent les premiers dans cette carrière furent regardés avec un œil de pitié, pour ne pas dire de mépris. On envisagea leur entreprise comme téméraire et chimérique, on douta complètement de sa réussite; et ceux qui se montrèrent le plus doux dans leurs jugemens, à l'égard des missionnaires et des Sociétés qui les envoyaient, crurent être très-modérés, en ne considérant l'œuvre des Missions que comme l'erreur d'un zèle louable, mais peu éclairé.

Combien les choses ont changé, sous ce rapport, et quels pas l'on a faits généralement vers des idées plus conformes aux principes du christianisme! Tout homme éclairé et pieux compte, maintenant, au nombre des devoirs qui lui sont imposés par l'Évangile, celui de contribuer à l'œuvre des Missions. Le gouvernement de la Grande-Bretagne a recommandé à tous les ministres de la religion, et, par eux, à tous les membres de leurs paroisses, de s'occuper activement de la propagation de l'Évangile dans les Indes-Orientales. Pour coopérer à la même entreprise, des évêques ont été établis dans les deux hémisphères; et les chrétiens qui sont dignes du beau nom qu'ils portent s'efforcent de seconder des vues aussi nobles, en déposant entre les mains de telle ou telle Société les secours qu'ils destinent à cette œuvre excellente.

On peut presque dire que c'est l'Église protestante en masse qui est entrée, de nos jours, dans la carrière des Missions, tant les Sociétés et les instituts missionnaires se se sont rapidement multipliés en Hollande, en Allemagne, en Prusse, en Danemarck, en Suède, en France, en Suisse et en Amérique.

3. *Au milieu de tant de zèle et de travaux pour la conversion du monde, les juifs n'ont pas été oubliés.* Quelle avait été, jusqu'à notre époque, la conduite des nations chrétiennes à l'égard des juifs, si ce n'est une longue suite d'oppressions et d'insultes ? Les siècles se sont écoulés avec une rapidité prodigieuse; et, dans tous les pays, cette malheureuse nation a été avilie et tournée en ridicule. Aussi long-temps que le reproche d'une pareille conduite pesait sur l'Église chrétienne, quelle espérance pouvait-on concevoir pour son agrandissement et sa prospérité? Elle devait nécessairement languir et se résoudre à demeurer isolée; car quel Israélite eût voulu venir grossir le nombre des enfans d'une Église qui persécutait ses frères ? Mais Dieu soit béni ! les temps ont changé. Des Sociétés ont été formées dans le but d'amener les juifs à la connaissance de l'Évangile; des juifs ont été convertis, et des juifs convertis prêchent maintenant Jésus-Christ crucifié à leurs frères encore incrédules.

4. *La Parole de Dieu a été répandue au loin, dans les principales langues du monde connu.* C'est ici un fait important dans l'histoire de la propagation du christianisme; et qui peut en calculer les innombrables et précieuses conséquences pour l'avenir? Dans l'espace de *mil huit cents ans*, c'est-à-dire depuis l'origine de l'Église chrétienne, la Parole de Dieu n'avait pas été imprimée en plus de *quarante-sept* langues. Pendant les *vingt-cinq dernières années*, elle a été imprimée ou traduite en *quatre-vingt-dix-sept* nouveaux langages. Conséquemment, dans un *quart de siècle*, on est parvenu, par des moyens extraordinaires, à disséminer l'Écriture-Sainte dans le monde, en *cent-quarante-quatre* langues, ce qui est trois fois plus, dans le quart de siècle qui vient de s'écouler, que dans les dix-huit siècles précédens.

Combien il est merveilleux, ce progrès rapide fait dans la connaissance des langues ! Le premier don apparent qui fut

répandu sur les apôtres, le jour de la Pentecôte, fut le don des langues. La multitude assemblée devant les apôtres, dans Jérusalem, entendit alors proclamer, dans une grande quantité de langues, les louanges du Seigneur. On peut dire que Dieu fait, de nos jours, une œuvre pareille, en facilitant à ses serviteurs la connaissance des différens idiomes des nations de la terre, et en mettant à leur portée les inappréciables bienfaits de l'imprimerie; et cette œuvre, pour n'être point miraculeuse, n'en est pas moins grande et admirable à nos yeux! Voilà le chemin frayé à une libre circulation de la Parole de Dieu dans tout le monde; voilà, pour les missionnaires, un puissant moyen d'acquérir, en beaucoup moins de temps, la connaissance de tant de dialectes rebutans et difficiles; voilà, pour les idolâtres, une excellente préparation à leur instruction future; voilà une semence remplie de germes féconds, et qui ne peut manquer de produire une moisson abondante!

5. *Un grand nombre d'enfans païens jouissent des bienfaits de l'instruction.* On a même poussé très-loin leur éducation chrétienne, et les écoles se sont multipliées de toutes parts. Là où, trente ans auparavant, on comptait à peine une école chrétienne, il s'en trouve maintenant plus de cent. Dans les seules Indes-Orientales, *cinquante mille* enfans reçoivent journellement l'instruction de la bouche de missionnaires ou de maîtres indigènes, sous la direction d'une Société de Missions. On peut évaluer approximativement à *cinquante mille* autres enfans le nombre de ceux qu'on instruit dans d'autres contrées païennes. L'éducation des filles, qu'on regardait, il n'y a pas plus de cinq ans, comme impraticable dans les Indes-Orientales, est maintenant en pleine vigueur dans ce pays, où elle a déjà rapporté de beaux fruits; les écoles de ce genre s'accroissent de jour en jour, et déjà l'on n'y compte pas moins de *trois mille* jeunes filles.

Qui pourrait calculer tout le bien qui résultera, pour la génération future, de cette jeunesse élevée dans des principes évangéliques et dans des habitudes chrétiennes? Chacun de ces enfans deviendra, par la grâce de Dieu, une lumière qui dissipera peu à peu les ténèbres qui l'entourent, et qui pénétrera à la fin jusque dans les réduits les plus obscurs de la

superstition païenne. Les écoles chrétiennes sont autant de phares placés sur les côtes dangereuses de l'idolâtrie, et qui, au milieu de la profonde obscurité du paganisme, éclairent les marins égarés, et les dirigent vers le port de la vérité, du salut et de la paix.

6° *Des prédicateurs indigènes ont été appelés à l'exercice du ministère évangélique parmi leurs compatriotes.* C'est ici un autre phénomène qu'il faut signaler, parce qu'il peut avoir les plus heureux résultats. Quand on jette les yeux sur l'étendue immense de la tâche que les Sociétés de Missions ont à accomplir, il est difficile de se persuader qu'avec la meilleure volonté et le plus généreux dévouement elles puissent jamais fournir un nombre assez considérable d'ouvriers pour occuper toutes les parties de la vigne du Seigneur. En ne comptant qu'*un* seul instituteur pour *mille* idolâtres, il nous faudrait déjà *six cent mille* missionnaires. Où se les procurer? Il n'y a pas fort long-temps que le nombre des prédicateurs indigènes était extrêmement peu considérable. Maintenant, dans la presque totalité des stations missionnaires, les trois quarts au moins des personnes qui se vouent à l'enseignement sont nées dans le pays même, de sorte qu'on peut évaluer à mille, à peu près, le nombre des instituteurs indigènes employés soit à la prédication, soit à la conduite des écoles dans les pays païens. Les travaux de ces jeunes apôtres ont été abondamment bénis, et c'est par leur instrument qu'un grand nombre de conversions ont eu lieu. Les successeurs immédiats de Jésus-Christ nous ont donné, les premiers, par leur exemple, l'idée de former ainsi des missionnaires indigènes; car, dans tous les lieux où ils arrivaient, et où, par la grâce de Dieu, ils fondaient des Églises, ils avaient soin d'y former eux-mêmes au ministère de la Parole les jeunes chrétiens en qui ils reconnaissaient les dons particuliers de l'Esprit de Dieu pour ce saint emploi. C'est ainsi qu'un Luc, un Timothée, un Tite, un Apollos, un Epaphras, un Epaphrodite, et un grand nombre d'autres, devinrent les compagnons d'œuvre des apôtres, et leur aidèrent puissamment, soit à fonder de nouvelles Églises, soit à affermir les anciennes. Tel qu'un grain de blé dont le produit, de nouveau confié à la terre, se multiplie tellement, qu'il devient

peu à peu le germe d'une immense moisson, ainsi le produit *de cette poignée de froment qui a été semée au sommet des montagnes rendra dans la suite un son pareil à celui du Liban.*

On voit, de jour en jour davantage, s'élever, sur le sol païen, des séminaires et des colléges où de jeunes païens convertis, et d'une piété reconnue, sont préposés à la vocation de ministres de la Parole de vie. Le nombre des prédicateurs qui sortent de ces pépinières d'évangélistes est considérable, et le deviendra toujours plus.

7. *On a rassemblé des congrégations composées d'idolâtres convertis, et on leur a bâti des temples.* Au commencement de ce siècle, on ne comptait qu'un très-petit nombre de ces congrégations. Maintenant, par la miséricorde de Dieu, on en trouve cent-soixante environ dans les seules Indes-Orientales. Si l'on ajoute à celles-ci toutes les Églises fondées dans les autres parties du monde païen, on peut, sans hésiter, évaluer à cinq cents au moins les congrégations chrétiennes qui ont été tirées du sein de l'idolâtrie. Dans ces assemblées, Jésus-Christ est constamment proposé comme le seul fondement sur lequel des créatures pécheresses puissent appuyer leur salut. D'un sabbat à l'autre sabbat, on ne cesse de proclamer cette grande vérité, qu'*Il est venu dans le monde pour sauver les pécheurs.* Au milieu de pareilles congrégations, jamais la doctrine d'un Sauveur crucifié n'est annoncée en vain; elle se trouve être là, comme partout, *la puissance* même *de Dieu, pour le salut de tous ceux qui croient.* C'est le levain qui, mêlé avec la pâte, ne cesse pas d'agir qu'il n'en ait fait lever la masse tout entière.

Partout où ces congrégations ont été recueillies, on leur a érigé des temples ou des oratoires. Ce sont là, pour ainsi dire, les signes extérieurs du christianisme. De même que, dans notre heureuse patrie, le clocher élevé ou le dôme imposant annonce une ville chrétienne, et que le son des cloches de nos églises publie le sabbat de l'Éternel, ainsi plus d'un édifice sacré, plus d'une cloche harmonieuse, surprennent délicieusement le voyageur européen au milieu des contrées païennes, et prédisent le temps où la terre entière se réjouira d'être chrétienne, et de voir généralement observé le jour du Seigneur.

Cependant, nous voulons bien l'avouer, si nous ne pouvions produire d'autres preuves des progrès du christianisme dans le monde païen, que ces signes extérieurs et cette profession publique d'une religion qui a son siége dans le cœur, nos assertions seraient insuffisantes, et ne pourraient satisfaire le lecteur chrétien. Il lui faut quelque chose de plus; il lui faut des monumens de la puissance agissante de l'Évangile, dans la conversion des âmes et dans la sainteté de la vie : c'est pourquoi nous nous empressons d'ajouter :

8. *Qu'un grand nombre d'idolâtres ont été réellement convertis à la foi chrétienne.* On peut affirmer aujourd'hui, en toute vérité, que les causes dont je viens de parler ont produit la conversion de plusieurs milliers d'idolâtres dans les différentes parties du globe, dans l'Afrique occidentale et méridionale, dans les Indes orientales et occidentales, dans les îles de la mer du Sud, et en Amérique; que déjà il est mort dans la foi en Jésus-Christ, et dans la douce espérance d'une vie immortelle, un grand nombre de ces païens convertis, et qu'une multitude de tout rang et de tout âge honore présentement la profession du christianisme par une vie toute sainte. On n'évalue pas à moins de *cent vingt mille* le nombre des convertis qui, sous la direction des Sociétés de Missions, jouissent du privilége d'entendre prêcher l'Évangile; plusieurs d'entre eux ont donné des exemples de piété et de vertu chrétienne tellement évidens, qu'on pourrait à bon droit les proposer pour modèles aux chrétiens de nos contrées. Cependant, sans les missionnaires qui sont allés leur porter la Parole de vie, que seraient, à l'heure qu'il est, ces infortunés païens, sinon les esclaves de l'erreur, et le jouet de toutes les misères ?

Que leur sort est changé maintenant! Ils jouissent de la paix que procure l'Évangile à ceux qui croient en Jésus-Christ; ils ont une règle sûre de conduite qui dirige leurs pas dans le sentier de la vie, ils connaissent la vraie consolation dans les maux et les afflictions, et l'espérance qui remplit leur cœur, les inonde de joie déjà dans ce monde; que sera-ce lorque, changée en vue, leur foi les transportera dans les bras de ce Sauveur en qui ils ont cru, et qu'ils ont aimé, et où ils goûteront toutes les délices d'une félicité pure et sans fin. Réfléchissons un instant à l'influence que peuvent avoir, sur sa

famille, sur ses voisins, sur ses compatriotes, l'exemple et les travaux d'un seul converti, et nos cœurs se livreront à la plus douce espérance pour l'avenir, et ils béniront le divin Sauveur qui a fait prospérer, jusqu'à présent, au-delà de tout ce qu'on aurait pu attendre, les travaux de ses faibles et indignes serviteurs.

Mais nous avons encore à examiner:

II. *Les moyens qui ont produit de pareils résultats.*

Si nous ne voulions regarder qu'aux causes naturelles et politiques qui ont amené l'heureuse révolution religieuse que nous avons essayé de décrire, nous nous contenterions de parler de l'autorité et de l'influence que donnent aux nations chrétiennes, sur les idolâtres, la politique, la civilisation, l'art militaire, le commerce; nous ferions remarquer en particulier la position favorable où se trouve l'Angleterre qui, par le moyen de ses consuls et de ses agens dans les différentes parties du monde, sait s'ouvrir partout des communications; nous parlerions de ces colonies qu'elle entretient sur les côtes de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique; de ces voyageurs qui parcourent en son nom tous les pays, et de ces vaisseaux qu'elle envoie jusqu'aux extrémités de la terre; nous mettrions en ligne de compte le crédit et la puissance que lui a obtenu la supériorité de son commerce et de ses manufactures, et la prééminence qu'elle possède maintenant, sous ce rapport, sur toutes les puissances européennes; et, considérant que Dieu a déposé ces énergiques moyens d'action entre les mains de la nation, au milieu de laquelle il a réveillé en même temps, avec le plus de force peut-être, l'esprit religieux et le zèle pour la propagation de l'Évangile, nous admirerions la sagesse de la Providence qui a fait concourir ainsi mille causes réunies à l'accomplissement de ses adorables décrets.

Toutefois, qu'on se garde de penser que ce soient ces moyens, et ces moyens seuls, qui aient opéré immédiatement le changement religieux et moral, survenu dans plus d'une nation païenne, pendant les années qui viennent de s'écouler. Non, ce n'est point aux plans des grands hommes d'état, ce n'est point aux combinaisons des habiles politiques, ce n'est point aux spéculations du commerce, ce n'est point à la force des armes qu'il faut attribuer la propagation de l'Évangile en nos

jours. Dieu seul, en répandant son Esprit sur les travaux de ses serviteurs, et sa bénédiction sur les moyens qu'il avait lui-même choisis, a pu accomplir une œuvre qui surpasse infiniment toutes les forces humaines. Il a mis en usage, pour parvenir à ce but, des moyens de tout temps dédaignés et méprisés par le monde. Des missionnaires humbles et ignorés sont partis en son nom, et dans la force du Christ. Bravant le mépris et la honte, abandonnant tout ce qu'ils avaient de plus cher ici-bas, ils sont allés prêcher l'amour de Dieu à un monde d'idolâtres, ils ont supplié les païens de se réconcilier avec leur Créateur, qui leur offrait sa grâce en son Fils, et voilà, il y a eu des âmes sauvées par leurs prédications.

On ne peut point contempler, sans éprouver un transport d'admiration, l'immense étendue de terres et de mers que parcourent en tous sens, dans ce moment, les missionnaires chrétiens, pour s'acquitter du message de paix dont ils sont porteurs. Il n'y a vraisemblablement pas un seul jour de l'année, où quelque serviteur de Christ ne traverse les mers pour se rendre à sa destination. Le soleil ne se couche jamais à l'un des bouts de l'horizon, sans avoir éclairé les travaux des missionnaires. Du levant au couchant, du nord au midi, de la Chine au Mexique, du Groënland à la Nouvelle-Zélande, les hérauts du salut répandent la Bible ou prêchent l'Évangile. L'air est ébranlé par les accens de la voix de ceux qui annoncent les bonnes nouvelles, et par les cantiques des âmes fidèles qui ont cru à leur Parole. Le doux nom de Jésus se fait entendre dans l'école de la mission, auprès du lit des malades et des mourans, dans les carrefours et le long des chemins, et partout il devient un baume salutaire qui guérit les maladies morales de l'humanité.

Mais par quels moyens enfin les missionnaires ont-ils été mis en état de se répandre ainsi dans toutes les parties du monde? Disons-le, c'est par des moyens que les grands et les sages du monde n'estiment guère : des Sociétés religieuses ont été fondées, une union volontaire s'est établie entre des chrétiens bienfaisans et dévoués à la cause de leur Dieu; ceux-ci ont cherché à attirer, sur les travaux des Sociétés de Missions, l'attention et l'intérêt des personnes qui les entourent; ils ont mis de l'empressement à recueillir, pour ces Sociétés, des

fonds proportionnés à la grandeur des dépenses qu'elles avaient à faire, et ainsi, peu à peu, on a vu se consolider cette entreprise des Missions Évangéliques, dont l'accroissement doit toujours aller en augmentant. Sur le Continent, ce sont les Églises protestantes qui ont pris l'initiative. Dans la Grande-Bretagne, cette œuvre de charité a été commencée par deux Sociétés nées au sein de l'Église anglicane : *la Société pour la propagation de la connaissance chrétienne*, et celle *pour la propagation de l'Évangile.* Ces Sociétés, unies par leur but et leur esprit, ont été fondées par des hommes d'un mérite et d'une piété au-dessus de toute contestation. Pendant près d'un siècle elles ont lutté avec un courage et une persévérance sans exemple, au milieu d'un abandon presque général. Dès-lors, des chrétiens de toutes les dénominations ont mis la main à l'œuvre. On compte, tant en Europe qu'en Amérique, *cinquante Sociétés religieuses*, en pleine activité, occupées, soit à répandre l'instruction parmi la jeunesse, soit à disséminer les saintes Écritures, soit à mettre en circulation de bons écrits religieux, soit à propager l'Évangile dans le monde. Elles cherchent toutes à exciter l'intérêt, en faisant prêcher des sermons sur le but et l'excellence de leurs travaux, en tenant des assemblées publiques, en rendant compte de leurs opérations, en répandant de tous côtés et avec profusion, des journaux périodiques sur l'histoire des Missions; et, de cette manière, elles se voient en état de recueillir et de dépenser annuellement *cinq cent mille livres sterlings* (12,500,000 fr.).

L'importance de pareils efforts, dirigés par la maturité d'une sagesse éprouvée, et soutenus par la puissance d'une union qui se fortifie de jour en jour davantage, est difficile à apprécier et à décrire. L'histoire des Missions a offert, dans les temps passés, plus d'un exemple d'individus qui se sont avancés seuls dans la carrière de la propagation de l'Evangile. Les Mayhew, les Eliot, les Brainerd n'ont certainement pas travaillé en vain; et qui pourrait ne pas admirer leurs apostoliques succès? Mais, faute d'avoir été soutenus par des Sociétés de Missions expressément établies dans le but de répandre la connaissance du christianisme parmi les idolâtres, on a vu leurs travaux interrompus après leur mort; et, quoiqu'ils eussent converti grand nombre d'âmes à l'Evangile, quand

une fois la génération qu'ils avaient instruite eut passé, il se trouva que le résultat de leurs efforts se réduisait à bien peu de chose, et qu'ils n'avaient pas beaucoup contribué à donner une grande extension à l'Evangile, dans la contrée qui avait été le théâtre de leur ministère. Mais aujourd'hui, la sainte coalition des chrétiens donne à l'œuvre des Missions plus de tenue, de suite et de consistance. La perte d'un missionnaire n'entraîne plus la ruine d'une Mission; un ouvrier n'est pas plus tôt mort qu'il est déjà remplacé par un frère qui arrive à temps pour continuer son œuvre; et, tous les jours, de nouveaux missionnaires se mettent en route, qui vont ou poursuivre ou consolider les travaux entrepris par leurs prédécesseurs.

Il y a une douceur toute particulière à contempler la chaîne qui unit, dans cette belle œuvre, les chrétiens entre eux. Tous ensemble, seigneurs et évêques, nobles et ecclésiastiques, négocians et fermiers, hommes d'affaires et paysans, jeunes et vieux, riches et pauvres, veulent contribuer, selon leurs moyens, à faire prêcher aux païens les richesses incompréhensibles de Christ.

Les progrès de cette entreprise dépendent tellement, humainement parlant, des efforts et de l'union spirituelle dont nous venons de parler, que si de généreuses contributions cessaient d'être fournies aux Sociétés des Missions, les missionnaires cesseraient, par cela même de se répandre dans le monde; s'ils cessaient de se répandre, les travaux que nous avons cherché à retracer seraient indéfiniment suspendus; les congrégations chrétiennes, rassemblées parmi les païens, se dissoudraient bientôt, faute de prédicateurs; les instituteurs indigènes ne seraient plus mis en activité, les écoles se détruiraient, la Bible ne circulerait plus qu'avec lenteur; le zèle se refroidissant, le devoir de coopérer à l'œuvre des Missions ne frapperait plus par sa sainteté et son importance, et nous rentrerions peu à peu dans l'indifférence, dans l'apathie, et dans le silence sépulcral des siècles passés.

Mais, plutôt que les travaux des missionnaires soient continués, qu'ils soient poussés avec une nouvelle vigueur, et l'on verra les espérances les plus brillantes réjouir l'Eglise de Dieu; la vérité, étendant partout son doux empire, triomphera vic-

torieusement des déplorables erreurs qui pèsent encore sur la pauvre humanité, et le règne de la justice et de l'amour, de la paix et du bonheur couvrira de son sceptre paternel toutes les nations de la terre.

Chrétiens! nous vivons à une époque extraordinaire; nous vivons dans des temps où un simple particulier peut faire, pour l'extension du royaume de Jésus-Christ, plus que n'auraient pu faire, il y a quelques siècles, des hommes d'état, des empereurs, des royaumes. Ces temps, en nous imposant de grands devoirs, des obligations sacrées, nous assurent de brillans priviléges. Voyez de quelles prérogatives, et en même temps de quelle responsabilité Dieu vous a chargés. Acceptez joyeusement les unes, et acquittez-vous consciencieusement de l'autre : oui, acquittez-vous de la dette que vous avez envers Dieu, en employant à sa gloire et à l'avancement de son règne béni les moyens qu'il vous a confiés dans ce but.

Chrétiens! vos progrès dans la connaissance et la pratique du christianisme sont-ils en raison de ceux que l'Évangile fait dans le monde? Lisez-vous avec plus de dévotion et de persévérance la Parole de votre Dieu? Avancez-vous dans la science de Jésus-Christ et de Jésus-Christ crucifié?... Ne souffrez pas que les idolâtres des pays éloignés vous fassent honte, et qu'ils s'élèvent en condamnation contre vous au jour du jugement. Que leur conversion vous arrache à votre apathie, et vous engage à vous assurer la grâce d'une bonne mort, d'une mort chrétienne, après les travaux et les combats d'une vie de vigilance, de prière et de charité.

Chrétiens! une multitude de nations soupirent en ce moment après la prédication de l'Évangile. Nombre de missionnaires n'attendent que l'ordre du départ : ordonnez-le, ce départ, en joignant vos aumônes, vos prières, vos efforts à ceux de vos frères en Christ; associez-vous à cette généreuse entreprise d'une charité universelle; et que vos dons, secondant le zèle de tant de ministres fidèles qui brûlent de s'enrôler sous la bannière de la croix, leur fournissent le moyen de parcourir le monde, afin que la connaissance du Seigneur couvre bientôt la terre, comme les eaux de la mer couvrent le fond de ses abîmes.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

SOUVENIRS
DES MISSIONS ANCIENNES.

Notice sur la vie et les travaux de David Brainerd, missionnaire parmi les Indiens de la Nouvelle-Jersey et de la Pensylvanie, dans le milieu du dix-huitième siècle.

(1er article.)

Un profond penseur, qui savait apprécier à leur juste valeur toutes les gloires auxquelles peuvent aspirer les hommes, parce qu'il s'était élevé lui-même à la hauteur des plus sublimes intelligences par son immortel génie, Pascal, disait qu'il y a trois ordres de grandeur dans lesquels on voit vivre et se mouvoir les héros de la race humaine. La première classe est celle de ces fameux capitaines qui ont étonné le monde par la force de leur bras et la rapidité de leurs conquêtes; ils ont pour juges de leurs exploits la multitude toujours admiratrice empressée de l'éclat charnel des pompes humaines. La seconde est celle de ces esprits rares et puissans qui, par l'énergie de leur intelligence, ont reculé les bornes des connaissances humaines, et ont enrichi notre expérience des découvertes utiles qu'ils ont faites dans les sciences et dans les arts; la grandeur de ceux-ci n'est vraiment connue que des esprits supérieurs qui les comprennent, parce qu'ils ont parcouru la même carrière qu'eux. Enfin, comme il y a une gloire de la chair et une gloire de l'esprit, il y a aussi une gloire qui n'est propre qu'à la charité, et cette dernière est d'un tout autre ordre que les deux premières. « La distance des corps aux esprits est infinie, mais la dis- « tance des esprits à la charité est infiniment plus infinie, « car elle est surnaturelle. Tous les corps, le firmament, les « étoiles, la terre et les royaumes ne valent pas le moindre « des esprits; et tous les corps, et tous les esprits ensemble « et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mou- « vement de charité. Ceux qui ne sont que dans les grandeurs

« charnelles ne peuvent admirer les grandeurs spirituelles, « car ils n'en connaissent pas la valeur; et ceux qui ne sont « que dans les grandeurs spirituelles, ne peuvent admirer la « gloire de la charité, parce qu'elle leur est étrangère (1). »

C'est dans ce dernier ordre de gloire, qui n'est connu et apprécié que de Dieu, des anges et de l'Eglise, qu'a paru Jésus-Christ, qu'ont paru les apôtres, qu'ont paru les saints, qu'a paru Brainerd. Ils n'ont étonné le monde, ni par des conquêtes, ni par des découvertes dans les sciences; mais ils ont aimé, ils ont été saints et justes, ils ont consacré leur vie à faire le bien, et ils n'ont voulu avoir pour témoins de leurs œuvres que Dieu et leur conscience.

David Brainerd naquit à Haddam, dans le comté de Hertfort, Connecticut, le 20 avril 1718, d'une famille qui, depuis plusieurs générations, fournissait à l'Eglise du Seigneur de pieux et zélés ministres. Son père, Ezéchias Brainerd, était un des conseillers de sa majesté britannique, et sa mère était fille d'un pasteur de Haddam, qui mourut comme un vaillant soldat de Jésus-Christ, les armes à la main, un moment après être descendu de la chaire et avoir annoncé à son troupeau la Parole de vie. Les pieuses leçons que notre missionnaire reçut dans son enfance de la bouche de ses parens, jointes à une extrême délicatesse de conscience, et à un esprit naturellement porté à la réflexion, lui donnèrent de bonne heure cette connaissance et ce sentiment de sa misère, qui toujours sont les annonciateurs et les précurseurs de la grâce de Dieu. Jusqu'à l'âge de vingt et un ans, il vécut ainsi inquiet, triste et mécontent de lui-même; et, quelque effort qu'il fît pour soulager sa conscience par son exactitude à remplir ses devoirs, par une vigilance attentive sur lui-même, par un usage régulier de la prière et la lecture de la Parole de Dieu, toujours il se sentait condamné par cette loi spirituelle et sainte qu'il cherchait à accomplir, et dans chacun des préceptes de laquelle il lisait un arrêt de mort. Il eut recours à mille moyens pour dissiper la mélancolie sous le poids de laquelle son âme languissait et perdait de plus en plus toute son énergie, mais

(1) Pascal, *Pensées sur Jésus-Christ.*

en vain; Dieu seul pouvait le délivrer de ces détresses, et, en lui révélant la nature et l'excellence du salut qu'il a acquis aux hommes par le sacrifice parfait de son Fils unique, lui donner cette paix après laquelle il soupirait depuis si long-temps. Enfin l'heure du salut sonna pour lui; et, après bien des années passées dans une profonde obscurité et des combats intérieurs presque continuels, le soleil de justice se leva pour éclairer son âme. Un jour qu'il était sorti pour laisser respirer, sous la voûte du ciel et au milieu des œuvres du Créateur, cette âme qui se refusait à être consolée, un rayon de la grâce divine vint percer le voile qui lui avait caché jusqu'alors les richesses de la grâce de Dieu dans la rédemption qui est en Jésus-Christ. Il put contempler avec délices, et en sentant qu'il en était lui-même l'objet, la grandeur de l'amour divin dans le don que Dieu a fait au monde, de son Fils unique. Il reçut Christ par la foi; et, renonçant pour toujours à chercher son salut en lui-même, il ne plaça plus sa confiance que dans Celui qui nous a été fait de la part de Dieu sagesse, justice, sanctification et rédemption. « Je demeurai, » nous dit-il lui-même, en nous retraçant ce moment solennel de sa vie, « je demeurai stupéfait d'étonnement et d'admiration. Mon âme était « réjouie d'une joie ineffable et glorieuse. Avoir un pareil « Dieu, un Dieu si grand, si puissant, si aimable, si glorieux, « l'avoir pour Sauveur et pour Maître à toujours me semblait « une félicité inénarrable, et je fus tellement saisi et do- « miné par ce sentiment de joie, que j'oubliai pour un mo- « ment que j'étais au monde, et je me crus transporté dans les « demeures de l'éternelle béatitude (1). »

(1) Quels que puissent être les sentimens de nos lecteurs sur les *conversions subites*, nous n'avons pas cru devoir leur cacher cette circonstance importante de la vie de Brainerd. Nous-mêmes nous avons, en général, peu de foi aux extases et à ces révélations particulières et merveilleuses par lesquelles plusieurs personnes prétendent avoir été converties, car nous pensons qu'il est possible que l'imagination joue un grand rôle dans de pareils momens. Cependant nous faisons une grande différence entre les individus; et, quand nous entendons des hommes comme Brainerd, dont toute la vie a été une communion habituelle avec Dieu, et un renoncement absolu au monde, nous assurer qu'ils ont éprouvé telle ou telle manifestation de la grâce, nous les croyons, car leur vie nous est une preuve de la vérité de ce qu'ils nous disent.

Depuis ce moment, Brainerd résolut de se consacrer au service du Seigneur dans le ministère de la Parole, et il entra à cet effet au collége de Yale, en septembre 1739. Les trois années qu'il y passa marquèrent dans sa vie; le Seigneur lui fit faire là des découvertes humiliantes qu'il n'oublia jamais; et sans doute qu'une pareille discipline lui était devenue nécessaire, car les grâces spirituelles qu'il avait reçues de son Sauveur, et les progrès rapides qu'il faisait dans les études et dans la vie chrétienne qui abondait de plus en plus dans son jeune cœur par la puissance du Saint-Esprit, lui eussent peut-être fait oublier sa misère, si le Dieu qui l'avait élu comme un vase d'élection, pour porter la connaissance de son nom parmi les Gentils, n'eût pris soin de lui rappeler qu'il était une créature souillée, et qu'il avait besoin d'être purifié dans le creuset de l'affliction, avant que de devenir un instrument de salut dans la main du Dieu de miséricorde. Et d'abord une maladie qu'il fit au mois de janvier 1740 le força à quitter le collége et à retourner chez ses parens pour s'y faire soigner. Il ne manqua pas de mettre à profit ce temps d'épreuve pour faire l'examen de son âme, et pour s'humilier devant le Seigneur; il nous apprend lui-même qu'il eut plus d'un sujet de bénir Dieu de lui avoir envoyé une maladie qui était devenue pour lui un moyen efficace d'avancement dans la voie de la sanctification. Cependant, il était à peine de retour à Yale, après sa convalescence, qu'un réveil religieux remarquable, et qui fit époque dans l'histoire de l'Eglise de Christ en Amérique, se manifesta à New-Haven et dans les environs. Les étudians du collége de Yale y prirent une très-grande part; et, comme il arrive d'ordinaire en de pareilles circonstances, le zèle de cette jeunesse chrétienne ne fut pas à l'abri de tout reproche d'imprudence et d'aigreur. Brainerd lui-même, emporté par le torrent, se laissa peut-être aller un moment à l'orgueil spirituel; et, étourdi par tout ce qu'il voyait de réjouissant dans

---

Qu'on remarque, au reste, que Brainerd était préparé depuis long-temps au changement qui s'opéra en lui dans ce moment, car depuis long-temps il lisait l'Evangile et priait; mais ce qu'il n'avait pas compris jusqu'alors fut rendu vivant dans son âme par la puissance du Saint-Esprit.

l'œuvre de grâce qui s'opérait sous ses yeux, et à laquelle il avait peut-être beaucoup de part comme instrument dans les mains du Seigneur, il oublia qu'il était jeune et sans expérience, il sortit de l'esprit de soumission et de docilité qu'il devait à ses chefs, et il se permit même de prononcer, sur le compte de l'un d'eux, un jugement répréhensible qui lui attira une grave punition. Un peu plus tard, il eut l'imprudence de se rendre à New-Haven pour y assister à une réunion de séparatistes, malgré la défense qu'en avait faite le recteur; cette désobéissance, jointe à la faute qu'il avait commise auparavant, fut prise en considération, et on jugea que c'était ici le cas de faire un exemple; en conséquence, Brainerd fut chassé du collége; et, quelque excuse qu'on eût pu peut-être trouver à sa faute dans les circonstances particulières où il avait été, il en demeura exclus sans y rentrer jamais. Oh! comme il déplora plus tard ces excès d'un zèle mal entendu, et qu'il eût voulu les effacer de sa vie, si cela avait été possible! Au milieu de ses travaux missionnaires, dans ces heures pénibles où il souffrait cruellement, accablé par les infirmités d'un corps débile qui s'affaissait de jour en jour davantage, et qui lui donnait parfois les avant-goûts de la mort, seul, couché sur la terre humide des déserts qu'il parcourait en apôtre de Christ, on le vit plus d'une fois s'affliger au souvenir d'une faute qui vivait toujours dans sa conscience, et que jamais il ne put se pardonner, quoiqu'il sût bien pourtant qu'elle avait été, comme tous les autres péchés de sa vie, lavée dans le sang de l'Agneau qui purifie de toute souillure.

Après avoir quitté le collége de Yale, Brainerd se retira chez M. Mills, de Ripton, dans le dessein de poursuivre ses études sous la direction de ce ministre éclairé; il demeura dans sa maison depuis le mois d'avril 1741 jusqu'au mois de juillet 1742, époque à laquelle il fut examiné par une association de pasteurs du Comté de Fairfield, dans le Connecticut, qui lui accordèrent la permission de prêcher. Cette année fut pour lui une véritable année de préparation aux saintes fonctions du ministère évangélique, et c'est pendant sa durée que se fortifia en lui la vocation de missionnaire qui avait

toujours eu un grand attrait pour lui depuis sa conversion. Nos lecteurs jugeront, par les extraits que nous allons mettre sous leurs yeux, du Journal de Brainerd à cette époque, de l'esprit de foi et de prière qui l'animait, ainsi que de l'importance qu'il savait attacher aux fonctions du ministère dont il allait bientôt se voir chargé. C'est chacune des pages de cet admirable journal qu'il faudrait pouvoir transcrire ici. On y verrait le fidèle qui marche continuellement devant la face de son Dieu, qui porte un œil attentif et vigilant sur chacune de ses pensées, sur chacun des mouvemens de son cœur, qui soupire après une communion toujours plus intime avec son Dieu, et dont tous les instans sont, pour ainsi dire, un acte d'humiliation devant la face du Saint des Saints, ou un élan de reconnaissance et d'amour vers Celui qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu. Nous sommes naturellement forcés de nous borner à transcrire ici quelques morceaux de ce journal, pris, comme au hasard, au milieu des richesses d'édification qu'il offre partout au lecteur chrétien.

Voici ce qu'il écrivait sous la date du 6 avril 1742 : « Je me suis retiré ce matin dans le lieu où je passai la soirée d'hier (1). Il me semblait que je pouvais prier Dieu en liberté; mais je fus un moment accablé par le sentiment profond de mon indignité. Plus tard, je pus demander instamment au Seigneur de purifier mon âme de ses énormes souillures, et de me donner la repentance et le pardon de mes fautes; la prière me devint alors délicieuse. Je pouvais me réjouir à la pensée d'endurer les plus grandes souffrances pour l'amour de Christ, et de m'exiler au milieu des païens, loin de ma patrie et de mes amis, heureux de pouvoir faire quelque chose pour le salut des âmes de ces infortunés, dussé-je même trouver au milieu d'eux une mort accompagnée des plus terribles angoisses. Dieu me donna aussi de combattre avec Lui

(1) Brainerd avait coutume d'aller chercher, dans les bois ou dans quelque endroit solitaire, un lieu où il se consacrait à la prière et à la méditation. Cette habitude qu'il avait prise étant encore étudiant, il la conserva jusqu'à la fin de ses jours, et il n'était jamais plus près de son Dieu que dans ces entretiens qu'il avait avec lui sous la voûte du ciel et au milieu des œuvres de la création.

pour le salut des hommes en général, pour l'avancement du royaume de Christ dans le monde, et pour mes chers amis chrétiens. Je me sentais détaché du monde, prêt à faire le sacrifice de ma réputation, résolu à être méprisé par les hommes, si c'était la volonté de Dieu. Il m'est impossible d'exprimer ce que je ressentis alors; ce n'était pas tant de la joie que j'éprouvais qu'un sentiment de la majesté souveraine de Dieu qui me faisait trembler; je me voyais moi-même petit, indigne et misérable; toute dispensation du Seigneur pour la suite de ma carrière me paraissait juste et raisonnable, et j'étais disposé à m'y soumettre avec joie. »

19 avril. — « Je consacrai ce jour au jeûne et à la prière, dans l'intention de demander spécialement au Seigneur de me préparer lui-même à l'œuvre du ministère, de m'accorder tous les secours et toutes les directions dont j'avais besoin pour entreprendre cette tâche immense, et de m'envoyer, quand il en serait temps, dans sa moisson. En conséquence, je commençai dès le matin par implorer sa présence divine pour tout le cours de la journée, ce que je pus faire avec quelque vie. Avant midi, je ressentis le pouvoir de l'intercession dans mes prières pour le salut des âmes immortelles, et pour l'avancement du règne de Christ dans tout le monde. — Dans l'après-midi, Dieu fut avec moi. O quelle douce compagnie! Il me donna dans ma prière un tel esprit de supplication que, quand je me relevai, j'étais tout en sueur, quoique à l'ombre et par un vent froid. Mon âme embrassait le monde dans les entrailles de sa charité. J'eusse voulu gagner au Seigneur des multitudes d'âmes immortelles; et je sentais que j'aurais pu employer ma vie entière à prier tant pour la délivrance des pécheurs que pour l'édification des enfans de Dieu. Jamais je ne ressentis tant de détachement du monde et de résignation à la volonté de mon Sauveur. O que ne puis-je vivre constamment pour ce Dieu d'amour et ne me confier qu'en Lui! »

27 avril. — « Je me retirai de bonne heure ce matin pour vaquer à la prière, et Dieu répandit tant de consolation dans mon âme que je ne pus faire autre chose, pendant un bon moment, que de répéter sans cesse: « O mon Sauveur! ô mon Rédempteur adorable, quel autre ai-je au ciel que Toi! je

n'ai pris plaisir sur la terre qu'en Toi. » Quand j'aurais eu mille vies, il m'eût été doux de les abandonner pour Christ. Je n'avais jamais eu auparavant de pareils avant-goûts de la félicité des cieux; c'était une heure délicieuse de communion avec Dieu; je me sentais résigné à sa volonté plus encore que de coutume. Ce sentiment de bonheur dura toute la matinée. Après dîner, je me retirai de nouveau pour converser avec mon Dieu, mais je m'aperçus bientôt que mon âme avait perdu quelque chose de la vie que je m'étais sentie le matin. Je m'affligeai donc sur ce corps de péché qui est en moi et qui m'empêchait de prier mon Dieu avec ces saints désirs que le sentiment de son amour devrait toujours exciter en moi. O que ne puis-je lui offrir continuellement un service spirituel, exempt de ces momens de froideur, qui viennent si souvent encore en marquer les exercices ! »

Préparé par ces exercices journaliers de la pénitence et de la foi, Brainerd commença à prêcher à la fin de juillet 1742, époque où il avait été examiné par l'association de pasteurs dont nous avons parlé plus haut; il continua à remplir les fonctions de prédicateur de l'Evangile, tantôt chez l'un tantôt chez l'autre des pasteurs de ses amis, jusqu'en 1743. Ce fut alors que la Société écossaisse pour la propagation de la connaissance chrétienne (1), ayant entendu parler de son zèle infatigable pour la conversion des païens, lui fit offrir, par ses correspondans de New-York, la charge de missionnaire parmi les Indiens qui se trouvaient en grand nombre dans ces quartiers. Il fut appelé pour cela à New-York où s'étaient réunis les correspondans de la Société écossaise, dans le but de délibérer sur cette importante affaire; et, après beaucoup de prières pour demander à Dieu de lui révéler sa volonté à l'égard de la proposition qui lui était faite, Brainerd accepta, non de la part des hommes, mais de la part de Dieu, la charge de ministre de la réconciliation parmi les Gentils. Les sentimens qu'il manifesta dans cette circonstance importante de sa vie sont trop édifians pour que nous puissions résister au désir d'en faire part à nos lecteurs : « Je sens, disait-il,

(1) *Society for propagating christian knowledge.*

ma grande ignorance et mon incapacité naturelle pour l'œuvre dont je viens de me charger. Il est impossible d'avoir une vue plus claire que je ne l'ai, de ma corruption ; il me semble que je suis la plus misérable des créatures qui aient jamais existé, et je suis tout étonné qu'on puisse me témoigner de l'estime et de la considération. Oh ! si l'on pouvait voir dans mon cœur, combien l'on serait trompé ! On se repentirait sans doute d'avoir songé à moi pour la charge importante qui vient de m'être commise. » Cependant, quelque pesant que fût le poids de la misère qui l'accablait, il pouvait remettre son fardeau sur le Seigneur, et se confier en Lui qui est la force des faibles. Il avait renoncé à tout ; le Seigneur seul en ce monde était son héritage ; c'était pour lui seul qu'il désirait de vivre, et il reposait avec joie ses regards sur la carrière de fatigue et de périls qui s'ouvrait devant lui, parce qu'elle lui fournissait le moyen de faire quelque chose pour le Sauveur qui l'avait racheté au prix de son précieux sang ; et afin que son renoncement fût complet, et que les séductions de la chair ne vinssent pas faire trébucher son âme au milieu des travaux auxquels il allait se livrer, il voulut ne rien laisser en arrière qui pût solliciter au repos une vie qu'il avait juré de dépenser au service de son Dieu. Son père, en mourant, lui avait laissé quelque peu de fortune ; il résolut de la consacrer à quelque œuvre de charité ; un jeune homme d'une piété reconnue fut placé par lui dans un collége où il fit ses études aux frais de M. Brainerd pendant trois années, c'est-à-dire jusqu'à sa mort. Pour lui, pauvre et renonçant à toute perspective future de bien-être et d'aisance selon le monde, il s'en alla vivre au milieu des sauvages de l'Amérique, et mourut en leur prêchant Christ crucifié.

Ce fut au mois d'avril 1743 que Brainerd commença sa carrière missionnaire, au milieu d'une tribu indienne qui habitait un lieu nommé Kanaumeek, à vingt milles d'Albany, dans la province de New-York. Rien de plus triste extérieurement que son séjour dans ce pays ; privé de toute espèce de communication avec des frères chrétiens, et même avec des compatriotes, il habitait un désert environné de toutes parts de bois et de montagnes, sans autre lit qu'une couche de

paille, et sans autre société que celle de sauvages dont il n'entendait pas le langage. Il ne faut pas s'étonner si de pareilles circonstances contribuèrent à nourrir une disposition naturelle à la mélancolie dont il souffrait depuis long-temps, et si, après trois mois de séjour au milieu des Indiens de Kanaumeek, il décrivit de la manière suivante l'état de son âme à cette époque : « J'ai souvent été accablé par un sentiment si profond de mon indignité et de mon incapacité à faire quelque bien, que je me serais trouvé honteux et confus que le dernier des hommes voulût bien se donner la peine d'échanger une parole avec moi. Quelquefois, lorsque je traversais l'épaisse bruyère, j'aurais voulu comme elle être abymé dans un éternel oubli. Dans d'autres momens, je formais la résolution de ne plus revoir mes amis et mes connaissances, dans la crainte que j'avais qu'en les revoyant je n'osasse pas lever les yeux vers eux. J'aurais voulu habiter le coin le plus reculé de la terre pour me dérober à la vue de mes amis, et qu'ils n'entendissent plus parler de moi. Quelquefois la vue de mon ignorance m'occasionnait de grandes angoisses; mais ce qui me faisait le plus craindre et me remplissait le plus de honte, c'était la témérité dont je me trouvais coupable d'avoir osé prêcher l'Evangile, et d'avoir même pensé à entreprendre une tâche comme celle dont je me voyais chargé. Il arrivait aussi qu'en faisant quelque découverte particulière de la corruption de mon cœur, ou en voyant mille et mille pensées folles se présenter à moi dans leur difformité naturelle, je me sentais jeté dans de grandes détresses; tout cela combiné avec les circonstances extérieures où je me trouvais, privé comme je l'étais des commodités de la vie et du commerce d'un ami dans le sein duquel j'eusse pu épancher mes peines, accablait inexprimablement mon âme. »

Le lieu où Brainerd avait accoutumé de loger était à quelque distance de celui où se trouvaient les Indiens auxquels il annonçait l'Evangile; et comme il se voyait obligé de faire tous les jours, à pied, un assez long trajet pour se rendre auprès d'eux et pour s'en retourner ensuite chez lui, sans qu'il pût parvenir à passer avec eux les matinées et les soirées, temps où les sauvages sont ordinairement à la maison, il résolut de changer de quartier et de venir faire sa résidence au milieu

d'eux, se contentant de leurs cabanes pour toute demeure. Plus tard il parvint à se construire une petite baraque où il vivait seul et où il se trouvait moins mal qu'auparavant, quoique sa situation fût encore loin d'être agréable. Il était à peine installé depuis quelques jours dans son nouveau logement, qu'il se vit attaqué par une maladie si violente qu'il crut que sa dernière heure était venue, et que son corps mortel allait se dissoudre et tomber en poussière. Et cependant, dans ce pitoyable état, il était obligé de sortir chaque jour pour procurer de la nourriture à son cheval, privé qu'il était lui-même des alimens les plus indispensables pour rendre des forces à son corps languissant. « Je manque de pain, disait-il, et il m'est impossible « d'en obtenir; car, ou il me faut aller moi-même le chercher, « ou je suis obligé d'envoyer jusqu'à la distance de quinze « milles quelqu'un qui se charge de m'en apporter; et si j'en « fais une provision un peu considérable, il est, au bout de « peu de temps, moisi et gâté, avant que j'aie pu le consom- « mer entièrement. Cependant je suis content de mon sort, et « je me sens résigné à la volonté du ciel. Je jouis d'une grande « liberté dans la prière, et je puis bénir Dieu de ses dispensa- « tions à mon égard, avec tout autant de reconnaissance que « si j'étais roi. Il me semble que je sens au-dedans de moi une « disposition à être content, dans quelque état qu'il plaise à « Dieu de me mettre. »

Brainerd travailla un an environ au milieu des Indiens de Kanaumeek; et, quoiqu'il ne pût pas dire proprement que quelqu'un d'entre eux donnât des preuves d'une conversion véritable, cependant il eut le bonheur d'opérer chez eux une réforme considérable dans leurs mœurs et leurs habitudes. Leurs sacrifices idolâtres furent entièrement abolis; leurs danses païennes furent en grande partie mises de côté; ils se corrigèrent de leur ivrognerie, et le sabbat chrétien fut généralement établi et observé parmi eux. La plus grande partie des membres de cette tribu fut placée sous les soins de M. Sergeant à Stockbridge, où s'était formé, par le zèle et l'activité de ce charitable ministre du Seigneur, une colonie destinée à recueillir tous les Indiens des différentes parties de la Nouvelle-Angleterre, qui montraient le désir d'embrasser la

foi chrétienne ; et là ils recevaient, tant sous le rapport de la civilisation que sous celui du christianisme, les instructions, les directions et les secours dont ils pouvaient avoir besoin.

Libre donc de quitter Kanaumeek, notre missionnaire dirigea ses pas, en mai 1744, vers une tribu indienne qui habitait les *Fourches de Delaware*, en Pensylvanie. Il eut plus d'une occasion d'exercer au milieu de cette nouvelle population son zèle et sa foi. Les superstitions de ces pauvres idolâtres affligeaient profondément son âme ; et, par les retours qu'elles lui faisaient faire sur lui-même, elles augmentaient cette disposition à la tristesse qui rarement l'abandonnait. Aussi ses combats spirituels, au lieu de diminuer, semblaient-ils redoubler de force ; mais, comme de coutume, ils se terminaient par la victoire de l'esprit sur la chair. Nous en donnerons un exemple : « Ce matin, écrivait-il à cette époque dans son journal, je fus extrêmement accablé par le sentiment de honte qui naissait en moi à la vue de ma corruption intérieure. A neuf heures je me retirai dans les bois pour prier, mais sans trouver de consolation. Je me trouvais la plus vile des créatures qu'il y eût sur la terre ; il me semblait impossible de vivre avec moi-même ; et si Dieu, dans son infinie miséricorde, m'eût transporté dans son ciel, j'avais le sentiment que jamais je n'oserais lever ma face vers Lui. Vers le soir, le poids de mon ministère, comme apôtre des païens, devint de plus en plus accablant. Une circonstance particulière contribuait surtout à me décourager. J'avais appris que le lendemain mes Indiens se disposaient à se rassembler dans le voisinage pour célébrer une fête et des danses idolâtres. A cette pensée, mon âme commença à entrer dans de grandes angoisses. Il me semblait qu'il était de mon devoir de faire tout ce qui était en ma puissance pour dissoudre cette assemblée. Mais comment y parvenir ? c'est ce que j'ignorais. Dans cette incertitude, je me retirai à l'écart pour prier, espérant recevoir de la force et de la lumière d'en haut. Et en effet je me trouvai extraordinairement au large et en liberté dans cet exercice, et j'avais prié avec tant d'ardeur et d'importunité, que, quand je me levai, j'étais tellement faible, que je pouvais à peine marcher ; les jointures de mes jambes étaient

comme dissoutes, et la sueur coulait goutte à goutte le long de mon pauvre corps. Il me serait impossible de rendre ce que j'éprouvai alors. Toutes les choses terrestres avaient disparu pour moi : rien ne me paraissait important dans ce monde, si ce n'est mes progrès dans la sanctification, et la conversion des païens au Dieu vivant et véritable. Tous mes soins, mes désirs et mes craintes qui se rapportaient à ce monde s'étaient évanouis comme le souffle des vents. Je désirais de toute mon âme que Dieu glorifiât son Nom parmi les païens, et j'en appelais à Lui avec la plus grande liberté, le prenant à témoin que je l'avais choisi pour ma seule portion dans ce monde et dans l'éternité. Je n'avais plus aucune idée des joies d'ici-bas : peu m'importait de savoir où et comment je vivrais, et quels étaient les dangers qui m'attendaient encore ; je ne demandais autre chose que d'être estimé digne d'amener des âmes à Christ. »

Cependant Brainerd ne restreignait pas ses travaux à cette seule tribu. Ayant fait connaissance avec quelques Indiens qui demeuraient à trente milles environ des Fourches de Delaware, et qui étaient sur le point d'aller s'établir sur les bords de la rivière Susquehannah, il résolut d'aller les trouver dès qu'ils seraient arrivés à leur nouvelle station; et, quelque temps après, il se mit en route avec son interprète, un ami du voisinage, et deux des principaux personnages de Delaware. A la fin de la première journée de voyage, ils n'aperçurent plus autre chose devant eux qu'un vaste et aride désert. Ils devaient se frayer une route à travers des collines escarpées, des vallées profondes et des rochers aigus. Un soir, le cheval de Brainerd se rompit la jambe, et on fut forcé de le tuer. Quelles nuits que celles qu'ils étaient obligés de passer en plein air, par un froid rigoureux, seuls, et à la distance d'au moins trente milles de toute habitation humaine! Ils allumaient du feu, coupaient des branches dont ils se couvraient la tête pour se préserver de la gelée, et, après avoir recommandé leur âme à Dieu, ils s'endormaient. Enfin, après quatre jours de marche, ils arrivèrent à Opeholhaupung, village indien situé sur les bords de la rivière Susquehannah, et qui renfermait à peu près soixante-dix personnes, y compris les femmes et les

enfans. Brainerd demeura plusieurs jours avec ces sauvages, et leur prêcha régulièrement; ils témoignèrent prendre un grand plaisir à ses instructions, car ils différèrent, pour pouvoir entendre l'homme de Dieu, une grande partie de chasse qu'ils étaient sur le point d'entreprendre. En les quittant, Brainerd leur fit entendre qu'il les visiterait le printemps suivant, ce qui leur causa une grande joie.

C'est ainsi que cet homme apostolique ne faisait point cas de sa vie; et, pourvu qu'il rendît un fidèle témoignage à l'Évangile de la grâce de Dieu, il ne comptait pour rien les fatigues et les dangers. Il est difficile de se faire une idée des souffrances qu'il endura dans ses différens voyages; mais ce qu'on peut dire, c'est que sa foi, sa patience et son renoncement égalèrent la grandeur des épreuves par lesquelles Dieu l'appelait à passer. Un jour qu'il se rendait aux Fourches de Delaware, ayant à faire une route d'environ cinquante milles, il perdit son chemin, s'égara sur les rochers et les montagnes, et se vit de toutes parts environné de précipices affreux. La nuit était obscure et froide, et, pour surcroît d'infortune, il souffrait de maux de tête et d'estomac qui rendaient chaque pas qu'il faisait un vrai supplice pour lui. Pendant plusieurs heures il crut qu'il se verrait réduit à passer la nuit en plein air, ce qui n'était pas peu alarmant, vu la triste situation où il se trouvait. Heureusement cependant, vers les neuf heures, il découvrit dans le lointain une maison où il fut reçu avec la plus grande hospitalité. Quelque angoissante qu'eût été sa position, il ne lui échappa pas la moindre expression de mécontentement et de murmure. Les réflexions qu'il fit dans cette circonstance ne nous paraissent pas indignes d'un apôtre. « C'est ainsi, dit-il, que plus d'une fois je me suis vu forcé de passer la nuit sans trouver un gîte où je pusse me retirer; cependant jusqu'ici Dieu m'a gardé. De pareilles fatigues servent à me détacher de la terre, et me rendront plus doux le repos du ciel. Précédemment, quand j'avais été exposé toute la journée au froid ou à la pluie, j'aimais à me bercer de la perspective que je trouverais le soir un bon logement et un bon feu; mais, par la grâce de Dieu, ces choses occupent maintenant moins de place dans mon cœur, et le regard de mon âme est plus

directement fixé sur Dieu, pour lui demander sa consolation. J'ai fait mon compte de rencontrer des tribulations dans ce monde; elles ne doivent donc ni m'effrayer ni me paraître extraordinaires. En éprouvant des difficultés, je ne me flatte plus de l'espoir que cela ira mieux par la suite : au contraire, je me dis que je pourrais me trouver dans une position beaucoup plus pénible encore, et qu'une foule d'enfans de Dieu ont enduré des afflictions bien autrement sévères que celles auxquelles je suis exposé. Dieu soit béni de ce qu'il me fait trouver, au milieu de mes plus grandes douleurs, un sujet de consolation dans la pensée que mon pélerinage touche bientôt à son terme, et de ce qu'au lieu que cette réflexion porte la terreur dans mon âme, il permet au contraire qu'elle soit accompagnée souvent d'une inexprimable joie. »

En mai 1745, Brainerd, fidèle à sa promesse, renouvela sa visite aux Indiens de la rivière Susquehannah, accompagné de son interprète des Fourches de Delaware. En traversant le désert il courut, comme de coutume, de grands dangers. Après avoir passé toute une nuit dans les bois, il fut surpris par un orage si terrible qu'il faillit perdre la vie. Comme il n'y avait aucun lieu dans le voisinage où il pût se mettre à l'abri du mauvais temps, et que la pluie qui tombait par torrens l'empêchait de faire du feu, il résolut de continuer son voyage, espérant renconter quelque part un lieu de refuge, sans lequel il lui paraissait impossible de passer une seconde nuit en plein air, vu l'état pitoyable oú il se trouvait. Mais malheureusement le cheval de Brainerd et celui de son interprète avaient mangé une herbe empoisonnée, et étaient devenus tellement malades que nos deux voyageurs se virent forcés de les chasser devant eux, incapables qu'ils étaient de les monter ou de les conduire. Heureusement qu'ils arrivèrent le soir à une cabane abandonnée, où ils passèrent la nuit. Enfin, après beaucoup de peines, ayant atteint le but de son voyage, Brainerd fit environ cent milles le long de la Susquehannah, visitant les principaux villages indiens et prêchant l'Évangile à une foule de leurs tribus, par le moyen d'interprètes, car il ne savait point encore assez la langue de ces Indiens pour pouvoir la parler couramment. Il fut souvent découragé par l'opposi-

tion qu'il trouva dans quelques-unes de ces tribus, et d'autres fois réjoui par les dispositions favorables qu'on montrait pour la vérité. Après avoir passé à peu près quinze jours dans ce pays, exposé à toutes sortes de fatigues, couchant souvent sur la terre humide, et dormant en plein air, il s'en revenait chez lui, quand il fut saisi de douleurs d'entrailles et de maux de tête tellement violens qu'il crut que sa dernière heure avait sonné, et qu'il n'achèverait pas son voyage. Cependant le Seigneur le fortifia; et, quoique l'évacuation de sang qu'il avait eue fût excessive, il parvint à atteindre la cabane d'un marchand indien, où il obtint la liberté de demeurer. Quoique privé d'alimens et de remèdes convenables à son état, il fut pourtant assez bien rétabli, après une semaine de maladie, pour pouvoir continuer son voyage et arriver chez lui.

A la suite de ce voyage, Brainerd, réfléchissant au peu de succès qu'il avait eu jusqu'ici, malgré ses efforts et ses prières, fut sur le point de tomber dans un découragement complet, et il commença à songer sérieusement à abandonner une entreprise dont il ne voyait aucun résultat positif. Nos lecteurs comprendront assez, sans que nous ayons besoin de les en avertir, que cet abattement n'était point occasionné chez lui par le dégoût de la vie d'épreuves et de dangers qu'il menait depuis plusieurs années, puisqu'il l'avait volontairement choisie, et que, comme il nous le dit lui-même, s'il avait eu mille vies, il les aurait données avec joie pour l'amour de son Sauveur et des âmes qu'il a rachetées par son précieux sang ; mais il était rebuté de trouver tant de résistance chez ceux qu'il aurait voulu convertir à Christ, et il pensait que l'heure du salut n'avait pas encore sonné pour eux. C'étaient ici, nous ne pouvons pas en douter, les dernières tentatives de l'ennemi, pour le détourner d'une œuvre qui allait être enfin couronnée des résultats les plus magnifiques. Satan voyait les brèches qui allaient être faites à son empire; et, frémissant de rage, il profitait de l'état d'épuisement physique dans lequel était tombé Brainerd, après toutes ses souffrances, pour le plonger dans le désespoir et le vaincre au moment où il allait saisir la palme de la victoire. Mais le Seigneur fut avec son serviteur; et comme c'était lui qui l'avait envoyé et qui l'avait destiné à être

un vase d'élection pour porter la connaissance de son nom parmi les gentils, il le fortifia, et, au milieu de la profonde nuit où l'avait plongé le découragement, il fit luire à ses yeux un rayon d'espérance. Brainerd se rétablit, il reprend des forces, il se lève de nouveau, et de ce moment jusqu'à sa mort, son ministère parmi les Indiens de Crosweeksung, dans la Nouvelle-Jersey, et ceux des Fourches de Delaware, n'est plus qu'une suite de victoires remportées sur les ténèbres de l'idolâtrie. Ainsi, après avoir vu le missionnaire semer avec larmes, dans la tristesse et l'abattement, la Parole du royaume, nous allons le voir moissonner avec joie le fruit de ses labeurs. Le président Edward a composé, sur les deux dernières années de la vie de Brainerd, qui furent celles de la plus grande bénédiction de son ministère, un ouvrage intitulé : *La Grâce de Dieu déployée parmi les Indiens*, dans lequel il a recueilli les principales manifestations de la puissance de l'Évangile dans la conversion des idolâtres. C'est de cet édifiant ouvrage que nous allons extraire les faits suivans.

En arrivant à Crosweeksung pour la première fois, notre missionnaire trouva les Indiens de ce quartier dispersés de côté et d'autre, de sorte qu'il ne put prêcher qu'à quelques familles seulement; mais telle fut la joie des bonnes gens qui l'entendirent que, dans leur premier transport, ils firent dix et jusqu'à quinze milles pour aller annoncer à leurs amis qu'un ministre était venu parmi eux pour les instruire; aussi, au bout de quelques jours, l'auditoire de Brainerd s'était-il considérablement accru. Pendant qu'il parlait, le plus profond silence régnait dans l'assemblée; on n'entendait pas le plus petit murmure; chacun, au contraire, paraissait prêter une grande attention aux paroles du serviteur de Dieu; et même les Indiens le prièrent de leur prêcher deux fois par jour, afin qu'ils pussent profiter autant que possible de son séjour au milieu d'eux.

C'est à cette époque que Brainerd eut la joie de baptiser la personne qui lui servait d'interprète auprès des sauvages; cet homme qui, jusqu'à ce moment, n'avait pu rendre à Brainerd d'autre secours que celui d'une langue qu'il connaissait parfaitement, puisqu'elle était sa langue maternelle, commença

à sentir pour sa propre âme l'importance des vérités qu'il avait pendant long-temps répétées sans les comprendre; il ne fut plus seulement un airain qui résonne et une cymbale qui retentit; mais pénétrant lui-même dans l'esprit des discours de Brainerd dont il saisissait l'énergique onction, il les rendait sur-le-champ à ses compatriotes avec un ton de conviction qui les insinuait dans leur âme. Il avait été pendant plusieurs semaines tourmenté lui-même par le sentiment de sa misère; l'Évangile n'était donc plus pour lui une nouvelle indifférente; il sentait le besoin de l'appliquer à son propre cœur avant que de le transmettre à ses compatriotes. C'est ainsi que Brainerd trouva en lui un puissant compagnon d'œuvre, qui, plein de zèle pour le salut de ses frères sauvages, employait tout son temps à leur être utile, leur expliquant souvent dans le particulier, et leur développant avec plus de détails, les instructions qui leur avaient été données par Brainerd dans le discours public. Ce fut ici comme l'aurore d'un nouveau jour, qui se leva sur les travaux de Brainerd; car, son interprète une fois converti, il devait naturellement s'opérer un grand changement dans ses relations avec lui, et par lui avec les autres Indiens.

En retournant visiter une seconde fois les sauvages de Crosweeksung, Brainerd les trouva pour la plupart convaincus de leur état de péché, et inquiets sur le salut de leur âme. Il avait à peine passé deux ou trois jours avec eux, que ces impressions devinrent tellement vives et profondes qu'on les entendait presque tous demander, les larmes aux yeux, et avec un cœur touché de componction : Que faut-il faire pour être sauvé?

Et cependant, qu'on le remarque bien, quoique Brainerd n'eût pas négligé de parler, dans chacune de ses instructions, de la misère et de la condamnation de l'homme, on peut dire que ce réveil de grâce avait moins été produit par les terreurs de la loi que par l'offre du pardon annoncé aux pécheurs dans l'Évangile. C'était surtout la condescendance et l'amour d'un Sauveur mourant, la miséricorde d'un Dieu qui s'abaisse pour pardonner à des créatures indignes de sa faveur, qui touchaient le cœur de ces pauvres sauvages. Ils n'étaient jamais

plus émus que quand la croix de Christ leur était mise devant les yeux, et que quand on les invitait à venir chercher auprès de ce Rédempteur adorable le salut et la paix de leurs âmes. La vue de Christ mourant pour ouvrir aux pécheurs l'entrée du ciel, les convainquait de leurs péchés, les amenait au sentiment de leur misère, et touchait leurs cœurs de la plus vive repentance.

Une pareille action de l'Évangile sur le cœur des Indiens de Crosweeksung fut surtout visible, un jour que Brainerd leur expliquait la parabole du souper auquel le roi, qui faisait les noces de son fils, invita un grand nombre de convives (Mathieu, XXII). Il lui fut donné de déployer devant eux, avec tant d'énergie et une si grande liberté, les richesses incompréhensibles de la grâce de Dieu en Christ, que tout l'auditoire parut saisi et remué comme s'il n'avait été qu'un seul homme ; et quand ensuite, s'adressant à chacun d'eux, après le service, Brainerd cherchait à leur donner des consolations adaptées à l'état particulier de leur âme, les émotions de joie, les sentimens de repentance, les soupirs après la réconciliation et le salut étaient si profonds, qu'on aurait dit que l'Esprit-Saint, descendant sur cette assemblée avec une puissance extraordinaire, renversait comme un torrent formidable tous les obstacles qui s'opposaient dans les cœurs à la connaissance de Jésus-Christ, et amenait les pensées captives à l'obéissance de la foi. L'assemblée entière, jeunes gens, vieillards, hommes et femmes, paraissait ressentir son influence. Les cœurs même les plus insensibles étaient humiliés et brisés. Un des principaux Indiens qui, jusqu'à ce moment, s'était renfermé avec complaisance dans sa propre justice comme dans une forteresse, où il se croyait parfaitement en sûreté, fut amené à reconnaître sa misère, et à sentir son état de condamnation devant Dieu ; les larmes coulaient le long de ses joues, et la confiance qu'il avait en lui-même avait disparu comme les visions de la nuit. C'est ce même jour, et pendant cette même prédication qu'une jeune femme fut convertie, qui savait à peine qu'elle avait une âme, avant que d'avoir entendu Brainerd. Ayant appris des Indiens de son voisinage qu'il se passait depuis quelque temps des choses étranges parmi ses compa-

triotes, elle était venue à l'assemblée par un pur motif de curiosité, et même dans l'intention de se moquer des vaines frayeurs que la prédication de l'homme blanc jetait dans l'âme des Indiens ; mais Brainerd avait à peine terminé son discours, que non seulement elle sentit qu'elle avait une âme, mais encore elle reconnut que cette âme était perdue. On eût dit que la Parole de Dieu avait percé son cœur comme un dard ; car, dans la douleur qui la possédait, elle ne pouvait ni marcher, ni se tenir debout, ni demeurer assise; on était obligé de la soutenir. Elle resta, long-temps encore après l'heure du service, étendue par terre, sans faire attention à ceux qui étaient autour d'elle, incapable de répondre aux questions qu'on lui faisait. Tout occupée de sa douleur, elle ne cessait de répéter ces paroles : « Aie pitié de moi, ô Dieu, et aide-moi à te donner mon cœur. » Elle persévéra dans ces supplications pendant plusieurs heures de suite; c'est ainsi que celle qui était venue pour se moquer, s'en retourna invoquant le nom du Seigneur. Et ce que nous venons de dire de cette femme, on pourrait le répéter de presque tous ceux qui composaient l'assemblée. On eût dit que leurs cœurs avaient été percés d'un trait; le plus grand nombre poussaient des sanglots, tant au-dedans qu'au-dehors de la maison; et telle était la profondeur des impressions qu'ils avaient reçues, et des réflexions qu'ils avaient été amenés à faire sur eux-mêmes et sur la grandeur de l'amour de Dieu qui venait de leur être prêché, que chacun d'eux élevait la voix pour prier, aussi librement que s'il eût été seul au milieu d'un désert, éloigné de tout regard humain. Ceux d'entre eux qui, depuis quelque temps déjà, étaient réveillés, se plaignaient surtout de la corruption de leur cœur; ceux qui venaient d'être convaincus de péché, déploraient les désordres de leur vie; et ceux qui, après avoir passé par les angoisses de la conscience, avaient trouvé le repos de leur âme, paraissaient calmes et heureux, se réjouissant en Christ, leur Dieu et leur Sauveur. On voyait même ces derniers prendre par la main leurs amis en larmes, leur parler de l'amour de Jésus, et des consolations qu'on trouve en lui, et les inviter, à leur exemple, à s'approcher de ce charitable Sauveur, à croire en ses promesses, et à lui donner leurs

cœurs, certains qu'ils ne tarderaient pas à éprouver l'efficace des consolations de son Esprit. L'ensemble de cette scène unique était l'accomplissement réel de cette prédiction du prophète Zacharie : « *Je répandrai sur la maison de David et sur les habitans de Jérusalem l'esprit de grâce et de supplication ; et ils regarderont vers moi qu'ils ont percé, et ils en mèneront deuil, comme quand on mène deuil d'un fils unique ; et ils en seront en amertume, comme quand on est en amertume à cause d'un premier-né* (Zach., XII, 10). »

L'on se tromperait beaucoup si l'on croyait que c'étaient là des scènes passagères, occasionnées par des émotions du moment, et qui ne se répétèrent qu'une ou deux fois en des circonstances extraordinaires. Non, c'était presque chaque sermon qui produisait du bien, soit en réveillant ceux qui avaient jusque-là dormi du sommeil du péché, soit en éclairant ceux qui avaient déjà reçu quelque lumière, soit en consolant ceux que les prédications précédentes avaient alarmés ; et les Indiens, qui accouraient en foule des lieux les plus éloignés, avaient à peine entendu quelques instructions qu'ils commençaient à être inquiets sur le salut de leur âme. Il n'était pas rare de voir des étrangers, au bout d'une journée de séjour parmi leurs compatriotes convertis, demander avec la plus touchante sollicitude : « Que devons-nous faire pour être sauvés ? » D'autres, qui n'avaient auparavant reçu dans leur cœur que des impressions peu profondes de la vérité, étaient vivement affectés des choses qu'ils entendaient, et leurs larmes, leurs soupirs et leurs sanglots annonçaient suffisamment l'état de perplexité où se trouvait leur âme. Ceux au contraire qui avaient cru à l'Evangile, et qui possédaient dans leur cœur le gage du pardon de Dieu, étaient remarquablement humbles, sérieux, recueillis, et la délicatesse de leur conscience montrait combien ils étaient désireux de conformer en tout leur vie aux préceptes de l'Evangile. Brainerd apercevant un jour dans l'assemblée une femme qui était triste, s'approcha d'elle et lui demanda la cause de son chagrin. Il apprit qu'elle avait eu des raisons de se plaindre de son enfant, le jour précédent, et qu'en le punissant elle crai-

gnait de s'être laissée aller à un sentiment immodéré et répréhensible. La douleur qu'elle en avait ressentie avait été si vive qu'elle n'en avait pu dormir, et qu'elle s'était levée tout en larmes dans la nuit pour prier. — Un homme, qui, quelque temps auparavant, avait renvoyé sa femme pour en prendre une autre, coutume fort usitée chez les Indiens, paraissait aussi très-alarmé de sa conduite; car il était convaincu qu'il avait mal agi, et il désirait sincèrement de connaître son devoir à cet égard. On s'informa des raisons qui avaient pu le déterminer à répudier sa femme, et l'on apprit qu'elle ne lui avait pas donné de sujets de plainte qui eussent mérité un pareil traitement; et, comme elle était disposée à lui pardonner cette vivacité, et à vivre à l'avenir en paix et en bonne intelligence avec lui, on fit comprendre au mari qu'il était de son devoir le plus sacré de renoncer à la femme qu'il venait de prendre, et de s'attacher de nouveau à la première qui était réellement son épouse légitime. Il se rendit sans résistance à ce conseil, et nous avons en cela une preuve frappante du pouvoir que la religion exerçait sur son esprit et sur son cœur; car, quelques semaines auparavant, dans le temps que l'Evangile n'avait pas encore touché son âme, on n'aurait jamais pu obtenir de lui, pour quoi que ce soit au monde, qu'il se conformât à la loi du christianisme qui concerne le mariage. Brainerd craignit un moment que la décision que cet Indien venait de prendre ne nuisît à la cause de l'Evangile aux yeux de ses compatriotes encore païens, qui ne pouvaient comprendre une pareille sévérité de principes, et qui auraient pu se rebuter en voyant les sacrifices qu'était obligé de faire celui qui embrassait le christianisme; mais, bien loin que cette conduite excitât quelque préjugé nuisible à la cause de la vérité, la plupart des Indiens la trouvèrent fort sage, et l'approuvèrent.

Après plusieurs expériences de cette nature, Brainerd, voyant qu'un nombre considérable d'Indiens donnaient des preuves satisfaisantes de la sincérité de leur conversion, songea à administrer à quelques uns d'entre eux le sacrement du baptême. C'est pourquoi leur ayant, dans plusieurs instructions, expliqué la nature de cette institution divine, il admi-

nistra le baptême à vingt-cinq d'entre eux, dans un même jour, en présence d'une nombreuse assemblée de blancs, qui s'étaient réunis pour cette cérémonie solennelle. Quand la foule des spectateurs se fut retirée, Brainerd réunit encore en particulier les nouveaux baptisés, et leur adressa des exhortations adaptées à la circonstance. Il les mit en garde contre l'écueil de la tiédeur et de l'indifférence, et leur fit comprendre combien ils seraient coupables s'ils venaient à se relâcher dans leur zèle, après la profession publique qu'ils venaient de faire de leur foi ; il leur rappela les engagemens solennels qu'ils avaient pris en se dévouant à Dieu ; il leur donna quelques directions sur la manière de se conduire ; il les encouragea à veiller, à prier et à s'affermir dans leur sainte vocation, et leur représenta toutes les consolations qu'avaient à attendre sur la terre les disciples du Christ et toutes les joies qui leur étaient réservées dans les cieux. Cette heure fut pour eux tous une heure de bénédiction. Ils paraissaient pleins de joie de ce qu'ils venaient de se consacrer solennellement au service de Dieu ; la charité fraternelle les unissait tous et se manifestait par les témoignages de l'affection la plus cordiale et la moins équivoque. Les autres Indiens, témoins de ce spectacle, en étaient émus jusqu'aux larmes, et désiraient d'avoir part aux mêmes consolations et au même bonheur que leurs compatriotes baptisés.

Le jour suivant, Brainerd, après avoir prêché à ses disciples indiens, s'adressa en particulier à ceux dont il pouvait espérer qu'ils avaient reçu le don de Dieu et qu'ils avaient été rendus participans de la grâce divine, leur représentant toute la grandeur de la félicité promise aux enfans de Dieu, et les priviléges glorieux des rachetés de Jésus-Christ. A peine avait-il développé ce sujet que le cœur de ces nouveaux chrétiens semblait prêt à se rompre, tant l'amour pour leur rédempteur les remplissait et les maîtrisait. Ils n'avaient plus qu'un désir, celui de jouir pleinement de Lui, et de parvenir à une parfaite sainteté de cœur et de vie. Ils versaient d'abondantes larmes ; mais c'étaient des larmes de joie. Leurs soupirs et leurs sanglots étaient accompagnés d'une paix intérieure bien réelle, ce qui prouvait d'une manière irrécu-

sable que cette affliction était l'affliction d'âmes fidèles et l'effet de l'esprit d'adoption, et non de l'esprit de servitude sous lequel plusieurs d'entre eux avaient été long-temps à gémir. L'heureuse impression produite ce jour-là par la Parole et l'Esprit de Dieu avait été générale dans toute l'assemblée, qui pouvait être composée d'une centaine d'Indiens, dont tous, sans exception, ressentaient dans leur cœur la joie du salut, ou du moins désiraient d'appartenir à Christ.

Brainerd avait passé à peu près un mois dans ce quartier, quand il résolut de le quitter momentanément pour aller faire une seconde visite aux Indiens de Susquehannah qu'il espérait trouver chez eux à cette époque de l'année plus qu'à toute autre. Il informa donc son troupeau du dessein qu'il avait formé d'aller prêcher à leurs compatriotes païens la bonne nouvelle du salut, et leur demanda s'ils n'étaient pas disposés à prier pour lui le reste de la journée, afin que Dieu bénît son voyage et le fît servir à la conversion de leurs frères? Brainerd ne leur eût pas plus tôt manifesté ce désir, qu'ils se mirent de suite à prier instamment le Seigneur de bénir le cher pasteur qui allait les quitter, et ils persévérèrent dans cet exercice de dévotion toute la nuit jusqu'à l'aube du jour. L'un d'eux, sortant alors de la maison où ils étaient rassemblés, vit que l'étoile du matin était déjà à une certaine hauteur au-dessus de l'horizon, ce qui les avertit qu'ils avaient oublié de se coucher; tant ils avaient mis de sérieux et d'ardeur dans les supplications qu'ils avaient fait monter au pied du trône de la Grâce!

En se rendant à Susquehannah, notre missionnaire visita sur son passage les Fourches de Delaware, dont il trouva les habitans beaucoup plus sérieux qu'auparavant, et beaucoup plus disposés à entendre la prédication de l'Evangile. Quelques-uns d'entre eux avaient été à Crosweeksung, et là ils avaient contemplé et peut-être senti eux-mêmes les effets de la vérité divine. Il se trouva cependant dans ce quartier plusieurs Indiens qui, jusqu'à ce moment, s'étaient refusés obstinément à entendre Brainerd, et dont la haine éclata enfin ouvertement contre ceux de leurs compatriotes qui avaient embrassé l'Evangile. Ils en vinrent même aux insultes et aux

railleries, ce qui nous prouve que, dans tous les temps et dans tous les lieux, l'affection de l'homme charnel est inimitié contre Dieu, et que tous ceux qui voudront vivre selon la piété qui est en Jésus-Christ souffriront persécution, dans les pays civilisés, comme dans les pays sauvages, sous le ciel de l'Europe, comme parmi les déserts du nord de l'Amérique.

De Delaware, Brainerd dirigea ses pas vers un village nommé Shomokin, habité par trois cents Indiens entièrement adonnés à l'ivrognerie et à toutes sortes de mauvaises pratiques; et, comme il s'attendait de leur part à une mauvaise réception, il fut fort surpris des témoignages de bonté qu'ils lui donnèrent et de l'attention qu'ils prêtèrent à ses instructions. Il les quitta cependant bientôt après pour visiter sur la rive opposée un autre village nommé Juneauta, où il fit un plus long séjour. Il fut profondément affligé à la vue des superstitions et de l'idolâtrie des Indiens qui habitaient ce quartier, car ils lui offrirent le plus hideux spectacle qu'il eût encore contemplé des abominations du paganisme. Brainerd nous fait ici la description de cette fête idolâtre, mais nous la réservons, ainsi que plusieurs autres incidens remarquables de la vie de ce grand serviteur de Dieu, pour le Numéro suivant, où nous nous proposons d'accompagner notre missionnaire jusqu'à la fin de sa carrière terrestre.

NOTICE ABRÉGÉE

SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS

DES MISSIONS PRINCIPALES.

(Suite, *voyez* vol. II, page 109.)

INDE EN-DEÇA DU GANGE.

Nulle part, sur la vaste étendue de notre globe, la charité chrétienne n'a déployé autant d'activité et mis en œuvre des moyens aussi variés et aussi efficaces pour la conversion des idolâtres que dans l'Indostan. En remontant depuis les bouches du Gange, au nord, le long du Thibet, jusqu'aux sources de l'Indus, et en redescendant de là au midi, pour longer à l'est les immenses côtes de Concan, de Canara et de Malabar, jusqu'au cap Comorin, et depuis le cap Comorin, en suivant les côtes de Coromandel et d'Orissa, jusqu'au fond du golfe du Bengale, partout, sur ce territoire qui porte et nourrit *cent trente-deux millions* d'habitans, on trouve les vestiges des messagers de la bonne nouvelle qui s'y sont répandus en foule, et qui, depuis un siècle, y publient le salut qui est en Jésus-Christ. Cette immense population, composée de païens, de mahométans, de juifs et de chrétiens, pour la plupart dégénérés, devait certes émouvoir la compassion et exciter le zèle des chrétiens d'Europe. On évalue dans ce pays à 114,330,000, les seuls sectateurs de l'indouisme, ou religion des bramines, du sabéisme et du buddhisme; à 16,150,000 les disciples de Mahomet; à 100,000 les juifs, et à 1,420,000 les chrétiens de diverses dénominations, tels que les Arméniens, les Jacobites, les Catholiques romains, les Luthériens et les Anglicans. Un mot sur chacune de ces religions.

Les sectateurs de la religion des bramines, ou les Indous proprement dits, sont divisés en quatre castes ou tribus séparées les unes des autres, et si indissolublement liées à la con-

stitution politique de ce pays, que pour l'abolir il faudrait renverser toute la forme de son gouvernement. Les livres sacrés de cette nation racontent que Brahma, le premier-né du Dieu souverain, créa quatre espèces d'hommes pour habiter la terre : les *bramines*, ou docteurs du peuple, qui sortirent de sa bouche ; les *chétries* (princes et guerriers), qui naquirent de ses épaules ; les *waësies* (commerçans et agriculteurs), qui procédèrent de son ventre, et les *sudras* (ouvriers et domestiques), qui naquirent de ses pieds. Les membres de ces différentes castes ne peuvent pas se marier les uns avec les autres ; il leur est défendu de manger ensemble et de former les moindres relations entre eux ; leur loi les oblige à se mépriser et à se haïr réciproquement, et ils ne peuvent quitter leur caste pour entrer dans une autre ou pour se faire chrétiens, sans devenir des objets de mépris pour tous leurs concitoyens, et même sans courir risque de perdre la vie. Quels puissans obstacles à l'introduction de l'Évangile parmi ces païens !

Le livre sacré des Indous (le Weda) est un mélange grotesque de traditions anciennes, où l'on retrouve çà et là quelques traces des premières révélations données aux hommes, mais tellement défigurées qu'on a peine à les reconnaître. Le polythéisme y est associé à la doctrine de l'unité de Dieu ; des préceptes moraux y trouvent place à côté des commandemens les plus ridicules et les plus immoraux ; partout on y reconnaît l'œuvre de l'esprit d'erreur et de mensonge. Comment ces infortunés parviendraient-ils au salut et au bonheur, conduits par des guides aussi aveugles ?

La religion des Seikhs ne date que de quatre siècles seulement, et elle peut être envisagée comme une espèce de réformation de l'Indouisme. Elle s'est propagée avec assez de rapidité dans l'Inde, où elle compte 4,500,000 sectateurs. Son auteur, Nanack, est regardé par ses disciples comme un prophète ; il chercha, par un singulier alliage du braminisme et du mahométanisme, à former un système de déisme pur dont il exclut sévèrement l'adoration des images. Mais il admit le Coran, le Weda et les autres livres sacrés de l'Indostan comme sources de vérité, et c'est là qu'il puisa sa doctrine.

Le sabéisme, ou culte du feu, est la religion des Persans,

dont on compte près de 150,000 dans l'Inde. Leur livre sacré est le Zend-Avesta, et leur grand docteur Zoroastre, appelé, dans la langue du pays, Zerduscht. Leurs prêtres sont les mages, qui veillent à l'entretien du feu sacré qu'ils adorent.

Le buddhisme, qui compte près de 45,000 sectateurs dans l'Inde, est proprement la religion d'une partie de la Chine, de l'empire Birman, du royaume de Siam et de la presqu'île de Malacca, et a beaucoup de ressemblance avec le brahminisme.

Les disciples du Coran, dans l'Inde, sont les Mongols, les Afghanes, les Baladsches et les Arabes, qui sont venus s'établir dans les provinces de l'Inde en deçà du Gange. Avant que les Anglais prissent possession de ces vastes contrées, c'étaient les mahométans qui y régnaient en maîtres et qui faisaient peser sur elles leur sceptre de fer; peu s'en est fallu même qu'ils ne soient parvenus a en bannir l'indouisme et à y établir comme religion dominante la religion du faux prophète. Mais aujourd'hui leur orgueil a été mâté, et ils n'ont point, dans l'Indostan, le pouvoir d'exercer la tyrannie et l'intolérance qui les caractérisent en Turquie. Cependant, de tous les habitans de l'Inde, il n'en est point qui aient offert autant de résistance qu'eux aux efforts des missionnaires, et parmi lesquels il se soit fait aussi peu de conversions véritables.

Les juifs qui habitent l'Indostan, au nombre d'environ cent milles, sont épars sur toute l'étendue de cet immense pays. Aveugles descendans du père des croyans, ils ignorent, dans l'Inde comme partout ailleurs, que le Christ est venu; toutefois nous savons que quand l'Évangile triomphant aura étendu ses conquêtes sur la généralité des païens, ces enfans rebelles seront convertis au Seigneur leur Dieu, et qu'ils viendront unir leurs voix aux chants d'allégresse que feront entendre les rachetés de Sion.

Si des peuples non chrétiens qui habitent l'Inde, nous passons maintenant à ceux qui se réclament du nom de Jésus-Christ, nous trouvons d'abord les *Thomites* ou disciples de l'apôtre Thomas, qui, selon eux, doit avoir, dès le premier siècle du christianisme, apporté l'Évangile à Meliapoor, non loin de Madras, où il reçut la palme du martyre de la main d'un bramine qui lui donna la mort. Ses os, qui sont conservés sur une

montagne dans le voisinage de cette ville, reçoivent la visite d'un grand nombre de pélerins qui entreprennent de longs voyages pour venir leur rendre leurs hommages. Les Portugais ont tout fait pour les contraindre à se réunir à l'Église romaine; ils n'ont épargné ni menaces ni persécutions; mais les Thomites sont demeurés fermes dans leur croyance; et, fuyant sur les montagnes, ils y ont vécu jusqu'à présent dans la retraite. Aujourd'hui les Thomites sont protégés par le gouvernement anglais, qui leur a assuré l'exercice libre de leur culte; et, comme la Bible est distribuée parmi eux en langue malayalim et syrienne, on peut espérer pour cette Église des jours de lumière et de réveil où elle sera rétablie dans sa primitive splendeur.

Plus nombreux que les Thomites sont les *Jacobites*, dont le nombre s'élève à 200,000, et qui comptent, dans la seule province de Malayala, 55 églises qui célèbrent leur culte en langue syrienne, quoique leur langue maternelle soit la langue du Malabar. Ils reconnaissent pour chef visible de leur Église le patriarche d'Antioche en Syrie. Le docteur Buchanan est le premier qui ait fixé l'attention de l'Église protestante d'Europe sur ces communes syriennes auxquelles on distribue largement en nos jours la Parole de vie.

Les *Arméniens*, qui sont les marchands de l'Orient, se rencontrent dans toute l'Asie. De Calcutta jusqu'à Astrachan, ils couvrent toutes les routes, de leurs caravanes commerçantes. Il est étonnant qu'entourés de tant de superstitions et d'erreurs, ils ne soient pas peu à peu rentrés dans les ténèbres du paganisme au milieu desquelles ils vivent. Tout porte à croire que la Providence de Dieu les a conservés pour devenir la lumière de l'Asie, quand le soleil de justice se sera de nouveau levé sur eux pour les vivifier (1).

Sans contredit, la confession chrétienne, qui compte le plus grand nombre de membres dans l'Inde, est l'Église romaine. Depuis l'année 1656, époque où les Portugais prirent possession des provinces occidentales et méridionales de l'Indostan, cette Église a cherché à acquérir du terrain en Asie, et elle avait une occasion toute naturelle de mettre à exécution ses

(1) Voyez *Journal des Missions*, 1re année, page 301.

projets de conquête, puisque le pape Alexandre VI venait de céder au Portugal, par un acte solennel de donation, tous les pays de l'Orient. La Propagande romaine commença par persécuter les anciennes communes chrétiennes des Thomites et des Jacobites, dont nous avons parlé plus haut; puis, après avoir établi un tribunal d'Inquisition à Goa, elle se mit avec ardeur à l'œuvre de la conversion des idolâtres. Il serait injuste de faire peser sur tous les missionnaires qui furent envoyés dans l'Inde par la Propagande, le reproche d'esprit de domination et d'orgueil, dont un grand nombre ne peuvent être que trop justement accusés. Il y eut parmi eux, nous nous plaisons à le reconnaître, des hommes vraiment recommandables par la noblesse de leurs vues et la dignité de leur caractère : tel par exemple, François Xavier, dont le nom est encore à présent en honneur dans l'Inde. Malgré cela, il est fort douteux que l'Église de Christ ait plus gagné que perdu à ces prétendues conversions que lui ont faites les jésuites. Là où le peuple ne reçoit pas d'instruction solide dans les principales vérités du christianisme; là où l'on n'élève pas des écoles pour former la jeunesse; là où l'on défend la lecture de la Bible; là, en un mot, où l'on enseigne que la religion consiste dans la pratique machinale de quelques cérémonies extérieures, sans qu'on exige le changement du cœur et la sanctification de l'âme, là aussi on moissonne ce qu'on a semé, c'est-à-dire qu'on n'a qu'un simulacre d'église, du paganisme sous une autre forme, du paganisme modifié, mais cependant toujours du paganisme. Un ecclésiastique sincère, appartenant au clergé romain (1), est convenu que tel était l'état des missions du Saint-Siége dans l'Inde, qu'on trouvait à peine un vrai chrétien dans le nombre considérable des païens qui s'y étaient convertis à l'Église romaine. Cela n'est pas étonnant, puisqu'on y présente à l'adoration des fidèles l'image du Christ et celles de Wischnu et de Schiwa, associées sur le même autel. Quoique l'archevêque de Goa, qui se donne le titre de primat de l'Inde, compte près de 2,000 ecclésiastiques dans son diocèse, on peut affirmer que les missions catholiques de ce pays sont visible-

(1) L'abbé Dubois. *Lettres sur l'Inde*. Voy. *Archives du Christianisme*, 1825, 6e année, page 481.

ment dans un état de décadence qui fait pressentir leur prochaine ruine.

Les chrétiens anglais qui se trouvent dans l'Inde, sont ou des voyageurs qui quittent momentanément leur patrie pour y venir faire le commerce, ou des descendans de chrétiens européens qui se sont établis depuis long-temps dans cette partie du monde. Le nombre des premiers peut s'élever, années communes, à 30 ou 40,000; celui des seconds, à 76,000 âmes. Jusqu'en 1813, cette population chrétienne avait été singulièrement négligée; mais, depuis l'établissement à Calcutta d'un évêché qui embrasse dans son diocèse toute l'Inde britannique, une nouvelle période s'est ouverte pour le règne de Dieu dans ce pays, que la charité chrétienne soupire de voir bientôt couvert de la connaissance de l'Éternel.

Après avoir esquissé à grands traits l'état de la population actuelle de l'Indostan, il nous reste à parler des efforts qui ont été faits pour y répandre la connaissance salutaire de Jésus-Christ.

Les premières tentatives faites dans les derniers siècles pour la propagation de l'Evangile dans l'Inde, sont dues à Frédéric IV, roi de Danemarck, qui, à l'instigation du docteur Lutkens, envoya, en 1705, sur la côte de Coromandel, deux jeunes missionnaires, Barthélemi Ziegenbalg et Henri Plutcho, qui avaient fait d'excellentes études pour le ministère, à l'université de Halle, en Saxe. Le premier théâtre de leurs travaux fut la ville de Tranquebar, qui appartenait au gouvernement danois. Ces pieux missionnaires furent traversés de toutes manières dans leurs chrétiennes entreprises. Le gouverneur danois, méprisant les ordres de son souverain, qui avait rendu un arrêt en faveur des missionnaires, s'opposa presque constamment à eux; et, après beaucoup de mauvais traitemens, il fit mettre Ziegenbalg en prison pendant quatre mois. Souvent nos deux missionnaires manquèrent d'argent, non seulement pour fournir aux frais des écoles qu'ils avaient établies, et des diverses entreprises qu'ils avaient formées dans les intérêts du règne de Dieu, mais même pour subvenir à leur propre entretien et à celui de leurs familles; car souvent ils n'avaient pas même du pain à donner à leurs enfans et à leurs

domestiques, qui leur en demandaient à grands cris. Malgré tous ces contre-temps, ils n'en poursuivirent pas moins avec un zèle infatigable leurs pieux travaux, surtout l'étude des langues tamule et portugaise. Ils avaient eu la joie de voir arriver trois de leurs frères d'Europe, les missionnaires Grundler, Bœving et Jordan, qui venaient pour être leurs compagnons de service dans l'œuvre du Seigneur.

C'est à cette époque, à peu près cinq années après la fondation de la mission danoise à Tranquebar, que la Société anglaise de la Connaissance chrétienne (1), qui venait de se former à Londres, prit sous sa protection la mission de la côte de Coromandel, dont elle devint le plus ferme appui. Depuis ce moment là, les missionnaires ne manquèrent plus de rien; leur œuvre prospéra, et ils se virent en état, grâce aux secours abondans qu'ils reçurent, d'établir à Tranquebar une imprimerie, d'où sortirent une grande quantité de livres en langues tamule et portugaise, qui furent disséminés dans toute la contrée. En 1715, le Nouveau-Testament tamule, fruit des veilles et de l'application inouïe du zélé Ziegenbalg, fut publié à Tranquebar; et, quatre années après, l'inestimable auteur de cette traduction avait fermé les yeux à ce monde visible, et était entré dans ce nouveau séjour où la peine et les afflictions ne devaient plus le troubler. Il serait hors de propos de faire ici l'éloge de ce digne serviteur de Christ, que tant de qualités, de talens et de piété rendaient parfaitement propre pour l'œuvre à laquelle il s'était voué. Chrétiens et païens le pleurèrent. Il mourut de la mort des justes, et on put lui appliquer, dans toute leur étendue, ces paroles d'approbation que le Seigneur, du séjour de sa gloire, adressait à l'ange de l'église d'Ephèse : *Je sais que tu as souffert, que tu as eu de la patience, que tu as travaillé pour mon nom, et que tu ne t'es point relâché.*

En 1719, presque au moment où Ziegenbalg venait d'expirer, et où son bien-aimé collègue Grundler allait être appelé à le suivre dans la joie de son Seigneur et Sauveur, trois nouveaux frères, Benjamin Schultz, Nicolas Dal et Jean-

---

(1) *Society for promoting Christian knowledge.*

Henri Kistenmacher, arrivaient d'Europe à Tranquebar, pour unir leurs efforts à ceux de leurs frères, dans la conversion des idolâtres. Ils furent assez heureux pour trouver Grundler encore en vie, et ils eurent la consolation de fermer les yeux de ce digne ami et collaborateur de Ziegenbalg, qui priait depuis long-temps le Seigneur de ne pas permettre que le troupeau qui avait été recueilli d'entre les païens fût privé de son conducteur spirituel avant l'arrivée des nouveaux missionnaires qu'on attendait d'Europe. Le Seigneur l'avait entendu; car pendant le dernier service public qu'il fut capable de faire dans l'église de Tranquebar, au moment qu'il adressait à Dieu la prière dont nous venons de parler, Schultz et ses deux compagnons débarquaient sur la côte de Coromandel. Le renfort de ces trois ouvriers, pleins d'ardeur et parfaitement qualifiés pour l'œuvre du Seigneur, redonna une nouvelle vigueur à la cause des Missions dans cette partie de l'Inde, et confondit la maligne joie des catholiques romains qui espéraient que la mort de Ziegenbalg et de Grundler serait le signal de la ruine de la mission évangélique de Tranquebar.

En 1727, fut achevée la traduction tamule de l'Ancien-Testament, due en partie à Ziegenbalg, et en partie à Schultz, qui avait consulté, pour l'achever et la revoir, non seulement l'original hébreu, mais encore les versions espagnole, italienne, française, danoise, allemande et hollandaise, qu'il était en état de lire. C'est Schultz encore qui traduisit en langue télingienne l'Ancien et le Nouveau-Testament, et en langue indostane le Nouveau-Testament, les quatre premiers chapitres de la Genèse, les psaumes de David et les prophéties de Daniel. Il prêchait, outre cela, tous les dimanches quatre fois en tamule, en télinga et en portugais, et ce fut lui qui, sur les ordres qu'il en avait reçus de la Société de la Connaissance chrétienne, alla fonder la station missionnaire de Madras, où il eut a essuyer plus d'une fois les outrages des prêtres romains irrités de ce que plusieurs de leurs adhérens embrassaient le pur Evangile que prêchait Schultz. Environ vers ce temps-là, les missionnaires eurent le bonheur de voir deux personnages, distingués par le rang et la charge qu'ils occupaient, devenir de zélés disciples de Christ, et travailler avec eux à la propagation

de son Evangile. C'étaient un des officiers du rajah de Tanjore et un catéchiste romain de la même contrée. Ces conversions excitèrent au plus haut degré la rage des catholiques romains qui, par de fausses accusations, des calomnies et des persécutions ouvertes, cherchèrent à détourner de la foi ceux qui avaient eu le bonheur de goûter la pure doctrine de l'Evangile.

L'année 1737 vit une nouvelle Mission s'établir à Cuddalor, par les soins des missionnaires Jean-Antoine Sartorius et Jean-Ernest Geister, qui avaient travaillé pendant quelque temps à Madras; mais, en 1746, les Français ayant pris cette dernière ville, après un siége de six jours, la maison des Missions fut rasée avec plusieurs autres, et l'Eglise fut transformée en magasin. Ce ne fut que trois ans après cette catastrophe que les missionnaires purent y revenir et y reprendre leurs travaux. Plus tard, le missionnaire Kiernander alla fonder une branche de la Mission à Calcutta, où il eut, entre autres succès, le bonheur de convertir un Pandaram qui appartenait à la caste la plus distinguée du pays et qui possédait de vastes connaissances.

C'est en mai 1762 que l'on vit paraître, sur la scène des Missions de l'Inde, un homme dont le souvenir restera longtemps en vénération dans l'Eglise, Chrétien-Frédéric Schwartz qui, pendant un demi-siècle, fut une des grandes lumières de l'Inde, où il était arrivé en 1750. Après être demeuré douze ans à Tranquebar, il alla s'établir à Tritchinapoly, et c'est là que, par ses catéchisations, ses conversations avec les naturels du pays, ses prédications, son exemple, il devint l'objet d'une telle vénération, qu'on a rarement vu un prince jouir d'une autorité aussi grande et aussi étendue que celle qu'exerçait, par la seule force de sa vertu et de sa piété, cet humble ministre de Jésus-Christ. Les habitans du pays, le rajah lui-même, l'appelaient leur père, et l'on se disputait à l'envi l'honneur de lui donner quelques marques d'estime et de respect. Comme nous nous proposons de faire paraître plus tard, dans ce journal, une notice sur la vie et les travaux de ce patriarche des missionnaires de l'Inde, nous n'en dirons pas davantage ici. Il mourut en 1798. La Compagnie des Indes Orientales lui fit élever un magnifique monument sur lequel on

retraça les principales circonstances de sa vie, avec un bas-relief qui représentait les principaux emblêmes de la charge de pasteur, la trompette de l'Evangile, la bannière de la croix et une Bible ouverte où on lisait ces mots : *Allez dans tout le monde et prêchez l'Évangile à toute créature.* Dans le principal compartiment de la pyramide qui recouvrait la tombe de Schwartz et au-dessus du bas-relief on voyait le lit de mort de ce missionnaire de Jésus-Christ, qui triomphait dans l'attente de la bienheureuse éternité. Le tout était exécuté avec le dernier soin par un des plus habiles sculpteurs de l'Inde, le célèbre Bacon. On sait qu'en quittant la terre, Schwartz comptait par milliers les païens qu'il avait eu le bonheur de convertir au Sauveur du monde.

A cette époque-là il y avait à Tranquebar six missionnaires, trois prédicateurs indigènes, vingt-quatre catéchistes, dix maîtres et trois maîtresses d'école; à Madras, deux missionnaires; à Cuddalor, deux; à Calcutta, deux; à Tritchinapoly, un; et à Tanjore, une congrégation et trois missionnaires. On évaluait à seize mille le nombre des chrétiens indigènes.

Depuis la fin du 18e siècle jusqu'à nos jours, la Mission danoise de la côte de Coromandel a été poursuivie avec activité sous la protection de la Société de la Connaissance chrétienne. Ce sont toujours des missionnaires allemands qui y travaillent, envoyés par les directeurs de la maison des orphelins de Halle, protégés par le gouvernement danois et soutenus par la Société anglaise. Nous nous sommes un peu étendus sur l'origine et les progrès de cette première Mission dans l'Inde, nous serons plus brefs sur le chapitre des autres.

La seconde Société dont les travaux ont puissamment contribué à la propagation de l'Evangile dans l'Inde est celle des Missions baptistes d'Angleterre. C'est en 1799 qu'elle a jeté à Sérampore, non loin des bouches du Gange, les fondemens d'un établissement considérable. Dès-lors elle s'est étendue dans presque tout le Bengale et au nord de l'Indostan jusqu'à Delhi. Elle ne compte pas moins de 22 stations dans ces contrées, où sont employés une trentaine de missionnaires, sans compter les aides indigènes. Chacun connaît les travaux inouis des célèbres Carey, Marshman et Ward, pour la traduction

des saintes Ecritures dans les langues de l'Asie méridionale. C'est à eux que l'on doit la plupart de celles qui existent. Leur imprimerie de Sérampore continue à fournir le continent indien d'une foule d'écrits, dans les principales langues de l'Indostan. Croira-t-on que, dans l'espace de vingt années, le docteur Carey, assisté de ses collègues, a traduit lui-même ou fait traduire et imprimer près de quarante éditions tant de l'Ancien que du Nouveau-Testament, dans les principaux dialectes en usage dans l'Inde? Et tel est le dévouement de ces infatigables apôtres de Christ, que pour mettre à profit les dons qu'ils ont reçus de leur Maître, ils ont établi à Sérampore un collége pour l'étude des langues de l'Orient, qui est fréquenté par tous les jeunes Anglais qui se destinent à remplir des places dans le gouvernement des Indes Orientales; et les émolumens considérables que les missionnaires baptistes retirent en leur qualité de professeurs dans ce collége, sont consacrés par eux à l'impression et à la dissémination des saintes Ecritures, et à l'œuvre des Missions en général.

La Société des Missions de Londres dans plus de 14 stations, dont celle de Nagracoil en compte 29 secondaires dans sa dépendance, entretient trente-quatre missionnaires et une foule d'aides indigènes, depuis Calcutta et les endroits environnans jusqu'au midi de la côte de Coromandel.

Enfin la Société hollandaise et celle des méthodistes wesleyens sont entrées depuis quelques années dans le vaste champ des Missions de l'Indostan; la première (en 1821) a envoyé des missionnaires à Chinsurah, non loin de Calcutta, à Sadras et à Paliacate, sur la côte de Coromandel; la seconde travaille depuis 1817 à Madras, et, dès-lors, elle est venue fonder un établissement à Négapatnam, au sud de Tranquebar.

Cependant toutes ces tentatives pour la conversion de l'Inde n'étaient encore que partielles; tous ces efforts, quelque grands qu'ils puissent paraître, étaient presque perdus au milieu d'une population aussi considérable. Dieu avait résolu de donner à l'œuvre des Missions dans l'Indostan une force et une consistance qu'elle n'avait point eues jusqu'alors. En 1813, nous voyons s'ouvrir une nouvelle période pour le règne de Dieu dans ce pays. Ce ne sont plus des individus épars, ce ne

sont plus des sociétés isolées, qui, dans des entreprises particulières, viennent chercher à arborer l'étendard de Christ au milieu des ténèbres du paganisme et de l'islamisme; c'est pour ainsi dire l'Angleterre en masse, secondée par un gouvernement sage et pieux, qui se lève, comme un seul homme, pour venir faire à Jésus-Christ la conquête de l'Inde. Retraçons en peu de mots les événemens de cette mémorable époque.

Jusqu'en 1813, la Compagnie des Indes Orientales dirigée par les principes d'une fausse prudence n'avait rien voulu faire pour l'amélioration du sort spirituel et moral des Indous; elle avait pensé qu'il fallait les laisser, ainsi que les Mahométans qui habitent l'Inde, suivre le culte de leurs ancêtres, sans faire aucune tentative pour les amener à la connaissance du vrai Dieu; et on pensait que, pourvu qu'ils se montrassent sujets soumis du gouvernement anglais, on ne pouvait qu'être fort satisfait de leur état religieux et moral. Par une conséquence de ce principe, il arrivait souvent qu'on leur accordait la préférence sur les chrétiens, quand il s'agissait de nommer quelqu'un à une place importante dans le gouvernement; et, pour ne pas trop les choquer par le spectacle d'une religion qui n'était pas la leur, on se montrait peu disposé à favoriser l'établissement d'un culte pour les Européens qui étaient fixés aux Indes. Ces infortunés chrétiens étaient souverainement négligés sous le rapport spirituel : aussi n'était-il pas rare de voir les descendans dégénérés des familles chrétiennes de l'Indostan contracter des mariages avec des femmes du pays et redevenir païens comme elles. Déjà Buchanan, dans son ouvrage, *Recherches sur l'Asie* (1), avait excité l'attention de l'Angleterre sur un aussi déplorable état de choses, sans cependant qu'on eût encore pris aucune mesure. Il était réservé à la Société de *la Connaissance chrétienne* de donner le premier élan au zèle des chrétiens en Angleterre, et de les déterminer à mettre la main à l'œuvre du salut de l'Inde. Profitant de l'époque où la direction de la Compagnie des Indes-Orientales était sur le point de renouveler son contrat avec le gouvernement anglais relativement à l'administration des provinces

(1) *Asiatic Researches.*

asiatiques, elle se hâta de lancer dans le public un appel adressé à la nation en général et aux membres de la Société de la Connaissance chrétienne en particulier, dans lequel elle les exhortait à considérer le triste état des chrétiens aussi bien que des païens et des mahométans de l'Inde, et les invitait à venir au secours de cette immense population délaissée. Nous voudrions pouvoir reproduire ici cet excellent morceau qui expose avec tant de clarté et de profondeur les besoins spirituels et moraux des peuples de l'Indostan, et qui est écrit en même temps avec une verve de piété si entraînante, qu'on comprend facilement qu'il ait eu les succès qui accompagnèrent la lecture qui en fut faite dans toute l'Angleterre. De toutes parts on vit parvenir au parlement des pétitions pour le supplier de prendre en considération la situation déplorable des chrétiens et des païens d'Asie, et, dans le contrat qu'il allait renouveler avec la Compagnie des Indes-Orientales, de stipuler clairement l'intention formelle où il était de favoriser l'introduction du christianisme dans l'Indostan. En moins de cinq mois, c'est-à-dire du 12 février 1813 au 12 juin de la même année, le parlement reçut trente-six pétitions de cette nature, tant de la part de Sociétés religieuses que d'Associations philanthropiques, revêtues toutes de nombreuses signatures et attestant comme de concert le profond intérêt que la cause du christianisme en Asie inspirait à toutes les communions chrétiennes en Angleterre. Parmi ces pétitions on distinguait surtout celle de la Société des Missions de l'Eglise anglicane qui, plus tard, dans un appel qu'elle fit au public, développa les idées qu'elle avait présentées au gouvernement. Le résultat de ces diverses pétitions fut tel qu'on l'avait attendu. Le parlement, après s'être assemblé et avoir délibéré mûrement sur la proposition qui lui était faite, arrêta, à la majorité de 89 voix contre 36, *qu'une constitution ecclésiastique serait désormais établie aux Indes-Orientales, sous la direction d'un évêque et de trois archidiacres qui lui seraient adjoints pour l'aider dans ses fonctions.* La ville de Calcutta fut choisie pour siége épiscopal; et, dès le mois de mai de l'année 1814, le docteur Middleton, nommé évêque de Calcutta, alla prendre possession de sa

charge, après avoir reçu, de la bouche de l'évêque de Chester, dans un discours d'adieu, tenu dans une assemblée solennelle, l'expression des vœux ardens de l'Angleterre pour le succès de l'œuvre des Missions dans l'Inde. Ce pays est maintenant divisé en trois grands districts ou diocèses. Calcutta, qui est à la fois la résidence du gouvernement anglais, a dans sa dépendance les provinces du nord et de l'orient; Madras, la province du sud, et Bombay, celle de l'occident. Ainsi Calcutta est le point central de toutes les stations missionnaires du nord-est; Madras, de toutes celles qui se trouvent au midi, sur les côtes d'Orissa et de Coromandel, et Bombay de celles qui fleurissent à l'occident, depuis Concan jusqu'à la côte de Malabar.

Pour le dire en passant, l'aperçu rapide que nous venons de donner de l'histoire des Missions entreprises par les Anglais dans l'Inde, ne réfute-t-il pas victorieusement les objections de ces hommes soupçonneux qui, pour se dispenser de prendre part à une œuvre dont leur cœur vide de charité ne peut concevoir la beauté et la grandeur, accusent, avec une légèreté impardonnable, la direction des Sociétés de Missions en général d'être inspirée et conduite par les vues intéressées d'une basse politique, dans une cause qui n'a pour but que les intérêts éternels et tout spirituels du règne de Jésus-Christ? Qui ne voit, par ce que nous venons de dire, que ce sont des Sociétés privées qui ont entrepris la conversion des Indous, qu'elles ont travaillé pendant plus d'un siècle sur ce terrain ingrat, seules, délaissées, sans appui de la part du gouvernement, et qu'il a fallu pour ainsi dire un soulèvement général des chrétiens en Angleterre pour engager le parlement à protéger l'œuvre des Missions dans ce pays. C'est des particuliers que l'idée des Missions a passé dans le gouvernement, et ce sont encore des Sociétés particulières, qui, sous la protection du gouvernement, poursuivent cette œuvre, qui, pour demeurer pure et fructifier, doit rester indépendante de tout principe d'intérêt humain, sous la seule influence de la grâce de Jésus-Christ.

Une fois l'impulsion donnée par les événemens dont nous

venons de parler, on vit une sixième Société se hâter d'entrer dans la carrière de l'évangélisation de l'Inde, afin de rivaliser avec ses sœurs aînées qui y travaillaient depuis long-temps avec ardeur : c'est la *Société des Missions de l'Église épiscopale*, qui a choisi Calcutta pour centre principal de ses opérations, mais qui de là les a étendues dans le nord du Bengale; au midi, jusqu'à Tranquebar; et à l'occident, jusqu'à Bombay et Cochin. Cette Société qui déploie une activité prodigieuse, secondée des plus puissantes ressources, entretient une trentaine de missionnaires dans cette seule partie du monde, sans compter un nombre considérable d'aides nationaux, et c'est elle qui, plus que toutes les autres Sociétés, s'occupe de la fondation de ces écoles, si pleines d'espérances, où des milliers d'enfans indous, des deux sexes, reçoivent journellement l'instruction due à leur âge, et surtout la connaissance salutaire de la religion de Jésus-Christ.

C'est ainsi que le territoire de l'Indostan qui, dans sa plus grande longueur, n'a pas moins de huit cents lieues, depuis Caboul jusqu'au cap Comorin, et six cents lieues de largeur depuis les bouches du Gange jusqu'à l'Indus, a été enveloppé de toutes parts dans le filet de l'Évangile que les ouvriers de six Sociétés différentes ont jeté tout autour de lui; et, tandis que ces nombreux missionnaires sont journellement occupés à prêcher l'Évangile, à fonder de nouvelles écoles, à entretenir, à surveiller celles qui existent déjà, jetant ainsi la semence de la Parole au milieu d'une population de 132 millions d'habitans, la Société biblique britannique et étrangère met libéralement à la portée de tous ces missionnaires, à quelque Société qu'ils appartiennent, les moyens de répandre les saintes Écritures, traduites en vingt-cinq dialectes actuellement parlés dans l'Indostan.

Que n'avons nous point à espérer pour la régénération spirituelle et morale de ce pays ! Les préparatifs sont faits, l'échafaudage est dressé, les moyens ordonnés et bénis de Dieu dans tous les temps pour la conversion des hommes sont mis en œuvre : abandonnons-en le succès à l'auteur de toute grâce et de tout don parfait. Quand même nous ne verrions

pas l'Inde sortir subitement de l'état de torpeur et de mort où elle est encore plongée, rappelons-nous que le royaume de Dieu ne vient pas toujours avec éclat, que les temps et les saisons sont dans les mains de Dieu, et qu'à ses yeux mille ans sont comme un jour, et un jour est comme mille ans. *Dieu est patient, parce qu'il est éternel.* Aussi un jour, nous le savons, la lumière se lèvera sur l'Asie, et la gloire de l'Éternel la couvrira, car le Seigneur a parlé, et ce qu'il a promis s'accomplira (1).

---

(1) Dans des notices séparées, et qui trouveront place par la suite *dans les Souvenirs des Missions anciennes*, nous ferons part à nos lecteurs des exemples frappans de conversions qui ont réjoui le cœur des missionnaires chrétiens dans cette partie du monde ; et, en attendant que nous puissions leur donner un aperçu de la religion, des coutumes et des mœurs des Indous, digression qui nous était interdite par la nature de cette notice abrégée, nous les engageons à lire, dans la première année de ce Journal, le discours du missionnaire Reeves, à la réunion de la Société des Missions de Brigton, page 52.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

A la suite du tableau général que nous venons de tracer de l'origine et de l'état actuel des Missions évangéliques dans l'Inde, il ne sera pas hors de propos de donner quelques détails sur quelques-unes des nombreuses stations missionnaires qui s'y trouvent. Les nouvelles suivantes sont extraites des dernières publications reçues de ce pays, et elles pourront donner une idée des dispositions morales des Indous, des espérances qu'on peut concevoir à leur égard, et du zèle infatigable de ceux qui vont leur prêcher l'Evangile.

INDES-ORIENTALES.

BENGALE.

Extrait du Journal d'une tournée missionnaire entreprise par MM. Trawin, Edmond, Ray et Gogerly, agens de la Société des Missions de Londres.

Nous partîmes de Calcutta, le lundi matin 26 décembre; et, après nous être arrêtés deux ou trois heures à Sérampore, nous arrivâmes à Chinsurah le mardi matin. Nous visitâmes une grande école de mission, ouverte depuis peu de temps sur la route qui borde l'Hooghly, et nous fûmes très-satisfaits de l'ordre qui y régnait, et de l'application des jeunes garçons. Ils lurent une portion d'un des Evangiles, et firent des réponses très-justes aux questions que nous leur adressâmes, ce qui nous prouva qu'ils comprenaient les principes généraux du christianisme, sur lesquels on a dirigé leur attention.

Nous quittâmes Chinsurah, un peu après midi, et nous arrivâmes à Trevenny vers quatre heures. C'est un grand village sur la rive occidentale de l'Hooghly; il est regardé comme un lieu sacré par les Indous, qui s'y rendent par milliers à l'époque de certaines fêtes, pour se baigner dans la rivière. Deux petits ruisseaux, l'un au-dessus, l'autre au-dessous du village, versent le tribu de leurs eaux dans la rivière sacrée, et aug-

mentent ainsi, selon les Indous, la vertu qu'ils lui supposent de purifier de tout péché ceux qui s'y plongent. De là vient la célébrité de ce lieu, et nous en vîmes une preuve dès notre arrivée dans le magnifique *Pucka ghaut*, érigé par la munificence d'un riche Indou qui vit dans l'intérieur des terres.

Prédication et conversations avec les Indous.

Nous nous séparâmes dès notre arrivée; MM. Trawin et Gogerly prêchèrent à ceux qui se rassemblèrent en grand nombre autour d'eux à l'entrée du bazar, et qui écoutèrent avec une attention marquée les vérités qui leur furent exposées. Comme les Indous écoutent avec un intérêt particulier les paraboles de notre Seigneur, et reconnaissent en général combien les instructions qu'elles contiennent sont excellentes, on commença par leur expliquer la parabole rapportée dans le chapitre douzième de l'Evangile selon saint Marc. On leur parla des moyens employés par un Dieu tout bon pour engager les pécheurs à venir à lui, des desseins miséricordieux de Christ en venant sur la terre, et en leur envoyant des messagers pour les instruire; on les exhorta à recevoir les vérités de son Evangile qui sauve les âmes; et l'on finit par les avertir de prendre garde de ne pas commettre, en le rejetant, le même péché que les vignerons de la parabole, s'ils ne voulaient s'exposer au même châtiment.

Les missionnaires montrèrent ensuite que les miracles de Christ étaient une grande preuve de la divinité de sa mission; et, insistant principalement sur ce qu'il avait souvent manifesté sa bonté et sa puissance en rendant la vue à des aveugles, ils s'efforcèrent de faire comprendre que notre Sauveur a aussi la volonté et le pouvoir de guérir l'aveuglement spirituel. Quand ils eurent fini de parler, ils distribuèrent au peuple des traités et d'autres ouvrages religieux, et ils eurent ensuite la satisfaction de voir plusieurs personnes qui en avaient reçu, attentivement occupées à les lire dans leurs boutiques ou dans leurs maisons. Plusieurs des indigènes accompagnèrent les missionnaires jusqu'à une distance considérable du village, et ils écoutèrent avec intérêt une conversation sur l'importance

de la vraie piété et de la pureté de la conduite. Ils firent plusieurs remarques qui tendaient à confirmer la vérité de ce qu'on leur disait, et ils témoignèrent beaucoup de regrets lorsque le moment de la séparation arriva.

Le maître qui dirige l'école indigène de la Compagnie des Indes, exprima le respect le plus sincère pour le caractère de feu M. Robert May, et peignit d'une manière intéressante la reconnaissance que lui conservent les habitans de ce pays, pour des travaux si long-temps consacrés à l'instruction et au bonheur de leurs enfans.

MM. Ray et Edmond se dirigèrent vers la partie nord du village, espérant y former une autre assemblée, mais ils trouvèrent le bazar désert ; ils continuèrent donc à marcher et traversèrent deux ou trois petits villages, où ils ne virent que des femmes qui s'enfuirent à leur approche ; les hommes étaient occupés aux travaux des champs. Ils rencontrèrent cependant, sur le bord de la rivière, un bramine et deux autres hommes qui allaient à Noi-Serai, village éloigné de deux milles, auquel les missionnaires se rendaient aussi pour rejoindre leur bateau. Le bramine entra sur-le-champ en conversation ; il fit profession de croire à la sainteté et à la justice du grand Jéhovah. Il dit qu'il reconnaissait que l'homme a péché, qu'il est ainsi exposé à la colère de Dieu, qu'il n'y a point d'homme qui puisse expier ses propres péchés, et bien moins encore ceux des autres. Il voulut d'abord essayer d'argumenter contre ces propositions, mais ensuite il reconnut qu'il les admettait toutes. Les missionnaires l'exhortèrent alors sérieusement à s'occuper du salut de son âme et à recourir à l'expiation que Christ a faite de nos péchés en mourant pour nous sur la croix, et ils lui expliquèrent les Ecritures qui y ont rapport. Cependant, malgré ce qu'il venait de dire, il parut croire que ses *poojahs* possédaient quelque vertu mystérieuse pour effacer ou atténuer ses fautes, et que l'eau du Gange pouvait purifier son âme de la souillure du péché. Nous étions arrivés au but de notre course, et nous nous séparâmes du bramine et de ses compagnons avec des expressions de bienveillance mutuelle.

Le mercredi, vers quatre heures du soir, nous arrivâmes près de Santipore, et nous débarquâmes peu après, suivis du

moonshee de M. Gogerly, qui portait un paquet de Traités en bengalais, d'Evangiles séparés, d'harmonies des Evangiles, etc. Après une marche longue et fatigante à travers la plaine sablonneuse au milieu de laquelle est situé cet antique siége de la science des bramines, nous entrâmes dans la ville. Près de la porte du midi, était un char couvert de peintures qui servait dans la fête de Ruthjattra (1) ; nous regrettâmes de n'avoir pas le temps de l'examiner, car il nous parut plus grand que tous ceux de cette espèce que nous avions vus. Dès que nous fûmes entrés dans la ville, une multitude de peuple se rassembla autour de nous pour apprendre l'objet de notre visite, et pour obtenir de nous les livres que nous tenions à la main. M. Ray se mit à parler, à la foule qui l'entourait, de la création de l'homme, de sa révolte contre Dieu qui l'avait justement exposé à la colère divine, du besoin qu'il a d'un Sauveur qui expie ses péchés, et qui lui montre la voie de la justice et de la paix.

M. Ray termina son discours en exhortant ceux qui l'écoutaient à examiner les preuves de la vérité de la doctrine qu'il venait de leur exposer, et à avoir égard à l'importance des conseils qu'il leur avait donnés. Ces Indous, au nombre de trois cents, sollicitèrent avec ardeur des livres, et les reçurent avec de grands remercîmens, et en promettant de les lire avec attention.

MM. Trawin et Gogerly se rendirent au milieu de la ville, et rassemblèrent bientôt un nombreux auditoire qui écouta, sans l'interrompre, une courte exposition des grandes doctrines et des devoirs de la foi chrétienne. Au commencement du service, on lut au peuple une partie du sermon de notre Sauveur sur la montagne, dont la morale sublime est généralement admirée. M. Gogerly prouva la profonde corruption de l'homme, par la pureté et la spiritualité de la loi de Dieu ; et insistant ensuite, auprès de ceux qui l'entouraient, sur ce que leur propre histoire et leur conduite habituelle devaient leur faire sentir qu'ils étaient tous coupables aux yeux de Dieu, il les exhorta à la repentance envers Dieu, et à la foi

(1) Ou de Jaggernaut, fameuse divinité des Indous.

en notre Seigneur Jésus-Christ. M. Trawin parla ensuite sur ce texte si frappant : *Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croirait en Lui ne pérît point, mais qu'il eût la vie éternelle.*

Empressement des indigènes à demander des Livres et des Traités.

Nous distribuâmes aussi des livres à cette assemblée, et nous dîmes à ceux d'entre eux qui témoignaient le plus vif désir d'en avoir que, s'ils voulaient venir à notre bateau, nous leur donnerions des traités en bengalais avec la traduction en anglais. Plusieurs nous suivirent, et ils se tinrent auprès du bateau, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, jusqu'au moment où, à notre grand regret, nous fûmes obligés de leur déclarer que nous ne pouvions plus leur distribuer de Traités en anglais et en bengalais. Le désir d'apprendre notre langue est très-général parmi les Indous, et plusieurs d'entre eux ne regretteraient aucun sacrifice pour y parvenir : cette ambition peut avoir des suites importantes. Si la connaissance de l'anglais se répand parmi eux, une partie considérable de la littérature d'Europe sera mise à leur portée, et nous les aidons avec plaisir à atteindre ce but; en notre qualité de missionnaires, nous désirons répandre les connaissances utiles de quelque genre qu'elles soient, aussi bien que celles qui se rapportent directement à la religion. L'ardeur avec laquelle ces jeunes Indous nous demandaient quelques-uns de nos livres, venait probablement de ce qu'ils les regardaient comme des secours pour l'étude de l'anglais; mais, lorsqu'ils les liront, ils seront obligés d'étudier long-temps le texte bengalais avant de pouvoir comprendre les mots et les phrases correspondans en anglais, et, par ce moyen, plusieurs principes utiles des livres qu'ils liront pourront faire une profonde impression sur leurs esprits, et amener ainsi d'heureux résultats.

Les amis de la Société des Traités, en Angleterre, auraient éprouvé une grande satisfaction s'ils avaient pu être témoins des vives instances que faisaient les habitans de cette ville pour avoir leurs publications; et, bien que les motifs qui les

influençaient ne fussent pas tout-à-fait tels que nous les aurions désirés, cependant tous les vrais amis des lumières, et tous ceux qui font des vœux pour l'amélioration et pour le bonheur de ces Indous, que nous pourrions appeler des compatriotes, doivent éprouver une grande joie en voyant chez eux un si vif désir de s'instruire.

Ignorance et déplorable insensibilité d'un Indou sur la vie future.

Nous nous étions couchés assez tard, et vers les trois heures du matin nous fûmes réveillés par suite d'un accident arrivé à notre bateau par la négligence de l'homme qui veillait cette nuit-là, accident qui aurait pu avoir les plus fâcheux résultats, si nous n'eussions été protégés et conservés par *Celui* «qui ne sommeille ni ne s'endort jamais.» Au moment où nous nous couchâmes, le fond du bateau était appuyé en partie sur le bord élevé de la rivière, mais la marée ayant continué à monter, il fut entraîné dans le courant; et comme il s'y trouvait une ouverture, l'eau entra dans le bateau qui s'arrêta heureusement dans les sables, au moment où elle allait pénétrer dans notre cabine. Nous fûmes obligés de nous lever pour que nos bateliers pussent vider la barque, et nous nous promenâmes sur le rivage; la nuit était très-belle; la lune brillait sur un ciel sans nuages et aucun de nous ne trouva cette promenade désagréable. Nous rencontrâmes une troupe de gens qui avaient apporté le corps d'un bramine pour le brûler, et qui attendaient le retour d'un messager qu'ils avaient envoyé au *darogha* pour l'informer de leur dessein. M. Ray entra en conversation avec un de ces hommes, qui était le frère du défunt. Il exprima la plus grande indifférence sur le sort de l'âme de son frère; il avoua qu'il ne pouvait savoir si elle irait au ciel ou dans l'enfer; il supposait qu'elle animerait bientôt un nouveau corps, mais il ne pouvait dire si ce serait celui d'un homme ou d'un animal. M. Ray donna à ces pauvres païens des instructions et des conseils, mais ils montrèrent tous une légèreté d'esprit qui faisait un pénible contraste avec le triste événement qui les avait réunis, et il s'y joignait une

répugnance manifeste à entendre annoncer cet Evangile « qui a mis en évidence la vie et l'immortalité. » Ce fut pour nous une preuve affligeante de la profonde ignorance dans laquelle sont plongés les Indous, malgré leurs systèmes si vantés. Nous avions devant les yeux un homme dont la vie avait été employée aux études et aux cérémonies prescrites par les *shasters* (1), et qui ne pouvait cependant trouver aucune réponse à une des questions les plus importantes qui puissent occuper l'attention de l'homme, celle qui se rapporte à l'état et à la destinée de l'âme après sa séparation du corps. Voilà un homme « qui vivait, » selon l'expression de saint Paul, « sans espérance, » et qui assistait aux funérailles d'un frère qu'il reconnaissait avoir vécu et être mort dans les mêmes sentimens. Nous nous retirâmes profondément attristés de cette preuve de la déplorable ignorance de ces millions de nos semblables, au milieu desquels nous vivions, et ce fut avec un vif sentiment de reconnaissance pour les grâces et les priviléges dont nous jouissons comme chrétiens, que nous fîmes monter vers Celui qui écoute les prières de ses enfans, l'expression de nos vœux : « Que ton règne vienne, » et « que la terre soit remplie de la connaissance de l'Eternel, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent. »

Arrivée à Culna. — Etat florissant des Ecoles dépendantes de la Société des Missions.

Mercredi matin, à six heures, le bateau à bord duquel nous devions reprendre notre tournée se trouva prêt, et sur les dix heures nous arrivâmes à *Culna*. Deux d'entre nous visitèrent une école qui est sous la protection de la Société des Missions de l'Eglise, mais qui, dans l'origine, fut établie par feu le docteur May, missionnaire de la Société de Londres, et entretenue pendant quelques années par la Compagnie des Indes. On fit lire les enfans, qui s'en acquittèrent on ne peut pas mieux, quoiqu'ils n'eussent qu'une connaissance très-bornée des ouvrages religieux qu'on avait répandus parmi eux dans les derniers temps. Nous fûmes aussi très-satisfaits d'une école

(1) Livres sacrés des Indous.

de filles, établie depuis peu, et qui se composait d'une vingtaine d'écolières. Elles nous lurent couramment quelques fables, et nous répétèrent très-correctement quelques pages du catéchisme. Les deux moniteurs paraissaient avoir treize à quatorze ans, et la plupart des autres jeunes filles n'étaient guère plus jeunes. Nous apprîmes aussi que plusieurs autres écoles de filles venaient d'être formées dans le voisinage, où la population est très-nombreuse. Ce fait prouve combien s'est affaibli le préjugé relatif à l'instruction des femmes ; si le genre d'instruction qu'on leur donne est sagement combiné, elles sortiront des écoles disposées à procurer à leurs filles tous les avantages que ces établissemens leur offrent.

Tendance des Ecoles chrétiennes de naturels à détruire peu à peu l'idolâtrie.

Parmi les moyens employés aujourd'hui pour répandre l'Evangile parmi les Indous, l'éducation des enfans est un de ceux auxquels nous attachons la plus grande importance ; nous sommes persuadés que rien n'aura plus puissamment contribué à la destruction des préjugés, à l'amélioration des mœurs et aux progrès des connaissances utiles en tout genre, que les efforts que fait maintenant la philanthropie britannique, pour étendre parmi les jeunes Indous le bienfait d'une éducation que nous appellerons libérale comparativement à ce qu'elle était auparavant. Ce progrès des lumières sera très-favorable aux intérêts de la vraie religion, puisque chaque notion juste que reçoivent les jeunes gens, en fait de science, sert efficacement à les mettre en état d'examiner et de juger les orgueilleuses prétentions de certains livres, dont les décisions choquent souvent le simple bon sens, et sont en contradiction avec le peu que nous savons de la nature réelle des choses, et avec les conséquences qu'en tire la véritable philosophie.

MM. Trawin et Ray étaient à peine sortis du bateau, qu'ils furent entourés par la foule, qui les écouta avec une attention marquée, et manifesta le même désir que la plupart des habitans de *Santipore*, de posséder les saintes Ecritures et les

autres livres religieux. M. Trawin leur expliqua les grands principes de l'Evangile, leur en fit sentir l'excellence, leur prouva la merveilleuse facilité avec laquelle ils s'adaptent à toutes les situations de la vie humaine, et les exhorta vivement à s'en pénétrer. M. Ray prit la parole après M. Trawin, et leur exposa de quelle manière le péché est entré dans le monde, ses terribles conséquences, l'impossibilité où est l'homme de se délivrer par lui-même de la malédiction que le péché a attirée sur toute sa race, et les voies de salut que Dieu lui a ouvertes par sa miséricorde, et qu'il a fait connaître par son Evangile à tout le genre humain. Après ces discours, les missionnaires firent différentes questions aux assistans, et leurs réponses nous permettent d'espérer qu'ils se font une idée juste de l'Evangile qui leur était prêché.

On ne saurait être mieux disposé que ne le parurent les habitans de cette ville à entendre la Parole de Dieu. Ils reçurent avec des expressions de reconnaissance les ouvrages religieux que nous leur laissâmes, et prêtèrent la plus grande attention aux observations dont ce présent fut accompagné.

Départ de Culna.

Nous partîmes de Culna vers onze heures et demie; deux ou trois villages se présentèrent sur notre route, mais une chaleur étouffante ne nous permit pas de les visiter. Un peu après quatre heures nous abordâmes sur la rive orientale de la rivière, espérant y trouver quelque village avec les habitans duquel nous pussions avoir un utile entretien; mais notre espérance fut trompée : nous marchâmes jusqu'à près de six heures sans rencontrer un seul individu. La terre était de toutes parts couverte d'énormes roseaux, dont quelques-uns avaient jusqu'à neuf pieds de hauteur; et, de temps à autre, ce n'était pas sans difficulté que nous parvenions à nous faire jour à travers cette espèce de forêt. Dans deux ou trois endroits, nous trouvâmes des clairières faites de main d'homme, et dans l'une desquelles était une vache qui paissait solitairement; mais nous cherchâmes en vain la hutte de son maître.

Sur le soir, nous rentrâmes dans notre bateau et passâmes

sur l'autre rive, où nous jetâmes l'ancre pour la nuit. A neuf heures, la lune parut dans tout son éclat; alors nous descendîmes à terre pour nous promener sur une grève basse et sablonneuse, sans trop nous éloigner de notre bateau; nous jugeâmes que cette grève devait avoir plusieurs milles de longueur et environ un mille de large. Pendant cette délicieuse promenade, nos cœurs, franchissant l'intervalle des temps, se transportaient par avance à l'heureuse époque où le Soleil de justice se levera aussi sur cette terre païenne, et où les ténèbres morales dont elle est couverte depuis si long-temps seront entièrement dissipées. L'idée de cet avenir répandit une douce joie dans nos âmes, et nous fit paraître moins rebutantes les épreuves que nous avons à essuyer, comme missionnaires, parmi des hommes qui, assez souvent, après avoir paru écouter avec attention le message que nous leur apportons, ne peuvent se décider à briser leurs fers et à confesser hardiment l'opinion que nous sommes fermement persuadés qu'ils ont, dans beaucoup de cas, de l'excellence de la religion de Christ.

Visite à Nuddéa. — Nombreux colléges qui y sont établis. — Conversation des Missionnaires avec les Bramines. — Leur discours aux habitans de Nuddéa.

Vendredi matin, au point du jour, nous nous remîmes en route, impatiens d'arriver à Nuddéa. Après le déjeuné, que nous fîmes de très-bonne heure, nous débarquâmes à la pointe d'une grève sablonneuse, que nous fûmes assez long-temps à doubler avant d'arriver à la partie qui regarde la ville. La rivière, dans cet endroit, a abandonné son ancien lit et s'en est creusé un nouveau, à plus d'un mille du premier; en conséquence, le courant qui passait autrefois près de la ville, en est aujourd'hui à une distance considérable; ayant donc pris terre à près de deux milles au-dessous de Nuddéa, ce ne fut qu'après une marhe longue et pénible que nous y entrâmes. Le soleil était brûlant, et pas un souffle d'air ne tempérait l'ardeur de ses rayons; nous étions épuisés par la chaleur; et, sans quelques petits bouquets de bambous, à l'ombre desquels nous pûmes nous reposer un peu, il est vraisemblable que

nous nous serions trouvés forcés de regagner notre bateau sans avoir accompli l'objet de notre voyage, qui était de visiter cet antique siége de la littérature sanskrite, où se trouvent encore aujourd'hui vingt colléges, dans lesquels on enseigne cette langue à un nombre considérable d'étudians, qui demeurent à Nuddéa tout le temps de leurs études.

Près de deux temples situés à un mille environ de Nuddéa, nous eûmes quelques momens d'entretien avec des bramines. Ils acceptèrent volontiers deux volumes que nous leur offrîmes, en nous disant qu'ils espéraient découvrir, en les lisant, les moyens par lesquels le péché pouvait être banni de leurs cœurs. Nous fîmes encore une petite halte près de la ville, sous un arbre touffu, dont l'ombrage frais était pour nous une rencontre délicieuse, après avoir été si long-temps exposés à l'ardeur d'un soleil brûlant. Plusieurs naturels s'approchèrent de nous, et peu à peu nous en eûmes une réunion nombreuse. Un bramine entama la conversation et la soutint pendant quelque temps, tandis que les autres écoutaient les questions qu'il nous adressait et les réponses que nous y faisions. Il nous dit, entre autres choses, que les bramines étaient de saints personnages; que cette sainteté était chez eux un caractère héréditaire, auquel étaient attachés certains avantages individuels, tels que la santé, la prospérité et la satisfaction intérieure. Sans nier formellement ces prétendus priviléges, nous osâmes leur objecter les déplorables preuves qui venaient presque tous les jours nous convaincre qu'ils ne sont que des pécheurs comme les autres hommes, et que de leurs cœurs en proie au péché, il ne sortait rien qui ne fût souillé, de même qu'une source impure ne fournit que des eaux corrompues. Il chercha en vain, dans sa réponse, à nous faire entendre qu'on ne devait pas considérer comme péchés quelques actions blâmables que les bramines se permettaient; on voyait qu'une voix intérieure démentait ses paroles; et, sur le visage de tous ceux qui nous environnaient, on pouvait lire qu'ils s'unissaient à cette condamnation que la conscience des bramines prononçait contre eux, en dépit d'eux-mêmes. Nous profitâmes de l'occasion pour exposer en peu de mots les grands objets de la révélation chrétienne, les moyens qu'elle nous enseigne pour ob-

tenir le pardon de nos péchés et la paix de la conscience que goûtent ceux qui y croient.

Deux d'entre nous avaient pris les devans et s'étaient rendus à la ville. Bientôt une multitude d'auditeurs, profitant de l'ombre que donnaient quelques édifices élevés, s'assemblèrent autour d'eux; M. Ray leur fit un long discours, dans lequel il réunit la plupart des grandes vérités que Dieu nous a révélées pour notre instruction, et qu'ils écoutèrent avec l'attention la plus profonde. Un seul bramine hasarda de lui faire quelques objections; M. Ray y répondit, et l'auditoire parut satisfait de ses réponses, tandis que trois bramines des plus respectables reconnurent hautement qu'il n'y avait pas à douter de la vérité de tout ce qu'avait dit le missionnaire, et que cela méritait attention.

Le peuple parut attacher beaucoup de prix à nos livres, et l'on n'en refusa à aucun de ceux qui prouvèrent qu'ils étaient en état de les lire. Il y en eut un pour le vieux bramine dont je viens de parler. Il ne tarda pas à nous suivre; et, paraissant parler pour lui et pour trois ou quatre autres bramines qui l'accompagnaient, il nous demanda comment nous imaginions qu'il pût trouver le temps d'examiner la vérité de tout ce que contenait le livre dont nous lui avions fait présent, et s'il fallait qu'il abandonnât ses affaires pour prier Dieu et travailler à obtenir le pardon de ses péchés. La réponse était facile; vous trouvez aisément, lui dîmes-nous, le temps de commettre le péché; soyez aussi diligens à assister aux instructions qu'on vous donne, et vous aurez tout le temps nécessaire pour cela, sans négliger les devoirs de votre état ni vos occupations journalières. Il sentit, ainsi que ses compagnons, la force de cette réponse; et, en s'en allant, le vieux bramine dit aux autres: « Il est inutile d'en dire davantage; Saheb a une réponse sous sa main pour chaque objection que nous lui faisons. »

Quand nous quittâmes l'endroit où nous avions prêché, nous nous vîmes suivis d'une foule de peuple, et, à un détour, la scène la plus intéressante s'offrit à nos regards. Devant nous était un temple indou, à droite et à gauche duquel s'élevaient deux maisons, destinées apparemment à l'habitation

des bramines chargés des fonctions du culte, et dont plusieurs étaient assis sous les verandahs. Sur la droite était une rue conduisant à un vaste bazar, où une multitude de personnes étaient occupées à acheter ou à vendre. A l'entrée de cette rue, se trouvait une petite place couverte de gens qui paraissaient se presser à l'envi vers le centre où s'élevait un petit temple carré, et à la porte de ce temple était assis un vieillard, de l'aspect le plus vénérable, qui avait fait vœu de garder, chaque année, jusqu'à la fin de sa vie, un silence absolu de quatre mois. C'était la quatrième année qu'il accomplissait ce vœu insensé. Mais bientôt nous nous aperçûmes que ce n'était ni le temple, ni le dévot personnage, qui excitait ce mouvement extraordinaire; c'étaient nos frères qui, du haut de la partie occidentale de l'éminence artificielle sur laquelle le temple était bâti, prêchaient l'Evangile aux Pundits, aux étudians, au peuple de Nuddéa; tous se pressaient en foule autour d'eux, et prêtaient une oreille attentive à leurs paroles. M. G. dirigea leur attention sur deux passages de l'Ecriture, qui s'adaptaient d'une manière frappante à la circonstance, et dont il fit le texte de son discours. Le premier était : « Vous « ne pouvez pas servir deux maîtres ; » le second : « Si notre « Dieu est le Seigneur, servez-le. »

Ensuite M. T. fit une courte instruction sur les dix commandemens, en démontrant combien étaient coupables ceux dont la vie en est une transgression habituelle. Puis il exposa tous les avantages et tous les bienfaits attachés à l'Evangile, à ce livre qui satisfait à tous les besoins et pourvoit amplement à toutes les nécessités morales de l'homme.

Après le discours, un livre fut offert à l'homme qui avait fait vœu de silence, lorsqu'il eut fait entendre par signes qu'il savait lire, et il paraissait très-disposé à le recevoir; mais les bramines intervinrent sur-le-champ, et lui défendirent de le prendre. Le peuple, intimidé par cet exemple, refusait aussi nos Traités ; mais nous nous fûmes à peine éloignés à quelque distance du temple, qu'une foule nombreuse se réunit autour de nous, même des bramines, et tous se mirent à demander grands cris ce qu'ils venaient de refuser. Quand nous eûmes distribué tous les livres que nous avions apportés avec nous,

nous fûmes suivis jusqu'à notre bateau, c'est-à-dire pendant près de deux milles, par ceux à qui il n'en avait pas été distribué, et qui tous voulaient en avoir. De temps à autre nous exigions de celui qui désirait un livre, qu'il nous en lût un passage, avant de le lui donner. Un jeune garçon de douze ans environ et un autre de quatorze nous dirent qu'ils se souvenaient d'avoir vu les missionnaires il y avait deux ans, et d'en avoir reçu des livres; et, pour nous le prouver, ils se mirent à nous en répéter de mémoire quelques endroits.

(La suite à un numéro prochain.)

BURDWAN.

ÉTAT DES ÉCOLES DANS LE BENGALE.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE L'ÉGLISE ANGLICANE.

Il a été question, dans la notice abrégée sur l'Inde, des nombreuses écoles qui, à l'heure qu'il est, fleurissent dans le Bengale sous la direction des missionnaires évangéliques. Ces écoles sont un des grands moyens que, selon toute apparence, Dieu bénira pour la régénération de l'Inde. Nos lecteurs ne pourront donc que nous savoir gré de leur faire part ici de quelques détails sur une branche aussi intéressante de l'œuvre missionnaire. Ils sont extraits d'un rapport de M. Perowne sur ces écoles, et en particulier sur l'école centrale de Burdwan.

« Cette école, dit M. Perowne, comprend 50 garçons divisés en six classes, sans compter six jeunes gens qui y sont attachés. La première classe fait concevoir les plus belles espérances sous toutes sortes de rapports; à l'exception d'un ou de deux individus, les enfans qui la composent sont industrieux, appliqués, moraux, très-assidus au service public, et convaincus, selon toute apparence, de la divinité et de l'importance du christianisme. L'un d'entre eux fut employé, l'année passée, par le juge du lieu, en qualité de secrétaire; les de-

voirs de sa charge l'occupaient pendant quatre heures de la matinée; cependant il continua à fréquenter l'école, et ne voulut pas perdre sa place dans la classe dont il faisait partie, et jamais pendant ce temps-là il ne manqua d'assister au culte domestique du soir et au culte public du dimanche. Son maître en a été fort content; et si ce jeune garçon était demeuré chez lui, il lui aurait, sans aucun doute, procuré de l'avancement. J'ai l'intention, vu ses talens et sa bonne conduite, de le préparer à la vocation de Pundit, et de lui donner ensuite une place dans une de nos écoles du voisinage; car il me paraît éminemment propre à remplir un pareil poste, sans qu'il soit forcé pour cela d'abandonner ses études, dans lesquelles il peut profiter encore; le salaire d'ailleurs qu'il recevra le mettra à même de fournir à l'entretien d'une mère âgée et veuve, et d'un jeune frère, qui n'ont que lui pour soutien. Dans la seconde et la troisième classe il y a quelques sujets intéressans; ils sont en général très-jeunes, mais ils font espérer qu'ils surpasseront encore la première classe, quand ils auront atteint le même âge. Dans les classes inférieures, les écoliers les plus appliqués sont ceux qui nous sont venus dernièrement des écoles des villages. En général l'école n'a jamais été dans un état aussi florissant; il n'y a jamais eu autant de talens, d'industrie, de régularité et de dispositions religieuses; il est rare que les enfans aient entre eux des querelles; et, quand quelque petite affaire survient entre eux, il est touchant de les voir aussitôt en appeler à la Bible, comme à la règle de la vérité, tout prêts à se soumettre à ses décisions. »

Nous joignons ici aux extraits du rapport de M. Perowne le témoignage de deux voyageurs, MM. Thomason et Sherer, qui, pendant les derniers temps de leur séjour dans l'Inde, ont visité l'école de Burdwan. Voici ce qu'ils rapportent d'un examen auquel ils ont assisté.

« La première classe des enfans confiés aux soins et à la surveillance de M. Perowne fut examinée sur la langue anglaise. Le premier livre sur lequel ils furent interrogés était *le Voyage du chrétien vers l'éternité bienheureuse*, traduit par

M. Félix Carey : on voyait clairement qu'ils en comprenaient le langage; cependant il avait dû en coûter beaucoup de peine à leur Pundit pour les amener à ce degré d'intelligence du livre qu'ils avaient à interpréter; car le style en est très-difficile, et abonde en formes sanscrites. Ces mêmes jeunes garçons, au nombre de huit, furent examinés le jour suivant dans la langue anglaise, et donnèrent des preuves très-satisfaisantes de leur application et de leurs heureuses capacités.

« Ils récitèrent d'abord des hymnes. M. Perowne a l'habitude de leur laisser le choix des morceaux qu'ils doivent apprendre. Chaque enfant répéta donc à son tour un cantique, ou un morceau de poésie; puis il en expliqua les mots, rendit un compte satisfaisant des images qui y étaient employées, du sens qu'elles recouvraient, et des vérités qui faisaient le sujet de l'hymne. Cette partie de l'examen nous causa une vive joie; car nous ne pouvions pas douter, en les entendant, que leurs jeunes cœurs ne fussent nourris de la connaissance de la vérité divine; et la manière sérieuse dont ils récitaient ces cantiques, le ton qu'ils y mettaient, l'intelligence qu'ils paraissaient en avoir, tout nous donnait la meilleure espérance de leurs progrès futurs. Nous aurions voulu que le reste du Comité eût été présent, et qu'il les eût entendus expliquer ces poésies sacrées; car, quand le mot anglais leur manquait pour exprimer leur pensée, ils avaient aussitôt recours à la langue bengalaise, dans laquelle ils rendaient parfaitement le sens de l'original. »

« Nous ne pouvons être assez reconnaissans des progrès marqués qui ont eu lieu dans l'éducation et l'instruction de ces enfans. M. Perowne est sur le point de faire traduire un abrégé de *Robinson Crusoë* par trois des jeunes garcons de son école, et il se propose ensuite de l'offrir à la *Société des livres pour les écoles.* Que la traduction de cet intéressant ouvrage soit adoptée ou non, peu importe, elle prouvera toujours que M. Perowne se propose de réaliser une partie du plan que nous avons toujours eu en vue, en établissant une école centrale; et quand les enfans pourront ainsi s'appliquer à la traduction de livres utiles, pouvons-nous calculer toute l'étendue de la

carrière que la divine Providence ouvrira devant nous par ce moyen ? »

M. Thomason ajoute touchant les aînés : « Ces jeunes gens qui n'ont pas encore été reçus dans l'Eglise par le baptême, semblent approcher de jour en jour davantage de cet heureux moment ; ils se pressent autour de M. Perowne comme autour d'un ami et d'un père, et ils dévorent les instructions qui sortent de sa bouche. Espérons qu'ils croîtront dans la connaissance et dans l'expérience de la vérité, jusqu'à ce que, par la grâce de Dieu, ils soient pleinement convaincus de la nécessité de se déclarer Chrétiens. M. Perowne continue à les instruire et à prier avec eux, sans insister sur le baptême ; il préfère que l'importante décision qu'ils prendront à cet égard vienne de leur choix, plutôt que de ses propres suggestions. En alliant ainsi un enseignement fidèle à une judicieuse patience, il est parvenu à gagner leur confiance et à établir entre eux et lui cette intime familiarité qui peut avoir et qui a déjà eu les plus heureux résultats. Il n'est pas rare de voir, par exemple, les écoliers de cette première classe accompagner M. Perowne dans les excursions qu'il fait dans les villages voisins pour y prêcher l'Evangile. C'est ici un caractère intéressant de la Mission de Burdwan qui est digne d'exciter tout particulièrement notre intérêt. »

Touchant le service public et le ministère de la Parole, voici ce que dit M. Perowne, dans son Rapport :

« Le dimanche matin, à quatre heures et demie, le sabbat commence par le chant d'un hymne, la lecture d'un chapitre de la Bible et la prière. Après le service anglais dans l'église qui, en été, a lieu à sept heures et la catéchisation des Sircars à dix heures, nous avons régulièrement un service en bengalais à onze heures ; le nombre des auditeurs varie de trente jusqu'à soixante-dix ; dimanche dernier, il y avait, entre autres auditeurs, quatre Pundits et vingt-deux Sircars (1). Le service du soir est aussi régulier et commence à sept heures.

---

(1) Espèce de greffiers ou de notaires employés par les juges civils.

Voici quelques détails sur le culte journalier qui se célèbre dans cette chapelle; ils sont rapportés par M. Thomason :

« Depuis le dernier examen, M. Perowne a bâti une petite chapelle où vingt enfans assistent matin et soir au culte domestique. Le jour où nous eûmes la joie de nous joindre à eux dans ce service particulier, ils s'étaient réunis auparavant dans la maison du missionnaire, et là déjà il avait été édifiant pour nous de les voir prier avec ferveur autour de celui qui portait la parole. Nous fûmes encore plus agréablement surpris de la cérémonie qui suivit. A sept heures précises, Jems, l'un des enfans, sonna la petite cloche; il était habillé proprement, ainsi que tous ses camarades qui, au moment où nous entrâmes dans la chapelle, offrirent à nos regards le spectacle attendrissant d'une petite congrégation, remarquable par son ordre, sa propreté et le sérieux qui régnait au milieu d'elle. Les siéges étaient garnis de petits bancs pour s'y agenouiller; un pupître était destiné au lecteur, et une chaire, plus élevée encore, était occupée par M. Perowne. Quand le culte public doit avoir quelque chose de plus solennel qu'à l'ordinaire, c'est là à peu près la place qu'occupent le missionnaire et ceux qui doivent officier avec lui. M. Perowne, au reste, se fait un devoir d'assister régulièrement à ce service, quand il n'est pas employé ailleurs ou retenu par la maladie; et il ne lui arrive que rarement de se décharger sur Jems ou le Pundit du soin de faire la prière et la lecture. Rien n'est plus propre à conserver au culte domestique sa dignité et son caractère, que la présence régulière du missionnaire, comme père de la famille et pasteur du troupeau.»

Sur le village de Pala, M. Thomason observe : « M. Perowne vient deux fois par semaine, avec son école, célébrer le culte divin dans ce village. Nous assistâmes au service du jeudi. Les enfans commencèrent par chanter un hymne; le Pundit lut ensuite et expliqua le 11e chapitre de saint Matthieu. M. Perowne fit une exhortation appropriée à la circonstance, termina par une prière et donna la bénédiction à l'assemblée qui était composée de 150 personnes. Trois autres villages ont suivi l'exemple de Pala. C'est sûrement là un grand sujet

d'actions de grâces envers Dieu; quand le peuple lui-même demande instamment des missionnaires, il y a lieu d'espérer que le travail de ces derniers ne sera pas inutile auprès du Seigneur. »

Voici quelques autres détails non moins intéressans sur les écoles et la mission de Burdwan, extraits d'une communication faite par M. Perowne à l'archidiacre de Calcutta, dans le mois d'octobre dernier :

« Ram Doolal paraît plus sérieux que jamais et me manifeste le désir d'être baptisé, dès que je le jugerai suffisamment préparé. Un autre Pundit, Ram Harry de Camalpore, paraît bien disposé : il dit qu'il sait qu'il ne peut y avoir de salut hors de Christ et qu'il est déterminé à se faire chrétien, quoiqu'il ne se sente pas encore assez de force et de courage pour quitter sa caste; en attendant, il lit et explique les Écritures à ceux des habitans de son village qui se rendent chez lui au sortir de l'école qui se tient l'après-midi.

« Au commencement de juin, je me rendis à Camalpore, sur l'invitation de Ram Harry, pour y prêcher. Vingt villageois étaient assemblés dans la salle de l'école, quand j'arrivai; il était six heures du matin. Je fis lire un chapitre à l'un des enfans, après quoi je prêchai pendant à peu près trois quarts d'heure; dans mon discours je cherchai à leur exposer les premiers principes du christianisme, les invitant à recevoir l'instruction, à se repentir et à croire. Je fus satisfait de leur attention. Dès-lors ils ont plus d'une fois exprimé leur regret de ce que mes occupations à Burdwan ne me permettaient pas de les visiter plus souvent; plusieurs d'entre eux manifestent le désir de s'instruire en écoutant les leçons d'un Pundit qui leur explique les Écritures. »

« De Camalpore je passai à Goytonpore; dès que je fus arrivé, plusieurs personnes se rassemblèrent dans la salle de l'école, où je conversai avec elles sur des sujets religieux jusqu'à onze heures. Je restai à l'école jusqu'à trois heures, puis on vint me chercher pour me conduire dans la maison d'un notable du village, qui me faisait inviter. En moins d'une demi-heure, le devant de la maison fut couvert de personnes de

tout rang, qui s'assirent en cercle dans le plus grand ordre, et qui attendaient que je leur parlasse. Pour condescendre à leurs désirs, je leur adressai la parole du haut du balcon (verandah) où je me trouvais, avec les principaux de l'endroit. J'avais à leur expliquer les vérités capitales du christianisme, à répondre à leurs questions, à réfuter leurs objections, ce qui dura jusqu'à cinq heures et demie passées. Une averse qui survint alors dispersa le peuple, et mit fin à cette scène intéressante. Il ne paraissait pas y avoir chez eux de répugnance marquée à entendre la Parole de Dieu; quelques-uns manifestaient au contraire leur intention de suivre mes instructions, si je voulais me donner la peine de venir les visiter quelquefois; d'autres disaient qu'ils étaient trop âgés pour embrasser une nouvelle religion; d'autres encore observaient qu'ils avaient besoin de quelque chose de plus substantiel, en fait de religion, que ce qu'ils avaient eu jusqu'alors. Un vieillard, fin et rusé, à ce qu'il me parut, s'approcha aussi de moi et me dit qu'il me conseillait de ne plus instruire les natifs du pays dans la religion chrétienne. «Pourquoi, repris-je aussitôt, «croyez vous devoir me donner cet avis? Parce que, me ré-«pondit-il, j'ai souvent admiré la supériorité des Anglais sur «nous autres, Indous et mahométans, supériorité que vous «donne incontestablement votre religion. Si vous continuez à «nous l'enseigner, nous serons bientôt aussi savans que vous; «nous deviendrons capables alors de nous défendre et de nous «gouverner nous-mêmes, et vous perdrez vos possessions «dans ce pays.» Ces réflexions, dans la bouche d'un Indou, me surprirent tellement, que dans le premier moment je ne savais guère que lui répondre. Cependant je hasardai quelques paroles, et je lui dis: «Mon désir n'est pas de discuter «une pareille question; je suis envoyé pour prêcher l'Evan-«gile, et c'est mon devoir de le prêcher; je ne me mêle pas «d'affaires politiques, car il importe peu, et à vous et à moi, «qui gouvernera ce pays dans cent ans. Mais ce qui nous im-«porte souverainement et à vous et à moi, c'est de savoir si nos «âmes seront sauvées. Quant au gouvernement des nations, «Dieu le donne à qui il lui plaît, et pour aussi long-temps qu'il «lui plaît; personne ne peut posséder ou perdre l'empire d'une

«partie du monde sans sa volonté. Il ordonne à tous les chré-
«tiens de chercher à amener les païens à la connaissance de
«l'Evangile et au salut. Aussi long-temps que les Anglais
«obéiront à cet ordre formel de sa Parole, Dieu accroîtra
«plutôt leur puissance qu'il ne la diminuera.»

« Le personnage qui a le plus d'influence à Goytonpore et dans les villages environnans n'était pas à la maison ; j'en fus fâché, car je lui avais de temps en temps envoyé les saintes Ecritures et d'autres livres religieux, et j'aurais désiré d'avoir une conversation avec lui. Il paraît qu'il avait aussi le même désir; car, quelques jours après, il vint chez moi, et nous eûmes ensemble une conversation qui dura près de deux heures. Il avait lu et compris, à ce qu'il paraissait, les livres que je lui avais fait parvenir, et je fus surpris de la clarté de ses idées sur les matières religieuses. Sansaucun détour je lui fis part du but que je me proposais en venant dans son pays, celui de convertir les habitans à la foi de l'Evangile; je lui dis que nous avions déjà fondé une école, et que, comme un des principaux moyens que Dieu avait dans tous les temps béni pour la conversion du monde, était la prédication publique de l'Evangile, je désirais de pouvoir rassembler des auditeurs partout où j'en trouverais, pour les instruire dans la voie du salut. Là-dessus, il me répondit que, comme Indou, il ne mettait pas d'opposition à ce que les gens de son village et des villages voisins entendissent mes instructions; et que si je voulais aller à Goytonpore, il irait m'y entendre, et qu'il userait de toute l'influence qu'il avait sur ses compatriotes pour les engager à en faire de même; qu'ensuite, après m'avoir entendu, ils pourraient embrasser ou rejeter le christianisme, comme bon leur semblerait. »

Nous joignons aux extraits des rapports que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, les réflexions judicieuses de M. Thomason sur l'état actuel des écoles dans l'Inde et sur les espérances qu'elles peuvent faire concevoir. Ces réflexions nous paraissent très-justes et dignes de fixer l'attention des amis de l'Evangile :

« Les personnes, dit-il, qui s'attendent à une conversion subite des Indous au christianisme, ne trouveront probable-

ment rien de bien encourageant dans les faits qui viennent de leur être rapportés. Pour nous, qui avons observé la marche des événemens depuis le commencement des opérations de notre Société des Missions dans ce pays, nous ne pouvons que nourrir les plus chères espérances pour l'avenir. Nous savons la force des préjugés contre lesquels nous avions à lutter, dans le principe, quand il s'agissait d'établir seulement une école; ces expériences nous ont rendus prudens et circonspects, et nous ont appris à être patiens et persévérans; nous avons travaillé dans le silence, et c'est ainsi que peu à peu nous avons vu croître sous nos yeux une génération tout entière d'enfans, qui se préparent journellement à des travaux utiles et qui deviendront insensiblement propres à communiquer l'instruction à leurs compatriotes. Nous voyons ces enfans diriger des écoles, entreprendre des traductions, s'unir journellement au ministre de l'Evangile dans ses prières, l'accompagner dans ses courses apostoliques, ouvrir le service en chantant un hymne à la gloire du Rédempteur, dans des chapelles élevées pour condescendre aux désirs des indigènes, qui en ont demandé l'ouverture.—Qui ne se réjouirait de succès aussi incontestables, quoique lents et progressifs ? Nous rendons grâces à Dieu et nous prenons courage, ne doutant nullement que Celui qui a commencé cette œuvre, la poursuivra et l'achèvera. Dieu veuille bénir abondamment, et ici et ailleurs, les moyens de salut qu'il a lui-même prescrits pour la conversion des hommes, jusqu'à ce que toute la terre soit remplie de la connaissance de la vérité divine ! »

Depuis la visite que MM. Trawin, Edmond, Ray et Gogerly ont faite à Culna, la Société des Missions de Londres, se rendant aux instances des habitans de cette ville, vient d'y ordonner l'établissement d'une école et d'une station missionnaire, sous la direction du missionnaire Deer et de son épouse. Voici la pétition que présentèrent à ce sujet, à l'archidiacre Corrie, à Calcutta, il y a un an à peu près, les habitans de Culna :

Salut au Rév. Corrie.
Puisse-t-il vivre toujours !

L'humble pétition que les habitans de Culna prennent la liberté de présenter respectueusement est la suivante :

Ç'a été pour nous un grand sujet de joie que vous ayez établi parmi nous des écoles dans le but d'instruire nos enfans.

Nous avons été informés par M. Deer (1) que des travaux qui le retiennent à Calcutta l'empêcheraient à l'avenir de séjourner parmi nous, et nous craignons que la conséquence directe de son absence ne soit la suspension de l'école qu'il a si heureusement fondée.

Nous reconnaissons que précédemment nous avions quelques préjugés contre vos Livres sacrés; mais, depuis que M. Deer nous les a fait connaître, non seulement nos craintes se sont dissipées, mais même nous regardons ces Livres comme très-dignes d'attention et de respect, et comme extrêmement utiles; nous pensons qu'en les recevant, nous avons été honorés d'un grand bienfait; la joie que nous éprouvons est semblable à celle d'un homme aveugle qui aurait recouvré la vue.

Nous vous supplions donc très-respectueusement, révérend Monsieur, de permettre à M. Deer de séjourner parmi nous. C'est un homme excellent, fort instruit et rempli d'affection pour nous tous. Si vous nous accordez notre requête, nos enfans ne seront pas les seuls qui auront le bonheur de jouir des bienfaits de vos instructions; mais sur nous aussi, leurs parens, se lèvera le Soleil de la connaissance.

Signé : GORACHUND GOSAMI, KALEE DASH SHARBOBHOUM, MOHASH TURKOPUNCHANOH, SHAMBOORAM TURKALNAKAR, RAMKANTA SEROMONI, BISHASHER BHOTACHARGIO, GUNGA NARAYUN BHOTACHARG, KALI DASH MOOKOPADHAGO, NEELOMONI GUNGOPADHAGO, BHAGOBOT SUKAR, BACHARAM MULLICK, BROJUMOHUN ROY, MODDUN MOHUN ROY, MODHUR MOHUN ROY, GAGAROHO.

M. Deer est maintenant à Culna, et tout porte à croire que son ministère y sera abondamment béni du Seigneur.

---

(1) M. Deer les avait visités précédemment et avait commencé à les instruire; mais il avait dû les quitter plus tard, parce qu'il avait été rappelé à Calcutta.

ILES DE LA MER DES INDES.

JAVA.

Nous avons parlé, dans notre Numéro précédent, page 114, des immenses travaux qu'a coûtés au docteur Morrison la traduction de la Bible en langue chinoise. Il est réjouissant d'apprendre qu'un missionnaire des Iles de la mer des Indes marche sur ses traces et se prépare à faire à la version chinoise des Écritures les changemens dont elle a besoin pour être comprise des habitans du Japon, sur la langue desquels on avait encore peu de renseignemens positifs. La lettre suivante nous paraît du plus haut intérêt sous ce rapport, et elle n'a pas besoin d'apologie pour trouver place dans ce recueil.

Extrait d'une lettre de M. Médhurst, missionnaire à Batavia, datée du 20 juillet 1827, et adressée aux directeurs de la Société des Missions de Londres.

....J'ai été si occupé, depuis ma dernière lettre, qu'il m'a été impossible de tenir mon journal, comme à l'ordinaire, ou de vous envoyer mes rapports de trimestre; mais j'espère que vous approuverez l'emploi que j'ai fait de mon temps. Vous savez sûrement qu'un des plus vifs désirs de notre frère Morrison et de feu le docteur Milne était de connaître la langue du Japon, pour savoir si la version chinoise des Écritures pouvait servir aussi aux habitans de ce pays, et, dans le cas contraire, quels changemens il serait nécessaire d'y faire pour la leur rendre intelligible. Il ne s'était présenté aucune occasion de faire ces recherches, lorsqu'en février dernier, on me confia un certain nombre de livres japonais, en me permettant de les garder quelques mois et d'en copier ce que je voudrais. Je vis bientôt que le temps qui m'était accordé serait tout au plus suffisant pour copier, et qu'il fallait mettre plusieurs personnes à ce travail, si je voulais qu'il fût vraiment utile. Je résolus donc d'y consacrer tout mon temps et de prendre douze Chinois pour m'aider. Les premiers ou-

vrages qui attirèrent mon attention furent plusieurs dictionnaires. Le premier était un dictionnaire hollandais et japonais, fait par des Japonais et imprimé au Japon ; il était en deux gros volumes in-8° imprimés très-serré ; il donnait d'abord les mots hollandais, arrangés selon l'ordre alphabétique, ensuite la signification en chinois et en japonais. Je copiai moi-même tout le japonais et traduisis tous les mots hollandais en anglais, de sorte que le dictionnaire est maintenant en quatre langues. Le second ouvrage était un appendix du premier ; c'était un dictionnaire des mots qui ont passé du latin et du français dans le hollandais, avec la signification chinoise et japonaise. Le troisième ouvrage était un dictionnaire japonais, hollandais et chinois, arrangé selon l'alphabet du Japon ; il a aussi été copié. J'ai traduit les mots hollandais en anglais, et j'ai fait un index du tout, suivant l'alphabet anglais. Quatrièmement, j'ai fait copier un grand dictionnaire chinois et japonais en 12 volumes, arrangé suivant les racines chinoises. L'étudiant qui connaît le chinois peut trouver ici tous les mots et leur signification exacte, avec de longues explications et des phrases des ouvrages classiques où le mot est employé dans le sens qu'on lui attribue. Cinquièmement, on a copié un autre dictionnaire chinois et japonais, arrangé aussi d'après les racines, mais plus petit et plus compacte. Sixièmement, on a copié un autre dictionnaire chinois et japonais fait sur un plan différent, mais aussi important et aussi utile que le précédent. Septièmement, j'ai fait transcrire deux dictionnaires chinois et japonais, arrangés suivant l'alphabet du Japon, avec le son des caractères chinois et la signification de chaque mot chinois en japonais, et avec les différentes manières d'écrire usitées au Japon ; on y a joint aussi de nombreux détails sur les armes et les ustensiles du Japon, sur les mœurs et l'histoire, la géographie et l'astronomie ; il y a des cartes, des dessins ; en un mot, c'est une encyclopédie complète. Je me suis ainsi procuré huit dictionnaires de différens genres, à l'aide desquels on pourra apprendre la langue, aussi bien qu'il est possible de le faire hors du Japon. De plus j'ai fait copier un abécédaire hollandais et japonais, qui contient la prononciation de toutes les lettres de l'alphabet hollandais, les lettres

capitales, les italiques, les points et les signes (pour l'astronomie et la médecine), et enfin toutes les marques qu'on peut trouver dans les livres européens, avec la manière de joindre les mots; tout cela est décrit et expliqué en japonais, à l'usage des habitans du Japon qui étudient les langues de l'Europe, mais peut être également utile aux Européens qui veulent connaître la littérature du Japon. Je trouvai aussi parmi les autres livres « les mille caractères classiques,» si bien connus en Chine, avec un alphabet et une traduction en langage de la Corée; je les ai aussi copiés, dans l'espoir que cela sera utile un jour à ceux de nos missionnaires qui pourront être envoyés dans la Corée. Je ferai aussi mention d'un vocabulaire dans le dialecte de Matsmai, qui diffère à quelques égards du japonais: on m'avait dit que l'on pouvait se procurer cet ouvrage à Mangasacki (capitale du Japon), pour cinquante roupies, et je l'ai fait copier pour le dixième de cette somme. J'ai aussi transcrit les quatres livres de Confucius en chinois avec une traduction interlinéaire en japonais. Cet ouvrage me paraît extrêmement précieux, parce qu'il montre précisément de quelle manière il faut que nos saints Livres soient écrits pour devenir intelligibles à la grande masse des Japonais, et qu'il nous prouve la nécessité de faire quelques changemens à notre version chinoise; car si les livres de Confucius, qui sont lus dans les écoles et qui sont le fondement de la religion, ont besoin, pour être compris, d'une traduction en japonais, combien plus sera-t-elle nécessaire pour les livres d'un pays étranger, pour des livres qui sont entièrement inconnus aux Japonais ou contre lesquels ils ont d'injustes préjugés. Outre la traduction de ces quatre livres, je sentis la nécessité d'avoir quelques ouvrages originaux. Je fis donc copier un ouvrage en partie historique, en partie d'imagination, en cinq volumes; un second du même genre en trois volumes, un livre de médecine, et enfin deux ouvrages, l'un en sept volumes et l'autre en dix, sur la botanique, l'histoire naturelle, la statistique du Japon, ainsi que sur l'histoire et les mœurs de ce peuple, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Mon empressement à rassembler autant de matériaux que possible, pendant l'espace de temps qui m'était assigné, m'a

laissé peu de loisir pour étudier le langage en lui-même. Mais j'ai vu, dès le premier aperçu, que les caractères chinois ne sont pas d'un usage général au Japon, si ce n'est sous une forme très-abrégée, ou lorsque des caractères japonais les accompagnent pour les expliquer. L'alphabet japonais est composé de quarante sept lettres qui ont deux formes, comme celles des caractères allemands et des lettres romaines, et elles se montrent sous l'une ou l'autre de ces formes, à côté des caractères chinois, dans presque tous les livres. C'est donc ainsi que doivent être écrits les livres destinés au Japon pour y être vraiment utiles; et, avec les secours que j'ai maintenant en ma possession, je ne doute pas (si Dieu me conserve la vie) d'être en état de faire, à notre version chinoise de la Bible, les additions qui pourront la rendre intelligible pour les Japonais. La Providence peut ouvrir un accès à la lumière, dans ce pays maintenant plongé dans de si épaisses ténèbres. C'est un heureux présage que ces livres, apportés du Japon et tombés entre les mains de missionnaires; peut-être y a-t-il encore quelque chose de meilleur en réserve. Notre devoir est de profiter des premières ouvertures, d'employer de notre mieux les moyens que nous avons entre les mains, et d'abandonner l'événement à notre Dieu. Le Japon a été jusqu'ici complétement fermé à l'Evangile; aucun missionnaire n'a pu s'approcher de ses côtes, et aucun de ses habitans n'a pu venir jusqu'à nous. Les propagateurs du vrai christianisme connaissaient peu leur langage, et les Japonais connaissaient bien peu notre religion telle qu'elle est. Dieu semble maintenant nous ouvrir un accès à l'étude de leur langue; et qui peut dire si, d'ici à quelques années, il ne nous donnera pas aussi les moyens de leur annoncer la religion de l'Evangile. Leurs livres viennent nous chercher à l'occident, et semblent nous inviter à nous transporter vers l'orient par nos pensées et par nos travaux; le Seigneur veuille exaucer nos vœux et accomplir ses promesses! Puissent tous les hommes « craindre le nom de l'Eternel depuis l'occident, et sa gloire depuis le *soleil levant!* » Le mot Japon, *Jih-pun*, signifie exactement « le soleil levant, » de sorte que la prophétie d'Esaïe semble s'appliquer d'une manière particulière à ce pays. D'après

toutes ces considérations, j'espère que vous m'approuverez d'avoir mis à profit l'occasion qui m'était offerte, et que vous ne regretterez ni le temps que j'ai consacré à cet objet important, ni la dépense qu'il m'a occasionnée, et qui s'élève à 600 roupies de Java, environ 40 livres sterling.

Aux considérations précédentes, M. Medhurst ajoute les détails suivans sur l'état de la Mission :

Etat de la Mission.

Vous apprendrez avec satisfaction que nos auditeurs ont sensiblement augmenté en nombre durant le cours de cette année ; ils se montrent aussi plus attentifs, et j'espère que l'œuvre de Dieu fait des progrès. Je ne parle pas ici de la congrégation anglaise (bien qu'elle ne se soit pas ressentie, autant que je l'avais craint, du départ d'un grand nombre de familles), mais plutôt des services malais et chinois, dont l'aspect est plus encourageant qu'il ne l'a jamais été, depuis que j'ai établi un culte dans ces deux langues. Si nous avons un nombre plus considérable de Malais, je crois que cela vient surtout de ce que je visite les chrétiens d'Amboyne dans leurs humbles demeures, les mercredis au soir, ce qui les engage à assister au service public de la chapelle, le dimanche ; et, quant aux Chinois, s'ils sont plus nombreux, cela peut venir, après Dieu, de ce que nous faisons le service chinois le dimanche dans l'après-midi, près d'un chemin très-fréquenté ; quelques-uns de ceux qui passent par là ont l'idée d'entrer pour entendre ce que dit « *ce discoureur* », et ainsi les uns entraînent les autres, tellement que la salle est toujours pleine, et qu'il y a souvent beaucoup de monde aux portes. Mais c'est généralement un auditoire très-mobile ; ils entrent, restent assis quelques momens, et puis s'en vont, laissant leurs places à d'autres ; ceux qui assistent à tout le service sont en petit nombre, et il est rare de les voir revenir une seconde ou une troisième fois. Malgré cela, je me réjouis de ce que la connaissance de Dieu se répand au loin ; beaucoup de gens entendent l'Evangile, bien que ce ne soit qu'en passant ; et, un jour ou l'autre, la con-

viction peut s'emparer du cœur d'un pécheur ; un homme, et puis un autre peuvent naître de nouveau à Dieu, et il peut se former ainsi une petite Société de chrétiens sincères. Veuille le Seigneur amener cet heureux résultat lorsqu'il le jugera convenable ! à son nom en sera toute la gloire.

Nos écoles sont aussi très-satisfaisantes cette année, surtout celle du bazar Senan : le nombre des écoliers a augmenté, et le maître fait bien son devoir. Il comprend bien la théorie de l'Evangile, et l'explique clairement à ses écoliers, mais je ne saurais dire si son cœur en a éprouvé la puissance et s'il sait l'apprécier à sa véritable valeur. Le nombre des écoliers dans les deux écoles passe cinquante, et leurs progrès dans la connaissance de la religion sont plus marqués que les années précédentes, bien que nous n'ayons pas encore eu d'exemples de conversion décidée. J'ai trouvé un aide pour les écoles, dans la sœur de ma femme, qui s'est dernièrement appliquée à l'étude du dialecte Fakien de la langue chinoise, et qui en sait assez pour m'aider régulièrement à faire répéter la seconde classe des petits Chinois ; et comme elle a l'oreille très-bonne pour les sons chinois, et qu'elle étudie avec ardeur, je ne doute pas qu'elle ne fasse de rapides progrès. Nous l'avons admise à la communion vers la fin de l'an passé, et depuis ce temps elle s'est toujours montrée vraiment chrétienne, ce qui me fait espérer qu'elle ne se contentera pas de faire répéter aux enfans leurs leçons, mais qu'elle leur adressera des exhortations, et des conseils soit en chinois, soit dans le langage malais qui lui est très-familier.

On a imprimé, avec les blocs anciennement taillés, dix mille volumes dont plusieurs sont très-gros ; il faut y ajouter environ dix mille autres volumes venus de Malacca, ce qui me fait une bonne provision à mettre en circulation dans le voyage que je compte faire dans l'Archipel malais.

AFRIQUE.

GRIQUA-TOWN.

La Mission de Griqua-Town, au midi de l'Afrique, vient d'être l'objet d'attaques violentes et répétées de la part d'une tribu de Bergenaars (montagnards), qui, secondés par quelques Coranas et Bosjesmans, ont commis les plus horribles dévastations dans ce quartier, et menacent d'envahir toutes les Missions de l'Afrique méridionale. C'est une affliction pareille à celle qu'a essuyée la Mission Wesleyenne de la Nouvelle-Zélande, et dont nous avons rendu compte dans notre précédent Numéro. Heureusement que le gouverneur de la ville du Cap vient d'interposer sa médiation entre les Bergenaars et les Griquas ; et il y a tout à espérer des dispositions bienveillantes dont il paraît animé envers les missionnaires. Les détails sur les tragiques événemens, dont nous allons rendre compte à nos lecteurs, ont été transmis à la Société des Missions de Londres par M. Miles, ministre, établi à la ville du Cap, et qui lui-même les avait reçus de M. Wright, missionnaire à Griqua-Town. Nous communiquerons d'abord la lettre de M. Miles, adressée au secrétaire de la Société, puis celle de M. Wright, adressée à M. Miles. Nous espérons que ces épreuves des missionnaires de l'Afrique exciteront la sympathie chrétienne de tous nos frères, et les porteront à se souvenir, dans leurs prières, de ceux qu'il a plu au Seigneur d'affliger aussi sévèrement.

Extrait d'une lettre de M. Richard Miles, à la ville du Cap, du 21 septembre 1827, adressée au secrétaire de la Société des Missions de Londres.

C'est une pénible tâche pour moi que d'avoir à vous communiquer les tristes événemens arrivés à Griqua-Town. Je vous renvoie, pour les détails, aux copies ci-incluses des lettres de M. Wright. Dès que ces nouvelles me furent parvenues, j'écrivis à sir Richard Plasket afin qu'il les fît connaître au lieutenant-gouverneur. Je joins ici la réponse qui m'a été faite.

Le lieutenant-gouverneur avait quitté la ville du Cap pour visiter la frontière, peu de temps avant que j'eusse reçu ces affligeantes nouvelles, et il n'est pas encore de retour. La promptitude avec laquelle sa réponse m'est parvenue, et les assurances qu'elle contient m'ont causé la plus vive satisfaction; j'y vois des preuves de l'intérêt que le lieutenant-gouverneur prend à nos Missions; son esprit éclairé et ses sentimens généreux m'inspirent la plus grande confiance, et je lui suis personnellement obligé pour les bontés qu'il a eues pour moi.

Nos amis de la ville du Cap ont mis le zèle plus louable à recueillir des souscriptions pour venir au secours des Griquas que cette attaque désespérée des Bergenaars (montagnards) a laissés dans le plus grand dénuement. Je me réjouis de pouvoir vous dire qu'on a recueilli près de 1,400 rixdollars (environ 100 livres sterling), et qu'on les a employés à acheter des provisions, etc. J'éprouve la plus vive reconnaissance pour ces bons amis qui sont venus à mon aide avec tant d'empressement dans cette circonstance.

L'état des affaires à Griqua-Town et les intérêts des Missions de ce district m'imposent le devoir de visiter ces différentes stations. J'ai fait les préparatifs nécessaires, et je compte aller bientôt porter les secours destinés à Griqua-Town. Je souffre pour notre frère et pour sa famille, ainsi que pour nos pauvres Griquas; et, quoique le voyage soit long et pénible, j'ai cette confiance en Dieu qu'il me conservera et me ramènera en paix et en sûreté. Je suis bien sûr que M. Wright et sa famille vont avoir une grande part aux sollicitudes et aux prières des directeurs. Un sombre nuage s'est inopinément étendu sur cette Mission chez les Griquas, dont l'aspect riant permettait les plus douces espérances; mais j'espère encore que cette obscurité se dissipera, et que les malheurs que nous déplorons contribueront, en dernier résultat, à l'avancement du règne de Dieu.

Extrait d'une lettre de M. Peter Wright (1), *missionnaire à Griqua-Town, du* 17 *juillet* 1827.

Monsieur,

Je vous aurais envoyé plus tôt les détails que vous m'aviez demandés, si j'avais eu une occasion pour la ville du Cap. L'année dernière a été pleine d'événemens. Je trouvai cette Mission dans un état de décadence; et les six premiers mois de mon séjour ici se passèrent dans un tel trouble, par suite de l'attaque dont je vous ai rendu compte dans mes premières lettres, que nos gens furent obligés de quitter leurs établissemens de troupeaux par sept fois, pour se rassembler dans le village et se préparer à une attaque. Ces déménagemens précipités occasionnèrent à nos pauvres Griquas de si grandes pertes dans leurs troupeaux, leurs récoltes, etc., qu'il leur aurait fallu deux ou trois ans pour s'en remettre.

Malgré ces désavantages, l'œuvre de la Mission prospérait peut-être plus que les années précédentes; et, depuis le commencement de cette année surtout, nous avions, sous tous les rapports, la perspective la plus encourageante; le Seigneur daignait accompagner la prédication de sa Parole de l'influence de son Esprit. Les Bergenaars, qui avaient long-temps été la terreur et le fléau de ce pays, s'étaient paisiblement soumis à l'autorité de leurs chefs, et ils paraissaient avoir oublié leurs anciennes querelles. Plusieurs obstacles, qui semblaient d'abord s'opposer à l'instruction de la génération naissante, avaient été surmontés, et deux cent trente enfans fréquentaient régulièrement mon école. Telle était notre heureuse situation, il y a quelques semaines; mais maintenant le contraste est si grand, que ce n'est pas seulement pour l'existence de cette

---

(1) M. Wright était auparavant établi à Théopolis, et ce fut lui qui, en 1823, transmit au Rév. docteur Philip, alors au Cap, ces tristes détails sur les dévastations occasionnées par de violens orages et des inondations, qui excitèrent la compassion et la générosité des membres de la Société en faveur des pauvres Hottentots. M. Wright est venu, en 1825, à Griqua-Town, pour y être, entre les mains de Dieu, l'instrument de la conservation de ce village et de ses habitans menacés d'une entière destruction.

station que nous éprouvons des craintes, mais pour toutes celles de ce canton.

Il faut vous expliquer la cause d'un si grand changement : vers les premiers jours d'avril dernier, une troupe composée de onze Bergenaars attaqua dans la nuit une tribu de Corannas pour voler du bétail. Dans cette attaque, une femme fut tuée, et de grandes dévastations furent commises.

Le 19 avril, six de ces hommes tombèrent entre les mains du capitaine Waterboer, qui les mit en prison dans notre village, jusqu'au jugement qui eut lieu le 8 mai. Dans la vue de faire un exemple de ces prisonniers, et de détruire, s'il était possible, l'odieuse coutume des vols de bestiaux à main armée, les deux capitaines C. Kok et A. Waterboer, et le conseil qu'ils présidaient, condamnèrent les prisonniers, sur leur propre aveu, à être exécutés le jour suivant; mais, à notre demande et à celle des condamnés, on leur accorda un délai d'une semaine.

Le 10 mai, vers quatre heures du soir, les prisonniers furent tous exécutés, et je me trouve heureux de pouvoir vous dire que quatre d'entre eux donnèrent des marques d'une vraie repentance. Immédiatement après l'exécution, les Bergenaars se rassemblèrent et quittèrent notre voisinage, pour se rendre en corps à quatre journées de distance à l'ouest, menaçant de revenir bientôt nous attaquer, et déclarant qu'ils n'épargneraient ni hommes, ni femmes, ni enfans. En effet, ils rassemblèrent dans ce dessein tous les Corannas et les Bosjesmans du voisinage. Nos gens écoutèrent ces rapports avec indifférence, aussi furent-ils pris au dépourvu.

Le 6 de ce mois, vers huit heures du matin, les Bergenaars, au nombre de cinq cents hommes, nous environnèrent et nous attaquèrent, et ils furent bientôt en possession d'une partie du village. Nos gens, se remettant un peu de leur première terreur, s'emparèrent de tous les postes les plus favorables pour s'opposer au progrès des ennemis, et les tenir à distance. L'action fut très-vive durant toute la journée; mais, vers le soir, les Bergenaars se retirèrent, pour la nuit, sur une montagne voisine. Le lendemain, au lever du soleil, les ennemis renouvelèrent leur attaque, et commencèrent par brûler la maison du

capitaine, maison que M. Mellvill avait fait bâtir avec soin, et dans laquelle étaient déposés des effets appartenant à la Mission du Kuruman, et la partie du village qu'ils avaient pillée le jour précédent. Ils combattirent avec acharnement tout le samedi, et toute la nuit jusqu'à deux heures du matin, pour s'emparer de la place, mais le Seigneur ne le permit pas. La fureur qui poussait les Bergenaars à combattre toute la nuit pour pénétrer plus avant dans le village, ces maisons qu'ils avaient brûlées, tous leurs prisonniers massacrés, et les femmes réservées pour être emmenées en captivité, leur horrible cruauté envers des enfans à la mamelle qu'ils avaient égorgés, toutes ces circonstances nous inspiraient des craintes d'autant plus vives pour notre sûreté, qu'ils ne nous avaient pas fait dire de nous éloigner, selon leur usage en pareille occasion, et que les munitions de nos Griquas étaient presque épuisées. Le feu fut si vif depuis minuit jusqu'à deux heures du matin, que nous nous attendions à tout moment à voir les ennemis se précipiter dans le village et mettre le feu à nos maisons. Dans cette affreuse position, nous ne savions quel parti prendre. M. Sass, qui s'était réfugié chez nous avec sa famille, le second jour de l'attaque, était, ainsi que nous, dans une grande agitation; de quelque côté que nous portassions les yeux, la mort s'offrait à nous sous les formes les plus terribles. Nous ne pouvions rester dans notre maison, si l'on y mettait le feu; et si nous la quittions, comment échapper aux balles et aux flèches des Bosjemans? Cependant, à une heure, nous nous préparâmes tous à fuir dans le jardin, dans le cas où l'on mettrait le feu à la maison; et tout ce que nous aurions pu emporter avec nous, outre nos chers enfans, était un morceau de pain et quelques-fruits secs que je mis dans mes poches. Tandis que nous nous tenions prêts à fuir, et que nous adressions à Dieu d'ardentes prières, le feu cessa, et l'on n'entendit plus rien jusqu'au point du jour. Nous résolûmes alors, M. Sass et moi, d'écrire aux Bergenaars pour tâcher d'obtenir une entrevue qui pût amener quelque heureux résultat. Nous fîmes part de notre résolution aux Griquas, elle fut en général désapprouvée. Cependant nous persistâmes, et j'écrivis à un des chefs des Bergenaars, et envoyai la lettre dès le lever du soleil, par une petite fille Bechuana, qui arriva juste

au moment où ils allaient renouveler leur attaque. A la réception de ma lettre, les Bergenaars s'éloignèrent du village, et se rassemblèrent sur le sommet d'une montagne pour la lire et pour réfléchir sur son contenu. Ils restèrent ainsi assemblés jusqu'au milieu du jour, sans prendre aucune décision, et sans faire aucune réponse; à la fin, ils m'envoyèrent dire que j'étais la seule personne qui fût digne de venir leur parler, et qu'ils m'engageaient à me rendre auprès d'eux. Je partis sur-le-champ; et lorsque je me trouvai au milieu d'eux, après leur avoir exprimé ma surprise de ce qu'ils avaient pu agir comme ils l'avaient fait, sachant que les familles des missionnaires étaient dans le village, je leur démandai quels étaient leurs sentimens à notre égard, et leurs intentions relativement à nos demeures et à notre église; ils répondirent que nous n'avions rien à craindre. Ils me dirent ensuite qu'ils étaient venus venger les six hommes de leur tribu, qui avaient été pendus à Griqua-Town, et me demandèrent ce que je pensais de cette affaire. Je répondis que je ne pouvais avoir d'opinion sur une chose de cette nature, que je n'avais pas le droit de me mêler des affaires politiques, et que, comme ils devaient bien le savoir, je n'avais manqné en rien à ce qui était de mon devoir envers les hommes qui avaient été exécutés. J'ajoutai plusieurs choses que je crus propres à faire impression sur eux, et puis je les quittai, après avoir prié avec eux. Cette entrevue produisit un bon effet pour le moment; ils restèrent réunis dans l'endroit où je les avais laissés, et le lendemain matin ils firent des préparatifs pour leur départ, qui s'effectua vers midi. Cependant on croit généralement que les Bergenaars ne se sont éloignés que pour aller chercher du renfort, et s'approvisionner de poudre et de plomb chez les paysans hollandais, afin de venir nous attaquer encore plus vigoureusement. Je ne serais pas du tout surpris que ce fût en effet leur projet; pour nous préparer à cet événement, nous avons éloigné pour un temps presque toutes les femmes et les enfans, et les hommes se tiennent sur leurs gardes.

Que vous dirai-je maintenant de cette station? notre position est triste et décourageante; mais l'Eternel règne, et c'est sa cause que nous soutenons, cette pensée est ma force

et ma consolation dans le malheur. Nos pauvres Griquas sont entièrement ruinés, ils n'ont d'autre perspective que la famine avec toutes ses horreurs. Il y a une grande sécheresse dans le pays, tellement que nos gens avaient beaucoup de peine à vivre avant d'avoir été pillés par les Bergenaars, et maintenant ils sont dépouillés de tout ce qui était absolument nécessaire à leur existence; on leur a enlevé leurs bœufs, leurs moutons, leurs chevaux et leurs chariots, leurs instrumens aratoires, tels que pioches, bêches, charrues, etc., et presque tous leurs outils de forgerons et de charpentiers; ils ont si peu de poudre et de plomb qu'ils n'oseraient en employer une seule charge à tuer du gibier pour leur nourriture; car si les Bergenaars reviennent les attaquer, ils ne pourront se défendre long-temps faute de munitions. Sans quelque assistance du dehors, il est impossible que les Griquas conservent leur village et leurs propriétés; et ce n'est pas seulement mon opinion, mais celle de tous les missionnaires de ce pays, que, du moment où les habitans de Griqua-Town seront obligés de céder la place aux brigands qui leur ont déjà fait tant de mal, c'en est fait de toutes les stations établies sur les bords de la grande rivière. Si nous considérons, d'un côté, quelles seraient les terribles conséquences de la retraite des capitaines, du triomphe des Bergenaars, et du départ des missionnaires, et, de l'autre, l'avantage infini dont serait la conservation de cette station, non seulement pour les habitans de Griqua-Town, mais pour toutes les tribus environnantes, je pense que les directeurs de la Société des Missions et les personnes pieuses ne peuvent s'occuper d'un objet plus intéressant que des secours à donner à nos malheureux Griquas. Le meilleur moyen de venir à notre aide serait de remplacer une partie des objets de première nécessité qui nous ont été enlevés, et de nous fournir les moyens d'acheter des bœufs et des moutons. Si nous pouvions avoir mille livres pesant de ces grains, qui sont la monnaie courante du pays, et quelques articles d'habillement, tels que des mouchoirs communs, blancs ou rayés, ou de la toile de coton bleue, etc., des couteaux, des boîtes à fusil, etc., nous les échangerions avec avantage contre du bétail. Ce serait un moyen de ranimer nos pauvres

gens, et de leur donner du courage pour la défense de leur bonne cause. Je ne doute pas que vous ne travailliez avec le plus grand zèle à l'accomplissement de cette bonne œuvre, car la vie et le bien-être de plusieurs milliers d'hommes y sont intéressés.

L'attaque des Bergenaars a causé des pertes considérables à tous les missionnaires de ce pays; on a pris les bœufs et les moutons qu'ils avaient confiés aux Griquas ; pour ma part, sans compter un attelage de bœufs qui appartenait à la Société, j'ai perdu la valeur de 300 rixdollars.

Extrait d'une seconde lettre de M. Wright à M. Richard Miles, datée du 23 juillet 1827.

Monsieur, depuis la lettre où je vous informais de nos malheurs, et qui doit vous avoir été remise par M. Sass, j'ai reçu quelques lignes de M. Moffat de Lattakoo. Il m'annonce que deux troupes de Corannas et de Hottentots sont entrées presque en même temps dans le pays des Bechuanas pour leur enlever leur bétail. La première a été mise en déroute par les Bechuanas; mais la seconde, qui était beaucoup plus nombreuse, a eu le dessus, et a pillé ces pauvres gens. Les Bechuanas sont effrayés de ces attaques si fréquentes, et ils menacent de quitter Lattakoo et les environs; mais M. Moffat espère qu'ils n'en viendront pas à cette extrémité.

Je me vois forcé d'insister de nouveau sur la nécessité de faire quelque chose pour mes pauvres gens qui meurent de faim, si l'on veut conserver les missions de ce pays ; car, si la misère forçait ceux qui m'entourent à se disperser et à abandonner Griqua-Town aux Bergenaars, dans les dispositions où ils sont en ce moment, tout le pays serait ruiné, et tout ce que l'on a fait de bien serait anéanti pour long-temps. Il n'y a dans le village d'autres provisions qu'un peu de froment, d'orge et de blé de Turquie que j'ai en ma possession, ayant acheté tout ce qu'a laissé M. Sass, et les hommes de garde sont obligés d'y avoir recours pour ne pas mourir de faim. Il nous vient continuellement des gens qui nous disent qu'ils n'ont rien à manger, et nous leur faisons part de nos provi-

sions, qui, je le crains, seront bientôt à leur fin. Quant à nous, nous vivons de pain, d'eau, et d'un peu de riz que nous avons apporté de la colonie. Nous ne pouvons nous procurer à aucun prix ni une goutte de lait, ni un morceau de viande.

Nous sommes heureux de pouvoir joindre à la lettre précédente la copie de celle que le secrétaire du gouvernement à la ville du Cap a adressée, sous la date du 19 septembre 1827, à M. Wright, qui lui avait rendu compte des dévastations causées par les Bergenaas, et qui avait imploré l'assistance du gouvernement. Elle fait espérer que des mesures vont être prises pour qu'à l'avenir les Missions du Sud de l'Afrique soient mises à l'abri des attaques des tribus sauvages qui les menacent sans cesse.

Copie de la réponse de sir Richard Plasket, secrétaire du gouvernement, à M. Miles.

19 septembre 1827.

Monsieur,

Je me suis empressé de communiquer à M. le lieutenant-gouverneur votre lettre du 28 août, au sujet de l'attaque de Griqua-Town par les Bergenaars, et il me charge de vous annoncer qu'il a invité le landdron de Graaf-Reinet à se porter médiateur entre les deux partis, et à rétablir la paix si cela était possible; de plus il lui a recommandé d'accorder toute protection et assistance aux missionnaires et à toutes les personnes de la station de Griqua-Town qui pourraient être obligées de quitter ce lieu par suite des derniers événemens.

J'ai l'honneur d'être, etc.

SOCIÉTÉ

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

MORT DE M. LE BARON DE STAEL.

En consignant dans ces feuilles la mort d'un homme dont le nom était également cher aux lettres, à l'humanité et à la religion, notre intention n'est point d'apprendre aux amis des Missions évangéliques une nouvelle qui déjà est parvenue sur tous les points de la France, et qui a porté dans leurs cœurs tous les regrets qu'elle devait si justement y exciter; notre intention n'est pas non plus de chercher à aiguiser de nouveau le sentiment d'une douleur qui vit encore en eux, et que nous leur ferions injure de croire sitôt oubliée. Nous avions besoin, et c'était pour nous un devoir aussi doux que sacré, de donner à notre bienheureux frère et ami, M. le baron de Staël, mort à Coppet, le 17 novembre 1827, un témoignage public de notre vénération profonde et de nos sentimens d'affection chrétienne, et au milieu de toutes les voix qui se sont élevées pour bénir la mémoire du juste, de venir prendre, dans ce concert unanime de regrets, une place que nous assignent si justement et les services que le frère que nous pleurons nous a rendus, et l'amitié qui nous unissait intimement à lui. Si nous sommes des derniers à payer à M. de Staël le tribut de notre reconnaissance et de notre amour, et si nous ne prenons la parole qu'après tant d'autres Sociétés religieuses et philanthropiques, ce n'est pas que nous n'ayons senti le besoin de nous acquitter plus tôt de ce devoir, et nous serions affligés qu'on pensât que nous ne sommes ici que les échos de la douleur générale. L'époque de la publication de ce journal trimestriel est la seule cause de ce retard; et tous ceux qui connaissent les relations étroites que nous avons soutenues avec M. de Staël, en seront intimement convaincus, sans que nous ayons besoin de nous justifier auprès d'eux. Maintenant que dirons-nous? Un de nos appuis terrestres nous manque: un de ces hommes rares, dont Dieu s'était servi pour faire tant de bien à l'Eglise de France, et pour avancer efficacement la cause du christia-

nisme en général, nous a été enlevé; nos rangs sont éclaircis, car la place qu'occupait parmi nous M. de Staël était bien grande. Il était un des fondateurs de notre Société; il en avait suivi la marche et les progrès; il la portait dans son cœur, il la soutenait par tous les moyens qui étaient en son pouvoir; et toujours dans ces assemblées solennelles de Missions, qui réunissent chaque année les amis de l'Evangile à Paris, nous l'entendions prendre la parole et électriser tous les cœurs par sa fervente et douce piété. M. de Staël était un ami chaud de l'Evangile; il faisait journellement l'expérience salutaire de la puissance de la Parole de Dieu; il se confessait avec joie disciple de Christ crucifié, et son titre de chrétien et d'enfant de Dieu lui était plus cher que la gloire attachée à son nom, que la richesse et le savoir, la considération et l'estime dont il aurait pu s'enorgueillir. Il pouvait dire comme saint Paul : *Je regarde toutes ces choses comme de la boue, en comparaison de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ, mon Sauveur.* Proclamons heureux celui qui, après avoir combattu ici-bas le bon combat de la foi sous la bannière de Christ, est allé recevoir la couronne immortelle que Dieu a destinée à ses élus; et nous souvenant que c'est moins par des larmes et des regrets, que par une conduite digne d'eux, que l'on honore, comme il faut, la mémoire des hommes de bien, cherchons à faire revivre en nous celui que nous pleurons, en imitant sa foi, son renoncement, sa douceur, son zèle et sa charité.

MORT DE M. LE VICOMTE VER-HUELL.

Nous étions à peine revenus de l'espèce de stupeur dans laquelle nous avait plongés la nouvelle de la mort inattendue de M. de Staël, quand un second deuil est venu nous frapper dans la personne de notre digne président, M. le comte Ver-Huell, auquel le Seigneur a retiré, le 23 novembre dernier, le seul fils qu'il lui eût laissé. M. le vicomte Ver-Huell n'était pas encore membre de notre Société; mais tout nous faisait présager que,

si Dieu avait jugé bon de lui rendre la santé et de le conserver à l'Eglise, il serait devenu un digne imitateur et successeur de son père. Nous avons pleuré avec celui qui pleurait, et dont la douleur si vraie et si sentie émouvait irrésistiblement tous ceux qui eurent occasion d'approcher de sa personne; mais aussi nous avons béni Dieu de la force qu'il répandait dans son serviteur, et nous avons pu admirer, dans la sainte et douce soumission avec laquelle M. Ver-Huell a été rendu capable d'accepter l'épreuve qui lui était envoyée, cette efficace de l'Evangile, qui, parce qu'il est notre paix et notre joie aux jours de la prospérité, devient notre refuge dans le sein de l'adversité. Dieu veuille continuer à répandre ses bénédictions paternelles sur le digne président dont notre Société s'honore, le consoler dans son affliction et nous le conserver encore long-temps pour le bien de son Eglise et l'avancement de son règne sur toute la terre!

MAISON DES MISSIONS DE PARIS.

Nous devons à nos frères de la France et de l'étranger, de les informer des accroissemens insensibles que prend notre Maison des Missions. Dans le courant des derniers mois de l'année, et à l'époque fixée pour l'admission des candidats, deux nouveaux élèves ont été reçus à l'essai. Ce sont MM. Jean-Pierre Pellissier de Saint-Aray (Isère), âgé de vingt ans, et Pierre Cabanis, natif d'Avèze près le Vigan (Gard), âgé de dix-huit ans. Tout nous fait espérer que ces deux jeunes frères, qui sentent l'importance de la vocation qui leur a été adressée, deviendront, sous la bénédiction du Seigneur qu'ils implorent, et par le secours des prières des fidèles auxquelles ils se recommandent, des lumières qui brilleront un jour avec succès au milieu des ténèbres du paganisme. Ils se sont, dès le premier jour, mis avec ardeur aux études qui leur ont été prescrites, et dès-lors ils ont persévéré dans l'application qu'ils ont montrée. Ils savent déjà, et nous aimons à le leur rappeler souvent, que ce dont ils ont particulièrement be-

soin, eux aussi bien que tous les ministres de la Parole en général, c'est de cet esprit de prière et de cette vie intérieure de communion avec Dieu, qui seuls peuvent féconder leurs études et donner à leurs travaux futurs une bénédiction assurée.

En augmentant ainsi progressivement le nombre de nos élèves, nous comptons sur un redoublement de zèle de la part de nos Sociétés auxiliaires, et sur leur coopération toujours plus active à l'œuvre à laquelle elles se sont consacrées. Nous avançons dans la carrière avec toute la prudence dont nous sommes capables, sans doute, mais aussi nous nous confions en Celui qui ne manque jamais de bénir la foi de ses enfans qui croient de tout leur cœur à ses promesses. Il tient les cœurs en sa main; toutes les richesses du monde lui appartiennent, et il fera certainement toujours dériver vers nous assez de secours matériels pour que nous soyons en état de faire face aux dépenses considérables que nécessite déjà et que nécessitera encore plus par la suite la grande œuvre des Missions évangéliques.

Si nous nous sommes accrus dans l'intérieur même de notre Institution, nos relations au-dehors se sont aussi étendues à proportion. Nous avons vu se former, en plusieurs lieux de la France, dans le courant des derniers mois, de nouvelles Associations en faveur des Missions évangéliques, et le service mensuel a été établi en plusieurs lieux. C'est au rapport prochain à donner des détails sur cette partie de l'histoire extérieure de notre Institution. Nous ajouterons seulement ici que nous soupirons après le moment où nous pourrons envoyer, comme missionnaires, auprès des païens, quelques-uns de nos élèves les plus avancés. Le Comité y songe sérieusement; c'est dans ce but qu'il a nommé, dans une de ses dernières séances, une commission chargée de lui présenter un rapport sur les pays païens qui semblent devoir fixer l'attention de la Société des Missions, tant par la grandeur de leurs besoins que par les facilités et les espérances de succès qu'ils peuvent offrir aux ministres de la Parole qui leur seront envoyés. Une étude approfondie de l'état actuel des Missions évangéliques, de leurs besoins, de leurs expériences, aussi bien que des contrées que

n'ont point encore abordées les messagers de la Bonne Nouvelle, mettra la commission en état de s'acquitter, d'une manière satisfaisante, de la tâche qui lui a été confiée. Le Comité, dans cette circonstance importante, sent le besoin d'être guidé par l'Esprit de lumière et de sagesse, et se recommande aux prières des fidèles.

En voyant approcher l'époque de l'assemblée générale de la Société des Missions évangéliques de Paris, qui aura lieu, comme de coutume, à la fin du mois d'avril, le Comité s'empresse d'inviter les membres des Sociétés auxiliaires à honorer de leur présence cette réunion solennelle. Sachant quelles bénédictions sont attachées à la communion de prières des fidèles, il désirerait voir arriver à Paris pour cette époque un nombre aussi considérable que possible d'amis et de promoteurs de l'œuvre des Missions. La présence à Paris de nos frères des départemens pourra d'ailleurs donner lieu à des conférences particulières dans lesquelles ils nous échaufferont par leur zèle, ils nous éclaireront par leurs lumières, et nous feront part des moyens qu'ils pensent les plus propres à avancer les intérêts de l'Institution dont la direction nous est confiée. Le Comité croit encore devoir les prévenir qu'il a arrêté, pour l'époque de l'assemblée générale, un examen des élèves de la Maison des Missions, auquel seront invités MM. les députés des Sociétés auxiliaires, et en général tous les amis de notre Institution : cet examen aura lieu toutes les années à pareille époque.

VARIÉTÉS.

DERNIERS MOMENS

DE QUELQUES PAIENS CONVERTIS,

MORTS EN CHRIST, DANS LE COURANT DES DERNIÈRES ANNÉES.

Il nous semble qu'il y a une douceur toute particulière à pouvoir se dire que des hommes qui, naguère, vivaient sans Dieu et sans espérance au monde, passent maintenant dans la bienheureuse éternité, avec une espérance vive de salut en notre Seigneur Jésus-Christ. De pareils morts sont les plus beaux trophées qui puissent être élevés à la gloire des missionnaires, et elles doivent être pour nous des témoignages assurés de l'efficace des Missions évangéliques.

Le 24 mars 1827 est mort à Lucknow, dans le nord de l'Indostan, un homme qui a été, pendant sa vie, un puissant instrument dans la main du Seigneur, pour la conversion de ses compatriotes païens : c'est *Abdool-Messeeh*, missionnaire au service de la Société des Missions de l'Eglise anglicane. Ce chrétien, Indou de naissance, avait été amené à la foi par les prédications du pieux Henri Martyn, chapelain de la Compagnie des Indes-Orientales. En 1811, il fut baptisé et travailla dès-lors comme catéchiste à Agra, sous la direction du missionnaire, M. Corrie. En 1825, l'évêque Héber lui donna l'ordination dans l'église cathédrale de Calcutta, et ainsi il devint membre du clergé de l'Eglise épiscopale d'Angleterre. La simplicité de cœur, la sagesse, la douceur, l'affabilité de manières d'Abdool-Messeeh, jointes à un grand zèle pour le service du Seigneur, lui avaient gagné l'estime et l'affection de tous les Chrétiens de l'Inde qui le connaissaient.

Ce fut en février 1827 qu'il ressentit les premières atteintes de la maladie qui le conduisit au tombeau. Le jour avant sa mort il fit son testament et mit ordre à ses affaires avec le calme et la paix du chrétien qui possède un trésor au ciel; après quoi il ajouta : « Dieu soit béni ! je n'ai plus rien à faire avec ce monde ! » Puis faisant approcher de son lit sa mère et

son neveu, et joignant les mains, il dit avec l'accent de la plus touchante piété : « O Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, daigne les bénir. »

Son médecin avait ordonné qu'il prît quelque nourriture : on invita donc Abdool-Messeeh à se conformer à cet avis ; mais lui se retournant vers la personne qui lui donnait ce conseil : « L'homme, lui dit-il, ne vit pas seulement de pain, mais de la Parole de Dieu. Il y a plusieurs jours que je n'ai pas mangé, et cependant je suis encore en vie. » Il demanda à voir aussi une personne dont il avait commencé à faire depuis quelque temps l'instruction religieuse, et de son lit de mort il lui adressa les plus touchantes exhortations, après lui avoir expliqué d'un bout à l'autre l'oraison dominicale. Plus tard on lui lut le quatrième chapitre de saint Jean, ce dont il fut très-reconnaissant, et il demanda qu'on chantât avec lui quelques strophes d'un hymne favorit qu'il avait lui-même composé, et dont nous ne pouvons reproduire ici que bien imparfaitement le sens :

« O bien-aimé Sauveur ! ne permets pas que je sois jamais oublié dans ton cœur. De toutes les fleurs qui embellissent les champs et les bosquets, tu es la plus belle, tu es la plus agréable. »

« Ma jeunesse s'est envolée, la vieillesse m'a saisi ; le péché seul attriste mon âme. O bien-aimé Sauveur ! ne permets pas que je sois jamais oublié dans ton cœur. »

Après avoir chanté une première fois avec les assistans, il demanda qu'on voulût bien recommencer encore ; mais il était si faible, qu'il ne put plus articuler une parole, et, un moment après, il s'endormit dans le sein de son Dieu.

Samuel était catéchiste à Tranquebar ; il avait été converti sous le ministère de Schwartz, et, dès-lors, il avait travaillé avec un zèle infatigable à conduire dans la voie du salut les jeunes gens dont l'instruction lui avait été confiée. Il a blanchi au service de Christ son Maître, et c'est à l'âge de quatre-vingts ans qu'il a été appelé à recevoir la couronne de vie. Le missionnaire Baërenbruck, de Tranquebar, qui l'assista dans ses derniers momens, lui demanda quelques instans avant sa mort : « Samuel, mon cher Samuel, comment vous trouvez-vous en votre âme ? Avez-vous l'assurance de la grâce de

Dieu? » — « Oh! oui, répondit-il; je serais bien malheureux, si je ne l'avais pas! Je suis heureux, heureux comme un pauvre pécheur en Christ. Je puis regarder à Lui! Je le verrai bientôt; je serai avec Lui. » Une joie divine brillait sur son visage pendant qu'il prononçait ces paroles; il essaya d'en dire davantage, mais il ne put pas. Le missionnaire Baërenbruck lui demanda plus tard s'il n'avait rien à faire dire à son troupeau. Samuel répondit : « Exhortez tous les membres qui le composent à entrer par la porte étroite. » — « Encore un peu de temps, lui dit le missionnaire après avoir prié avec lui, encore un peu de temps, cher Samuel, et nous nous rencontrerons ensemble devant le trône de Dieu et de l'Agneau. »

Dans ses derniers momens, on voyait se ranimer en lui, avec une nouvelle vivacité, l'affection qu'il portait à son père en la foi. Il lui semblait voir le bienheureux Schwartz auprès de son lit, l'exhortant et lui disant : « Ne crains point, Samuel; le Seigneur Jésus est avec toi. Celui qui a été fidèle envers toi pendant tant d'années ne t'abandonnera pas. »

Un nombre considérable de païens assistèrent à ses funérailles, et témoignèrent, par la douleur dont ils étaient pénétrés, combien ils étaient attachés à celui qui les avait instruits et exhortés pendant tant d'années. « Pourquoi vous êtes-vous rendu ici? » demandait-on à l'un d'entre eux. — « C'est, répondit-il, que ce bon vieillard a souvent prié dans ma maison quand mes enfans étaient malades, et qu'il nous a souvent prêché la vraie Parole de Dieu. »

Un autre chrétien, employé également dans les écoles de la station missionnaire de Tranquebar, *Sandappen*, a suivi de près son frère Samuel dans le repos de l'éternité. Ses dernières paroles respirent l'esprit du plus pur christianisme. Le missionnaire Baërenbruck le trouvant mal, lui exprimait la douleur qu'il ressentait de le voir si faible et si souffrant. « Ne me plaignez pas, lui dit Sandappen; tout mon désir est d'être avec le Seigneur et de le servir, sans plus pécher contre lui. J'ai vécu long-temps dans ce monde; mais j'y ai peu vécu pour mon Dieu; et je craindrais qu'en vivant plus long-temps, je ne l'offensasse encore. C'est pourquoi je le prie, si c'est sa volonté, de me retirer à Lui; alors je serai sauvé. » — « Mais, lui

répliqua-t-on, vous ne savez pas s'il ne plaira point à Dieu de vous laisser encore quelque temps sur cette terre, et seriez-vous mécontent si telle était sa volonté. » « J'espère, dit Sandappen, que, par la grâce du Seigneur, je ne serai pas appelé à demeurer ici-bas plus long-temps; mon désir est de déloger pour être avec Christ. » « Comme j'ignore, lui dit encore le missionnaire Baërenbruck, si je vous reverrai dans ce monde, permettez-moi de vous demander si vous avez l'assurance d'être préparé à la rencontre de votre Dieu. » « Je ne m'appuie, répondit Sandappen, que sur Christ mon Sauveur, et par Lui j'espère d'être rendu capable de rencontrer mon Dieu. » « Mais est-ce que la grâce de Dieu a réellement accompli votre salut? Si vous avez fait l'expérience de la puissance de Dieu dans votre cœur, alors vous pouvez vous reposer sur ses miséricordes. » « Oui, reprit-il, je sais, par sa grâce, que je suis un pécheur et que j'ai obtenu le pardon de mes péchés, selon les richesses de sa miséricorde. C'est sur sa miséricorde, et sur sa miséricorde seule que je m'appuie. »

On vint beaucoup le voir pendant sa maladie; et comme son zèle ne lui permettait pas de se taire en présence de tant de chrétiens qui entouraient presque sans cesse son lit, et auxquels ils donnait, soit des exhortations, soit des consolations, soit des avertissemens, il s'épuisa à force de parler, et hâta ainsi l'heure de son départ. L'inspecteur des écoles de Tranquebar a rendu le plus beau témoignage au zèle et au caractère de Sandappen, dont le convoi funèbre a été accompagné d'un cortége considérable de chrétiens indigènes, qui tous pleuraient la mort de cet excellent maître d'école.

Dans un autre hémisphère, au milieu de la nation des Chirokois, est mort, l'année passée, le 20 janvier 1827, un chrétien à qui son rang aussi bien que sa piété avaient marqué une place distinguée parmi ses compatriotes. Charles-René Hick était né, en 1767, à Thamaatly, près de la rivière de Highwassee, dans le pays de Chirokois. Comme il possédait beaucoup de talens naturels, ses compatriotes l'élurent, en 1817, second chef de leur nation. Mais sa nouvelle dignité n'effaça point dans son cœur les sentimens chrétiens que la grâce de Dieu y avait fait naître. Il y avait quelque temps déjà

qu'il était devenu un humble disciple de Jésus-Christ; l'année 1812 avait été pour lui l'époque de sa régénération spirituelle, et, peu de temps après, il avait été introduit dans l'Église de Christ par le sacrement du baptême que lui avaient administré les frères Moraves de la station de Spring-Place. Il se servit constamment du crédit et de l'autorité dont il jouissait parmi ses compatriotes pour les amener à la foi de l'Évangile, et rien n'était édifiant comme le zèle qu'il manifestait pour leur conversion et les prières qu'il adressait en leur faveur au trône de la Grâce.

Deux jours avant sa mort, il reçut la visite d'un Chirokois converti, auquel il adressa ces paroles :

« Frère, je suis réjoui de te voir encore une fois. Ma vie, à ce que je crois, touche à son terme; il me faut déloger. Mais je ne crains pas de mourir, parce que mon Rédempteur est vivant. Je sais en qui j'ai cru, et je suis assuré qu'Il gardera mon dépôt jusqu'à cette journée-là. Je m'appuie sur les mérites de Jésus, sur son précieux sang. Je suis à lui; il me recevra, moi, pauvre pécheur. Nous devons tous mourir; nous avons tous à traverser le même chemin; nous sommes poudre, et nous devons retourner en poudre; c'est là le jugement de Dieu. Mais si nous croyons en Jésus-Christ le Fils de Dieu, qui est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, et si nous lui demandons le pardon de nos péchés, nos âmes iront le rejoindre après que nous serons morts, et nous hériterons la vie éternelle. Le temps vient où mon corps mortel sera rendu semblable à son corps glorieux. »

Pendant que des hommes, naguère encore païens, meurent ainsi aux Indes orientales et occidentales, demandons-nous si nous pouvons, comme eux, nous réjouir à la pensée de la mort, dans l'assurance que nos péchés nous ont été pardonnés et que nous sommes devenus de nouvelles créatures en Christ. Puissions-nous répondre affirmativement à cette grande question !

DÉPART DE MISSIONNAIRES

POUR DIFFÉRENTES STATIONS.

La moisson est grande, et il y a peu d'ouvriers; priez donc le Seigneur qu'il pousse de bons ouvriers dans sa moisson.—L'Église chrétienne a entendu cette parole de son Chef et Sauveur. Depuis quelques années surtout, l'esprit de supplication a été répandu sur elle; aussi mille et mille prières montent-elles journellement vers le trône de la miséricorde, demandant au Seigneur l'accomplissement de ses promesses. Sur la terre, *l'Esprit et l'épouse disent : Viens;* et dans le ciel le Témoin véritable a répondu : *Certainement, je viens bientôt. Amen.*

Voici la liste des principaux missionnaires qui, depuis le printemps passé, se sont embarqués dans différens ports de l'Angleterre et de l'Amérique pour se rendre à leur destination respective dans les pays païens.

Le mardi 13 mars, le Rév. Henry Nott, le Rév. Alexandre Simpson et le Rév. Aaron Buzacott se sont embarqués, avec leurs épouses, sur le vaisseau *le Crétois*, capitaine Gulliver, pour l'île de Tahiti.

Le mardi 21 mars, le Rév. F.-G. Kayser et son épouse ont mis à la voile, à bord du vaisseau *le Comte d'Egremont*, capitaine Johnson, se rendant au cap de Bonne-Espérance.

Le jeudi 4 avril, le Rév. J.-J. Freemann, son épouse et deux enfans, accompagnés de M. et de Mme Couham, sont partis de Gravesand sur le vaisseau *Charles Kerr*, capitaine Brodie, destiné pour l'île de France, se rendant à Madagascar.

Le mardi 10 avril, le Rév. Thompson et son épouse, se rendant à Quilon, le Rév. Miller et son épouse, se rendant à Travancore, et M. W.-B. Addis, destiné pour Quilon, se sont embarqués à Gravesand, à bord du vaisseau *le Georges*, capitaine Fulcher, qui partait pour les Indes.

Le mercredi 11 avril, le Rév. N. Reeve, son épouse, et trois enfans; M. et Madame Dyer; M. et Madame Jennings, M. et Madame Crisp, et Madame Newell sont partis de Portsmouth pour Madras, sur le vaisseau *Roxburgh Castle;* les premiers se rendent à Bangalore, les seconds à Singapore, les

troisièmes à Chittoor, les quatrièmes à Cuddapah, et la cinquième à Malacca.

Après avoir énuméré ces diverses embarcations, les directeurs de la Société des Missions de Londres ajoutent : Peut-être qu'à aucune autre époque de l'histoire de notre Société, nous n'avons envoyé, dans l'espace *d'un mois*, autant d'ouvriers ensemble dans la vigne du Seigneur, que pendant les semaines qui viennent de s'écouler. *Trente et une* personnes, depuis le milieu de mars jusqu'au milieu d'avril, ont fendu les flots de l'Océan et affronté les dangers de l'abîme, dirigeant leur course vers les plages lointaines habitées par les peuples qui *sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort.* Ces embarcations nombreuses, qui exigent un accroissement de dépenses considérable, prouvent que les directeurs de la Société sont loin de se relâcher dans l'œuvre importante qu'ils ont entreprise, mais qu'ils sont résolus à aller toujours en avant, comptant sur la coopération active et généreuse de leurs amis chrétiens, mais, par-dessus tout, s'appuyant sur les promesses de Celui qui a dit : « L'or et l'argent sont à « moi, » et auquel appartiennent aussi « la puissance, la « gloire, l'empire et la magnificence aux siècles des siècles. »

Dans le mois de juin, trois missionnaires sont également partis de Boston pour Bombay, envoyés par la Société des Missions d'Amérique : ce sont les Rév. MM. Cyrus Stone, et David Oliver-Allen, avec leurs épouses, et mademoiselle Cynthia Farrar.

Dans le courant de l'été, le Comité de la Société des Missions évangéliques de Bâle a mis à part et destiné pour la Côte-d'Or quatre de ses élèves qui sont probablement en route à l'heure qu'il est. Ces quatre jeunes chrétiens s'en vont, sous la protection du gouvernement danois, fonder une Mission dans un pays que n'ont point encore foulé les pieds des messagers de la bonne nouvelle.

Pensons à tous ces chers frères qui sont partis au nom du Seigneur ; combattons pour eux dans nos prières ; rendons grâces à Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ de ce qu'il les a envoyés, et demandons-lui de leur ouvrir lui-même une porte pour annoncer l'Evangile de son salut.

C'est beaucoup, sans doute, qu'un nombre aussi considérable de missionnaires qui partent à la fois dans le but de prêcher Jésus-Christ aux païens; mais c'est un petit nombre quand on le met en parallèle avec les cent et cent millions de pauvres idolâtres qui couvrent encore la surface de la terre. Ainsi, chrétien qui lis ces lignes, en même temps que tu bénis Dieu de cet accroissement dans le nombre des messagers de son Evangile, redouble d'ardeur dans tes prières, et demande-lui de susciter toujours de nouveaux ouvriers dans sa moisson, afin que son règne vienne !

MORT DE MADAME JUDSON.

Pendant que les uns sont envoyés, les autres sont rappelés par le Seigneur et introduits dans le repos éternel. Le nom de l'héroïne chrétienne qui fait le sujet de cet article n'est pas inconnu à nos lecteurs. Ils ont lu dans ce Journal (1) le récit des souffrances des missionnaires américains à Ava, et la conduite noble et courageuse de madame Judson dans une circonstance aussi critique. Pourraient-ils ne pas suivre avec intérêt les détails transmis par M. Judson sur les derniers momens de la digne compagne de ses travaux ? M. Judson n'a pas eu la douceur de lui fermer les yeux ; il n'a pu visiter que quelque temps après le lieu où elle a expiré, et voici ce qu'il écrit à ce sujet à la mère de son épouse :

Amherst (2), le 4 février 1827.

Dans la désolation répandue tout autour de moi par la mort, je prends la plume pour adresser quelques mots à la mère de ma bien-aimée Anne. Je suis assis dans la maison qu'elle a bâtie elle-même, dans l'appartement où elle a rendu le dernier soupir, près d'une fenêtre d'où j'aperçois l'arbre funèbre qui recouvre sa tombe.

---

(1) 1re année, page 241 et suiv.

(2) Cette ville est le siége du gouvernement britannique dans l'empire Birman.

M. et Mme Wade vivent tous deux dans cette maison où ils sont arrivés un mois après le décès de mon épouse. Mme Wade s'est chargée de ma petite Marie, privée sitôt des soins de sa mère. A Rangoon, il m'avait été impossible d'obtenir des informations sur cette enfant; ce n'est qu'à mon arrivée ici, le 24 du mois dernier, que j'appris qu'elle vivait encore. M. Wade vint à ma rencontre à l'endroit où les vaisseaux débarquent; et, pendant le chemin que nous fîmes pour arriver à notre maison, je voyais les chrétiens du pays sortir de leurs demeures au-devant de nous et pleurer en me saluant. En approchant de la maison qu'avait habitée ma chère compagne, je m'attendais à la voir, comme de coutume, venir à ma rencontre; mais non. Je vis seulement dans les bras de madame Wade une pauvre enfant incapable de reconnaître son père en larmes, et dont l'esprit encore tendre avait perdu depuis long-temps le souvenir d'une mère qui l'avait tant aimée. Dans la frayeur que je lui causai, elle se détourna de moi, et je n'eus d'autres moyens de me consoler que de m'acheminer du côté de la tombe. Mais qui jamais trouva des consolations dans un pareil lieu ? Je le quittai bientôt pour m'en revenir à la maison où j'avais laissé madame Judson lors de mon départ; et je fixai mes regards sur le lieu où nous nous étions agenouillés pour prier ensemble, et où nous nous étions fait nos adieux.

Le docteur qui l'a soignée dans sa dernière maladie, ayant quitté Amherst pour occuper une autre station, les informations que j'ai pu recueillir de la bouche des chrétiens indigènes sont naturellement très-imparfaites. Il paraît que c'est surtout dans la tête qu'était le siége de la maladie de madame Judson, et qu'elle a peu parlé pendant les derniers jours. Elle faisait de temps en temps entendre une plainte pareille à celle-ci : « Le maître (1) reste long-temps à venir; les nouveaux missionnaires restent long-temps à venir. Il faut donc que je meure délaissée, et que j'abandonne ma pauvre petite enfant. Si c'est la volonté de Dieu, qu'elle s'accomplisse.—Je ne crains pas la mort, mais je crains de ne pas être capable de

(1) C'est ainsi que les Birmans convertis appelaient M. Judson. Madame Judson avait adopté leur langage.

supporter ces douleurs. Dites au maître que ma maladie a été très-violente, et que je n'ai pas pu écrire; apprenez-lui combien j'ai souffert et comment je suis morte; rapportez-lui tout ce que vous voyez, et prenez soin de la maison et de tout ce qu'elle renferme, jusqu'à ce qu'il arrive. » Les deux derniers jours de sa vie, elle n'a plus fait aucun mouvement et a paru insensible; elle était couchée sur le côté, la tête appuyée sur son bras, les yeux fermés, et, à huit heures du soir, elle expira, en faisant une exclamation en langue birmane.

Plus tard, après avoir été trouver le médecin de madame Judson, M. Judson écrivait à la même personne: « Cette visite m'a donné la conviction que, lors même que j'aurais été ici pour soigner mon épouse pendant sa maladie, je n'aurais pas pu détourner le coup qui m'a frappé. Le docteur l'a visitée deux fois par jour, et souvent il a passé la plus grande partie de la nuit avec elle. Il m'a dit que, du moment qu'elle avait ressenti les premières atteintes de la fièvre, elle avait eu le sentiment qu'elle ne se relèverait pas de son lit, mais qu'avec cette perspective d'une mort prochaine devant les yeux, son âme avait paru constamment calme et heureuse. Seulement exprimait elle de temps en temps ses regrets de quitter ses enfans, les chrétiens indigènes et l'école avant l'arrivée de son mari ou des autres missionnaires. Elle n'a pas eu de douleurs dans les deux derniers jours qui ont précédé sa mort. Comme on lui demandait à plusieurs reprises comment elle se trouvait, elle répondit: « Bien, seulement un peu faible. » Ce furent ses dernières paroles.

Le docteur croit fermement que le triste dénouement de la fièvre à laquelle madame Judson a succombé ne doit pas être attribué aux localités du nouvel établissement, mais uniquement à la faiblesse de sa constitution, ébranlée par les pénibles privations et les souffrances prolongées qu'elle a endurées à Ava. Oh! avec quelle douceur, quelle patience, quelle magnanimité et quel héroïsme chrétien elle endura ces souffrances! Pourrais-je désirer qu'elles eussent été moins grandes? Voudrais-je lui ravir par un sacrilége cette couronne d'un vrai diamant qui lui appartient? Elle a beaucoup vu et souffert des maux de ce monde mauvais; aussi était-elle préparée aux dou-

ceurs et aux joies du séjour où elle est entrée. Il est vrai qu'elle a été enlevée à une sphère d'activité pour laquelle elle était singulièrement propre par ses talens naturels, par ses manières douces et affectueuses, par son zèle sans borne, et par la parfaite connaissance qu'elle avait de la langue du pays. Avec tous ces dons, que ne pouvait-elle pas faire pour la cause de Christ ! Mais une sagesse et une bonté infinies ont présidé à cette rigoureuse dispensation. La foi prononce que tout a été bien, et le jugement de la foi se trouvera confirmé dans l'éternité.

TABLEAU SOMMAIRE ET COMPARATIF
DE L'ÉTAT ACTUEL DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

En jetant un regard en arrière sur l'année qui vient de s'écouler, nous nous sommes demandé quels accroissemens avait pris, pendant sa durée, la sainte cause des Missions à laquelle nous avons consacré notre vie. Cette question avait, pour nous et pour tous les amis des Missions, un intérêt particulier; nous devions donc chercher à y répondre avec tout le soin dont nous étions capables. Dans le tableau qui va suivre nous avons cherché à atteindre ce but; nous ne voudrions cependant pas garantir la parfaite exactitude de nos calculs. Dans une œuvre, comme celle des Missions, qui embrasse presque toute la surface de notre globe, et dans laquelle on voit à chaque instant entrer de nouveaux ouvriers pour remplacer ceux que la mort a rappelés dans l'éternité bienheureuse; dans une œuvre où, à toute heure, le bras puissant du Seigneur régénère pour la vie éternelle quelqu'une des âmes que le prince des ténèbres retient dans l'empire de la mort, il serait bien difficile d'indiquer avec une précision rigoureuse le nombre de missionnaires, de païens convertis ou baptisés, d'églises et d'écoles, que l'on trouve actuellement dans le monde païen. Voici cependant un calcul de ces choses aussi exact, nous osons le dire, qu'il est possible de l'établir et qui peut donner une idée des progrès que fait la belle œuvre des Missions.

Il y a un an, ou un an et demi environ, que l'on comptait dans toute l'étendue des contrées païennes 289 stations de Missions évangéliques, 584 missionnaires, 394 aides indigènes (catéchistes, maîtres d'écoles et prédicateurs) 50,000 écoliers et 37,919 païens convertis, appartenant à des congrégations chrétiennes.

Aujourd'hui le nombre des stations missionnaires s'élève à 354; celui des aides indigènes, à 546; celui des enfans païens, élevés dans des écoles chrétiennes, à 62,125; celui des païens convertis, à 40,813. C'est donc pour les stations de Missions un accroissement de 65 nouvelles stations; pour les maîtres d'école, catéchistes et prédicateurs indigènes, un accroissement de 152 personnes; pour les enfans païens, un accroissement de 12,125 écoliers; pour les membres d'églises ou de congrégations chrétiennes, un accroissement de 2,894 nouveaux païens convertis. Quant aux missionnaires, le nombre en a plutôt diminué qu'augmenté, car la mort ne les a point épargnés dans le courant de l'année passée; et quoique, comme nous l'avons vu à la page 282, plusieurs nouveaux serviteurs de Dieu soient entrés dans la carrière des Missions, ils ont eu bien de la peine à remplir les lacunes que la mort d'un grand nombre de leurs frères avait laissées. Voyez les pertes qu'a faites la seule Société des Missions Wesleyennes à l'île d'Antigoa, à la page 187 de la première année de ce journal, et celles de la Société des Missions de Londres à la page 189 du même volume.

Malgré ce trait affligeant du tableau qu'on vient de voir, nous y trouvons plus d'un sujet de nous réjouir et de rendre grâces au Seigneur des succès qu'il a accordés à ses serviteurs et de la protection dont il les a couverts. Aussi bien devons-nous redoubler de zèle, en présence de ces témoignages de sa faveur, et nous avancer courageusement dans la carrière, sûrs qu'il y sera partout avec nous; et que bientôt la lumière de son Évangile resplendira sur toutes les nations du monde.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

SOUVENIRS DES MISSIONS ANCIENNES.

Notice sur la vie et les travaux de David Brainerd, missionnaire parmi les Indiens de la Nouvelle-Jersey et de la Pensylvanie, dans le milieu du dix-huitième siècle.

(2d article.)

En arrivant chez les Indiens du village de Juneauta, Brainerd les trouva occupés, comme nous l'avons dit dans l'article précédent, à faire les préparatifs d'une fête païenne. Dix bêtes fauves avaient été immolées, et un grand feu avait été allumé pour servir à la célébration de leurs ridicules et dégoûtans mystères. Rassemblés en foule autour de ce feu et y jetant, par intervalles, la graisse de leurs victimes, afin d'en nourrir la flamme, ils exécutèrent des danses bizarres, en poussant des cris qu'on aurait entendus à deux lieues de distance, et ce ne fut qu'au matin qu'ils se retirèrent dans leurs cabanes, après avoir passé la nuit presque entière à danser, à chanter et à manger la viande des animaux qu'ils avaient égorgés. Cette scène produisit sur l'âme de Brainerd une impression des plus douloureuses; et comme il n'avait pas dans ce moment d'interprète pour se faire comprendre d'eux, la nécessité où il se voyait réduit de leur laisser poursuivre la célébration de leurs abominables mystères le jeta dans une grande tristesse, qui accrut encore la disposition naturelle qu'il avait à la mélancolie. Accablé par la douleur de son âme aussi bien que par la fatigue du corps, il marcha encore pendant quelque temps; mais à la fin il se vit obligé de s'arrêter, et, s'étendant dans une mangeoire de brebis qu'il trouva sur sa route, il y dormit jusqu'au matin. Dès qu'il fut levé, il fit tous ses efforts pour rassembler quelques Indiens, et pour leur donner, tant bien que mal, quelques instructions; mais il s'aperçut bientôt que le moment n'était pas favorable, et que la célébration de la fête, dont la scène de la veille n'était que le prélude, préoc-

cupait trop les esprits pour qu'ils fussent capables de prêter une oreille attentive à ce qu'il leur disait. Depuis quelque temps une dyssenterie assez maligne régnait dans leur tribu, et ils avaient eu recours à leurs powaws pour découvrir, par le moyen de la magie, la cause de ce fléau. Tel était le but de cette cérémonie et du rassemblement extraordinaire de tous les Indiens de ce quartier. A midi, commença la fête. Ayant à leur tête leurs prêtres magiciens, ils se mirent à s'agiter dans tous les sens et à faire les contorsions les plus extraordinaires. C'étaient des cris, des hurlemens, des danses, des chants, dont il est difficile de se faire une idée. Tantot ils étendaient leurs bras à droite et à gauche, tantôt ils les agitaient en l'air; puis ils se frappaient le visage avec les mains, prenaient de l'eau qu'ils jetaient par-dessus leur tête et dont ils formaient une espèce de pluie; après cela ils s'étendaient par terre, ils se heurtaient le front contre le terrain, ils se défiguraient les traits du visage, roulaient les yeux dans tous les sens, et se donnaient l'air de gens dans la plus grande angoisse; et cela, dans la ferme persuasion qu'ils avaient que, par ce moyen, ils réveilleraient les puissances infernales, et les forceraient à leur révéler le secret des maux dont ils étaient affligés. Ils continuèrent, pendant près de trois heures, ces singuliers exercices; mais au bout de ce temps-là, épuisés par les efforts de tout genre qu'ils avaient faits, ils se retirèrent chez eux sans avoir obtenu l'objet de leurs désirs, c'est-à-dire, sans avoir rien découvert sur la cause de la maladie qui avait éclaté au milieu d'eux.

Il y avait dans tout l'appareil de cette dévotion païenne quelque chose de diabolique, qui offrait l'image parfaite d'un culte de Satan. Brainerd, cependant, n'avait point abandonné à eux-mêmes ces malheureux païens et ne s'était point laissé rebuter par leur refus de se rendre à ses exhortations. Assis à l'écart, non loin du lieu où ils rendaient leurs hommages au prince des ténèbres, il n'avait cessé de prier pour eux pendant tout le temps qu'avait duré la cérémonie; et, la Bible à la main, il avait puisé à la source des consolations la force dont il avait besoin pour soutenir son âme accablée de tristesse. Quand la cérémonie fut terminée, il renouvela ses tentatives auprès d'eux, mais il n'eut pas plus de succès qu'auparavant, et

il fallut se résoudre à les voir persévérer dans leur ancien train, sans pourtant qu'ils témoignassent de l'aversion pour Brainerd et une répugnance marquée pour la doctrine qu'il leur avait annoncée.

Il semblait que tout se réunissait dans cette contrée pour affliger profondément le missionnaire. Il était à peine revenu de l'espèce de stupeur dans laquelle l'avait plongé la fête païenne que nous venons de décrire, qu'il rencontra un Indien qui se faisait passer pour réformateur de l'ancienne religion du pays. Rien de plus hideux que le costume de cet homme. Lorsqu'il se présenta pour la première fois aux yeux de Brainerd, il était revêtu de ses habits pontificaux : la robe de peau d'ours qui couvrait son corps descendait jusqu'à terre, et il portait sur la tête un bonnet, et aux pieds une paire de bottes faites de la peau du même animal; il avait sur la figure un large masque en bois, dont une moitié était peinte en noir et l'autre en jaune foncé; la bouche en était de travers, et lui donnait un air hideux. Dans sa main était l'instrument de musique dont il se servait dans le culte qu'il rendait à sa divinité : c'était une écaille de tortue remplie de grains et fixée à un manche de bois. Il s'avançait en dansant avec effort et en agitant sa sonnette, sans laisser voir une seule partie de son corps, non pas même ses doigts. Il y avait dans son air et dans ses gestes quelque chose de si extraordinaire, que Brainerd ne put s'empêcher de reculer d'horreur devant lui, quoique ce fût en plein jour et quoiqu'il sût parfaitement qui était cet homme. Voici ce qu'il apprit de lui dans les entretiens qu'ils eurent ensemble. L'Indien prétendit que la religion qu'il professait venait directement de Dieu, et que jamais il ne l'abandonnerait. Il exprima le désir de voir ses compatriotes se joindre à lui pour adorer Dieu, ce que pourtant il n'osait espérer à cause de leur insouciance et de leurs vices. Il dit qu'il avait l'intention de quitter sa patrie et ses amis, dans le but d'aller chercher quelque part des hommes qui adoptassent sa religion ; car il pensait que Dieu avait au monde quelques vrais adorateurs qui avaient les mêmes vues que lui, et qui ne tarderaient pas à reconnaître la divinité de sa mission. Il ajouta qu'il n'avait pas toujours été dans les mêmes principes; qu'auparavant

il avait vécu comme les autres Indiens, mais qu'il y avait environ quatre ou cinq ans que sa conscience s'était réveillée, et que ne pouvant plus vivre avec et comme ses compatriotes, il s'était retiré dans les bois et y avait vécu seul quelques mois ; que là, Dieu avait fortifié son cœur et lui avait montré ce qu'il devait faire, et que depuis cette époque il l'avait connu et s'était efforcé de le servir. Brainerd apprit des autres Indiens que cet homme était un ennemi déclaré des liqueurs fortes et de la boisson, et que, quand il ne parvenait pas à leur persuader d'abandonner leurs habitudes d'ivrognerie, il les quittait, en pleurant et en criant, pour se retirer dans les bois. Il paraît qu'il n'était pas complétement dépourvu d'idées raisonnables et justes sur le culte que l'homme doit à Dieu ; et, sous ce rapport, Brainerd avoue qu'il y avait dans son caractère et ses dispositions quelque chose d'intéressant qu'il n'avait encore vu chez aucun païen. Son exemple prouve que, quelque sincérité que l'homme aveugle et pécheur mette dans le culte qu'il offre à Dieu, il ne parvient point à le connaître parfaitement, et qu'il demeure dans l'égarement aussi longtemps que la grâce divine n'éclaire pas son esprit et ne touche pas son cœur pour connaître la vérité.

Après ces efforts infructueux, pour amener à l'Evangile les Indiens de ces quartiers, Brainerd retourna visiter son cher troupeau de Crosweeksung. Oh ! quelle différence entre leur état spirituel et moral et celui des sauvages de Susquehannah, au milieu desquels il venait de passer quelques semaines ; vivre avec ces derniers était pour lui être banni de la présence de Dieu ; mais se trouver dans la société des premiers lui donnait le sentiment de sa sainte présence, et de la communion avec les membres de sa famille ; et cependant il n'y avait que quelques mois que les Indiens de Crosweeksung ressemblaient en tout à ceux de Susquehannah ; c'était la même insensibilité, la même barbarie, le même éloignement pour l'Evangile ; et maintenant, au lieu de célébrer des fêtes idolâtres comme ces derniers, au lieu de s'adonner à l'ivrognerie et aux vices qui l'accompagnent, ils adoraient le Dieu des cieux et de la terre, ils avaient reçu sa Parole, ils vivaient pour sa gloire ; tant est grande la puissance

de sa grâce, tant est efficace l'influence régénératrice de sa Parole !

En reprenant ses travaux à Crosweeksung, Brainerd eut la joie de les voir accompagnés des mêmes succès qu'auparavant. Plusieurs personnes furent converties, et celles qui l'étaient déjà furent édifiées et affermies par son ministère. On remarquait, entre autres, au nombre des premières, une femme âgée de près de cent ans, et deux hommes qui avaient la moitié de cet âge; l'un d'eux était un meurtrier; tous deux avaient été des ivrognes, et Brainerd avait différé de les baptiser, jusqu'à ce qu'ils eussent donné, par le changement de leur vie, des preuves non équivoques de leur conversion. Il était puissamment assisté toutes les fois qu'il prêchait en public, et il pouvait s'adresser à son troupeau avec autant de liberté qu'il aurait parlé devant une assemblée composée de chrétiens, instruits, dès leur enfance, dans les principes du christianisme. Quoiqu'il fût rare qu'il prêchât sans qu'une grande partie de son auditoire fondît en larmes, cependant il est à remarquer que ce n'était point là une émotion passagère; l'impression produite par la Parole, quoique forte et profonde, était calme, sanctifiante et toujours suivie de fruits de justice. Un jour, après un sermon sur la Transfiguration de Jésus-Christ, Brainerd demanda à une femme, qui lui avait paru particulièrement émue, quelle était la cause de ses larmes : « C'est, » répondit-elle, « que je voudrais être « avec Christ. » Une autre fois, Brainerd ayant réuni dans sa maison quelques Indiens convertis pour s'entretenir avec eux du salut de leur âme, la bénédiction de Dieu reposa d'une façon particulière sur cette petite assemblée; tous ceux qui s'y trouvaient, sans presque aucune exception, avaient un sentiment profond de la présence du Seigneur, et il leur était difficile de renfermer au-dedans d'eux les émotions puissantes dont leurs cœurs étaient agités; une femme surtout donnant essor aux sentimens de foi et d'amour qui remplissaient son âme, s'écriait : « Seigneur adorable, viens, viens bientôt! « prends-moi à Toi; que je meure et que j'aille vers Christ! Je « crains qu'en vivant encore ici-bas, je ne pèche de nouveau, « et que je ne t'offense! Oh! que je meure maintenant; viens « me chercher, je ne puis plus demeurer ici! je ne puis plus

« demeurer ici ! Comment pourrais-je vivre dans ce monde !
« Retire mon âme hors de ce séjour de péché ! Ne permets pas
« que je pêche encore ! Que dois-je faire ? que dois-je faire ? »
Elle demeura pendant quelque temps dans cet état d'extase, se servant d'expressions pareilles à celles que nous venons de citer, et employant, comme principal motif, dans les prières qu'elle adressait à Dieu pour lui demander de la retirer dans le ciel, la crainte qu'elle avait de pécher contre lui, si elle vivait plus long-temps sur la terre. Quand elle fut un peu revenue à elle-même, et qu'elle parut plus calme, Brainerd s'approcha d'elle, et lui demanda si elle sentait encore la paix de Dieu dans son âme. « Oh ! oui, » répondit-elle, les larmes aux yeux, et avec l'accent de l'humilité et de la sincérité ; « je vous ai souvent en-
« tendu parler de la bonté et des tendres compassions du Christ;
« vous nous avez souvent dit que sa connaissance était plus
« précieuse pour l'âme que la possession du monde entier ; mais
« je ne vous comprenais point alors, je n'avais pas cru vérita-
« blement à vos paroles, mais maintenant je sens qu'elles étaient
« la vérité même. » Brainerd lui demanda ensuite si elle pensait qu'il y eût assez de richesses de grâces en Christ pour les plus grands pécheurs. — « Oh ! sans doute, » répondit-elle, « assez, as-
« sez, pour tous les pécheurs du monde, s'ils veulent tous venir
« Lui. » Comme on parlait de la gloire du ciel, et de l'état de sainteté parfaite où se trouveraient les élus dans ce séjour, où ils n'auraient plus la douleur d'offenser Dieu, elle retomba dans la même extase qu'auparavant, et répéta encore :
« O mon Sauveur, permets que j'aille à Toi ! Que dois-je faire ?
« que dois-je faire ? Je brûle d'aller vers Christ ! je ne puis plus
« vivre ! O que je serais heureuse de mourir ! » Elle fut près de deux heures, dans cette intéressante disposition d'âme. De pareilles scènes n'étaient pas rares ; Brainerd avait la joie de les voir se répéter presque toutes les fois qu'il annonçait la Parole aux Indiens, soit en public, soit en particulier.

Un jour, après un sermon sur la *nouvelle naissance*, qui avait fait une profonde impression sur les Indiens qui l'avaient entendu, plusieurs d'entre eux accompagnèrent Brainerd dans sa maison, et le prièrent de leur donner de nouvelles instruc-

tions sur la voie qui conduit au salut. « Je m'étais proposé, » dit Brainerd, « de prendre un peu de relâche, et de laisser s'écouler « un intervalle de quelques heures entre cette prédication et « celle que j'avais l'intention de faire plus tard ; mais quand je « vis mes Indiens arriver chez moi l'un après l'autre, et me de- « mander, les larmes aux yeux, de leur accorder encore quel- « ques instructions, je ne pus résister à leurs prières, et je me « mis à leur parler de nouveau. L'Esprit divin descendit alors, « avec une telle puissance, sur toute l'assemblée, que la mai- « son retentissait de cris et de sanglots; tous étaient saisis, « et ceux-là même qui jusqu'à ce moment étaient demeurés in- « sensibles aux invitations de la grâce paraissaient inquiets « sur le salut de leur âme. On aurait dit que Dieu, abaissant les « cieux, descendait sur la terre, et allait convertir le monde « entier.

« Il est impossible de donner une juste idée de cette scène « imposante et réjouissante à la fois. Quelques-unes des per- « sonnes présentes bénissaient Dieu de ce qu'il ne leur avait « pas retiré sa grâce, et de ce que l'influence puissante de son « esprit continuait de presser les pécheurs d'entrer par la « porte étroite. D'autres, versant des larmes, indiquaient, « par leur air et par leur contenance, qu'elles étaient dans l'an- « goisse à cause de leurs péchés ; on eût pris ces dernières pour « des malfaiteurs condamnés à mort, et conduits, les mains « liées, au lieu du supplice; je me représentais le jour solen- « nel du jugement, où l'on verra aussi et d'une manière bien « plus frappante ce mélange de joie inexprimable et d'an- « goisse indicible, et comme l'enfer et le ciel réunis pour un « moment. »

Cette assemblée religieuse, qui avait commencé à onze heures et demie du matin, avait duré jusqu'à sept heures du soir; et tel avait été l'empressement des personnes présentes à demander des instructions et des consolations, que Brainerd n'avait pas eu une demi-heure de repos pendant tout ce temps-là, ayant été continuellement occupé à répondre aux questions qui lui étaient faites, ou à prier avec les personnes dont l'âme était angoissée.

Dans le but de faire faire aux Indiens des progrès dans la

connaissance de l'Evangile, Brainerd se mit à leur donner des instructions catéchétiques. Quelquefois il les examinait sur un point important de la religion; d'autres fois il les interrogeait sur le dernier sermon qu'il leur avait prêché. Ces exercices lui donnèrent beaucoup de satisfaction. Il était étonnant de voir avec quelle précision et quelle connaissance de l'Ecriture les Indiens répondaient aux questions qui leur étaient faites. Brainerd n'avait jamais cru qu'ils fussent aussi avancés qu'il le trouva alors; aussi fut-il tout surpris de la clarté, de la solidité et de l'étendue des connaissances religieuses qu'ils avaient acquises.

Au mois de février 1746, une école fut ouverte dans le but d'apprendre aux Indiens la langue anglaise, et de leur donner quelques autres connaissances utiles. Elle fut placée sous les soins d'un maître d'école choisi par Brainerd lui-même. On y reçut d'abord trente enfans, qui firent en peu de temps de si rapides progrès, que leur instituteur avoua qu'il n'avait jamais eu d'écoliers anglais qui apprissent avec autant de facilité leur propre langue, que le faisaient ces jeunes Indiens, pour lesquels la langue anglaise était barbare. Quoique la plupart d'entre eux fussent très-jeunes, en deux ou trois jours ils étaient déjà parvenus à connaître les lettres de l'alphabet; il y en eut même qui, au bout de ce temps-là, surent épeler, et en moins de cinq mois ils étaient capables de lire le Nouveau-Testament. Sans compter les enfans, il y avait une vingtaine d'adultes et de personnes de tout âge qui fréquentaient l'école, quand la longueur des soirées le leur permettait.

Non content d'avancer le bien spirituel et moral des Indiens de son troupeau, Brainerd songeait aussi à leurs avantages temporels, et il se proposait depuis long-temps de leur procurer quelque établissement où l'on pût les réunir en petite communauté, leur donner des habitudes d'ordre, et les rendre industrieux. Plusieurs d'entre eux avaient contracté des dettes par suite des excès auxquels ils s'étaient livrés dans le temps qu'ils étaient adonnés à l'ivrognerie, et ils étaient poursuivis par les blancs qui les menaçaient de les dépouiller de leurs propriétés; tant que cet état de choses durait, il était impossible que ces Indiens demeurassent dans le pays, et qu'ils s'y

constituassent en Eglise chrétienne; car, une fois privés de leurs terres, qui étaient tout leur avoir, ils ne pouvaient qu'être exposés à la pauvreté et à toutes les misères qui en sont la suite. En conséquence, Brainerd engagea les directeurs de la Mission à employer l'argent qu'ils avaient disponible dans ce moment, à éteindre les dettes sous lesquelles étaient accablés les Indiens, et à détourner ainsi de dessus leurs têtes le malheur qui était prêt à fondre sur eux. On se rendit à ses instances; et, de cette manière, les Indiens, à l'abri de toute poursuite judiciaire, purent, sous la direction de leur pasteur, se livrer en paix à la culture de leurs terres, et apprendre les arts les plus utiles de l'Europe. A l'instigation de Brainerd, ils se fixèrent à Cranberry, situé à quinze milles environ du lieu où ils avaient résidé jusqu'alors, et ils se mirent en devoir d'y former un établissement régulier. Ils défrichèrent et ensemencèrent le pays; et, en moins d'un an, ils possédaient près de quatre-vingts arpens ensemencés moitié de blé anglais et moitié de blé indien. Ils étaient généralement assidus au travail, ce que l'on ne peut trop admirer, vu les habitudes de paresse dans lesquelles ils avaient vécu auparavant. Cependant le soin de leurs affaires temporelles reposait en grande partie sur Brainerd; car, pour ce qui regarde l'administration et la surveillance générale de la colonie, ils étaient incapables de se diriger eux-mêmes sans le secours de personnes plus entendues qu'ils ne l'étaient pour la plupart.

Brainerd, jugeant qu'un certain nombre d'Indiens de son troupeau avaient les dispositions nécessaires pour participer à la sainte Cène, résolut de les admettre à la table du Seigneur; et, pour cet effet, il les instruisit d'une manière spéciale sur la nature et le but du saint sacrement qu'il était sur le point de leur administrer. Mais avant que d'admettre à participer à la communion du corps et du sang de Jésus-Christ les candidats à la sainte Cène, il voulut qu'ils célébrassent un jour particulier de jeûne et de prières, dans le but de s'humilier devant Dieu, de lui demander grâce de la tiédeur qui semblait s'être glissée depuis quelque temps en plusieurs membres du troupeau, et d'implorer la bénédiction divine sur la solennité qu'ils allaient célébrer dans quelques jours. Ainsi

préparés, vingt-trois Indiens furent admis pour la première fois, le dimanche suivant, à la participation de la sainte Cène. Le service fut très-édifiant par la dévotion simple et vraie avec laquelle les communians y assistèrent. Pendant l'administration de la Cène, surtout pendant que Brainerd distribuait le pain, les Indiens manifestèrent une grande émotion ; on eût dit que « Christ était crucifié devant leurs yeux. » La cérémonie terminée, Brainerd alla visiter les communians de maison en maison pour avoir des entretiens particuliers avec chacun d'eux, et il fut réjoui de voir que presque tous avaient été nourris spirituellement à la table du Seigneur. Il n'avait jamais vu tant d'amour chrétien régner parmi les membres de son Eglise. On aurait pu dire d'eux ce que l'on disait de la primitive Eglise : « Voyez comme ils s'aiment. » Le soir, Brainerd leur parla du but de la mort de Christ ; cette prédication leur donna tant de joie, augmenta tellement leur amour et leur paix, les remplit d'un désir si ardent de travailler à l'œuvre de leur sanctification, qu'ils déclarèrent n'avoir jamais ressenti auparavant, d'une manière aussi vive, l'efficace de la Parole de Dieu. Il leur faisait peine de voir le service religieux approcher de sa fin; et, quand il fut terminé, ils éprouvaient de la répugnance à quitter un lieu qui leur était devenu si cher par la cérémonie sacrée qu'ils y avaient célébrée, et par les salutaires impressions qu'ils y avaient reçues.

Peu de jours après la célébration de cette première Cène, Brainerd baptisa un Indien qui avait été un des hommes les plus vicieux de la contrée; son ivrognerie et ses meurtres étaient connus, et c'était avec une vraie fureur qu'il s'adonnait à l'art diabolique de la magie; mais il devint un glorieux trophée de la puissance de la grâce divine. Cet homme avait vécu jusqu'à ce jour près des fourches de Delaware; et, comme tant d'autres Indiens de ce quartier, il avait entendu les instructions et les prédications de Brainerd, sans en avoir été touché et sans avoir réformé sa conduite. Dans les derniers temps il avait même commis un meurtre sur la personne d'un jeune Indien de grande espérance, et avait continué à exercer ses diaboliques enchantemens. Quand Brainerd parlait des

miracles de Jésus-Christ, et les proposait aux Indiens comme preuve de la divinité de sa mission, et de la vérité de sa religion, ceux-ci lui citaient aussitôt, comme pour détruire la force de l'argument qu'il voulait en tirer en faveur de l'Evangile, ceux que cet homme prétendait opérer tous les jours par le moyen de ses charmes. Il était donc un obstacle puissant au succès du ministère de Brainerd, qui, plus d'une fois, voyant son endurcissement et désespérant de la conversion d'un être aussi dénaturé, avait pensé que ce serait, pour le pays en général et pour le règne de Dieu en particulier, un grand bienfait, si Dieu retirait de ce monde un homme qu'il regardait comme un agent des puissances infernales. Mais celui « dont les pensées ne sont pas nos pensées » en avait résolu autrement; il voulait, par la conversion éclatante d'un grand pécheur, magnifier sa charité et la puissance de sa grâce.

Ayant assisté au baptême de l'interprète de Brainerd, l'homme dont nous parlons en avait été vivement touché, et c'est de ce jour que datent les premières impressions religieuses qu'il reçut. Il avait de même été témoin des conversions nombreuses et remarquables que Dieu avait opérées, dans les derniers temps, parmi ses compatriotes. Tout cela avait agi salutairement sur son cœur, et l'avait amené à sentir sa misère et à craindre la colère à venir. Depuis ce moment son goût pour la magie l'abandonna, et il avoua plus tard qu'aussitôt qu'il avait ressenti dans son cœur l'efficace de l'Evangile, il s'était trouvé dans l'impuissance d'exercer l'art qu'il avait si bien connu auparavant, mais dont il avait tellement perdu le secret que, malgré le désir qu'il ressentait encore, de temps à autre, de s'y adonner, et malgré les efforts qu'il avait faits pour cela, il n'avait pu parvenir à aucun résultat quelconque dans ce genre. Nous rapportons ce fait, sans nous permettre de l'expliquer, laissant à nos lecteurs le soin d'en porter eux-mêmes le jugement qui, d'après l'Evangile, leur paraîtra le plus raisonnable et le plus juste.

La conviction de son état de péché et de misère devint insensiblement si profonde, que, dans l'angoisse de son âme, il ne savait plus que devenir. Un jour même, elle s'accrut au

point, qu'il fut saisi d'un tremblement, dans tous ses membres, qui dura plusieurs heures, sans interruption; il se croyait sur le bord de l'abîme et prêt à rouler dans les enfers, sans qu'il y eût pour lui aucun moyen d'échapper à la misère qui l'attendait. Cependant, peu de jours après cette crise violente, il devint calme et tranquille; son tremblement avait cessé, et il semblait que le poids de ses péchés avait été ôté de dessus son cœur; toutefois il n'avait point encore trouvé la paix, et, de son propre aveu, il n'avait que peu ou point d'espoir de trouver miséricorde. Brainerd, le voyant sérieux et recueilli, s'approcha de lui, et lui demanda comment il se trouvait. « Ah! lui répondit l'Indien, c'en est fait, c'en est fait maintenant. » On le pria de s'expliquer, car on n'avait pas compris ce qu'il voulait dire par ces paroles. « Je sens, ajouta-t-il « alors, que je ne puis pas me sauver moi-même; j'ai tout fait, « j'ai tout fait pour cela; mais je suis épuisé, et je ne vois plus « de ressource en moi-même. » — « Mais, lui dit Brainerd, ne « pourriez-vous pas au moins faire quelque chose par vous« même pour échapper à la perdition et pour éviter d'être pré« cipité dans les enfers? » — « Non, répliqua-t-il, mon cœur est « mort, je n'ai aucune force; je ne puis pas me sauver moi« même. » — On lui demanda encore s'il pensait que Dieu serait trouvé juste, s'il le condamnait à périr éternellement. — « Oui, répondit-il aussitôt, il agirait justement, et je n'aurais « point à me plaindre. Le malin a habité en moi, depuis que « je suis au monde; il n'y a rien de bon dans mon cœur; je « suis actuellement aussi mauvais que j'ai jamais été. »

« Je n'avais jamais vu, ajoute Brainerd, une personne aussi « véritablement humiliée et affranchie de toute espèce de con« fiance en elle-même et en ses efforts; je voyais cet homme « prosterné en esprit, au pied du trône de la miséricorde, et « n'attendant son salut que de la pure grâce de Dieu. Il de« meura plusieurs jours dans cette disposition d'âme, pas« sant condamnation sur lui-même et confessant sans relâche « que Dieu agirait justement envers lui, quand il le condam« nerait à la mort éternelle. Cependant, malgré ces déclara« tions, il était facile de voir qu'il y avait au fond de son

« cœur une espérance secrète de salut, et que c'était là ce « qui diminuait ses angoisses et lui donnait cet air calme et « paisible qu'il n'avait pas eu auparavant.

Le besoin qu'il avait d'entendre la Parole de Dieu, devenait de jour en jour plus pressant, et il s'attachait avec persévérance aux pas de Brainerd, le suivant partout où il allait prêcher. Celui-ci lui demanda pourquoi il était ainsi désireux d'entendre l'Evangile, puisqu'il convenait lui-même « que son cœur était mort et que c'en était fait de lui pour toujours. » Il répondit que cela n'empêchait pas qu'il n'écoutât avec infiniment de joie la prédication du salut, et particulièrement les discours où l'on parlait de Jésus-Christ, et où on le présentait comme le Sauveur des pécheurs; « et si moi-même je péris, « ajoutait-t-il, ce me sera du moins une consolation de savoir « que d'autres sont allés à Christ et ont été sauvés par lui. » Il était évident que de pareilles pensées n'étaient pas celles d'une âme abandonnée de Dieu, et qu'il y avait tout à espérer d'un homme, en qui la grâce produisait des sentimens de charité chrétienne aussi purs; car, à cette époque, il avait un grand amour pour les enfans de Dieu, et rien ne l'affectait davantage, que l'idée d'être séparé d'eux; il lui semblait qu'une des principales sources de tourment dans l'enfer serait précisément la privation d'une société aussi douce et aussi aimable. Il était également très-zélé à mettre en usage tous les moyens de grâce qui étaient à sa portée, quoiqu'il sût parfaitement que ces moyens n'avaient pas, par eux-mêmes, le pouvoir de le sauver. Il répétait constamment que ce n'était pas ce qu'il pouvait faire qui rendrait la paix à son âme, et cependant il ne négligeait aucun des secours extérieurs que lui offrait l'Evangile, attendant la bénédiction de Celui qui seul peut la donner.

Enfin, après beaucoup de prières et de recherches sérieuses, cette âme, depuis si long-temps agitée par le sentiment de ses péchés et la crainte des jugemens de Dieu, trouva la paix après laquelle elle soupirait. Un jour, pendant la prédication de la Parole, cet Indien saisit avec tant de clarté et de force l'offre de salut qui lui était faite en Christ, qu'il put se réjouir de la joie des rachetés du Seigneur; il versait un torrent de larmes,

et il était confondu d'admiration, de gratitude et d'amour. Dès-lors, il devint un chrétien édifiant par son humilité, sa piété et sa charité; il fut sérieux et mena une vie exemplaire; souvent on l'entendit se plaindre de la dureté de son cœur et de son manque de vie spirituelle, quoiqu'il fût fréquemment rafraîchi et vivifié par les salutaires influences du Saint-Esprit. En un mot, il paraissait, sous tous les rapports, posséder le caractère et les dispositions d'un homme *qui a été créé de nouveau en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres.* C'est ainsi que celui qui avait été autrefois un meurtrier et un enchanteur, était devenu, par la grâce de Dieu, un disciple sincère du Seigneur Jésus.

Pour peu que Brainerd eût ambitionné le repos, et qu'il eût été fatigué de la vie de privations et de peines qu'il endurait depuis plusieurs années, il aurait pu maintenant mettre un terme à ses courses apostoliques, et se fixer comme pasteur au milieu des Indiens qu'il avait convertis à l'Evangile. Là, spectateur paisible du fruit de ses travaux, heureux de pouvoir conduire dans les voies de la sanctification les âmes que Dieu lui avait fait la grâce de retirer des ténèbres du monde, il eût mené une vie douce et digne d'envie; eh bien, tel était son zèle pour la conversion des païens, qu'il résista courageusement aux attraits que lui présentait une perspective aussi désirable selon la chair. Il avait fait vœu de consacrer sa vie à prêcher l'Evangile, et en apôtre de Jésus-Christ, à aller de lieu en lieu convier les pécheurs à la repentance; il brûlait du désir de gagner autant d'âmes que possible au Rédempteur du monde; toute autre sphère d'action lui paraissait rétrécie, et incapable de fournir un assez vaste champ aux élans généreux d'un zèle qui aurait voulu convertir le monde. Nous ne pouvons résister au désir de faire part à nos lecteurs des réflexions que faisait Brainerd, à cette époque, de sa carrière missionnaire. Il nous semble qu'il y a, dans la manière dont il sortit victorieux du combat qui s'était élevé en lui dans cette circonstance, un désintéressement, une mort au monde, une élévation d'âme, un zèle, qui trouveraient difficilement leur égal dans les temps modernes. Voici ce qu'il écrivait dans son journal, le 22 mai 1745 : « Pensant, il y a quel-

« ques jours, que ce pourrait bien être la volonté de Dieu,
« que je me fixasse, comme pasteur, au milieu des Indiens
« convertis de Crosweeksung, j'avais songé en moi-même aux
« moyens de réaliser ce projet, au cas que je visse clairement
« qu'il était d'accord avec les vues de la Providence à mon
« égard. Je m'étais abandonné avec un sentiment de joie, à la
« perspective de me trouver de cette manière dans une position
« plus agréable que celle où j'avais vécu jusqu'à présent; cepen-
« dant le sentiment de joie que me causait une pareille espérance,
« n'était pas parfaitement pur; car la pensée d'être confiné dans
« un lieu sans en sortir ne me satisfaisait qu'à moitié, et je n'avais
« jamais pu prendre sur moi de me décider pour ce parti-là.
« Toutefois je sentais que, si je venais à réaliser ce projet, je
« pourrais le faire en toute liberté, puisque le troupeau, au
« milieu duquel j'avais l'idée de me fixer, comme pasteur,
« était celui que Dieu m'avait fait la grâce de recueillir au
« milieu des païens; car jamais, depuis le commencement de
« mon ministère, je n'avais pu me résoudre « à entrer dans le
« travail des autres, » et à prêcher l'Evangile, là où il avait
« déjà été annoncé; mais Dieu ayant daigné se servir de moi,
« comme d'un instrument, pour rassembler une Eglise au mi-
« lieu des Indiens, j'étais disposé à croire que sa volonté était
« que je songeasse à me former un petit établissement au sein
« de cette intéressante société. Je faisais réflexion aux fréquens
« retours de tristesse spirituelle que j'avais eus, dans les der-
« niers temps, au besoin que je ressentais d'une compagnie
« agréable, au désir qui me possédait depuis long-temps de
« trouver le temps et les moyens de faire des études utiles.
« Toutes ces considérations excitaient un combat violent au-
« dedans de moi, et je ne me rappelle pas que, depuis cinq an-
« nées, j'eusse éprouvé une aussi forte tentation de me fixer
« quelque part, et de mener une vie tranquille. Mais tout d'un
« coup cette perspective d'un établissement prochain se dis-
« sipa comme une fumée, et elle ne fut plus capable de tenir,
« un seul instant, mon esprit en suspens; non que je me visse
« forcé par des circonstances extérieures d'y renoncer, mais
« mon cœur était désenchanté, et il faisait avec joie le sacri-
« fice d'une inclination qui lui était chère. Il me semblait que

« la Providence divine m'avait destiné à une vie solitaire de « fatigue et de dangers; je trouvais que je n'avais rien à perdre « dans ce monde, et qu'en y renonçant ce n'était pas un sa- « crifice que je faisais à Dieu; il me paraissait juste que je « fusse privé de la douceur d'avoir un *chez moi*, et que je dusse « renoncer à une foule de commodités de la vie, tandis que « je pouvais me réjouir de ce que beaucoup d'enfans de Dieu « étaient, temporellement parlant, plus favorablement placés « que moi. En même temps je me faisais de si hautes idées de « l'excellence du royaume de Christ, de l'importance de son « extension dans le monde, que ces considérations absorbaient « toutes les autres, et me rendaient capable non seulement de « me soumettre à la volonté de Dieu, mais encore de me ré- « jouir d'être, jusqu'à ma dernière heure, étranger et voyageur « dans les déserts les plus sauvages, pourvu que, par ce moyen, « le règne de mon Rédempteur pût être avancé. Le cri de « mon cœur était : Me voici, Seigneur, envoie-moi, envoie- « moi, si c'est ton bon plaisir, jusqu'aux extrémités du monde; « envoie-moi chez les sauvages les plus grossiers et les plus « barbares du désert; envoie-moi là où je serai sevré de tout « ce qu'on appelle consolation et douceur dans ce monde; « envoie-moi à la mort même, si c'est pour ta gloire et pour « le bien de ton royaume! Et pourtant dans ce moment j'a- « vais un sentiment aussi fort et aussi vif que jamais de la va- « leur des jouissances que Dieu permet à ses enfans de goûter « dans ce monde, quand il juge à propos de leur accorder des « biens et des prospérités; mais le royaume de Christ et la pro- « pagation de l'Evangile me semblaient offrir des douceurs qui « surpassaient infiniment toutes celles que peuvent procurer « les avantages de la terre. Considérés en eux-mêmes, les plai- « sirs que donnent une existence tranquille, un établissement « commode, les douces relations de l'amitié, me paraissaient « aussi précieux et aussi désirables qu'ils l'eussent jamais été « pour moi; mais comparés à la gloire qui brillait à mes yeux, « dans le service de Christ, ils disparaissaient, comme les « étoiles, au lever du soleil. J'étais contraint de m'écrier : « Adieu, amis; adieu, joies de la terre; quelque chères que « vous puissiez être, il faut vous abandonner, quand le Sei-

« gneur m'appelle. Adieu, adieu. Si le royaume de Christ pou-« vait y être établi et avancé, je serais prêt à passer ma vie, « jusqu'à mon dernier soupir, dans les abîmes de la terre! Oh! « qu'il me paraissait cruel d'être obligé de consumer dans le « sommeil une portion considérable d'une vie si courte et si « précieuse! J'aurais voulu être une flamme de feu, conti-« nuellement ardente dans le service de Dieu, et travailler, « sans interruption, jusqu'au dernier moment de ma vie, à « étendre le règne de Jésus-Christ. »

Le moment approchait où cette âme, ainsi dévorée de la faim et de la soif de la justice, allait être rassasiée. Ces transports d'un cœur brûlant d'amour et de dévouement pour son Sauveur étaient comme la dernière lueur d'une lampe qui s'éteint, mais qui doit être rallumée et briller d'un nouvel éclat dans le royaume de la lumière. Encore quelques fatigues, et ce corps, depuis si long-temps affaibli par les privations et les douleurs de la maladie, va s'incliner vers le tombeau.

Brainerd fit une nouvelle tentative auprès des Indiens de Susquehannah; mais sa faible constitution n'était plus capable de supporter les fatigues de ce dernier voyage. Une toux violente, des sueurs froides, des crachemens de sang le surprirent au milieu de sa course; et, au lieu de trouver quelque adoucissement à ses maux, il se vit obligé de coucher à plusieurs reprises dans les bois, en plein air. Il revint trouver ses gens; mais sa maladie faisant des progrès, il fut contraint d'interrompre les fonctions de son ministère, et de céder aux avis des médecins qui lui conseillèrent des promenades à cheval. Enfin, il fut forcé de se mettre au lit; mais de son lit encore il parlait à ses Indiens, il les exhortait, il les encourageait à la persévérance, en leur retraçant les compassions infinies de Dieu et la fidélité de leur Rédempteur. Plus d'une fois, dans les derniers jours de sa vie, il ressentit des atteintes de la mélancolie dont nous avons déjà dit qu'il souffrait depuis fort long-temps, mais habituellement, cependant, il eut le sentiment de la présence de Dieu, et il put se réjouir dans l'espérance d'être bientôt délivré d'un corps de misères, et mis en possession de la félicité éternelle. « Il arrive, » s'écriait-il un

jour, au moment où venait de se manifester un symptôme qui annonçait les progrès rapides que faisait sa maladie, « il ar-« rive ce glorieux instant après lequel j'ai tant soupiré ! J'ai « désiré de pouvoir servir Dieu parfaitement; Dieu va main-« tenant accomplir mes souhaits. » Il ne parlait jamais de sa mort, sans la nommer « le moment glorieux, le jour de gloire. » Nous trouvons dans son journal de cette époque (car il ne cessa pas de l'écrire jusqu'à sa dernière heure), le passage suivant qui exprime bien les dispositions d'une âme mûre pour l'éternité : « Le ciel pour moi, c'est de plaire à Dieu, c'est de lui « donner la gloire de tout bien, c'est d'être complétement dé-« voué à son service; voilà le ciel après lequel je soupire, voilà « ma religion, voilà ma félicité, depuis le moment où j'ai eu le « bonheur de connaître le vrai christianisme. Je ne vais pas « au ciel pour acquérir de l'honneur, mais pour y donner toute « gloire et toute louange possibles à Celui auquel appartiennent « la gloire et la louange. Peu m'importe de savoir quelle place « j'occuperai dans le ciel; que j'y sois à un poste élevé ou au « dernier degré de l'échelle des enfans de Dieu, ce n'est pas « là ce qui m'inquiète; mais que j'y puisse aimer mon Dieu, « lui plaire, le glorifier, voilà ma seule ambition. Si j'avais « mille vies, et que ces vies fussent de quelque valeur à ses « yeux, je les lui donnerais toutes; mais je n'ai rien à donner « maintenant, car tout a été accompli. Mon esprit prend plai-« sir à errer sur la fosse qui doit bientôt recevoir mon corps; « il me semble que c'est un lieu digne d'envie; mais glorifier « Dieu, glorifier Dieu, c'est là la suprême félicité. J'éprouve une « grande consolation à penser que j'ai fait quelque chose pour « Dieu, dans ce monde; mais combien ne voudrais-je pas avoir « fait davantage ! La vie n'a de prix qu'autant qu'on l'em-« ploie à faire du bien, à vivre pour Dieu et à accomplir sa « sainte volonté. »

Tous ses désirs, dans ses derniers momens, se rapportaient à la gloire de Dieu; il ne voulait vivre que pour le glorifier, il ne voulait mourir que pour le glorifier, il ne soupirait après le ciel que pour le glorifier. On voyait qu'il n'était occupé que de cette pensée, alors même qu'il gardait le silence, et chacune de ses paroles témoignait que c'était en effet la grande

affection de son âme. Il répétait qu'il avait fini son œuvre, qu'il n'avait plus rien à faire avec ce monde, qu'il ne désirait plus que de mourir, qu'il attendait avec impatience cet heureux moment, et, dans ces transports, on l'entendait s'écrier : « Mon Père ! mon Père ! que les roues de ton char sont lentes ; « que ton chariot tarde à venir ! » faisant allusion à la parole d'Elisée. (2 Rois, II, 12.)

Sur le point d'être enlevé dans la gloire, et de quitter pour toujours une scène de travaux où il ne devait plus être acteur, il s'occupait encore de l'extension du règne de son Sauveur dans le monde ; il priait pour les ministres de l'Evangile, il demandait à Dieu de les remplir de son Saint-Esprit ; il parlait avec extase de ces jours glorieux promis à l'Eglise de Christ, et dont il avait vu l'aurore naissante, et il exprimait avec une joie indicible l'espérance dont il était plein, d'être encore spectateur, après sa mort, de la prospérité de Sion sur la terre.

« Viens, viens, Seigneur Jésus, viens bientôt ; » et plus tard : « Il viendra.... il ne tardera pas.... je le verrai dans la « gloire. Bientôt je glorifierai Dieu avec les anges ; » telles furent les dernières paroles qu'il prononça. Il expira le 9 octobre 1747, dans la vingt-neuvième année de son âge, et la cinquième de son ministère, au milieu des Indiens. Sa vie n'a pas été longue, mais elle a été bien remplie. Peu de missionnaires ont brillé un aussi court espace de temps que Brainerd sur le théâtre de leurs travaux, mais aussi peu ont travaillé autant que lui, même parmi ceux qui ont fourni la plus longue carrière.

La mémoire de cet excellent missionnaire demeurera longtemps en bénédiction dans l'Eglise du Seigneur, et elle y excitera toujours la plus grande admiration et le plus profond respect. En donnant dans ce journal une vue sommaire de ses travaux, nous avons eu un double but. D'abord, nous avons voulu, en poursuivant le plan que nous nous sommes proposé, mettre devant les yeux des lecteurs chrétiens une partie importante de l'œuvre des Missions dans le siècle passé ; et, sous ce rapport, nous pensons leur avoir fait le récit d'événemens

qui, par l'intérêt qu'ils présentent, les auront portés à la reconnaissance envers Dieu, en même temps qu'ils auront contribué à accroître leur zèle pour une œuvre aussi évidemment bénie du Seigneur. Mais la principale raison qui nous a engagés à publier cette notice, a été le désir d'offrir en Brainerd, le modèle du vrai missionnaire. Dans les jours de réveil où nous vivons, il importe de faire connaître l'histoire des hommes apostoliques qui ont parcouru la carrière des Missions, et qui peuvent être proposés à l'imitation des jeunes chrétiens que l'Esprit de Dieu appelle à marcher sur leurs traces. La vocation du missionnaire n'est point simplement le désir vague de faire du bien à des hommes que la superstition et l'idolâtrie rendent malheureux; elle n'est pas seulement le besoin d'une âme éclairée par la grâce et animée de la charité chrétienne, de communiquer aux païens les richesses incompréhensibles de salut et de vie qui sont en Christ. Qu'on se forme une plus haute idée des qualités et du caractère du ministre de l'Evangile parmi les païens. Cette humilité de Brainerd, ce sentiment profond de son incapacité naturelle à faire un bien réel et durable, cette vie intérieure, cet esprit de prière et de communion avec Dieu, ce dévouement complet et sans réserve à sa volonté, cette abnégation entière de soi-même, ce renoncement absolu au monde, ce zèle éclairé, persévérant et infatigable, cet amour ardent pour les âmes, ce désir toujours brûlant de glorifier Dieu et de ne vivre ici-bas que pour lui, en crucifiant journellement au-dedans de son cœur l'orgueil, l'égoïsme et l'amour de ses aises, le caractère chrétien, en un mot, et le caractère chrétien, au plus haut degré de son élévation et de sa beauté, tel qu'il a brillé en Brainerd, voilà le sceau de la vocation du missionnaire, voilà ses titres pour se présenter comme apôtre de Jésus-Christ auprès des Gentils.

Jeune chrétien, qui sens en toi le désir de te consacrer au Seigneur, et de devenir un messager de son salut chez les nations idolâtres, examine-toi d'après cette règle, et, mettant de côté tout intérêt personnel, toute ambition secrète, toute recherche de toi-même, toute légèreté, toute précipitation,

dans une question aussi importante, cherche à t'assurer que c'est toi que le Seigneur appelle, et que c'est toi que le Seigneur veut envoyer.

Lecteur chrétien, quelle que puisse être ta vocation, prie ardemment le Chef invisible et suprême de l'Eglise que Dieu a rachetée et purifiée par le sang de son Fils, de réveiller, en tous les ministres de sa Parole, l'esprit d'amour et de renoncement qui a animé Brainerd, et de préparer lui-même une génération de jeunes évangélistes qui, marchant sur les traces de l'éminent serviteur de Dieu dont tu viens de lire la vie, fassent, comme lui, au Sauveur du monde, la conquête d'un grand nombre d'âmes.

NOTICE ABRÉGÉE

SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS

DES MISSIONS PRINCIPALES.

(Suite, *voyez* vol. II, page 218.)

ILE DE CEYLAN.

L'ILE de Ceylan, à l'est du cap Comorin, est séparée de la presqu'île en-deçà du Gange par le passage de Palk. Elle a une étendue de 1,730 lieues carrées, et est traversée par une chaîne de montagnes, dont le *Pic-d'Adam* est la ctme la plus élevée. La population est, selon Hamilton, de 1,200,000 habitans, qui demeurent surtout sur les côtes, l'intérieur de l'île, couvert d'une épaisse et immense forêt, étant presque désert. Les insulaires se divisent en deux branches: les Sélanais ou Singalais, et les Wadasses. Les premiers sont les plus civilisés, et occupent le midi de l'île: leurs mœurs, leur religion et leur langage sont ceux des Hindous; les seconds paraissent être les habitans primitifs du pays: on les trouve surtout dans les contrées montagneuses du nord; ils vont presque tout nus, n'ont ni villes ni villages, et vivent de la chasse: leur langue est tout-à-fait différente de celle des Singalais. On trouve, en outre, dans l'île de Ceylan, des Malais, des Arabes, des Hindous, des Chinois, des Portugais, des Hollandais et des Anglais, qui sont venus d'Asie et d'Europe s'y fixer, et qui y ont apporté leurs religions et leurs mœurs.

En présentant ici un rapide aperçu des efforts qui ont successivement été faits pour convertir les insulaires au christianisme, nous serons forcés, afin de rendre cette notice complète, de rappeler quelques circonstances que nous avons déjà indiquées ailleurs. Les Portugais, comme nous l'avons

dit, avaient cherché, pendant qu'ils étaient maîtres de Ceylan, à faire entrer les habitans dans l'Eglise romaine, mais ils avaient employé pour cela des moyens violens et coërcitifs, qui ne pouvaient opérer que des conversions apparentes. Quand les Hollandais s'en furent emparés, au commencement du dix-septième siècle, ils voulurent y introduire le protestantisme; mais ils eurent recours à des mesures à peu près semblables à celles de leurs devanciers, et tout aussi inefficaces. C'est ainsi qu'ils arrêtèrent que les habitans seraient incapables d'occuper aucune fonction publique, si auparavant ils ne signaient la confession de foi helvétique, et ne se déclaraient membres de l'Eglise réformée. Il résulte de là que les personnes appartenant aux classes supérieures, ou ambitionnant des dignités et des emplois, abandonnèrent aussitôt, et comme en masse, la religion de leurs pères, pour embrasser celle des vainqueurs; on vit même se faire protestans, sous la domination hollandaise, ceux qui s'étaient faits catholiques sous celle des Portugais, ce qui faisait bien voir que toute conviction religieuse était étrangère à l'une et à l'autre de ces conversions, et que ceux qui se prêtaient à toutes deux n'étaient mus que par des considérations purement humaines. Le clergé ne se montrait pas plus difficile que le gouvernement sur les qualités qu'il exigeait des prosélytes; et, s'il suffisait à l'autorité, pour donner des places, que l'on signât une confession de foi dont on comprenait rarement le sens, il suffisait aux ministres de la religion, pour administrer le baptême, que l'on sût réciter l'oraison dominicale, les dix commandemens et quelques prières. Ils ignoraient la langue de leurs catéchumènes, et s'en rapportaient aveuglément, à leur égard, au témoignage des maîtres d'école qui demeuraient çà et là dans le pays, et qu'ils visitaient dans leurs fréquens voyages. On comprend, d'après ces renseignemens, que les convertis protestans aient bientôt été aussi nombreux que les convertis catholiques: en 1663, on comptait, dans le seul district de Jaffnapatnam, 62,558 personnes professant le christianisme, non compris 2,587 esclaves chrétiens; 12,387 enfans avaient été baptisés dans un très-petit nombre d'années. En 1688, vingt-cinq ans plus tard, le même district renfermait, sur 278,759 ha-

bitans, 180,364 chrétiens, dont 40,000 l'étaient devenus depuis seulement quatre ans. Vers la fin du dix-septième siècle, le célèbre docteur Leusden nous apprend que les ministres hollandais, établis dans l'île de Ceylan, avaient alors baptisé environ 300,000 habitans; et, en 1720, Vischer, pasteur à Batavia, écrivait que le nombre des protestans augmentait tous les jours, et que plusieurs cent mille indigènes avaient embrassé la religion chrétienne. Rien n'est impossible à Dieu, nous le savons; et, si telle eût été sa volonté, il eût pu convertir réellement à Lui toutes ces multitudes; malheureusement les chiffres que nous avons cités, au lieu de désigner des conversions véritables, ne servent qu'à prouver la légèreté coupable des ecclésiastiques qui voulaient recueillir là où ils n'avaient pas semé, et prenaient ainsi sur eux une responsabilité terrible.

Le clergé hollandais ne se bornait pas à manquer de toute activité; il s'opposait aussi à ceux qui témoignaient l'intention de répandre vraiment l'Evangile; c'est ainsi qu'en 1739 il empêcha les Frères moraves de réaliser leur projet d'une Mission dans l'île de Ceylan. Ils avaient obtenu la protection de la Compagnie des Indes, pour David Nitschmann et Auguste Eller, deux jeunes membres de leur Église, auxquels le gouverneur permit en effet de se fixer parmi les Singalais; leurs instructions paraissaient faire impression sur quelques colons européens; le clergé en éprouva une vive jalousie, et il n'eut pas de repos, qu'ils ne se fussent décidés à quitter le pays, après un séjour de moins de douze mois. Ainsi fut détruite, presque dès sa fondation, cette Mission qui, malgré sa courte durée, semble avoir produit quelque bien.

Les mesures employées par les Hollandais pour l'instruction de la jeunesse étaient plus sages, et furent plus efficaces. Ils érigèrent une école dans chacune des deux cent quarante paroisses de l'île; dix écoles étaient placées sous la surveillance d'un catéchiste, qui devait les visiter tous les mois, s'informer de la conduite des maîtres, et examiner les progrès des élèves; elles étaient en outre visitées tous les ans par le ministre du district. Le gouvernement établit aussi un séminaire, où les jeunes gens qui se distinguaient par des dispositions heureuses

apprenaient le hollandais, et étaient, à l'aide de cette langue, initiés dans les connaissances qu'ils devaient ensuite, comme maîtres d'école, catéchistes ou prédicateurs, propager parmi leurs compatriotes. Plusieurs furent même envoyés en Europe, où ils reçurent une éducation soignée, et furent consacrés au saint Ministère, dont ils revinrent plus tard exercer les fonctions dans leur pays. Quant aux jeunes filles, on négligeait tout-à-fait de les instruire.

Les Hollandais publièrent en tamul, langue du nord de l'île, et en singalais, une portion considérable de l'Ecriture-Sainte. Le Nouveau-Testament tamul fut imprimé à Colombo, en 1723, sous les hospices du gouverneur; déjà, avant cette époque, les quatre Evangiles avaient été traduits en singalais; le Nouveau-Testament tout entier, la Genèse, l'Exode, et une partie du Lévitique furent publiés, en 1783, dans cette dernière langue. Ces livres et les psaumes de David sont les seules portions de la Bible imprimées en singalais par les Hollandais; un de leurs ministres laissa en manuscrit une version de plusieurs autres livres de l'Ancien-Testament.

En 1795, les Anglais s'emparèrent des possessions des Hollandais dans cette île, et les habitans eurent à souffrir des conséquences ordinaires de la guerre. Les ministres européens furent faits prisonniers; on cessa de fournir à l'entretien des catéchistes et des maîtres d'école indigènes, et on ne pourvut plus au culte public que d'une manière insuffisante. C'est alors qu'on put voir combien peu les conversions, qui avaient eu lieu en si grand nombre, avaient été sincères: des milliers d'habitans retournèrent au paganisme, et la défense d'élever de nouveaux temples aux idoles n'étant pas maintenue, on en érigea de toutes parts, tellement qu'on en comptait, en 1807, 1,200 consacrés à Buddha, tandis qu'il n'y en avait que 400, douze ans auparavant. Cependant l'indifférence des Anglais pour la civilisation du pays ne fut que momentanée: ils ne tardèrent pas à rouvrir les écoles, à replacer les ministres hollandais à la tête de leurs troupeaux, à en appeler d'autres de la côte de Coromandel, et à établir à Colombo une académie qui bientôt devint florissante, et que fréquentaient les jeunes gens singalais, malabares et européens des principales familles de l'île.

Quelques années après, les chrétiens de l'Angleterre fixèrent leur attention sur ce pays, où ils espéraient trouver beaucoup de facilités pour un établissement missionnaire, puisqu'il dépendait de la Grande-Bretagne. La Société des Missions de Londres y envoya, en 1804, MM. Vos, Erhardt et Palm, auxquels M. Read se joignit à leur passage au Cap. Celui-ci et M. Vos se fixèrent à Point-de-Galle, M. Erhardt à Matura, et M. Palm à Jafnapatnam. M. Vos s'établit quelque temps après à Colombo; mais le clergé hollandais, animé du même esprit qu'il avait manifesté, trois quarts de siècles auparavant, à l'égard des Frères moraves, intrigua auprès du gouvernement jusqu'à ce qu'il obtînt que ce fidèle serviteur de Christ fût forcé de quitter l'île. Ses collègues ne furent pas inquiétés, mais leurs travaux n'eurent que peu de résultats.

Au mois d'août 1812, une Société biblique fut formée à Colombo, sous la protection du gouverneur et de quelques autres personnages éminens; elle fit imprimer une nouvelle édition du Nouveau-Testament singalais, mais confia d'abord à plusieurs savans indigènes, placés sous la surveillance de M. William Tolfrey, la révision de l'ancienne traduction, à laquelle on reprochait d'être écrite dans un style si vulgaire, que la lecture en répugnait aux Singalais un peu instruits; la nouvelle version pécha par le défaut contraire. Le style en était trop relevé pour le commun des lecteurs, et il fut nécessaire d'y ajouter un glossaire, contenant l'explication des mots d'un usage peu fréquent, ou bien empruntés au sanscrit et à d'autres langues. M. Tolfrey était aussi chargé de surveiller la traduction du Nouveau-Testament en pali, qui est la langue sacrée de Ceylan : à sa mort, elle était avancée jusqu'à l'Epître à Philémon. On s'occupait aussi de la traduction et de l'impression de l'Ancien-Testament.

Nous avons indiqué les évaluations faites, à différentes époques, de la population chrétienne de Ceylan sous le gouvernement hollandais; il ne sera pas sans intérêt de citer quelques-unes de celles qui ont été faites sous la domination anglaise : il est à regretter que, quoique faites la plupart sur les registres ecclésiastiques et sur les documens fournis par les maîtres d'école, on ne puisse pas les considérer comme parfaitement

exactes. On comptait, en 1801, 342,000 protestans; en 1811, on n'en comptait plus que 250,000, et 85,000 catholiques; en 1813, les relevés ne présentent que 146,000 protestans, et 37,000 catholiques, non compris les enfans âgés de moins de sept ans. Un fait encore plus extraordinaire, c'est qu'à cette dernière époque il n'y avait à Jafnapatnam que 5,000 chrétiens, quoique la population de ce district se fût composée, douze ans auparavant, de 138,896 protestans, 9,682 catholiques, et seulement 11,362 païens, et que, vingt ans auparavant, on y eût compté 186,877 chrétiens, non compris 5,201 esclaves qui recevaient l'instruction religieuse. Il est difficile de déterminer exactement les causes de cette immense diminution de la population chrétienne dans l'île; nous avons déjà indiqué, comme l'une des principales, le retour d'un grand nombre d'habitans au paganisme. Il en est une autre qui n'est pas moins importante. C'est que les connaissances exigées des chrétiens, étant à peu près nulles, et le manque d'une foi réelle empêchant qu'on en vît les fruits dans la conduite, il n'existait que peu de différence entre les convertis et les païens, en sorte qu'on a pu, dans les différens recensemens, ranger les mêmes individus, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre de ces classes: cela est d'autant plus probable que beaucoup d'indigènes prétendaient être à la fois chrétiens et buddhistes, et que, tout en adorant leurs idoles, ils ne faisaient aucune difficulté de prêter serment en justice de la même manière que les chrétiens.

Les pasteurs hollandais, qui étaient demeurés à Ceylan, après la conquête de l'île par les Anglais, étant morts, leurs fonctions furent remplies par les missionnaires que diverses Sociétés religieuses y envoyèrent successivement; les habitans n'ont donc jamais été privés entièrement d'instruction; et, quoiqu'elle n'ait pu être donnée avec toute l'extension désirable, elle a du moins été à la portée de ceux qui se sont donné la peine de la rechercher pour la recevoir. Le gouvernement anglais a toujours protégé les missionnaires de la manière la plus libérale, et il a mis plusieurs anciennes églises à leur disposition. Mais il en est d'autres qui sont tombées en ruine; et il n'est pas rare, en voyageant dans le district de Jafnapatnam,

de rencontrer çà et là une colonne brisée ou les restes d'un mur qui indiquent qu'autrefois le culte se célébrait dans ces endroits, auprès desquels on trouve des mosquées et des pagodes, comme pour indiquer que la superstition et l'ignorance exercent sur les habitans un pouvoir plus durable que le christianisme.—L'une des Missions les plus importantes entreprises dans l'île de Ceylan, est celle que les Wesleyens y formèrent en 1813, et qui fut commencée sous la direction du docteur Coke. L'idée d'une Mission dans ce pays l'occupait fortement, et il ne se laissait effrayer ni par son âge avancé, ni par la longueur de la traversée, ni par les difficultés de différens genres. Souvent, lorsqu'il avait présenté ses plans étendus aux membres de la Société dont il faisait partie, il avait rencontré de leur part une forte opposition, à cause de l'état des fonds qui était loin d'être satisfaisant : craignant donc que son projet favori ne fût également écarté par eux, il voulut lever tous les les obstacles en mettant à leur portée les moyens d'exécution ; et, à cet effet, il consentit à subvenir aux frais de l'entreprise jusqu'à la somme de 6,000 livres sterling (environ 150,000 fr.), si cela était nécessaire. La Société se contenta d'accepter un don moins considérable, et emprunta de lui l'argent dont elle avait besoin pour réaliser son plan.

Le docteur Coke partit, en effet, au mois de décembre 1813, avec six missionnaires, MM. William Harvard, Benjamin Clough, William Ault, George Erskine, Thomas Squance et James Lynch; mais il n'était pas destiné à voir lui-même l'exécution de ses projets. Il avait joui d'une excellente santé pendant les quatre premiers mois de la traversée : au bout de ce temps, il se sentit indisposé, mais si légèrement, qu'il put continuer à se livrer à ses occupations ordinaires ; le second jour, l'un des missionnaires, M. Clough, qui était médecin, lui fit prendre quelque léger remède ; il lui offrit de passer la nuit auprès de lui ; mais le docteur s'y refusa avec sa bienveillance accoutumée. Le lendemain on le trouva étendu sans vie dans sa cabine. Il est probable qu'il succomba à une attaque d'apoplexie, maladie à laquelle il semblait avoir quelque disposition. Selon l'usage à bord des navires, ses dépouilles mortelles furent, le même jour, confiées à la mer, où elles reposeront

jusqu'à ce que la trompette sonne et que les morts ressuscitent incorruptibles.

Le docteur Coke tient une place distinguée parmi les amis et les promoteurs des Missions évangéliques parmi les païens; c'est l'un des sujets qui occupèrent le plus particulièrement ses pensées pendant les trente dernières années de sa vie. Il est la cause principale du commencement des Missions wesleyennes, et pendant long-temps elles ont été soutenues surtout par son activité; dix-huit fois il traversa l'Atlantique dans des vues missionnaires et chrétiennes; et, pendant qu'il était en Angleterre, il faisait de fréquens voyages pour recueillir des souscriptions dans le même but. Sa charité ne craignait pas les refus humilians, et il savait plaider de porte en porte la cause d'un monde qui a besoin d'un sauveur.

Ses compagnons de voyage arrivèrent à l'île de Ceylan au mois de juin 1814; et, quoique privés de leur vénérable conducteur, ils furent accueillis de la manière la plus affectueuse par le gouverneur, sir Robert, et les principaux habitans de l'île. Le gouverneur en particulier parut prendre un vif intérêt aux succès de la Mission, et se montra en toute occasion disposé à les assister selon son pouvoir.

D'après ses conseils, ils ne se fixèrent pas tous dans un même lieu, mais s'établirent dans différens endroits de l'île. Ils se mirent à étudier les trois langues que l'on y parle; savoir, le portugais, le tamul et le singalais; et, jusqu'à ce qu'ils en eurent acquis une connaissance suffisante, ils se servirent d'interprètes pour instruire le peuple. En général, les natifs témoignaient un grand empressement à les entendre et venaient en foule à leurs réunions. Cependant la propagation du christianisme rencontrait des difficultés nombreuses dont quelques-unes sont d'une nature assez singulière : avant de les signaler, nous dirons quelques mots d'une autre Mission entreprise dans le même pays en 1815 par le Comité américain des Missions étrangères, et qui complette la série des entreprises faites par différentes sociétés pour l'évangélisation de cette île.

Les missionnaires envoyés par le Comité américain étaient MM. Edouard Warren, Benjamin Meigs, James Richards et

Daniel Poor. Partis d'Amérique en octobre 1815, ils arrivèrent à Colombo après cinq mois de traversée, et furent accueillis par le gouverneur avec la même bienveillance que leurs confrères anglais. Denx d'entre eux se fixèrent à Tilly-Pally, et les deux autres à Batticotta; ces endroits sont situés dans le district de Jafnapatnam, et à peu de distance l'un de l'autre. Leurs travaux n'étaient d'ailleurs pas restreints aux lieux qu'ils habitaient : le gouvernement leur ayant cédé d'anciennes petites chapelles bâties par les Portugais et situées dans six villages avoisinans, ils y faisaient des excursions nombreuses pour instruire les habitans, organiser et surveiller les écoles. Ils ouvrirent même une sorte de pensionnat où ils admirent les enfans qui donnaient le plus d'espérance : leur but principal était d'obvier à l'influence fâcheuse que leurs parens païens pourraient exercer sur eux, en leur donnant des soins plus soutenus. Les parens firent d'abord quelques difficultés pour les leur confier; mais quand ils virent les heureux résultats de l'éducation qui leur était donnée, ils y mirent au contraire le plus grand empressement. Les objections relatives à l'instruction des jeunes filles furent de plus longue durée, mais elles disparurent aussi en partie. En 1822, la Mission américaine se composait des cinq stations de Tilly-Pally, de Batticotta, Oodooville, Panditerripo et Manepy. Les missionnaires avaient alors sous leur surveillance vingt-cinq écoles fréquentées par plus de 800 enfans, et quatre pensionnats où 90 enfans étaient élevés. Leur petite église contenait 17 chrétiens convertis, dont 3 remplissaient les fonctions de catéchistes auprès de leurs compatriotes.

Nous citerons maintenant quelques-unes des difficultés auxquelles nous avons fait allusion, et que nous avons réservées pour la fin de cette notice, parce qu'elles sont communes à tous les missionnaires qui travaillent dans l'île de Ceylan. L'une des principales, c'est qu'ils ont à convaincre les indigènes, non seulement de la vérité du christianisme, mais aussi de l'existence d'un Être suprême, dont la religion de Buddha ne fait aucune mention. Les prêtres et les savans singalais sont athées. Ils ne croient pas à l'existence d'un Créateur ni à une Providence divine; mais ils expliquent l'origine de toutes choses par

une succession de transmigrations sans fin, ce qui revient à la doctrine du hasard.

Le fait suivant confirme ce que nous avançons. Un prêtre âgé vint un jour s'entretenir de sujets religieux avec les missionnaires wesleyens établis à Colombo. M. Harvard, l'un d'eux, voulut profiter de cette occasion pour s'assurer s'il était vraiment possible qu'un être raisonnable vécût plusieurs années sur la terre sans réfléchir sur l'existence d'un Créateur. Le vieillard lui répondit très-nettement qu'il ne se rappelait pas avoir jamais songé à une cause première pendant les soixante années de sa vie, s'il en exceptait les derniers temps. Buddha est, il est vrai, adoré par le peuple comme une divinité, mais les livres sacrés des Singalais ne le représentent que comme un prophète ou un réformateur, assez semblable à Mahomet, et disent qu'il n'a pris une forme humaine que pour sauver les hommes par la pureté de sa doctrine. Les plus instruits repoussent avec mépris l'imputation de rendre un culte à Buddha; ils affirment que s'ils élèvent des temples à son honneur, s'ils déposent des fleurs aux pieds de ses statues, et s'ils pourvoient à l'entretien de ses prêtres, ce n'est que pour témoigner leur respect pour sa mémoire, et leur attachement aux leçons qu'il a données.

Quant au commun peuple, il est dans un état d'abrutissement moral, et n'a aucunement l'habitude de réfléchir sur quelque sujet que ce soit, et moins sur la religion que sur tout autre. Une grande ignorance, une superstition extrême, jointes à beaucoup de légèreté, ne permettaient pas aux missionsionnaires de concevoir des espérances de succès. Il était rare qu'ils fissent des objections aux choses que l'on avançait, souvent même ils en tombaient d'accord; mais ils s'imaginaient que tout cela, quoique bon pour les habitans de l'Europe, ne pouvait les concerner eux-mêmes. Il est étonnant que, malgré tous ces obstacles, l'établissement d'écoles n'ait pas souffert de difficultés, surtout comme les missionnaires ne se bornaient pas à une instruction purement intellectuelle, mais qu'ils insistaient sur l'enseignement des principes du christianisme avec beaucoup de force. On vit plus d'une fois les chefs et les autres habitans des villages singalais envoyer des députés vers

les missionnaires, pour les prier d'organiser des écoles au milieu d'eux; il est même arrivé qu'ils aient offert le terrain nécessaire pour la maison à construire et qu'ils l'aient bâtie à leurs propres frais. Ces maisons d'école servaient pour le culte quand les missionnaires passaient par les villages, dans leurs tournées. Il n'y a pas encore beaucoup d'années que, dans toute l'étendue de pays, occupée par eux, on découvrait à peine çà et là quelques restes d'églises ruinées, tandis qu'aujourd'hui, en allant de Colombo à Point-de-Galle, qui en est éloigné d'environ quatre-vingts milles, on rencontre continuellement, à de très-petites distances l'une de l'autre, soit des maisons d'école, soit de petites églises. — L'établissement principal des Wesleyens est situé à Colombo, capitale de l'île, où ils possèdent une chapelle, une maison d'habitation, une école, une imprimerie et une fonderie de caractères. — Outre les livres élémentaires, les catéchismes, les traités religieux et autres petits ouvrages qu'ils ont fait paraître, en anglais, en portugais, en tamul et en singalais, ils ont imprimé une édition du Nouveau-Testament singalais pour la Société biblique de Colombo; ils ont aussi pris part à la traduction du Nouveau-Testament dans le mauvais patois portugais que l'on parle à l'île de Ceylan, et donné leurs soins à des dictionnaires des langues indigènes.

Si les conversions réelles n'ont pas été très-nombreuses, les missionnaires ont du moins réussi à préparer les voies à l'Evangile, en répandant parmi les habitans un esprit de recherche auquel ils étaient tout-à-fait étrangers; et, en étendant l'horizon de leurs idées, ils les ont rendus plus accessibles à celles qui découlent de la source de toute vérité. Nous avons consigné dans ce journal quelques exemples des succès obtenus; on aura pu juger, par les détails dans lesquels nous sommes entrés, de l'activité et du zèle des ouvriers qui travaillent dans cette portion du champ du Seigneur. — C'est à ces détails, qui font une suite naturelle à cette notice, que nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui désireraient connaître exactement l'état actuel du christianisme dans l'île de Ceylan (1).

(1) Voy. *Journal des Missions*, 2e année, p. 16.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

CONVERSION DE L'ILE DE RURUTU

AU CHRISTIANISME.

L'île de Rurutu est située dans l'Océan Pacifique, entre les 22ᵉ et 27ᵉ degrés de latitude sud, et les 147ᵉ et 151ᵉ de longitude ouest, à 150 lieues à peu près d'Otahiti. Elle a environ six lieues de circonférence, et ressemble beaucoup aux Iles de la Société, où l'on trouve en général des côtes et des vallées très-riantes, tandis qu'au contraire les montagnes y sont nues et dépouillées d'arbres. Les mœurs et les usages des habitans de l'île de Rurutu ne diffèrent pas non plus de ceux des îles dont nous venons de parler, à l'exception toutefois de l'infanticide et des sacrifices humains, qui ne paraissent pas avoir jamais été en usage à Rurutu, comme ils l'étaient dans l'île d'Otahiti avant sa conversion à l'Evangile.

Le 8 mars 1821, on vit paraître, à la vue de Raïatéa (l'une des Iles de la Société, où travaillent les deux missionnaires européens Threlkeld et William), un double canot surmonté d'une voile, et ayant à son bord vingt personnes, sans y comprendre le chef Auura et son épouse. Ces infortunés étaient partis de Rurutu, et se trouvaient en mer depuis environ trois semaines; il y avait déjà plusieurs jours qu'ils avaient épuisé toutes leurs provisions, et qu'ils se voyaient réduits à boire de l'eau de mer. Contrariés par le mauvais temps, ils avaient été contraints de relâcher à l'île de Moupiti, où, pour la première fois, le nom de Jésus retentit à leurs oreilles; et, comme on leur avait dit, dans cette dernière île, qu'à Raïatéa il se trouvait des hommes qui enseignaient à connaître ce Jésus, ils avaient aussitôt pris la résolution de s'y rendre. Arrivés à la vue de Raïatéa, le vent était si fort, qu'ils avaient été obligés de ployer leur voile, pour ne pas être renversés; et, après avoir été, pendant plusieurs heures, jetés de côté et d'autre par le vent, sans pouvoir aborder, ils avaient déjà perdu toute espérance de se sauver, quand les missionnaires et les chefs de

l'île de Raïatéa, apercevant, du rivage, leur danger, envoyèrent promptement à leur secours des canots qui, au bout de quelques heures, les atteignirent et les amenèrent en sûreté dans l'un des ports de l'île, au sud de l'établissement des Missions. On leur prodigua, comme on peut se l'imaginer, tous les soins qu'exigeait leur situation; et, quand on crut qu'ils s'étaient suffisamment reposés des fatigues de leur périlleux voyage, les missionnaires se mirent à leur parler de l'Evangile, et firent tous leurs efforts pour que le séjour de ces étrangers à Raïatéa ne fût pas sans fruit pour le salut de leurs âmes. Le chef Auura et son épouse se montrèrent particulièrement reconnaissans des peines que l'on prenait pour les instruire, et manifestèrent le grand désir qu'ils avaient d'apprendre à lire, afin de pouvoir être en état d'étudier à fond les principes de la religion chrétienne. Ils paraissaient tout surpris des changemens qui s'étaient opérés dans l'île où ils avaient été reçus, depuis que la nouvelle religion y avait été introduite. Plus de danses païennes, plus d'idoles, plus de cérémonies idolâtres; les hommes et les femmes y prenaient leurs repas ensemble, ce qui eût été regardé comme un crime dans le temps que Raïatéa était encore païenne; en un mot, ils ne pouvaient assez admirer l'heureuse révolution dont ils étaient témoins, et qu'ils ne pouvaient attribuer à une autre cause qu'à la connaissance de Jehovah, qui maintenant était adoré dans toute l'île.

A mesure qu'Auura recevait de nouvelles instructions, son esprit s'éclairait, son cœur était touché, et il faisait, de temps à autre, aux missionnaires, des questions qui les surprenaient, tant elles étaient pleines, le plus souvent, de bon sens et d'intelligence; mais aussi, à mesure que la divine lumière de l'Evangile pénétrait dans son âme, il sentait le besoin de retourner dans sa patrie pour y porter à ses compatriotes, encore idolâtres, la connaissance du vrai Dieu et de son Fils Jésus-Christ; et, quelque grande que fût la reconnaissance qui le liât à ses bienfaiteurs de Raïatéa, il ne pouvait penser à Rurutu, sa chère patrie, sans que son cœur ne se gonflât de soupirs, car il y avait laissé ses parens, ses amis et ses compatriotes. Plus d'une fois il avait parlé de son projet aux missionnaires

sionnaires, sans qu'on eût pu trouver l'occasion favorable de le mettre à exécution, quand enfin le capitaine Grimes, de Londres, qui se trouvait à Raïatéa avec son vaisseau l'*Espérance,* entendant parler du désir d'Auura de retourner dans sa patrie, lui offrit généreusement de l'y reconduire, lui et tous les gens de sa suite. Qu'on juge de la joie d'Auura à l'ouïe d'une pareille proposition : il ne pouvait se contenir; cependant il était devenu chrétien, et ç'aurait été pour lui une perspective désolante que celle d'aller vivre de nouveau au milieu des épaisses ténèbres du paganisme, sans avoir avec lui un instituteur chrétien, qui achevât de lui donner l'instruction dont il avait encore besoin, et qui fût, pour ses frères païens, un guide éclairé qui pût les conduire au chemin du salut. Il demanda donc avec instance qu'on lui donnât, pour l'accompagner, une ou deux personnes qui eussent assez de lumières et de zèle pour devenir missionnaires dans l'île où il était sur le point de retourner. Là-dessus, les missionnaires rassemblèrent les anciens de l'Eglise de Raïatéa ; ils leur firent connaître le désir d'Auura, leur annoncèrent son prochain départ, et les prièrent de s'occuper de trouver quelqu'un qui voulût, par dévouement au Seigneur et par amour pour leurs frères encore idolâtres, aller à Rurutu et y annoncer l'Evangile du Sauveur du monde. Deux personnes se levèrent aussitôt, et dirent, dans l'esprit et dans la langue des anciens prophètes : « Nous voici, envoyez-nous. » L'un était Mahamène, marié et sans enfans; l'autre était Puna, marié et père de deux enfans. L'un et l'autre furent reconnus posséder les qualités nécessaires pour remplir la charge dont ils demandaient à être revêtus; le conseil des anciens accepta leur proposition, et ils furent élus à l'unanimité instituteurs chrétiens auprès de leurs frères idolâtres.

Il aurait fallu voir, la veille du départ d'Auura et des deux instituteurs indigènes, les fidèles de Raïatéa accourir sur le rivage, et apporter, chacun selon ses moyens, quelque chose qui pût servir soit à l'équipement, soit à l'entretien des chers amis que l'on allait quitter. L'un offrait une pièce de vêtement, l'autre un couteau, le troisième un rasoir, le quatrième des clous et autres choses semblables. Mais, ce dont on ne manqua pas surtout de les pourvoir, ce fut de quelques exem-

plaires de l'Evangile selon saint Matthieu, en langue otahitienne, et de quelques livres élémentaires, dont on pouvait se passer.

Ainsi préparée et fournie de tout ce dont on pensait qu'elle pouvait avoir besoin, cette intéressante Mission fut recommandée, dans une assemblée spéciale, à la grâce de Dieu, et l'on implora sur ses travaux futurs la bénédiction du Chef invisible de l'Eglise. Le 5 juillet, le vaisseau leva l'ancre, au milieu des vœux et des prières d'une foule immense de chrétiens indigènes qui couvraient le rivage; on le suivit pendant quelque temps des yeux, mais peu à peu il disparut. Il était escorté d'un canot traîné à la remorque, et qui devait, au bout de peu de temps, revenir à Raïatéa, et apporter des nouvelles de la réception qu'Auura et ses deux instituteurs auraient trouvée à leur arrivée à Rurutu; car telle était l'ardente charité de ces nouveaux chrétiens, qu'ils ne pouvaient supporter l'idée de demeurer dans l'incertitude à cet égard, et ils hâtaient, par les soupirs de leurs cœurs et par une sainte impatience, l'heureux moment où ils apprendraient que les messagers du salut avaient été favorablement accueillis par les idolâtres.

Le canot ne tarda pas long-temps à reparaître; au bout d'un mois et quelques jours, il était déjà de retour, et il apportait les plus réjouissantes nouvelles. Le culte des idoles est aboli à Rurutu! tel fut le cri que les gens du canot firent entendre en approchant du rivage, et, pour preuve de ce qu'ils annonçaient, ils produisaient une multitude de divinités païennes qu'ils apportaient avec eux, et parmi lesquelles se trouvait la grande idole de Taaroa Upoo Vahu, principale divinité de l'île.

Voici maintenant quelques détails apportés par les gens du canot, sur la manière dont une si prompte révolution s'était opérée dans l'île de Rurutu: en approchant de l'île, ils avaient d'abord été accueillis par les insulaires qui, du rivage, leur avaient adressé la salutation chrétienne suivante: « Jaorana « outou ia. Jehova te atua mau! » C'est-à-dire salut et paix vous soient rendus de la part de Jehova, le vrai Dieu. Il paraît que les insulaires avaient appris cette salutation, d'une femme qui, quatre ou cinq années auparavant, avait quitté Raïatéa, et leur avait parlé des grands changemens qui avaient eu lieu dans les

Iles de la Société. Quand le vaisseau et le canot eurent pris terre, et que l'équipage fut sorti, les habitans de Rurutu s'emparèrent précipitamment de chacune des personnes qui en faisaient partie, pour les conduire dans leurs maisons. Au premier moment les deux instituteurs indigènes et leurs compatriotes furent saisis de crainte; et, s'adressant à Auura, ils lui demandèrent ce que tout cet empressement voulait dire, et s'ils ne devaient pas se défier de gens qu'ils ne connaissaient point, et dont les manières leur paraissaient si extraordinaires. Auura les rassura, en leur apprenant que c'était la coutume de ses compatriotes, aussitôt qu'il arrivait des étrangers dans l'île, de rivaliser entre eux, à qui aurait l'avantage de les recevoir et de les loger chez lui, et qu'ils s'efforçaient de leur rendre tous les services qui étaient en leur pouvoir.

La première chose que firent Mahamène, Puna et leurs gens, après avoir mis pied à terre, fut de se jeter à genoux pour remercier Dieu de la protection qu'il leur avait accordée pendant le voyage; mais ils n'avaient pas su que le lieu sur lequel ils s'étaient agenouillés était consacré à Oro, une des divinités de l'île, et qu'en cela ils avaient commis un grand péché, aux yeux des habitans de Rurutu; car ceux-ci s'écrièrent, aussitôt qu'ils les eurent vus faire leur prière sur un lieu qu'ils considéraient comme sacré: « Certainement ces gens mourront! » Et plus tard, quand ils les virent non seulement prier, mais encore manger à la même place, ils répétèrent encore et avec plus de force que la première fois: « Certainement ces gens mourront, car ils ont profané un lieu saint. » Et ils s'attendaient à tout moment à les voir tomber morts, en punition de leur crime. Cependant, étonnés qu'il n'arrivât aucun mal à ces étrangers, ils commencèrent un peu à changer de langage, et dirent: « Ils ont la vraie religion, mais peut-être que notre » Dieu les fera mourir cette nuit; nous voulons attendre et » voir ce qui en sera demain. » Le matin arriva, et tout le monde était en parfaite santé. Alors les Rurutiens furent irrités contre leurs dieux qui les avaient si long-temps trompés. On convoqua une assemblée générale de tous les habitans de l'île, dans laquelle on proposa cette question: « Devons-nous recevoir les instituteurs nouvellement arrivés et embrasser

leur doctrine ? » Auura prit la parole dans cette assemblée, et s'adressa, en ces termes, au roi de l'île et aux chefs qui se trouvaient présens : « Amis ! mon désir est que vous appreniez « à connaître le nom du Fils de Dieu et l'œuvre du Saint-« Esprit, qui éclaire les cœurs, et la grâce de Dieu envers « nous, et c'est pour cela que je suis revenu dans ma patrie ; « c'est là mon désir. Jetons, sans délai, le mauvais esprit dans « le feu (il voulait parler des idoles du mauvais esprit). Roi et « chefs de cette île, approuvez-vous ma proposition ? Voulez-« vous que nous brûlions le mauvais esprit ? Voulez-vous que « nous détruisions son règne ? Ne lui rendez plus de culte ; ne « le priez plus ; ne lui laissez plus rien posséder dans ce pays, « qui est privé d'instituteurs. Que cette île soit désormais placée « sous la seule protection et sous le gouvernement unique de « Jehovah : alors tous les cœurs se réjouiront à cause de vous. « Voici ! Vous pensiez que le mauvais esprit m'avait dévoré au « fond de la mer ; cependant, regardez, je suis encore en vie : « il est l'auteur de tout mensonge. Je ne savais pas que Dieu « me conduirait à Raïatéa, où sa Parole fleurit et porte du fruit ; « et voilà, Dieu m'a de nouveau ramené au milieu de vous, en « parfaite santé. Approuvez-vous que nous nous rassemblions « tous dans un lieu commun, et que nous y mangions en-« semble. » Le roi et les chefs répondirent : « Ce que tu viens « de dire nous est très-agréable. Nous voulons recevoir et « garder la Parole de vie. Sur la proposition que tu nous en as « faite, nous voulons jeter les mauvais esprits au feu. Il faut « que toutes les divinités que nos mains ont fabriquées soient « consumées. Voici, tu nous dis, Auura, que nous avons des « esprits ou des âmes ; nous ne savions pas que les hommes ont « des âmes ; non, jamais nous ne l'avons su. » Auura reprit : « J'ai encore un mot à vous dire : ces deux hommes, que vous « voyez devant vous, ont été choisis par la commune de Raïa-« téa pour être vos instituteurs. Dieu a fait que cette pensée « est venue dans l'esprit des missionnaires ; et voici, ils vous « ont envoyé ces deux instituteurs pour vous apprendre à lire. « C'est parce qu'ils ont un grand amour pour nous qu'ils nous « les ont envoyés. Les missionnaires font grand cas d'eux, et « les missionnaires ont aussi beaucoup de compassion pour

« nous. Les gens de Raïatéa pensaient que ces deux hommes « seraient tués par les habitans de notre île, aussitôt qu'ils y « seraient arrivés; car les gens de Raïatéa croient que notre « pays est très-barbare. Ainsi ne faites aucun mal à ces hommes; « mais, au contraire, traitez-les avec la plus grande bonté, et « alors tout sera bien. »

Quand Auura eut fini de parler, deux hommes, animés d'un mauvais esprit, se levèrent; et, feignant d'approuver ce qui venait d'être dit, ils s'écrièrent, l'un : « Oui, c'est bien, c'est très-bien; « nous voulons recevoir la bonne Parole; » l'autre : « J'ai vu « là-haut, au ciel, le fondement du firmament : Taaroa (la prin- « cipale divinité de Rurutu) m'en a instruit. » — « C'est le « mauvais esprit qui parle par ta bouche, reprit aussitôt Auura; « voyons donc, élève-toi maintenant, et t'envole vers le ciel, « afin que nous soyons convaincus de la vérité de ce que tu « nous dis. Promptement, obéis !... Ah! nous le reconnaissons « bien maintenant, tu es la source du mensonge. C'est par « vous, et par vous seuls, que le peuple de Rurutu a été peu « à peu consumé; mais vous ne nous séduirez plus à l'avenir, « nous ne voulons plus nous laisser tromper par vous. Nous « connaissons le vrai Dieu; allez. Si le Fils de Dieu habitait « parmi nous, vous seriez couverts de honte. »

Auura s'assit, et après lui Mahamène parla en ces termes : « Vous avez donc approuvé le but de notre venue au milieu « de vous; le désir de vos âmes est de connaître Jésus et le « salut qui est en lui. Votre pays a été souvent l'objet des priè- « res des chrétiens de Raïatéa, d'Otahiti, d'Eiméo, de Hua- « heine, de Borabora et d'Angleterre. Toutes les îles, où il y a « des missionnaires, ont pitié de celles où il n'y en a point; « c'est pourquoi elles donnent de ce qu'elles possèdent, afin « que la Parole de Dieu soit envoyée à ces peuples qui sont « sans missionnaires. Les missionnaires nous ont envoyés nous « deux pour vous apprendre à lire et pour vous faire connaî- « tre le nom du vrai Dieu. Que Jésus-Christ vous sauve! »

Puna, son compatriote et son compagnon d'œuvre, ajouta : « Chers amis! j'ai les mêmes dispositions à votre égard, que « mon frère Mahamène. Je sens dans mon cœur de l'amour et « de la compassion pour vous, parce que vous vivez dans les

« ténèbres et dans l'ombre de la mort. Voyez ! vous mangez de « la nourriture qui donne la mort; vous vous nourrissez de « poissons venimeux ; vous buvez de l'eau amère. Voici ! nous « sommes devant vous pour vous faire connaître le vrai Dieu. « Je vous donne ce conseil, Roi et chefs ! préparez un lieu où « vous puissiez manger tous ensemble, vous, vos femmes, vos « enfans et votre Roi, et alors le mauvais esprit qui vient de « parler, par la bouche de cet homme, sera confus. Il ne peut « pas échapper ; abolissez tous les infâmes usages que vous avez « adoptés pour le servir, car c'est parce que vous les conser- « vez encore, qu'il demeure chez vous. Vous l'adorez, c'est « pourquoi il a pris l'habitude de vous tromper. Maintenant « priez Dieu avec ferveur, et vous serez sauvés. Si vous n'o- « béissez pas à cette parole, vous mourrez, la colère de Dieu « demeurera sur vous et le mauvais esprit vous jettera dans l'a- « bîme. Mais si vous respectez le nom et la Parole du Fils de « Dieu, vous serez sauvés. Que Jésus - Christ devienne votre « salut ! »

Après ces discours, l'assemblée délibéra sur la proposition qui venait d'être faite; et les insulaires, préparés déjà par la scène dont ils avaient été témoins à l'arrivée des étrangers, résolurent que l'on mangerait ensemble, et que ce repas commun servirait de pierre de touche pour s'assurer de la vérité de la nouvelle religion. On voulut que la question se décidât dès le lendemain. En conséquence, les prêtres publièrent partout que toute femme qui mangerait de la viande de porc ou de tortue, et que toute personne, en général, qui mangerait sur un lieu consacré aux dieux, mourrait infailliblement. Voici donc la décision que l'on prit : Si les personnes qui mangeront, contre la défense des prêtres, meurent, on ne détruira pas les idoles; mais, s'il ne leur arrive aucun mal, on abolira dans toute l'île le culte du mauvais esprit. Le jour fixé pour éprouver la nouvelle religion arrive ; on s'assemble, on mange, chacun satisfait son appétit, sans que personne meure ni ressente la moindre indisposition; aussitôt les insulaires se répandent de côté et d'autre, ils renversent les temples sacrés, et dans un jour les idoles sont détruites sur toute la face de l'île.

Deux membres de la Société des Missions de Londres, qui avaient été envoyés pour visiter les stations missionnaires des îles de la mer du Sud, abordèrent, en novembre 1822, à Rurutu, où le mauvais temps les avait forcés de relâcher, et voici ce que leur journal renferme sur l'île dont il vient d'être question. Ce passage est une belle confirmation des nouvelles précédentes :

« Le jour où nous avions consommé les dernières provisions « qui nous restassent, nous découvrîmes, à notre grande joie, « l'île de Rurutu. Avant d'y arriver, nous n'avions pu imaginer « quelle île ce pouvait être, et nous nous étonnions fort d'a- « percevoir, à la pointe septentrionale de l'île, plusieurs petites « huttes blanches de différentes formes. Nous en avions conclu « que l'Evangile était connu sur cette côte, et que des mis- « sionnaires devaient en avoir visité les habitans. Quel ne fut « pas notre étonnement, lorsqu'au bout d'un moment, nous « vîmes un homme arriver à nous dans un canot, et nous de- « mander, de la part du roi, qui nous étions et de quoi nous « pourrions avoir besoin ! C'est de lui que nous apprîmes que « l'île que nous avions en regard était Rurutu. Plein de joie, « il nous quitta promptement pour aller porter la réponse que « nous lui avions donnée; et, un moment après, un second « canot nous aborda pour nous inviter à prendre terre. Nous « eûmes beaucoup de peine à approcher, à cause d'un banc « de sable, qui s'étendait en droite ligne devant l'endroit du « rivage qui sert de port aux vaisseaux; mais enfin, avec le « secours de Dieu, nous touchâmes terre, et nous descendîmes « sur une jetée en pierre, fort bien bâtie, que les insulaires « avaient achevé de construire depuis peu de temps. Le roi, « jeune homme d'un extérieur fort agréable, les deux mission- « naires de Raïatéa et le peuple, nous reçurent avec les témoi- « gnages de la plus grande joie, et tirèrent plusieurs coups de « fusils, ce qu'ils ne font que dans les occasions solennelles. Les « missionnaires Mahamène et Puna nous invitèrent à loger chez « eux, où nous fûmes les objets des soins les plus empressés; « car eux aussi bien que les insulaires nous apportèrent à « l'envi des rafraîchissemens et de la nourriture en quantité.

« Nous fûmes étonnés, outre les maisons parfaitement bien bâ-
« ties des deux missionnaires, de trouver encore un beau bâ-
« timent destiné au culte public, ayant quatre-vingts pieds de
« long sur trente-six de large, très-bien gissé, et on ne peut
« pas mieux situé ; il a été construit en moins d'une année par
« les insulaires, sous la direction des deux missionnaires, qui
« eux-mêmes les ont aidés dans ce travail, en leur prêtant le
« secours de leurs bras. — Nous demeurâmes deux jours à
« Rurutu, pendant lesquels le missionnaire Ellis, de Huaheine,
« qui nous accompagnait dans notre voyage, prêcha plusieurs
« fois à de nombreuses assemblées, composées de presque tous
« les habitans de l'île. La plupart des chefs étaient habillés à
« l'européenne, avec beaucoup de simplicité et de goût. Il
« est impossible qu'une assemblée religieuse quelconque, même
« dans les pays chrétiens, puisse avoir un maintien plus grave
« et plus recueilli que celui que présentait l'église de Rurutu.
« En notre qualité de députés de la Société des Missions, nous
« leur tendîmes une main fraternelle, au nom des directeurs ;
« ce dont ils parurent fort réjouis. Tout le peuple, hommes,
« femmes et enfans, fréquente l'école, et témoigne, pour les
« deux instituteurs, le plus profond respect et la plus grande
« affection. Il n'y a plus aucune trace d'idolâtrie dans Rurutu ;
« on n'y trouverait pas seulement une idole. Un pareil chan-
« gement, opéré en si peu de temps, est presque incroyable ;
« mais nous l'avons vu de nos propres yeux, c'est le Seigneur
« qui l'a fait, c'est un miracle de sa miséricorde. »

CHINE.

Lettre d'un Chinois converti, nommé Leangafâ, *aux directeurs de la Société des Missions de Londres.*

Nous avons donné, à la page 18 de ce second volume de notre Journal, quelques détails sur un Chinois converti, nommé Leangafa, qui maintenant est un zélé compagnon d'œuvre du docteur Morrison, en Chine. La lettre que nous insérons ici

servira à faire connaître plus particulièrement le caractère et les dispositions de ce nouveau chrétien (1).

« Nous tous qui croyons sincèrement en notre Seigneur Jésus-Christ, quoique nous habitions des contrées éloignées les unes des autres et que nous ne nous soyons jamais vus, nous avons cependant des cœurs qui sympathisent ensemble, comme si nous nous étions vus et que nous nous fussions connus; car nos principes sont uns, nos cœurs sont uns, nos pensées et nos espérances sont unes; en conséquence de cette union, moi, Leangafa, je me joins à tous les vénérables ministres de l'Evangile en Angleterre et ailleurs, et à tous ceux qui croient en notre Seigneur Jésus; et, quoique jusqu'ici nous ne nous soyons jamais vus des yeux du corps, je sens cependant que nous nous comprenons, car nos cœurs sont les mêmes.

« Partant de ce point de vue, j'envoie une lettre de salutation à tous ceux qui, dans la noble nation des Anglais, croient sincèrement en notre Seigneur Jésus, soit pasteurs, soit troupeaux. Paix soit avec vous! Paix soit avec vous!

« Maintenant, quand Dieu, le suprême Modérateur de toutes choses, veut convertir un individu, une famille ou une nation, il ordonne, selon ses décrets insondables, que des hommes aillent et publient l'Evangile, et il fait en sorte que les hommes croient et obéissent à l'Evangile. C'est ainsi que moi, Leangafa, j'ai reçu la connaissance des vrais principes de l'Evangile; et toute ma famille qui a cru et qui obéit à notre Seigneur Jésus, a reçu cette grâce de Dieu, par un effet de sa volonté de souverain Modérateur de toutes choses, par laquelle il a envoyé en Chine les vénérables docteurs Morrison et Milne, pour nous annoncer et nous expliquer les vrais principes de l'Evangile, et c'est ainsi qu'il m'a amené, moi Leangafa, à écouter leurs leçons, à y croire et à m'y soumettre. C'est ainsi qu'il est dit, Rom., X, 14: *Comment invoqueront-ils celui en qui ils n'ont point cru? et comment croiront-ils en celui dont ils n'ont point entendu parler? et comment en enten-*

(1) Nos lecteurs s'apercevront facilement que nous avons cherché à conserver à cette lettre sa couleur orientale, sans nous permettre d'en retrancher les nombreuses répétitions qui s'y trouvent.

dront-ils parler, s'il n'y a quelqu'un qui leur prêche? et comment prêchera-t-on, si personne n'est envoyé? etc.

« Il y a beaucoup de doctrines répandues dans les différentes nations du monde; mais aucune d'elles ne peut être mise en comparaison avec les principes, infiniment précieux, infiniment corrects de l'Evangile; je ne désire plus maintenant de me travailler pour les choses de cette vie; tout mon souhait est de devenir un écolier dans la voie des missionnaires, afin d'apprendre d'une manière lucide les vrais principes, et de pouvoir les proclamer dans ma patrie, en sorte que les hommes entendent de moi le joyeux son de la Parole de Dieu, et qu'ils lui obéissent; et ainsi j'espère de pouvoir convertir mes compatriotes chinois et les amener à mettre de côté leurs images de fonte, pour adorer le Seigneur du ciel, de la terre et de toutes choses.

« Mais les vrais principes de l'Evangile sont des choses nouvelles ici, et la manière d'enseigner des savans de la Chine est différente de celle des autres nations. C'est pourquoi je crains qu'avec mes faibles capacités et mes maigres vertus, je ne sois pas capable de les exhorter et de les instruire. Tout ce que je puis faire, c'est de déployer les forces de ma bonne volonté, mais je n'ai d'espérance qu'en Dieu, le souverain Régulateur, dont le Saint-Esprit peut seul toucher le cœur des hommes et les convertir.

« Peut-être ne nous sera-t-il pas donné d'opérer une grande réforme dans notre pays; cependant, lors même que nous ne verrions pas de fruits de nos efforts dans le siècle où nous vivons, nous pouvons transmettre à d'autres les vrais principes de l'Evangile, dans l'espérance de convertir les hommes des générations suivantes.

« C'est pourquoi je vous supplie instamment, vénérables docteurs et sincères disciples de notre Seigneur, d'employer votre influence et vos talens à répandre les vrais principes de l'Evangile parmi les nations, en déployant l'énergie d'un cœur rempli de bienveillance et d'amour, afin que tous les hommes soient convertis, et que nous ne tournions pas criminellement le dos à la grâce du Souverain qui a été manifestée dans l'œuvre de la rédemption des hommes; mais, au contraire,

afin que nous accomplissions le mieux qu'il nous sera possible notre devoir; de sorte que, dans la vie à venir, nous puissions recevoir, par grâce, des mains de notre Seigneur, le don de la bénédiction éternelle, dans le temple céleste, où nous jouirons à jamais du repos et de la joie. Je désire que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous, jusque dans l'éternité. Amen. »

EMPIRE BIRMAN.

JOURNAL DU DOCTEUR JUDSON.

Nous n'avons que très-rarement des nouvelles de l'empire birman, ce nouveau champ de Missions qui a si fort intéressé nos lecteurs (voy. vol. 1, page 241). Mais par cette raison tout ce qui nous vient de ce pays-là mérite notre attention et doit exciter notre intérêt; nous nous empressons donc de publier les extraits suivans du Journal du docteur Judson, qui pleure encore la perte de son épouse chérie.

Amherst (1), le 26 mai 1827.

Le nombre des chrétiens indigènes de cette ville, écrit M. Judson, est peu considérable; on n'en compte encore que quatre, dont voici les noms : Maung Schaway-bay, Maung Ing, Mah Menlay et Mah Doke. Le reste des chrétiens qui ont reçu le baptême sont répandus dans les diverses parties de la province. Le catéchiste Maung Shaway-gnong mourut du choléra-morbus au retour d'un voyage qu'il fit à Ava, immédiatement après que la guerre fut terminée. Trois autres Birmans convertis ont été retenus jusqu'à ce jour à Rangoon par suite des dernières affaires.

Dans notre voyage d'Ava à Amherst, nous passâmes à Rangoon où nous demeurâmes quelques jours. La place était investie par les Péguais qui avaient levé l'étendard de la

---

(1) Cette ville est la capitale d'une province qui vient d'être cédée aux Anglais par les Birmans.

révolte, et s'étaient, depuis peu, emparés de plusieurs autres villes aux environs. Je m'étais avisé, dans ces momens de troubles, de monter sur le toit d'une maison très-élevée pour voir si je ne découvrirais pas la maison des Missions qui nous avait servi d'abri pendant tant d'années, mais je n'en vis plus que les ruines; toutes les maisons qui se trouvaient dans les faubourgs et sur les bords de la rivière sont entièrement détruites. Cependant il n'est pas probable que les Péguais réussissent à établir leur indépendance, ni même à conserver Rangoon.

Dimanche, 28 janvier. — Aujourd'hui j'ai recommencé à célébrer le culte en langue birmane, après une interruption de plus de deux ans. Environ vingt personnes y ont assisté, entre autres, Mah Loon-byay, femme d'un négociant français, qui est établi à Rangoon. Depuis plusieurs mois elle assiste régulièrement aux services des chrétiens natifs.

Dimanche, 25 février.—Après le service, nous mîmes à part Maung Ing pour l'œuvre à laquelle il est appelé par le Saint-Esprit, selon que nous avons tout lieu de l'espérer; nous lui avons conféré le pouvoir de prêcher l'Evangile et d'enseigner la religion chrétienne à ses compatriotes, sans toutefois lui permettre d'exercer la charge de pasteur, ou de conférer à d'autres l'ordination. Après avoir été récommandé à la grâce de Dieu, il s'embarqua dans un canot pour se rendre à Tavay. Puisse l'Esprit divin l'accompagner, le guider et faire prospérer le ministère de ce héraut de la foi, qui est le premier prédicateur birman que nous ayons consacré!

13 *mars.*—J'ai reçu une lettre de Maung Ing par laquelle il m'apprend son arrivée à Tavay, qui est à cinq journées d'ici, et la grande attention avec laquelle les bateliers écoutaient ce qu'il disait de l'Evangile durant son voyage.

14 *avril.*—Une nouvelle lettre de Maung m'informe qu'après être resté quelques jours à Tavay, il s'est mis en route pour Mergui. On a accueilli très-favorablement ses discours à Tavay, et plusieurs individus lui ont même conseillé de bâtir un *zayat* près de la route, pour y prêcher l'Évangile.

24 *avril.*—Ma petite fille, Marie, âgée de deux ans et trois

mois, vient de rendre le dernier soupir. J'ai la confiance en mon Dieu, que son âme, dégagée de son enveloppe mortelle, s'est envolée dans les bras d'un Dieu, en quittant une mère qui la chérissait.

30 *avril.*—Une lettre de Maung Ing nous annonce son arrivée à Mergui. Il célèbre tous les dimanches le culte public ; il a ordinairement quatre ou cinq auditeurs, dont deux assistent chaque jour à son culte domestique. Comme il était fort peu connu dans cet endroit, il s'occupe maintenant à élever une maison sur le bord de la route, qui doit lui coûter, d'après son estimation, 14 ou 15 roupies ; et, afin d'attirer le monde à sa petite chapelle, il se propose de mettre sur le frontispice quelque sentence frappante. Mais il ajoute que, tandis que l'homme propose, Dieu seul peut disposer des moyens et les couronner de succès. C'est dans ce sentiment qu'il désire con tinuer son œuvre.

Dimanche, 6 *mai.*—J'ai eu une longue conversation avec May Loon-Byay, après laquelle nous sommes demeurés convaincus que le Seigneur a répandu sa grâce régénératrice dans son cœur. C'est à Rangoon qu'elle reçut les premières impressions religieuses qui la conduisirent plus tard à la connaissance de Dieu. Depuis plusieurs années, elle était affligée par de grandes épreuves domestiques, et ne trouvait aucune consolation dans l'Eglise catholique à laquelle elle croyait devoir demeurer attachée, par la raison que ses ancêtres appartenaient à cette communion. C'est dans de pareilles circonstances qu'elle fréquenta la maison des Missions où elle entendit prêcher l'Évangile, et depuis lors elle se retira à Amherst où les impressions qu'elle avait d'abord reçues se fortifièrent ; et, quoique les expériences religieuses ne soient pas chez elle aussi frappantes qu'elles peuvent l'être chez d'autres, nous ne doutons point de la réalité de sa foi, et nous avons cru devoir la placer sous la protection du bon pasteur en la recevant dans l'Eglise.

MALACCA.

Nous avons donné dans notre premier numéro de cette année, pages 12 et 13, un état sommaire de la Mission établie à Malacca. L'extrait du « Malacca Observer » que nous mettons ici sous les yeux de nos lecteurs, est destiné à faire suite à cette notice, et à leur donner une idée des progrès de l'œuvre missionnaire dans ces contrées, comparativement à ce qu'elle était, lorsque nous traçâmes les lignes que nous avons rappelées plus haut :

« D'après un recensement fait, il y a peu de temps, il paraît que la population de Malacca, en y comprenant Nanine, est de 16,000 âmes.

« C'est avec une grande satisfaction que nous annonçons qu'il y a 125 garçons et 19 filles dans l'école (*free school*) fondée depuis peu à Malacca. Nous espérons que cette institution sera un grand bienfait pour la génération naissante. Il est enfin passé le temps où l'ignorance était regardée comme le moyen d'entretenir la piété, et comme la sauve-garde des mœurs du peuple ; ou, si ces absurdes idées se retrouvent encore dans quelques esprits, il nous paraît évident, du moins, que la grande majorité des protestans est convaincue de l'injustice et de la cruauté qu'il y aurait à priver les pauvres, d'un des plus grands bienfaits de Dieu. Nous n'entrerons ici dans aucun détail sur les avantages de l'éducation donnée aux pauvres ; et nous sommes encore moins disposés à combattre les argumens de ceux qui, dans un siècle tel que celui-ci, peuvent prévoir de fâcheux résultats de l'instruction qu'on cherche à répandre dans les classes ouvrières. Il nous est plus agréable d'avoir à féliciter nos amis de ce pays, et de ceux qui l'avoisinent, de l'heureuse perspective que l'attention que l'on apporte maintenant à l'éducation des enfans de toutes les classes, offre aux regards de ceux qui désirent sincèrement le bonheur de ces peuples qui sont soumis au même gouvernement que nous.

« Le correspondant qui nous a adressé dernièrement deux

excellens morceaux sur l'éducation, nous apprend qu'il y a environ 250 jeunes Chinois dans l'école des Missions de Malacca, et que, si l'on avait assez de fonds, on pourrait ouvrir plusieurs autres écoles : on espère obtenir des secours du gouvernement qui a accordé des sommes considérables pour les écoles chinoises de Pinang et de Singapore.

« Samedi dernier on a ouvert la nouvelle chapelle bâtie, par souscriptions, pour la Mission de Malacca ; le révérend John Smith a prêché à une nombreuse assemblée un sermon approprié à la circonstance sur le v. 9 du second chapitre du prophète Aggée : « Je mettrai la paix en ce lieu, a dit l'Eternel des armées. »

« Il y avait à ce service plusieurs jeunes Chinois qui ont acquis quelque connaissance de l'anglais dans le collége anglo-chinois. Le soir du même jour, et le dimanche suivant, on a célébré, dans la même chapelle, un service en chinois. L'assemblée était assez nombreuse, et les exercices religieux seront continués toutes les semaines. L'Evangile sera aussi prêché dans la chapelle aux Malais. Nous espérons que les maîtres qui font profession d'être chrétiens, conseilleront à leurs domestiques d'assister aux services malais. Nous disons *conseilleront ;* car, dans l'état des choses, notre avis est qu'ils auraient tort de les y obliger. Il paraît que les frais de la chapelle ne sont pas encore entièrement couverts. »

AFRIQUE.

CAFRERIE.

La lettre suivante de M. John Brownlee, missionnaire à la station de la rivière de Buffalo, en Cafrerie, est destinée à compléter les renseignemens que nous avons donnés sur cette Mission, à la page 87 de ce volume. Cette lettre est adressée à M. Miles, à la ville du Cap :

Monsieur,

J'ai appris, avec une vive satisfaction, que ce pays a excité

un grand intérêt chez les directeurs de la Société des Missions. J'espère que le temps n'est pas éloigné où un plus grand nombre d'ouvriers seront prêts à entrer dans ce vaste désert moral. J'ai peu de choses à vous dire sur l'état de cette station. Nous avons construit des logemens temporaires pour nous, et un bâtiment pour le service divin. Nous avons aussi considérablement avancé le canal qui doit nous amener les eaux de la rivière des Buffles, et qui sera un jour très-utile à notre établissement, et arrosera une grande étendue de terres.

Quant à l'état spirituel de la Mission, je ne puis vous le faire connaître qu'en vous donnant quelques détails sur nos travaux. Nous avons établi un service régulier le matin et le soir, où nous lisons une portion de l'Ecriture, en tâchant de l'expliquer aussi simplement que possible. Ensuite nous prions et chantons des cantiques dans la langue des Cafres, et quelquefois en hollandais. La seule différence entre nos deux services, c'est que, le soir, nous interrogeons les assistans sur ce qu'ils ont entendu le matin; les réponses de plusieurs de nos auditeurs prouvent qu'ils ont une grande mémoire, et nous trouvons qu'ils font souvent une juste application du sujet qui a été traité, et qu'ils paraissent l'avoir considéré sous ses différens rapports. Le dimanche, outre ces exercices du matin et du soir, nous avons deux autres services. Ce jour-là, notre Congrégation est de cinquante à quatre-vingts personnes, et quelquefois de cent, en comptant les enfans. Nous avons, depuis quelque temps, une école qui promet beaucoup, ainsi que notre école du dimanche. Le nombre des écoliers est de vingt environ dans la semaine, et de trente le dimanche. Après l'école, je fais répéter aux enfans le catéchisme de Watts que nous avons traduit dans la langue des Cafres. Ceux qui sont assidus à l'école et aux services religieux de la semaine sont principalement des personnes qui se sont attachées à l'institution; cependant nous avons très-souvent des étrangers à nos exercices du matin et du soir. Nous ne pouvons encore dire grand'chose de la masse de ceux qui fréquentent le culte divin; il nous semble pourtant qu'ils y apportent plus d'attention qu'au commencement, et que leur conduite extérieure est plus convenable et plus respectueuse.

Nous avons ordinairement, le dimanche, de longues conversations religieuses avec les Cafres; mais, quoique nous nous attachions à répondre aux objections qu'ils mettent en avant pour ne pas embrasser le christianisme, nous n'avançons guère, parce que les personnes qui ont quelque influence parmi eux n'osent faire aucune démarche avant d'avoir obtenu le consentement général, ou sans s'être assurés de l'opinion des chefs, et elles disent que ces derniers devraient se décider et ne pas tenir plus long-temps le peuple en suspens. Nous leur avons souvent répondu qu'il était impossible que les chefs se déclarassent en faveur de la Parole de Dieu tant qu'ils ignoreraient ce qu'elle enseigne, et que les voies de Dieu ne pouvaient être jugées d'après les idées d'hommes sujets à l'erreur. Une autre objection qu'ils mettent souvent en avant est celle-ci, que s'ils venaient à renoncer aux usages des Cafres, ils s'exposeraient à la haine et aux actes de violence des tribus plus puissantes, qui restent attachées au paganisme. Nous avons répondu à cette objection des Cafres, en les engageant à considérer quelles ont été dernièrement les voies de Dieu à leur égard; l'Evangile a été prêché parmi eux, bien que la plupart des hommes influens de la tribu de Geika lui fussent d'abord opposés; et, quoiqu'ils eussent prédit que ceux qui s'étaient attachés à la Mission mourraient de maladie, ou par les calamités de la guerre, l'événement en a décidé tout autrement, puisque les conseillers de Geika, qui avaient été contraires à M. Williams et à l'institution de *Catriver*, ont été tués dans la guerre des Cafres, tandis qu'il n'a pas péri une seule des personnes qui étaient attachées à l'institution, quoiqu'elles eussent été aussi exposées que les autres Cafres; et, ce qui est encore plus remarquable, elles ont conservé leurs propriétés aussi bien que leurs vies, quoiqu'elles fussent entourées d'ennemis, tandis que leurs voisins ont perdu presque tout leur bétail, et que plusieurs ont péri; et, bien loin que la Parole de Dieu ait cessé d'être annoncée dans la Cafrerie, à la mort de M. Williams, comme les Cafres s'y attendaient, il y a, au contraire, aujourd'hui plus de missionnaires, et un beaucoup plus grand nombre de Cafres qui rendent témoignage à la vérité de cette Parole.

Ceux des Cafres qui fréquentent assidument nos services religieux se reposent en général le dimanche, et la plupart d'entre eux se retirent après le culte public pour prier en particulier. Quoiqu'il soit bien à craindre qu'ils n'y apportent pas tous les sentimens qu'on pourrait désirer, et que ce ne soit encore qu'une habitude pour un grand nombre d'entre eux, il y a pourtant dans leur cœur, je l'espère, quelques bons désirs de s'approcher de Dieu; je crois aussi que la Parole de Dieu a réveillé la conscience de quelques-uns, mais la crainte des hommes les empêche de se déclarer publiquement. Le bien qui a déjà été fait par les missionnaires dans différentes parties de la contrée nous donne lieu d'espérer qu'un temps de grâce approche pour ce pays si long-temps couvert d'épaisses ténèbres.

Le pays qui nous entoure est très-peuplé; et, avec le temps, on pourra établir des écoles, et visiter souvent un plus grand nombre de tribus. La langue des Cafres est parlée le long des côtes jusque fort avant dans la contrée, et l'accès du côté du nord est généralement assez facile, ce qui me fait espérer que l'Evangile se répandra non seulement parmi les tribus cafres qui nous avoisinent, mais dans toute la contrée où se parle leur langue. Je serais aussi porté à penser, d'après la position de la Cafrerie, qu'elle nous procurera plus tard les moyens d'introduire l'Evangile dans toute la portion orientale de l'Afrique. J'espère que le Seigneur daignera, lorsqu'il le jugera convenable, envoyer beaucoup d'ouvriers dans ce vaste champ pour y proclamer son salut, et que cette Mission naissante aura part à vos prières et à celles de tous les fidèles qui font des vœux pour la prospérité de Sion.

Je suis, etc.

M. Brownlee écrit à M. Miles, sous une date plus récente : « Nos congrégations du dimanche ont augmenté dernièrement, et nous avons eu, pendant quelque temps, beaucoup plus de monde à nos services du matin et du soir. Nos assemblées sont composées principalement de jeunes gens, ce qui nous encourage beaucoup, parce qu'ils paraissent plus faciles à convaincre que les hommes âgés.

« J'ai été occupé, pendant quelque temps, à traduire l'Evangile selon saint Marc dans la langue des Caffres. »

DÉTAILS SUR LA MALADIE ET LA MORT

DU RÉV. SAMUEL TRAWIN,

MISSIONNAIRE A KIDDERPORE, PRÈS DE CALCUTTA.

Il y a quelques mois que, nous associant aux travaux du zélé M. Trawin, nous parcourions avec lui le Bengale, dans une tournée qu'il y faisait avec ses compagnons d'œuvre, MM. Edmond, Ray et Gogerly. (Voy. p. 234 de ce volume.) Dès-lors, nous avons appris la nouvelle de la mort prématurée de ce fidèle serviteur de Dieu. C'est une grande perte que l'Inde vient de faire en lui. Prions le Seigneur qu'il le remplace bientôt, en poussant de nouveaux ouvriers dans sa moisson.

M. Hill, missionnaire à Berhampore, rend compte, comme suit, des derniers momens de M. Trawin, dans une lettre datée du 21 août 1827 :

Notre cher frère, le révérend Samuel Trawin, a trouvé un tombeau parmi nous. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu, parmi nos missionnaires dans le Bengale, un homme plus aimé, plus utile et plus dévoué à Dieu. Je suis accablé de douleur quand je pense à cette mystérieuse dispensation de la Providence, et il nous semble que nous avons tous perdu un père. Son zèle et sa persévérance nous faisaient espérer que le champ qu'il cultivait avec tant de succès deviendrait semblable au jardin d'Eden, et que celui qui a eu le bonheur de vous annoncer le premier la chute d'un temple consacré aux idoles (1) vivrait assez long-temps pour voir encore la ruine d'un grand nombre de ces édifices dédiés aux esprits de ténèbres. Sa foi, sa douceur, son humilité, sa ferveur, sa constante bienveillance le rendaient digne de nous servir d'exemple à tous, et il est bien rare de trouver toutes ces

---

(1) Voy. 1er volume, page 333.

grâces précieuses réunies et portées à un aussi haut degré de perfection, dans le même individu. Chaque année, depuis que je suis arrivé aux Indes, la mort a frappé quelques-uns de nos frères, mais ce dernier coup est le plus cruel de tous. Telle a été la volonté du Seigneur; il fait bien tout ce qu'il fait, et il nous montre souvent dans le gouvernement de son Eglise combien ses voies sont au-dessus de nos voies, et ses pensées au-dessus de nos pensées.

Notre cher frère sentait, depuis deux ans, que sa santé déclinait; mais il ne pouvait songer à retourner en Angleterre, même pour un temps, jusqu'à ce qu'il nous fût arrivé de nouveaux compagnons d'œuvre. La santé de madame Trawin exigeait aussi un changement de climat; c'est ce qui l'engagea à venir habiter notre station pour un temps, dans l'espoir de prolonger une vie qui lui était si précieuse; il me dit, à son arrivée, qu'il avait bien des grâces à rendre au Seigneur, car il n'avait pas cru que son épouse pût arriver jusqu'à Berhampore. Hélas! il devait être rappelé avant elle. Il arriva ici, le 19 de juillet, prêcha pour moi, en anglais, le dimanche suivant, et retourna à *Fendall-Bangh* (résidence de David Dale, ami des Missions), à sept milles de Berhampore, où madame Trawin avait été invitée, à cause de la salubrité de l'air. Le lundi, les symptômes de la fièvre du Bengale succédèrent à ceux d'un rhume violent, et elle augmenta toujours jusqu'au vendredi matin, 3 août, où il fut appelé à se reposer de ses travaux. Avant de vous communiquer les détails que nous avons recueillis sur les derniers momens de ce digne serviteur de Christ, j'ajouterai quelques mots sur sa pauvre veuve, qui, depuis, a encore été éprouvée par une bien vive affliction. Le 22 juillet, sa fille aînée tomba malade de la fièvre jaune; elle languit jusqu'au 10 août, où elle rejoignit son père dans la gloire. Les derniers mots qu'on lui ait entendu prononcer étaient ceux-ci: « Laissez venir à moi les petits enfans, et ne les empêchez point, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent. » Ces pertes douloureuses, et les fatigues qu'elle s'était données en soignant ces chers malades, causèrent une telle faiblesse à madame Trawin, dont la santé était déjà si mauvaise auparavant, qu'elle ne pouvait faire un pas sans être soutenue par quel-

qu'un. L'enfant qu'elle nourrissait se ressentit bientôt des maux et des chagrins de sa mère, et nous crûmes que nous serions appelés à déposer la mère et l'enfant dans le tombeau qui avait déjà reçu le père et la fille aînée. Cependant, le Seigneur a daigné les conserver tous les deux ; l'enfant est rétabli, et madame Trawin va beaucoup mieux. O vous, nos pères et nos frères en Christ, priez pour nous ! Priez pour nous, vous, Eglises de Dieu, afin que nous soyons fidèles jusqu'à la mort, et que Christ ayant en quelque sorte pris possession de ce pays en y choisissant un tombeau pour ses missionnaires, ceux qui ont survécu soient les témoins de ses triomphes, jusqu'à ce que les Indes soient encore plus abondamment comblées des richesses spirituelles, qu'elles ne l'ont été jusqu'ici des biens de ce monde.

Je reviens sur mes pas, et je voudrais pouvoir vous faire assister avec nous aux derniers momens de l'ami que nous avons perdu. Déjà, le jour où il prêcha pour la dernière fois, il s'était plaint, avant le service, de douleurs dans les membres. Il était très-enrhumé, et sa voix était plus faible qu'à l'ordinaire ; il fit sept milles pour retourner à *Fendal-Bangh*, et, le lendemain, un ami qui alla le voir le trouva très-souffrant ; le mardi, un billet de madame Trawin nous annonça qu'il avait la fièvre ; et, le mercredi, apprenant qu'il était encore plus mal, nous nous rendîmes auprès de lui, et nous le trouvâmes avec une fièvre violente, et très-accablé. Un de ceux qui étaient présens, lui ayant demandé s'il jouissait de la paix du Seigneur, il répondit : « Non, tout est ténèbres et tristesse au-dedans de moi. » Il fut extrêmement agité toute la nuit, et demanda plusieurs fois à sa femme de prier pour lui.

Jeudi 26.—Il était dans le même accablement d'esprit, et il demanda à madame Trawin si elle avait quelque doute sur son état. Elle lui répondit : « Non, pas l'ombre d'un doute. » « Qu'il y a de consolation dans cette parole, reprit-il avec joie ; j'espère que je suis en sûreté ; » et il fit quelques réflexions sur le danger des illusions. Durant toute cette journée, il fut souvent en prière ; dans la nuit, la fièvre et l'agitation augmentèrent, et sa maladie prit un caractère alarmant.

Vendredi 27.—Il se plaignit encore de ce que son âme était

troublée et envoloppée de ténèbres, et il montra de l'inquiétude sur l'issue de sa maladie. Il éprouva cependant un grand soulagement en entendant réciter plusieurs passages de l'Écriture, et quelques versets de cantiques; il répéta lui-même ces passages avec délices, parut prier pendant quelque temps avec ferveur, et puis il s'endormit. La maladie de sa fille était devenue alarmante, et exigeait les soins constans de madame Trawin. Notre cher frère était vivement peiné de la cruelle position de sa compagne bien-aimée; et lorsqu'elle l'assura qu'elle était mieux qu'elle n'eût été depuis long-temps, il en fut ému jusqu'aux larmes, et remercia Dieu avec ardeur de cette preuve de son amour.

Samedi 28.—Il était très-mal ce jour-là; un de ses amis lui ayant demandé quelles étaient ses espérances pour l'éternité, si son divin Maître le rappelait auprès de lui: « Oh! répondit-il vivement, pourvu qu'Il ne me rejette pas à jamais! » — « Et avez-vous appris qu'Il ait jamais rejeté aucun de ceux qui ont cherché un refuge auprès de Lui? » —Après un silence de quelques minutes, il reprit: « O mon cher frère! quelle précieuse parole vous venez de prononcer, et quel bien elle m'a fait! Avez-vous appris qu'Il ait rejeté aucun de ceux qui sont venus à Lui? *Non, jamais!* Oui, je mourrai en me confiant en Lui: mon âme a été bien troublée ces derniers jours, mais maintenant toutes mes craintes se sont évanouies. » Il médita pendant quelques momens sur cette assurance consolante qui avait répandu tant de joie dans son âme, et rendit grâces à son Dieu de cette nouvelle preuve de sa bonté. Depuis ce moment jusqu'à celui où son esprit bienheureux abandonna sa demeure terrestre, son esprit ne fut plus agité par un seul doute, ni sa paix troublée par une seule crainte. Lorsque madame Trawin entra dans sa chambre, il s'écria: « O ma chère amie! le nuage a disparu. J'ai senti d'une manière délicieuse que je suis sauvé en Christ; j'ai médité sur les perfections adorables et sur l'amour infini du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et mon faible corps a peine à supporter la joie ineffable et glorieuse dont mon cœur est rempli; et il répéta plusieurs fois les mots: « Amour éternel! »

La fièvre était alors extrêmement forte; on le changea de

linge, et on lui lava la figure et les mains; il en éprouva tant de soulagement qu'il dit : « Cela me fait penser au plaisir que nous aurons à plonger nos âmes fatiguées dans une mer de repos éternel ; » mais, ajouta-t-il : « J'ai peut-être tort de comparer ces jouissances terrestres aux joies du ciel. »

Le dimanche matin, M. Hill lui dit : « Mon cher M. Trawin, vous sentez-vous heureux ? » — « Oh oui ! » lui répondit-il, « Christ m'est précieux, Il est doux à mon âme. Mais ma chère femme, mes chers enfans, le Seigneur en prendra soin. Il l'a promis, et il l'accomplira. » — « Oui, je le crois; ils ont été reçus dans son alliance; » et il ajouta : « Je suis très-mal. » On lui répondit : « Une heure de la félicité du ciel sera une « ample compensation d'une vie de douleur. » « Oh oui ! » répondit-il avec une profonde émotion.

Durant la nuit, il se plaignit d'une violente douleur à l'estomac, et dit qu'il lui semblait qu'il y avait du feu dans sa poitrine. M. G... lui répondit : « Mon cher frère, cette chaleur passera bientôt, et toutes vos douleurs seront oubliées dans cette plénitude de joie qui vous sera donnée; il y a bien un feu qui ne s'éteint point; mais la grâce de Christ vous en a arraché. » Il dit aussitôt : « Son saint nom en soit béni. » Vers le matin, ses douleurs parurent encore augmenter, et il dit : « Ce corps périssable est si faible; je suis une pauvre créature ! » Un de ceux qui étaient présens lui ayant dit : « Oui, pauvre, mais en enrichissant plusieurs, » il reprit aussitôt : « Quelle délicieuse pensée ! Oui, Dieu s'est peut-être servi de moi pour en rendre quelques-uns riches dans la foi. »

Lundi 30. — Une grande faiblesse l'empêcha de parler beaucoup; mais il répéta plusieurs passages de l'Ecriture que lui citaient ceux qui l'entouraient, et exprima beaucoup de satisfaction d'une observation qu'il entendit faire sur la puissance souveraine de Dieu qui dirige tous les événemens, et les fait concourir à sa gloire, qu'ils nous paraissent heureux ou malheureux.

Mardi et mercredi. — Il pria beaucoup durant ces deux jours; mais sa voix était si faible qu'on ne pouvait distinguer que quelques mots, tels que ceux-ci : « les tendres compassions de « Dieu ! amour éternel ! etc. »

Jeudi. — La fièvre devint si violente qu'il disait qu'il sentait des flammes au-dedans de lui, et qu'elles lui annonçaient l'approche de la mort. Il fit appeler madame Trawin qui avait veillé toute la nuit auprès de sa fille; mais, lorsqu'elle arriva, il était dans un délire qui dura plusieurs heures.

La cause des Missions lui était bien chère; il parla souvent des différentes stations, où l'Evangile est prêché, avec de vifs sentimens de reconnaissance et de joie. Quelques heures avant sa mort, prenant un de nous pour un des habitans de Kidderpore, qui a toujours été très-favorable à la cause des Missions, il le lui recommanda dans les termes les plus forts et les plus touchans. Plus tard, il croyait, dans son délire, être au milieu d'une nombreuse assemblée d'Européens, et il se mit à prêcher sur la nécessité de la régénération. Ce furent ses dernières paroles; peu après, la respiration devint plus pressée et plus pénible. Dans cette heure d'affliction, nous entourâmes le lit de ce saint, mourant, et nous adressâmes à notre Dieu d'ardentes prières; et, quelques minutes après, son âme s'envola paisiblement vers son Dieu.

Cette maladie a fait briller d'un plus vif éclat toutes les grâces spirituelles dont il était orné; chacune de ses paroles, chacun de ses regards révélaient sa soumission à la volonté de Dieu. Quelqu'un lui dit : « Vous êtes entre les mains de Dieu. » — « Oui, répondit-il, et c'est là une douce pensée; il sait ce qui m'est bon, bien mieux que moi. » L'humilité était un des traits les plus marquans de son caractère. Il revenait sans cesse sur son indignité et sur sa misère, et reconnaissait qu'il devait toutes les faveurs qui lui avaient été accordées à la seule grâce de son Dieu. La moindre attention de ses amis excitait en lui une vive reconnaissance; il leur disait sans cesse qu'il ne pourrait jamais assez les remercier de tant de soins et d'affection. Son espérance était fondée sur la Parole de Dieu. L'ennemi des âmes réussit à le troubler pendant les premiers jours, et alors il n'était accessible à aucune consolation; mais, lorsque le nuage fut dissipé, et que la foi lui montra son Dieu, réconcilié avec lui par Jésus-Christ, il se réjouit dans l'espérance de contempler sa gloire. Durant son délire, il ne fut pas difficile de voir quelles étaient les pensées qui l'occupaient sans cesse :

l'amour du Christ, la gloire de Dieu, la conversion du monde, tels étaient les sujets de ses phrases incohérentes et entrecoupées.

Mort du Rév. Evan Evans, *missionnaire à la Paarl, dans l'Amérique méridionale.*

M. Evans s'était embarqué pour l'Afrique, avec sa femme, vers la fin de 1816. Il resta quelque temps à Bethelsdorp; mais les habitans de la Paarl ayant demandé avec beaucoup d'instances qu'on leur donnât un missionnaire, il y fut envoyé en novembre 1819. Il s'acquit bientôt l'estime et l'affection de tous les habitans de cette station et des tribus environnantes, et travailla parmi eux, avec beaucoup de zèle et de succès, jusqu'en 1826, où les premiers symptômes de la maladie qui l'a conduit au tombeau le forcèrent de revenir en Angleterre; il est mort au mois de janvier dernier, dans le pays de Galles, à l'âge de trente-six ans. Il a supporté ses longues souffrances avec un courage chrétien, soutenu par les puissantes consolations du Sauveur auquel il avait consacré sa vie; et, à sa dernière heure, il s'est reposé avec une ferme confiance en Christ, son Rédempteur, et son unique espérance. Il laisse une veuve et quatre enfans.

Départ de Missionnaires.

Les progrès de la Parole de Dieu dans les Iles Sandwich (*voyez* les nouvelles que nous en avons données, page 162 de ce volume) appelaient de nouveaux missionnaires pour aider ceux qui y travaillent avec succès depuis plusieurs années. Seize personnes viennent d'être mises à part, pour l'œuvre du ministère dans ces iles, par le Conseil américain (*American board of Missions*); elles se sont embarquées, au mois de novembre, sur le vaisseau *le Parthe,* capitaine Blinn, et, à l'heure qu'il est, elles ont probablement commencé le cours de leurs utiles travaux.

Dans le nombre de ces seize personnes se trouvaient quatre ecclésiastiques, tous mariés : le révérend Jonathan Green, le révérend Lorrin Andrews, le révérend Ephraïm William Clark et le révérend Pierre-J. Gulick ; un médecin, M. le docteur Gerrit et son épouse ; un imprimeur, M. Etienne Shepherd et son épouse, et quatre jeunes personnes non mariées : mesdemoiselles Marie Ogden, Marie Ward, Delia Stone et Marie Patten. A ces personnes il faut encore ajouter quatre jeunes gens, natifs des Iles Sandwich, qui, après avoir reçu une éducation chrétienne en Amérique, retournaient dans leur patrie pour y porter la précieuse connaissance de Jésus-Christ.

D'après les dernières nouvelles reçues des Iles Sandwich, les assemblées religieuses étaient généralement fréquentées ; les missionnaires calculaient qu'au moins 9,000 personnes entendaient régulièrement la prédication de l'Evangile dans les différens temples qui avaient été construits. Un nombre assez considérable d'indigènes convertis se répandaient de différens côtés pour annoncer à leurs compatriotes le salut qui est en Jésus-Christ, et les écoles se multipliaient et s'accroissaient. C'est dans des circonstances aussi favorables que les personnes, dont nous venons de parler, ont dû arriver aux Iles Sandwich. Souvenons-nous d'elles dans nos prières, et bénissons Dieu qui, avant même que nous l'ayons invoqué, comble largement les vides que la mort avait causés dans les rangs des missionnaires, ses serviteurs !

SOCIÉTÉ

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Nous venons de célébrer le cinquième anniversaire de notre Société. C'est le 25 du mois passé qu'a eu lieu cette séance solennelle, qui, nous le savons, a laissé une impression profonde et salutaire dans beaucoup de cœurs. Le temple de Sainte-Marie, où nous étions réunis, sous la présidence de M. le comte Ver-Huell, était rempli d'auditeurs de toutes classes, et cette belle journée a fortifié en nous la conviction que nous avions déjà, que la cause évangélique des Missions, chez les païens, se popularise de plus en plus parmi nous, et qu'elle excitera bientôt l'intérêt de tous les vrais protestans. Les divers rapports qui ont été lus dans cette séance ont suffisamment prouvé que les collaborateurs, aussi bien que les ressources de la Société, s'étaient accrus cette année, et que, grâce à la bénédiction du Seigneur, on pouvait, sans témérité, regarder avec confiance dans un avenir, que la foi nous fait envisager comme béni pour nous. Les orateurs qui ont successivement pris la parole, après ces différens rapports, nous ont réjouis par des allocutions fortes et pathétiques, et nous ont encouragés à la persévérance. Le procès-verbal détaillé de cette séance va être livré à l'impression, et il portera sans doute à nos amis et collaborateurs des départemens quelques-unes des bénédictions spirituelles que Dieu a répandues sur nous, le 25 avril; nous pouvons donc nous abstenir d'en dire davantage ici. La collecte faite à la sortie du temple a été de 227 fr.

Le lundi 28 avril, c'est-à-dire deux jours après l'assemblée générale, a eu lieu l'examen des élèves de la Maison des Missions. Outre les membres du Comité, un nombre assez considérable de pasteurs des départemens, d'étrangers et d'amis des Missions de la capitale, remplissaient la salle du Comité, boulevard du Mont-Parnasse, n° 41. Les élèves, divisés en deux classes, ont été interrogés sur les études qu'ils ont faites pendant les six derniers mois. La première classe a subi un examen sur l'interprétation de l'Ancien-Testament, sur l'exé-

gèse du Nouveau, et sur la seconde partie d'un cours de théologie. Ils avaient lu, outre cela, les trois premiers dialogues, à peu près, de la République de Platon, la Germanie, l'Agricola, et une partie du premier livre des Annales de Tacite; mais, pour ne pas trop prolonger l'examen, le Comité a été d'avis qu'ils ne fussent pas interrogés là-dessus. Un des élèves appartenant à cette première classe a terminé l'examen en lisant un fragment d'une composition *sur les moyens que le missionnaire doit employer pour travailler avec fruit parmi les païens.*

La seconde classe a eu à répondre à des questions qui lui ont été adressées sur les élémens de l'arithmétique et de la géométrie, sur un cours de sphère, sur une introduction à la géographie et à l'histoire, et sur les rudimens du grec et du latin. Le Comité a été indulgent pour la plupart des élèves de cette seconde classe, qui ne faisaient que commencer les études ci-dessus indiquées. L'examen de cette seconde classe a également été terminé par la lecture d'une portion de sermon *sur la vie intérieure.*

M. le directeur, qui, avant que de commencer l'examen, avait donné au Comité, dans un discours d'ouverture, une vue générale et rapide des travaux et de l'esprit des études de la Maison des Missions, a déposé sur le bureau la liste des lectures particulières faites par les élèves pendant le dernier sémestre. Cette liste a circulé dans l'assemblée.

L'examen fini, M. le président a adressé une exhortation toute fraternelle aux élèves, et a exprimé sa satisfaction à M. le directeur sur ce qu'il venait d'entendre. La séance, qui avait été ouverte par la prière, a été terminée par l'action de grâces.

VARIÉTÉS.

Lettres sur l'Inde écrites par le missionnaire Ward.

AVERTISSEMENT.

Après un séjour de vingt ans à Sérampore, où il dirigeait, avec ses deux estimables collègues, les docteurs Carey et Marschmann, les travaux de la Société des Missions baptistes dans les Indes, M. Ward revint, en 1819, passer quelque temps en Angleterre pour ranimer par ses discours le zèle des nombreux amis des Missions, et surtout pour procurer de nouvelles ressources au collége des Missions fondé depuis peu à Sérampore.

Après avoir visité presque toutes les Sociétés de Missions alors existantes en Angleterre, et avoir eu le bonheur d'exciter partout, et en particulier dans les Eglises baptistes, un nouvel intérêt pour les Indes, M. Ward fit, en 1820, une tournée parmi les communautés mennonites de la Hollande, dans le but de les unir aux travaux de la Société des Missions baptistes, dont il était membre. Revenu en Angleterre, cet infatigable serviteur de Christ résolut d'employer le temps qui lui restait jusqu'à son retour dans les Indes, à visiter les nombreuses Eglises baptistes établies dans l'Amérique septentrionale, afin d'y recueillir quelques dons pour ce collége des Missions auquel il avait déjà consacré tant de travaux, et qui promettait d'être d'une si grande utilité pour l'avancement du règne de Dieu. Le Seigneur accompagna ses pieux efforts de sa puissante bénédiction, et lui donna la douce espérance de voir cette institution naissante prendre un rapide accroissement, et répondre au besoin le plus pressant des Missions des Indes, celui d'un séminaire pour les jeunes indigènes qui voudraient se consacrer à l'œuvre des Missions. Il recueillit, parmi les amis des Missions de l'Amérique septentrionale, huit mille écus pour le soutien de cette institution. Rempli de joie et de reconnaissance, à la pensée des grandes choses que Dieu opère de nos jours pour l'avancement de son règne, et dans le but de laisser à ses nombreux amis d'Angleterre et d'Amérique un monument

durable de son affection, il écrivit, sur le vaisseau qui le ramena en Angleterre, une suite de lettres sur les Missions dans les Indes, imprimées sous le titre de « Lettres d'adieu à quelques amis d'Angleterre et d'Amérique à mon retour au Bengale, en 1821. » Ces lettres ont eu plusieurs éditions successives, et ont excité chez tous les amis des Missions le plus vif intérêt. Le 28 mai 1821, M. Ward s'embarqua pour les Indes avec plusieurs autres missionnaires; il arriva heureusement à Sérampore vers la fin de l'année, et y reprit, avec une nouvelle ardeur, ses utiles travaux. Dès-lors, il a plu au Seigneur de rappeler dans son royaume céleste cet ouvrier dont les travaux auraient si puissamment contribué, par sa bénédiction, à l'avancement de son règne dans l'Inde; mais, quoique mort, M. Ward nous fait encore entendre sa voix; ses lettres, sur l'état de l'Inde, que nous nous proposons de faire paraître successivement dans ce journal, nous semblent être l'appel le plus puissant et le plus direct qui puisse être adressé aux chrétiens d'Europe, de venir au secours des pauvres Indiens. Tout ce qui peut contribuer à jeter du jour sur l'état actuel des nations païennes, et à faire comprendre aux chrétiens la grandeur du bienfait dont ils sont redevables à l'Evangile, doit, à ce qu'il nous paraît, trouver place dans ces feuilles.

PREMIÈRE LETTRE.

Au docteur Newman, à Stepney.

A bord de *l'Hercule*, 26 mars 1821.

MON CHER AMI,

En partant hier de New-York pour Liverpool, il m'a semblé que je commençais mon grand voyage pour les Indes, et j'ai résolu de profiter de ce temps de repos et de loisir pour écrire quelques lettres d'adieu à mes amis.

Il n'est pas étonnant qu'après avoir passé vingt années loin de ma chère patrie, j'aie été vivement frappé des grands changemens moraux qui se sont opérés durant une période si longue et si remarquable, et que j'aie éprouvé une grande joie à la vue des heureux efforts que font tant d'institutions

bienfaisantes et éminemment chrétiennes pour nous rendre l'unité d'esprit et la vie de l'Eglise primitive.

Je me souviens que, lorsque je partis en 1799 pour aller aux Indes rejoindre les missionnaires Carey et Thomas, qui y travaillaient avec zèle depuis 1793, je ne fus pas plus tôt embarqué, que je m'assis sur le pont pour lire la relation qui venait de paraître du voyage des missionnaires à Otaïti. Il n'existait point alors de Sociétés bibliques avec leurs Sociétés auxiliaires et leurs intéressantes Associations, et l'on ne connaissait aucune de ces autres institutions admirables qui font de notre siècle le vrai *Sutti-Tschug*, « le siècle de la vé« rité. »

Comment n'aurais-je pas éprouvé la plus vive joie en voyant à mon retour les merveilleux progrès du règne de Christ dans mon pays qui m'avait toujours été si cher par les doux souvenirs de ma jeunesse, et qui m'était devenu encore plus cher par ma longue absence! Les bénédictions dont il est comblé me parurent plus précieuses encore par le douloureux contraste que forme avec ce pays de la Bible, des temples, des prédicateurs chrétiens, et des institutions chrétiennes, cette terre désolée qui porte cent millions d'idolâtres, et qui n'offrait naguère, à mes yeux attristés, que des temples païens, de muettes idoles, des prêtres insensés, « l'abomination de la désolation. »

Ah! mon cher docteur, vous ne pouvez vous faire aucune idée du douloureux sentiment d'isolement et d'abandon qui venait souvent oppresser mon cœur, lorsque je me sentais à plus de six mille lieues de tout pays chrétien, et entouré de cinquante mille païens, qui remplissaient les airs de leurs cris sauvages, dans des fêtes insensées et cruelles, dont j'étais sans cesse le triste témoin; et cependant ce spectacle était l'image de l'état moral de plus de cinq cent millions de mes semblables, qui, dans leur ignorance et dans leur folie, marchent ainsi vers l'éternité. Cette pensée me déchirait le cœur! Sous de telles impressions, l'Eglise de Christ disparaît de la terre comme un point invisible, et l'œuvre qui reste à accomplir paraît si immense, que la confiance dans les promesses du Dieu fidèle, et le regard de la foi fixé sur Golgotha et sur

la première pentecôte chrétienne, peuvent seuls nous empêcher de nous abandonner au plus profond découragement.

Mais je reporte mes yeux sur ma patrie bien-aimée. Lorsqu'après une absence de vingt ans, je trouvai dans le sein de notre Eglise anglicane un si grand nombre d'ouvriers qui s'acquittaient avec joie de l'œuvre d'évangélistes; lorsque je visitai tour à tour ces Sociétés de Missions, dont l'importance et la bienfaisante activité semblent croître de jour en jour; lorsque je dirigeai mon attention sur les autres Sociétés religieuses, dont le nombre, l'influence et le zèle avaient augmenté de la manière la plus surprenante; lorsque je vis qu'il n'y avait pas un village, si pauvre et si obscur qu'il fût, où de pieux membres de toutes les communautés chrétiennes n'allassent porter l'Evangile de Christ, pour détruire les derniers vestiges du paganisme; lorsque j'appris que de semblables associations existaient en tous lieux pour effacer les traces du vice et subvenir aux nombreuses misères des peuples, et que les jeunes gens et les jeunes filles rivalisaient de zèle et de charité dans ces pieuses occupations; lorsque je vis l'esprit de concorde et de libéralité réunir en un seul tout les différentes sectes chrétiennes, alors, mon ami, je ne pus renfermer dans mon cœur les émotions délicieuses dont il était inondé, et je m'écriai : « Est-ce bien là le pays où je suis né ? » « On ne te nommera plus la délaissée, on ne nommera plus ta terre la terre de désolation; mais on t'appellera mon bon plaisir en elle, et ta terre, la mariée; car l'Eternel prendra son bon plaisir en toi. » (Esaïe, LXII, 4.)

Puissiez-vous, mon respectable ami, jouir encore longtemps du bonheur de contribuer puissamment à la prospérité des Eglises américaines! puissiez-vous envoyer encore beaucoup de missionnaires chrétiens, enrichis de précieuses connaissances par vos leçons, formés à la piété par votre exemple et destinés à être de fidèles et heureux messagers de la bonne nouvelle! Lorsque vous vous approcherez du Père des miséricordes, souvenez-vous de cent millions d'Indiens idolâtres, et pensez aussi, avec amitié, à celui qui est leur serviteur pour l'amour de Christ.

W. Ward.

SECONDE LETTRE.

ÉTAT MORAL DU MONDE DANS CE SIÈCLE.

A John Breckinridge, au collége de Princeton, dans la Nouvelle-Jersey, Amérique septentrionale.

27 mars 1821.

Mon cher ami,

La franchise avec laquelle vous avez communiqué à un étranger vos idées sur les Missions chrétiennes, et les reproches que vous vous êtes faits de n'avoir pas pris part jusqu'alors à une œuvre aussi admirable, sont les motifs qui m'encouragent à vous adresser cette lettre.

On ne peut nier, mon ami, que les intérêts spirituels de l'humanité n'aient été déplorablement négligés jusqu'à nos jours, et il faut bien chercher quelque part la triste cause de cette négligence.

Portons nos regards sur l'état du monde. Le nombre des habitans de la terre, dans les deux hémisphères, est de 800 millions d'après le calcul le plus modéré. Dans les temps anciens, aussi bien que de nos jours, on a fait des recherches sur la position géographique des différens pays que ces multitudes d'hommes habitent, sur le degré de civilisation qu'ils ont atteint, sur leurs langages, leurs sciences, leurs mœurs et leurs usages, sur le climat, le sol et les productions de chaque pays, et sur une multitude de choses qui tiennent à l'existence de ces millions d'hommes, et qu'on est parvenu à connaître jusqu'à un certain point avec assez d'exactitude. Les hommes qui se sont appliqués à enrichir nos bibliothèques de ces diverses connaissances n'ont manqué ni de talent ni de zèle, et ils ont des droits à notre reconnaissance. Ce n'est que dans le sein de l'Eglise de Christ que la plus complète indifférence pour l'état du monde a passé jusqu'à présent pour une vertu.

Quel vaste champ le Seigneur n'avait-il pas ouvert à la charité chrétienne et au zèle ardent de ses disciples, lorsqu'il leur avait dit : « Allez par tout le monde et prêchez l'Evangile

à toute créature. » Sa toute puissante influence inonda leurs âmes d'une céleste charité et en fit des instrumens d'élite destinés à répandre sur le monde les bénédictions acquises au prix du sang de Christ, jusqu'à ce que tous les effets de la malédiction fussent bannis de la terre. A peine le Seigneur était-il monté au ciel, que ce vaisseau, si richement chargé de tous les trésors du salut, fut lancé sur l'océan de ce monde, par l'impulsion et selon la direction du Maître des cieux.

Et cependant quel est encore aujourd'hui l'état spirituel de la grande famille d'Adam ? C'est un fait historique, que plus de cinq cent millions de nos semblables sont idolâtres, et que cent autres millions sont les sectateurs du faux prophète Mahomet. Il ne reste donc que deux cent millions d'hommes qui portent le nom de chrétiens. Pour rendre notre calcul aussi favorable que possible à ces derniers, supposons, mon cher ami, que la petite ville que vous habitez nous offre une fidèle image du monde chrétien. Pouvez-vous ouvrir votre âme à la confiance que, sur quatre habitans de Princeton, vous en trouverez toujours *un* dont la vie soit réglée par l'influence des principes du christianisme ? Combien il serait à désirer que ce calcul fût exact ; et pourtant, d'après même une supposition si favorable, le monde chrétien, vraiment digne de ce nom, se trouve réduit à cinquante millions, tandis qu'à chaque génération, sept cent cinquante millions de créatures immortelles vivent et meurent « sans Dieu et sans espérance. » Ce tableau, bien loin de représenter la période la plus triste depuis le temps des apôtres, est au contraire la plus brillante et la plus favorisée que nous offre l'histoire. Il n'y a peut-être jamais eu autant de vrais chrétiens sur la terre que de nos jours ; et cependant, d'après un calcul si avantageux, à peine la seizième partie des habitans de la terre connaît-elle le salut que Christ a apporté au monde, tandis que, durant une période de 6,000 ans, les quinze autres portions de l'humanité ont été, de siècle en siècle, la proie du péché et de la mort.

Il y a dans ce spectacle, que nous présente l'histoire des hommes, quelque chose de si triste, et je pourrais dire de si effrayant, que ceux qui n'ont pas encore appris à connaître par leur propre expérience « les frayeurs du Seigneur » et les

terribles effets du péché, sont portés à rejeter tout ce calcul, comme n'ayant aucun fondement. O mon ami! lorsque je jette les yeux sur cet abîme, je me sens saisi de trouble et d'épouvante; mais, en dépit de cette révolte de mes sentimens naturels, chaque page de l'histoire des hommes et de la Bible me déclare que le péché a quelque chose d'odieux et de condamnable au-delà de tout ce que les paroles peuvent exprimer; et si la volonté de Dieu était que sa loi sainte accomplît, sans aucune grâce, le châtiment dont elle nous menace, jusqu'à la fin du monde, que pourrions-nous dire? « Dieu est-il injuste quand il punit? Non, sans doute. »

Mais si le monde n'est pas condamné à rester toujours dans cette déplorable situation, s'il attend, au contraire, un meilleur sort et une glorieuse transformation, si le commandement du Seigneur: « Enseignez toutes les nations! » n'a pas été rétracté, nous devons trouver quelque part la cause de cette coupable négligence. Si nous ne pouvons nous dissimuler que les prophètes de Dieu ont représenté l'empire universel du grand Rédempteur sur tous les peuples du monde avec les plus brillantes couleurs, et l'ont chanté avec les accens les plus touchans, si le Seigneur lui-même a annoncé plusieurs fois à ses disciples que son Evangile se répandrait sur toute la terre, comment peut-on comprendre que les Eglises chrétiennes, au milieu desquelles ces paroles du Dieu éternel se lisent chaque dimanche, aient pu laisser pendant 1,700 ans 750 millions d'âmes immortelles qui ont été confiées à leurs soins par le grand chef de l'Eglise, dans cet état d'abrutissement et de péché?

Cette négligence nous paraîtra encore plus extraordinaire et plus inexcusable si nous considérons que ce commandement d'enseigner toutes les nations est si clair qu'il est impossible de ne pas le comprendre; que le Seigneur des seigneurs y joignit cette consolante promesse: « Voici, je suis tous les jours avec vous jusqu'à la fin du monde; » que celui qui donna cet ordre a toute puissance dans le ciel et sur la terre, et qu'à son accomplissement est attaché pour chaque génération le salut de huit cent millions d'âmes immortelles. Qui peut expliquer qu'en présence de motifs si puissans, nous n'ayons jamais fait

un effort pour porter la joyeuse nouvelle du salut hors du cercle étroit de nos églises.

Mon cher ami! la cause de ce déplorable engourdissement de l'Eglise de Christ est un des sujets les plus importans sur lesquels l'attention du monde chrétien puisse être dirigée aujourd'hui. On peut dire que, pendant plusieurs siècles, les chrétiens, qui avaient éprouvé l'influence des vérités célestes, étaient en trop petit nombre et trop opprimés pour pouvoir travailler à répandre au loin l'Evangile. Ils avaient besoin de rassembler toutes leurs forces pour se maintenir comme Eglise: ils ressemblaient aux habitans d'une forteresse assiégée que l'on tient tellement resserrée, qu'ils ne peuvent songer à aller attaquer l'ennemi. On ne peut nier que l'Eglise de Christ ne se soit trouvée dans cette position. Mais celui dont « les yeux sont comme une flamme de feu, et dont la voix est comme le bruit des grosses eaux, » trouvera-t-il là une excuse suffisante de l'assoupissement de son Eglise pendant les deux derniers siècles! —Je ne me permettrai plus qu'un petit nombre de réflexions qui seront aussi, j'en suis sûr, l'expression de votre pensée.

1° C'est un fait affligeant qu'il faut que l'*Esprit des Missions retrempe l'Église et la ramène au pur christianisme avant que l'Église puisse convertir le monde.* On trouverait à peine sur la terre une seule Eglise qui « n'ait pas abandonné sa première charité, » qui n'ait pas perdu la force virile de la primitive Eglise, et qui n'ait pas courbé sa doctrine et sa vie sous le joug pesant de l'égoïsme.

2° Si tout le mal venait de ce que nous sommes plongés dans un profond sommeil, nous pourrions être réveillés; mais l'état des Eglises les plus importantes nous rappelle encore la position d'une garnison enfermée dans une citadelle, et qui, pour s'abandonner plus librement à la guerre civile, aurait levé depuis si long-temps ses ponts-levis, que les chaînes se seraient rouillées, et que la garnison elle-même ne pourrait plus sortir; ou, s'il n'en est pas tout-à-fait ainsi, les soldats de Christ se sont du moins si bien accoutumés au service et à la vie de garnison, que leur mollesse ne peut plus se décider à entrer en campagne et à en venir aux mains avec les ennemis.

3° Nous déclarons, dans notre confession de foi, que nous appartenons à l'Eglise universelle ; nous n'avons jamais consenti à laisser l'Eglise romaine s'approprier exclusivement le glorieux privilége de se nommer catholique, c'est-à-dire universelle ; mais qu'avons-nous fait jusqu'ici pour soutenir l'honorable caractère d'*Eglise universelle ?* Le Seigneur lui-même « a donné les uns pour être apôtres, les autres pour être prophètes, les autres pour être évangélistes, les autres pour être pasteurs et docteurs (Eph., IV, 11). Si nous reconnaissons, d'après l'histoire des premiers siècles, que les charges d'apôtres et de prophètes ont cessé bientôt après les temps miraculeux de l'établissement du christianisme, n'est-il pas d'autant plus à regretter que, dans le sein des Eglises de Jésus, l'emploi de docteur chrétien soit le seul connu et en usage ; que, parmi des chrétiens, le besoin d'un pasteur chargé du soin des âmes se fasse toujours moins sentir, et qu'enfin il ne soit plus fait aucune mention de la charge importante des évangélistes qui allaient, d'un pays à un autre, et de nation à nation, pour annoncer la Parole du royaume. Depuis que les Eglises de Christ se sont établies dans des camps retranchés et limités de toutes parts, le glorieux esprit du prosélytisme, ce trait si marquant du beau tableau des premières Eglises de Jésus-Christ a disparu, et cependant aucune Eglise chrétienne ne devrait oublier qu'elle n'a pas été constituée en société uniquement dans le but d'instruire et d'édifier ses membres, mais aussi pour travailler à agrandir le royaume de Jésus-Christ. Quiconque lira avec attention les différens livres qui composent le Nouveau-Testament, et pèsera mûrement la position dans laquelle se trouve l'Eglise de Christ vis-à-vis du reste des hommes, reconnaîtra que la vocation d'un prédicateur de l'Evangile doit être considérée sous deux rapports, et que si, d'un côté, tous ceux qui sont appelés au ministère de la réconciliation appartiennent à leurs Eglises en qualité de pasteurs et de docteurs ; de l'autre, comme évangélistes et propagateurs de la vérité divine, ils appartiennent au monde entier.

Si l'histoire de chaque siècle contribue, entre les mains de la Providence, à répandre un nouveau jour sur l'histoire et la doctrine de l'Evangile, espérons, mon cher ami, que ces vues

primitives et apostoliques, sur la vocation des Eglises et des Pasteurs, se fraieront un chemin jusqu'au cœur des chrétiens, et en feront jaillir, avec une nouvelle force, d'abondans secours pour l'extension du règne de Christ.

W. Ward.

TROISIÈME LETTRE.

LES PAÏENS SERONT-ILS CONDAMNÉS?

Au docteur Ryland, à Bristol.

28 mars 1821.

Vous savez, mon respectable ami, qu'une des questions qui ont le plus souvent fixé l'attention des hommes qui pensent, est celle-ci, la sentence de notre Seigneur : « Celui qui n'aura point cru sera condamné (Marc, XVI, 16); » est-elle applicable aux païens, et en quel sens leur est-elle applicable? On ne peut nier que cette parole de Christ ne se rapporte d'abord et principalement à ceux qui ont eu l'occasion de connaître Christ et sa doctrine, et d'être ainsi amenés à la foi en Lui, et qui, par légèreté et par indifférence, ont négligé l'occasion qui leur était offerte, et ont ainsi attiré sur leur tête, par leur propre faute, une sentence de condamnation. Mais telle n'est pas la position des païens. « Comment croiront-ils en Celui dont ils n'ont point entendu parler? Et comment en entendront-ils parler, s'il n'y a quelqu'un qui leur prêche (Rom., X, 14)? »

C'est par cette raison qu'on a trouvé incompatible avec la justice et la bonté de Dieu que les païens fussent atteints par la condamnation dénoncée contre l'incrédulité, parce qu'ils n'ont jamais eu l'occasion de connaître l'Evangile, et d'être amenés à la foi au Fils de Dieu; et, pour appuyer cette conclusion, on a cherché à nous surprendre par les descriptions les plus rassurantes de l'innocence et de la moralité de la généralité du monde païen; et, dans des livres de piété qui ont eu de la réputation, on est allé jusqu'à vouloir nous persuader, par de belles paroles, que toutes les espèces de croyances religieuses, en quoi qu'elles pussent consister, étaient aussi agréables au Dieu qui sonde les cœurs et les reins, que la foi chrétienne,

et qu'ainsi le bonheur de la vie future ne dépendait pas tant de la foi que des œuvres.

Dans la parabole instructive de Jésus (Matth., XXV, 14-30), le méchant serviteur qui avait enfoui le talent qu'il avait reçu de son maître, chercha à détourner la punition qu'il avait méritée, en disant : « Seigneur, je savais que tu es un homme dur qui moissonnes où tu n'as point semé, et qui amasses où tu n'as point répandu (v. 24) ; mais son Seigneur n'en prononça pas moins cette juste sentence : « Jetez le serviteur inutile dans les ténèbres de dehors ; là, il y aura les pleurs et des grincemens de dents (v. 30). » Il serait téméraire de prétendre que cette parole de Jésus : « Celui qui n'aura point cru sera condamné, » sera accomplie à l'égard des païens exactement de la même manière qu'à l'égard des chrétiens qui rejettent volontairement la foi au Fils de Dieu. C'est ce que la Parole de Dieu n'enseigne nulle part ; bien plus, elle nous dit clairement « que Dieu rendra à chacun selon ses œuvres » (Rom., II, 6), et qu'il n'a point d'égard à l'apparence des personnes (v. 11) ; elle pose ensuite ce principe, qui met dans tout son jour le sujet qui nous occcupe : « *Ceux qui auront péché sans la loi périront aussi sans la loi ;* et ceux qui auront péché en la loi seront jugés par la loi (v. 12). » Et elle montre aussi clairement que possible que « les païens sont inexcusables (Rom., I, 20). » Ce jugement impartial du Juge qui sait toutes choses, et qui est souverainement juste, suffit pour nous faire sentir quel affreux danger court le monde païen, tant qu'il reste privé de l'unique moyen de salut offert dans l'Evangile. Qui ne se réjouit du fond de son cœur de voir Corneille, lorsqu'il était encore païen et qu'il ne connaissait pas la foi en Christ, exaucé de Dieu et amené au christianisme ; et de savoir que, « en toute nation, celui qui craint Dieu et qui s'adonne à la justice lui est agréable. » Mais c'est avec une profonde douleur que je me vois obligé de déclarer que, durant ma longue résidence aux Indes, et parmi le nombre infini de païens que j'ai été à portée de connaître, je n'ai jamais vu *un seul* Hindou qui me parût être du nombre de ceux qui craignent Dieu et qui s'adonnent à la justice. Je pourrais bien plutôt appliquer à tous ceux que j'ai eu l'occasion d'examiner

le portrait que fait l'apôtre Paul des païens de son temps : « Il n'y a point de juste, non pas même un seul ; il n'y a personne qui ait de l'intelligence, il n'y a personne qui recherche Dieu, ils se sont tous égarés, ils se sont tous ensemble rendus inutiles ; il n'y en a aucun qui fasse le bien, non pas même un seul. C'est un sépulcre ouvert que leur gosier ; ils ont frauduleusement usé de leurs langues, il y a du venin d'aspic sous leurs lèvres ; leur bouche est pleine de malédiction et d'amertume ; leurs pieds sont légers pour répandre le sang ; la destruction et la misère sont dans leurs voies ; ils n'ont point connu la voie de la paix ; la crainte de Dieu n'est point devant leurs yeux (Rom., III, 10-18). »

Combien vous êtes heureux, mon cher ami, que Dieu vous ait confié la charge importante de préparer de pieux jeunes gens à être les instrumens du Père des miséricordes qui a réconcilié le monde avec soi-même par Jésus-Christ, et qu'il vous ait appelé à communiquer par eux aux pauvres païens le précieux Evangile de notre Dieu ! Puisse-t-il vous conserver long-temps une vie si bien employée, et répandre sur vos travaux ses abondantes bénédictions ! W. WARD.

QUATRIÈME LETTRE.

SUR LA PHILOSOPHIE DES HINDOUS.

Au docteur Staughton, à Philadelphie.

29 mars 1821.

MON CHER DOCTEUR,

La lenteur des progrès du christianisme dans le monde, et l'obscurité morale dans laquelle est encore plongée la plus grande portion du genre humain, si long-temps après le lever du Soleil de justice et la venue du Désiré des nations, est une de ces dispensations mystérieuses de la Providence qui occupent fortement l'attention des hommes. La nature des choses et les bornes étroites de nos esprits nous expliquent assez comment il y a dans le gouvernement divin bien des actes que nous ne pouvons comprendre. Un voile épais nous dérobe surtout

les parties des décrets de Dieu qui ne doivent s'accomplir que dans un avenir éloigné. Ce n'est que dans la vie à venir que « nous connaîtrons comme nous avons été connus. » Mais ne peut-on pas espérer qu'un grand nombre des énigmes du temps présent s'éclairciront dans la dernière période où s'accompliront les destinées de l'Eglise de Christ sur la terre, de même que la nouvelle alliance a dévoilé les secrets, les images et les prophéties de l'Ancien-Testament; et alors, parmi tant d'énigmes qui attendent une explication, s'éclaircira aussi cette mystérieuse question : Pourquoi le christianisme a-t-il fait des progrès si lents pendant un si grand nombre de siècles?

Lorsqu'arrivera enfin l'époque où l'adorable Rédempteur des hommes aura triomphé de tous ses ennemis, et aura effacé pour jamais, du milieu des peuples, les tristes monumens de leur révolte contre Dieu, et de l'empire tyrannique de l'erreur qui a pesé sur le monde pendant six mille ans; lorsqu'il aura repris sa juste domination sur un royaume qu'avait usurpé le Prince du péché et de la mort; lorsqu'il fera briller d'un siècle à l'autre, dans toute leur gloire, les dons admirables qu'il a préparés à la terre, par l'heureuse conversion de 800 millions de créatures égarées, et qu'il aura rendu à l'homme sa dignité de citoyen d'un monde éternel; quelle magnifique réfutation de tous les systèmes du paganisme qui, depuis des siècles, ont asservi la plus grande portion du genre humain, que ce christianisme qui paraîtra alors dans toute la plénitude de sa grandeur et de sa bienfaisante influence!

Tandis que la Sagesse éternelle préparait un remède pour les suites présentes et futures du péché d'Adam, et qu'elle révélait, d'un siècle à l'autre, par les faits les plus frappans, son activité constante pour le bonheur du monde, elle permit que les hommes les plus sages et les plus savans dont l'histoire nous ait transmis le souvenir appliquassent, en différens temps, toutes les forces de leur esprit à améliorer l'état moral et intellectuel des hommes. Ces essais de réforme et de perfectionnement ont été éprouvés sur un nombre d'hommes immense, et tous ont complétement échoué, tous sont tombés dans un mépris mérité, dès qu'ils ont osé mesurer leurs forces avec le christianisme.

J'ai souvent senti le besoin de demander à l'incrédule, détracteur de la religion de Christ, de me nommer la théorie qu'il voudrait donner aux hommes à la place du christianisme. Nous n'avons plus de nouvelles épreuves de ce genre à faire, car les ouvrages des plus sages des païens nous ont fourni, depuis des siècles, ces remplaçans du christianisme que nous cherchons, et le monde a vu à quoi ont servi ces systèmes si vantés. Nous trouvons, dans les écrits des Hindous, et dans les effets qu'ils ont produits sur une population de 100 millions d'hommes, pendant un espace de temps beaucoup plus long que celui qui s'est écoulé depuis l'établissement du christianisme, la démonstration la plus claire et la plus frappante que puissent désirer les adversaires de la religion chrétienne.

Permettez-moi de vous présenter ici un aperçu des systèmes philosophiques les plus répandus parmi les Hindous, et de vous tracer en peu de mots le tableau de l'état moral de ceux qui ont vécu et qui sont morts sous l'influence de ces théories.

Des six écoles de philosophie les plus célèbres dans l'histoire des Indes, il y en a trois qui ont ouvertement prêché l'athéisme; les opinions de ces insensés sont accréditées depuis long-temps dans les Indes, et on les retrouve encore aujourd'hui dans la religion dominante de la Chine, du Japon, de l'empire birman, du royaume de Siam et de l'île de Ceylan. O mon ami, qu'il est affreux de penser que trois cent millions de nos semblables sont soumis jusqu'à ce jour à un système fondé sur l'athéisme! Quel effet moral pourrions-nous en attendre? Un coup d'œil jeté sur les théories des Hindous qui reconnaissent l'existence d'une Divinité, ne nous offrira rien de bien supérieur à cet absurde athéisme. Ces philosophes, et entre autres Wedwas, l'un des plus célèbres compilateurs des Wedas (livres sacrés des Hindous), partent de ces principes que tout ce que nous voyons et tout ce dont nous pouvons nous faire une idée est esprit ou matière; que tout ce qui est spirituel est Dieu, et que Dieu existe, sans aucunes qualités personnelles distinctives, dans un état de repos éternel, et n'a aucun rapport avec aucune forme de la matière. L'état d'un profond sommeil, dans lequel on a perdu tout sentiment de son existence, est pour eux une image de la félicité de l'esprit. Ces

philosophes indiens prétendent aussi que l'esprit qui est dans l'homme est une divinité individuelle ; que cet esprit, par son union avec un corps matériel, est dans un état d'abaissement et de captivité, et que le but unique de l'homme doit être de se débarrasser du lien qui l'unit au corps, et de retourner à la source de félicité dont il est séparé.

Les moyens qu'ils prescrivent pour parvenir à cette délivrance de la matière sont une grande multitude de cérémonies, et de sévères mortifications qui ont pour but d'anéantir tout sentiment de dépendance du corps, ou des objets extérieurs : on appelle Dschoggi les personnes qui se soumettent à ces exercices. Le plus grand affranchissement possible de toute influence corporelle est le moyen qui rétablit l'esprit dans cet état de repos continuel qui, selon eux, ressemble au repos de Dieu ; car nos penchans sont des sources de douleur qui attachent l'homme à la vie, qui le concentrent dans la matière, et qui sont cause que l'esprit passe sans cesse d'un corps à un autre, par de nouvelles naissances matérielles. Les disciples de ce triste système vivent ordinairement dans les bois, renoncent à tout commerce avec les autres hommes, cherchent la solitude et un silence éternel, s'imposent les tourmens les plus inouis, jusqu'à ce que leurs corps, incapables de les supporter, succombent sous le poids de ces affreuses mortifications et dépérissent : des milliers d'hommes ont perdu la vie de cette manière.

On retrouve, parmi les nombreux ordres mendians des Indes, l'imitation de ce système de pénitence. Ici, l'on aperçoit un homme qui porte une peau de tigre sur les épaules, et qui compte exciter l'intérêt et la libéralité des Hindous, en s'annonçant comme un ermite qui vit dans les bois. Là, c'est un autre frère mendiant, qui, inspiré par l'orgueil, et voulant se faire respecter comme un saint, s'est imposé le vœu d'un silence éternel ; les habitans des villages se rassemblent en foule autour de lui, et lui mettent des morceaux de sucre dans la bouche. Quoiqu'il n'ose pas dire un mot, il peut être sûr qu'on ne le laissera pas mourir de faim. D'autres tiennent le bras droit levé jour et nuit, jusqu'à ce qu'il soit devenu si roide qu'ils ne peuvent plus le baisser. Plus loin, un autre

encore, couché sur un lit d'épines, se martyrise à plaisir. J'ai vu, à Calcutta, deux pénitens de ce genre, qui avaient fait allumer trois grands feux si près d'eux, que leurs corps étaient presque brûlés, tandis qu'un soleil vertical dardait ses rayons sur leur tête nue : ils s'imposaient ces tourmens durant le jour, et passaient la nuit dans les eaux du Gange ; ils voulaient ainsi anéantir le sentiment de l'union du corps et de l'âme, et se préparer à rentrer dans l'océan de l'esprit.

Telles sont, mon cher ami, les importantes découvertes et les nobles fruits d'une philosophie que les meilleures têtes des Indes ont inventée par la force de leur raison. Tout cela a-t-il quelque rapport avec la croyance à une Divinité, et avec son influence morale et pratique sur les hommes ? Le Dieu des philosophes indiens n'est pas un objet de vénération, il n'a rien à faire avec les créatures, ni les créatures avec lui ; aussi, parmi cent millions de Hindous, on ne trouve pas un seul temple qui soit consacré à un seul Dieu ; et les Hindous croient en général qu'ils n'ont aucun bonheur à espérer après la mort, à moins qu'ils ne se décident à se noyer dans le Gange, ou à se brûler vifs sur un bûcher. O mon cher frère, quelle ne devrait pas être notre reconnaissance pour l'Evangile de Christ ! Comparons-le un seul moment avec tous les systèmes de la sagesse humaine, et nous sentirons que, dans la doctrine de Christ, nous possédons le glorieux Evangile du Dieu vivant.

Puissiez-vous travailler long-temps à l'édification des Eglises d'Amérique et à la conversion du monde païen !

W. Ward.

CINQUIÈME LETTRE.

SUPERSTITION DES HINDOUS.

Au docteur Chaplin.

30 mars 1821.

Lorsque nos frères arrivèrent au Bengale en 1793, ils se virent entourés de toutes parts de millions d'hommes, parmi lesquels on ne pouvait découvrir aucune trace de la connaissance du Seigneur. A s'en rapporter aux expressions de leurs

livres sacrés, le dogme de l'unité de Dieu leur était connu, et pourtant ils entendirent parler de 330 millions de divinités, adorées par les Hindous. Parmi les innombrables temples d'idoles, ils n'en trouvèrent pas un seul qui fût consacré au culte du seul Dieu vivant et vrai. Les Hindous ont des fêtes et des cérémonies sans fin en l'honneur des élémens et des héros déifiés, mais pas une seule voix ne fait entendre les louanges de notre Dieu et Sauveur. Ces populations immenses, qui ne connaissent point les perfections morales de Jehovah, se prosternent devant des singes, des serpens, et des idoles qui représentent le péché lui-même sous une forme corporelle. La raison ne peut tomber plus bas, et nulle part la nature humaine ne peut se montrer plus déchue. L'enfer peut, à bon droit, pousser de barbares cris de joie lorsqu'il voit cent millions d'âmes immortelles prosternées ainsi aux pieds du Prince des ténèbres.

Un examen plus approndi convainquit bientôt nos frères qu'il n'y avait dans toute cette masse d'hommes aucune idée de la Providence divine; qu'ils croient la direction du monde entre les mains d'êtres ignorans, capricieux et méchans; que les trois divinités principales des Hindous, le Dieu qui crée, celui qui conserve, et celui qui détruit (Brahma, Siva et Vischnou), vivent dans une opposition continuelle et se contrarient sans cesse, et que les malheureux Hindous, soumis à la domination de 330 millions de maîtres, ignorent quel est celui auquel ils doivent se confier et auquel ils doivent obéir. Un chrétien qui connaît les vicissitudes, les difficultés et les douleurs de la vie présente, peut-il rien voir de plus déplorable que cette ignorance absolue de la Providence, et rien de plus désirable que d'annoncer à ces pauvres créatures la sagesse, la puissance et la bonté de Celui qui gouverne le monde?

Les missionnaires trouvèrent chez ces millions d'êtres intelligens la même ignorance des lois de Dieu. Les préceptes de leurs chasters (livres sacrés) se contredisent souvent; ils ordonnent des choses ridicules ou même criminelles, et méritent d'être considérés comme les inspirations d'un cœur aveuglé et corrompu, plutôt que comme les commandemens d'un Dieu saint. Les Hindous semblent ignorer complétement que le

péché est un mal moral et qu'il a sa racine dans l'opposition de notre cœur à la volonté de Dieu.

Nos frères virent aussi bientôt que, dans leur ignorance de la loi divine, de la corruption du cœur, et de la difformité morale du péché, les Hindous se tranquillisaient par la vaine supposition que les eaux du Gange ont assez de vertu pour purifier l'âme des hommes de toutes souillures. Par suite de cette croyance, une population immense s'est établie près des bords de ce fleuve, afin de s'y plonger matin et soir. On transporte au loin cette eau sainte pour des usages religieux, et l'on apporte les mourans au fleuve sacré, dans leurs derniers momens, afin qu'ils reçoivent la dernière purification. Dans la folle pensée d'effacer leurs péchés par des œuvres méritoires, les uns entreprennent de longs et dangereux pélerinages, où des milliers d'entre eux ont déjà trouvé la mort, tandis que d'autres martyrisent leurs corps par les plus affreux tourmens, et que d'autres encore passent les nuits et les jours, pendant des années entières, à répéter les noms de leurs dieux protecteurs. En voyant ces peuples aveuglés s'égarer ainsi loin du vrai but de la vie, qui n'admirerait la sagesse et la haute importance de ce commandement : « Prêchez l'Evangile à toutes « les créatures, et amenez-les à l'Agneau de Dieu qui ôte les « péchés du monde ! »

Les missionnaires trouvèrent aussi chez les Hindous les plus déplorables erreurs par rapport à la vie présente. Ils croient que leurs bonnes ou leurs mauvaises actions ne sont pas l'effet de leur libre arbitre, mais la conséquence inévitable d'une vie précédente passée dans un autre mode d'existence, qui règle et ordonne d'une manière irrévocable tous les événemens de la vie actuelle; c'est ainsi qu'ils se figurent une succession continuelle de vies, dans lesquelles les âmes sont entraînées par le cours irrésistible du temps.

On ne trouve, parmi ces idolâtres, ni Bibles, ni assemblées religieuses, ni dimanches, ni maisons de Dieu, ni établissemens d'instruction ; ils n'ont point d'autre dieu qu'une idole de bois, ou un singe; point d'autre rédempteur que le Gange ; et, au lieu d'un culte qui élève le cœur et règle la conduite, ils ont une multitude de cérémonies honteuses ou cruelles qui

sont un véritable poison pour les âmes, et les poussent irrésistiblement vers le mal. Quelle moralité pourrait-on attendre d'un peuple dont les dieux sont plongés dans les vices les plus monstrueux, dont les prêtres se présentent comme les premiers instigateurs au crime, dont les prétendus livres sacrés encouragent à l'orgueil, à l'intempérance, à la fausseté, à la vengeance et au meurtre, dont le ciel enfin peut être regardé comme un lieu consacré aux plaisirs les plus criminels. Porter à de tels hommes l'Evangile de Christ, les instruire dans les saints préceptes de cette Parole de vérité, introduire parmi eux un culte pur et céleste, leur faire connaître les bénédictions du jour consacré à Dieu, et la dignité de la vie du chrétien; c'est là, sans aucun doute, une œuvre qu'il était digne du grand Rédempteur des hommes de prescrire, et que les peuples chrétiens ne sauraient trop se presser d'accomplir.

D'après tout ce que nous avons déjà dit, on ne sera pas étonné d'apprendre que ces malheureux n'ont pas la plus légère espérance à l'heure de la mort. Par un état futur, les Hindous n'entendent généralement que la transmigration des âmes; ils s'attendent à renaître dans le corps d'un animal, et ils croient que ceux qui ont commis de grands crimes seront exposés aux affreux tourmens décrits dans les chasters, avant de reparaître sur la terre sous la forme d'un chien, d'un serpent ou d'un ver. Si un Hindou n'a pas fait quelque œuvre éclatante et méritoire, comme de donner tout ce qu'il possède aux prêtres, s'il ne se décide à se noyer dans le fleuve sacré, ou à se brûler vif sur un bûcher, il n'a pas la moindre espérance d'être heureux après sa mort. Ceux-là seulement qui peuvent se vanter de quelque action de ce genre montent dans le ciel de leurs dieux, où ils jouissent avec eux, pendant un certain nombre d'années, de tous les plaisirs des sens; car telle est la félicité céleste des païens. Un degré plus élevé de bonheur est réservé aux pénitens distingués (Tschoggi); leur âme cesse de constituer un être individuel et se perd dans l'océan des esprits, comme une goutte d'eau dans la mer.

Combien il est donc important de répandre « les richesses incompréhensibles de Christ » sur ces millions de créatures égarées, qui ont vécu jusqu'ici sans Dieu, sans Christ et sans

espérance, et de leur porter la Parole de la vie et d'une bienheureuse immortalité, afin qu'eux aussi puissent se réjouir dans « l'espérance qui est une ancre sûre et ferme de l'âme, » et qui peut seule nous exciter à nous appliquer sans relâche à cette sanctification du cœur qui ne sera parfaite que dans le ciel !

W. Ward.

AVIS AUX JEUNES GENS

QUI SE DESTINENT A ENTRER

DANS LA CARRIÈRE DES MISSIONS.

Le Comité des Missions des Etats-Unis d'Amérique a publié, dans un des derniers numéros de son journal, des observations que nous croyons utile de reproduire ici, sur les dispositions nécessaires à ceux qui se destinent à la glorieuse, mais difficile vocation de missionnaire. Ces réflexions s'adressent principalement à ceux de nos lecteurs qui pourraient songer à entrer eux-mêmes dans cette importante carrière, ainsi qu'à leurs amis, à leurs parens, ou aux pasteurs et conducteurs de nos Eglises, qui seraient appelés à faire avec eux l'examen approfondi de leur caractère, de leurs sentimens, et des dons qui leur ont été départis. Nous voudrions pouvoir dire ici, comme la Société américaine, qu'il y a beaucoup de jeunes gens auxquels leur zèle et leur piété inspirent le désir de consacrer leur vie à répandre, parmi les païens, la semence de la Parole de vie; et cependant, quelque petit que leur nombre puisse être parmi nous, nous préférerions le diminuer encore par le tableau des difficultés d'une pareille tâche, que d'être forcés de regretter que des hommes, qui auraient pu être de précieux ouvriers du Seigneur, dans toute autre carrière que celle des Missions, consument inutilement leur vie dans une entreprise au-dessus de leurs forces. Nous espérons, au reste, que les réflexions que nous allons traduire auront de l'intérêt pour tous nos lecteurs, et qu'en voyant tout ce qu'il faut de zèle, de courage, de facultés naturelles et de talens acquis pour faire de bons mis-

sionnaires, ils auront encore plus d'estime et d'affection chrétiennes pour ceux qui ont déjà parcouru honorablement cette pénible carrière, et qu'ils se sentiront pressés de prier avec plus d'ardeur le Chef suprême de l'Eglise de préparer pour son service et d'envoyer dans sa moisson de dignes et fidèles ouvriers.

En relisant les réflexions que nous allons présenter, nous ne pouvons nous dissimuler qu'elles auraient eu besoin de beaucoup plus de développemens, et nous nous serions déterminés à suppléer à ce qui peut leur manquer sous ce rapport, si nous n'avions pas tenu à donner cet article tel que l'a publié la Société des Missions d'Amérique. Nous prions nos lecteurs de ne l'envisager que comme une indication du sujet, plutôt que comme un traité complet sur la matière :

1° Ceux qui ont le désir d'aller porter aux païens le Message de la Miséricorde divine doivent « s'asseoir premièrement, pour nous servir du langage de l'Ecriture, et calculer ce qu'il leur en coûtera pour venir à bout d'une pareille entreprise. » Il est à craindre que, dans l'ardeur de la jeunesse, et avec le stimulant que donnent de nombreuses assemblées, des discours éloquens, et de brillans exemples, on ne s'accoutume à considérer la carrière des Missions comme un triomphe glorieux plutôt que comme un pénible combat et comme une lutte opiniâtre et prolongée « contre le péché et son Prince. » Autre chose est de consumer sa vie au service de Christ, parmi des idolâtres ignorans et de grossiers sauvages, et autre chose de lire les récits des travaux des missionnaires, et de se représenter ensuite dans son imagination, après avoir lu ces récits, une attaque vigoureuse et couronnée de succès contre les puissances des ténèbres. Il faut qu'un missionnaire s'attende à beaucoup de tribulations; il en aura d'imprévues, auxquelles il n'avait jamais songé, et celles auxquelles il s'était attendu seront bien différentes en réalité de ce qu'elles étaient en spéculation. S'il est fidèle et dévoué, il trouvera sans doute beaucoup de consolations dans son ministère; car il se dira que l'œuvre à laquelle il s'est consacré est digne de sacrifices infiniment plus grands que ceux qu'il peut avoir faits; et que, quelque décourageantes que puissent être les apparences, s'il

est fidèle jusqu'à la mort, il trouvera dans les joies du ciel un ample dédommagement à toutes ses peines.

2° Il est très-important que ceux qui veulent se charger d'une tâche aussi difficile que celle de missionnaire, aient une connaissance approfondie de leur caractère. Les hommes, en général, ne se connaissent guère, et les jeunes gens surtout, pendant le cours de leur éducation, sont sujets à prendre le change sur leurs dispositions et sur les motifs qui les dirigent, et il arrive souvent que le véritable caractère d'un homme ne se développe et ne se fait connaître que tout d'un coup, lorsque celui-ci se trouve placé dans une position nouvelle ou difficile. Il faut donc que le candidat au saint ministère examine avec soin quel est son état devant Dieu. Il ne doit pas se contenter de sentir qu'il s'est repenti de ses péchés, et qu'il a cru en Christ; mais il est nécessaire qu'il s'assure qu'il est animé de cet amour pour les âmes, de ce dévouement, de ce zèle, de cette patience dans les épreuves, qui sont les énergiques ressorts du missionnaire chrétien. Il fera bien de s'aider, dans cette recherche, des conseils d'un ami pieux et fidèle, qui le connaît, et qui pourra le juger avec plus d'impartialité qu'il ne le ferait lui-même. Il sera aussi infiniment avantageux à un jeune homme qui se destine à devenir missionnaire d'avoir fait des progrès dans la discipline morale, c'est-à-dire d'avoir remporté déjà quelques victoires sur l'orgueil, l'égoïsme, la vanité, l'ambition. Le cœur de l'homme est enclin à ces défauts et à beaucoup d'autres encore, et il ne serait pas sage de revêtir un caractère aussi public et aussi sacré que celui d'apôtre de l'Evangile, sans avoir essayé ce que l'on peut sur soi-même. Nier le danger ou chercher à se le dissimuler, ce n'est pas l'éviter. Ceux-la réussissent le mieux à gouverner leurs cœurs qui ont une profonde connaissance de leur faiblesse, et des misères auxquelles ils sont exposés.

3° Au point où est parvenue maintenant l'entreprise des Missions, les soldats de Christ ont un besoin tout particulier d'être revêtus de l'armure complète de l'Evangile. Les efforts des vrais chrétiens, pour la régénération spirituelle et morale du monde, attirent l'attention de tous les hommes qui observent et qui réfléchissent; et ils sont vus d'un œil différent par

les diverses classes d'individus, selon leurs sentimens, leurs préjugés, et ce qu'ils sont disposés à faire pour ou contre l'avancement du règne de Dieu.

Les amis des Missions nourrissent de grandes espérances de succès, et nous ne pouvons les en blâmer; mais ces espérances ayant quelque chose de vague par rapport au temps, à la manière et aux circonstances, leur imagination les emporte souvent trop loin, et ils sont disposés à se former une opinion exagérée de l'excellence morale des missionnaires, en accordant trop facilement une confiance sans bornes à ceux qui se présentent pour embrasser cette sainte vocation. Voilà ce qui devrait agir avec force sur l'esprit d'un homme sincère, et l'engager à travailler avec ardeur à se rendre digne de cette confiance qu'on est si disposé à lui accorder d'avance.

Les ennemis de Christ n'ont jamais été plus attentifs qu'à présent à découvrir les défauts qui peuvent se trouver chez ceux qui font profession d'être ses disciples, et à les publier dans le but d'en faire rejaillir la honte sur tout ce qu'ils font pour étendre les limites de l'Eglise. Ces ennemis sont plus ou moins déclarés dans leur hostilité, suivant leur position; mais ils sont tous d'accord pour s'opposer aux progrès de la vérité. Il s'en trouve dans tous les pays chrétiens, et ils ont accès souvent dans les stations de Missions un peu considérables. Le missionnaire doit donc s'attendre à être épié par des hommes de ce caractère; et c'est un nouveau motif pour lui de s'examiner et de se juger lui même; qu'il veille donc attentivement sur lui, « afin que ceux qui sont contraires à la vérité soient rendus confus, n'ayant aucun mal à dire de sa conduite : » ou si ces hommes ont perdu tout sentiment de pudeur, et qu'ils ne veuillent pas se taire, que la sainteté de sa vie les réduise à la calomnie, et alors la réfutation sera facile.

On doit toujours se rappeler que l'exemple d'intégrité, de bienveillance et de piété que donne un vrai chrétien fait une secrète impression sur ses plus violens adversaires; et en même temps ceux qui ne se sont pas compromis par des actes d'hostilité directe contre la vérité n'ont aucune répugnance à déclarer leur opinion sur le compte du ministre fidèle, et à rendre publiquement témoignage à une vie conforme aux préceptes de

l'Evangile. Un missionnaire doit donc aspirer avec ardeur à faire des progrès dans la sainteté, puisqu'ils seront un moyen de succès auprès de ceux qui l'entourent, aussi bien qu'une source inépuisable de satisfaction pour lui-même.

4° L'homme qui s'est consacré au service de Christ parmi les païens ne doit pas se livrer à de vaines sollicitudes pour les choses accessoires ou secondaires de sa vocation. Qu'il s'en remette à la providence de Dieu pour le champ précis de ses travaux, pour le temps de son départ, pour la manière dont il doit s'effectuer, et pour toutes les autres circonstances de cette nature. Ce n'est pas à dire qu'il doive agir inconsidérément, et s'abstenir de communiquer les faits, les raisonnemens qui lui paraissent devoir influer sur la décision qu'il a à prendre; mais il doit éviter avec soin de s'abandonner à l'inquiétude sur son avenir, et confier avec joie à son Dieu le soin de sa vie et de tous ses intérêts.

5° L'homme qui se destine à la vie de missionnaire doit se reposer habituellement sur les promesses et la faveur de Dieu, comme sur le seul fondement de sa confiance, pour la grande œuvre de la conversion des nations. Il n'est point de talens humains, lors même qu'ils se trouveraient réunis au plus haut degré dans le même individu, il n'est point de travaux humains, quelque multipliés qu'on puisse les supposer, qui soient capables d'amener le moindre résultat, si Dieu ne les accompagne de l'influence de son Saint-Esprit; et, bien que l'Evangile ait admirablement ordonné les moyens qu'on doit employer pour éclairer, réformer et sauver les hommes, ces moyens-là ne peuvent avoir aucun succès par eux-mêmes et sans la bénédiction spéciale d'en-haut. Les préparatifs extérieurs pour l'extension du règne de Dieu, alors même qu'ils viendraient à être le centuple de ce qu'ils sont aujourd'hui, ne doivent pas détourner notre attention un seul moment de Celui qui est la grande source de la vie spirituelle; car, sans la puissante coopération de Dieu, on ne fera jamais rien d'important pour l'amélioration durable du genre humain. Les espérances du monde chrétien reposent sur la volonté déclarée du Très-Haut, et elles sont journellement justifiées par des événemens qui nous remplissent de joie; et comment ne pas

croire que *Celui* qui a excité ses enfans à de généreux efforts, et qui a mis dans leurs cœurs le désir de le prier avec ardeur pour la conversion des païens, daignera répandre sur leurs travaux cette influence divine sans laquelle tout le reste deviendrait inutile ?

A mesure que le nombre des missionnaires augmentera, nos pasteurs et plusieurs des membres laïques de nos Eglises seront plus souvent appelés à donner des conseils aux jeunes gens qui voudront embrasser cette vocation, et à rendre témoignage à leurs dispositions et à leur caractère. C'est une charge bien importante, et qui fait peser sur nous une grande responsabilité, que de choisir et d'envoyer des ouvriers dans la moisson du Seigneur. Les amitiés particulières, les circonstances extérieures où peut se trouver le candidat missionnaire, et le vif désir qu'il a exprimé d'embrasser cette vocation ne doivent jamais nous engager à recommander une personne qui ne nous paraîtrait pas véritablement digne de la sainte vocation à laquelle elle aspire. Nous n'avons pas besoin de dire que tous les vrais chrétiens ne sont pas également propres au ministère de l'Evangile ; et qu'un homme, qui serait utile dans son pays, peut fort bien ne pas avoir les qualités indispensables à un missionnaire. Nous appellerons ici l'attention des ministres, et des autres membres de nos Eglises, sur quelques traits marquans qui devraient distinguer tous ceux qui sont envoyés chez les païens comme prédicateurs de la bonne nouvelle.

Et d'abord il nous paraît extrêmement désirable que le missionnaire ait acquis une telle réputation, sous le rapport de la piété et des qualités indispensables pour exercer sa vocation future, que son projet obtienne l'assentiment général de tous les chrétiens qui le connaissent. Une attestation donnée à son caractère comme chrétien, et à l'accord qui règne entre sa conduite et ses opinions, est une des meilleures garanties d'une véritable vocation. Rien n'est plus satisfaisant pour un Comité de Missions que d'apprendre que le candidat qui lui est recommandé est approuvé de tous ceux qui le connaissent, et que ses amis sont persuadés qu'il fera du bien, dans quelque portion de la vigne du Seigneur qu'il puisse être envoyé. Ceux qui sont appelés à rendre témoignage à un candidat ne doivent

pourtant pas se contenter de dire, d'une manière générale, qu'ils le croient capable de s'acquitter des devoirs du missionnaire, ils doivent encore examiner avec soin les différens traits de son caractère. Et ici il ne sera pas inutile de faire observer que les missionnaires, qui sont entrés depuis quelque temps dans le champ du Seigneur, sont plus scrupuleux que personne sur les qualités de ceux qu'on envoie à leur aide. Ils reconnaissent et déplorent tout ce qui leur manque, et ils désireraient ardemment que leurs successeurs fussent mieux préparés qu'ils ne le sont eux-mêmes, pour réussir dans une tâche si difficile. Ils se sont quelquefois consultés pour tracer une esquisse de ce que devrait être le missionnaire. On a essayé un portrait de ce genre dans une réunion de missionnaires tenue, il y a quelque temps, dans le désert de l'Ouest; nous en donnerons ici quelques extraits. Ils s'appliquent d'une manière particulière aux missionnaires qui sont envoyés chez les Indiens qui vivent au-delà du Mississipi; mais avec quelques changemens, ils peuvent convenir à tous les autres.

« Outre les qualités fondamentales, telles qu'une vive piété, une instruction solide, une connaissance approfondie de la Bible et de la théologie, qui sont indispensables au missionnaire, il serait à désirer qu'il eût encore :

« 1° *Un esprit entreprenant.* Cette disposition le soutiendra pendant qu'il voyagera seul, pendant qu'il dormira sans abri, et qu'il sera malade sans avoir personne pour le soigner, et elle l'aidera à supporter toutes sortes de privations sans murmures.

« 2° *Un caractère aimable.* Il est à désirer même que la physionomie d'un missionnaire indique une disposition d'esprit calme et heureuse, car cela lui servira partout de lettre de recommandation.

« 3° *La promptitude de repartie.* Les Indiens sont habiles à discerner les caractères, subtils dans leurs objections contre la religion, et toujours disposés à mépriser ceux qui leur paraissent plus faibles ou moins sages qu'eux, tandis qu'ils respectent ceux qu'ils regardent comme leur étant supérieurs.

« 4° *La fermeté d'âme* est une qualité essentielle au mis-

sionnaire. Au milieu des nombreux obstacles et des grandes difficultés qu'il rencontrera, il faut que sa résolution soit ferme et inébranlable; qu'il soit toujours doux, toujours affectueux, mais qu'il ait de la fermeté de caractère.

« 5° *La ponctualité à s'acquitter de ses engagemens.*

« 6° *L'habileté dans les occupations particulières qui lui sont assignées.* Il ne faut point envoyer de novices. Le zèle et le renoncement à soi-même pourront exciter la compassion, mais ils ne seront pas une compensation pour les pertes et les désagrémens que la Mission aura à supporter par suite de l'inexpérience et du défaut d'habileté.

« Ce sixième article s'adresse d'une manière particulière aux aides missionnaires qui sont employés comme instituteurs, fermiers ou artisans.

« 7° *Une bonne constitution.*

« Le Comité ajoutera que les missionnaires de toutes les classes, et des deux sexes, doivent avoir une réputation bien établie pour

« 8° *L'habitude du travail.* Il ne suffit pas qu'un homme soit capable d'une grande activité de corps ou d'esprit, mais il faut encore qu'il ait une telle habitude d'être constamment occupé, qu'il se trouve mal à son aise et hors de son élément, dès qu'il n'a rien à faire.

« 9° *L'habitude de la vigilance.* Cette disposition peut se montrer en une foule de choses. Le missionnaire a à veiller sur sa santé, sur ce qui lui appartient; il faut qu'il fasse attention à ses paroles, aux mesures qu'il recommande, aux exemples qu'il donne, et qu'il ne laisse échapper aucune occasion d'être utile.

« 10° *L'humilité.* Elle se manifeste surtout dans le missionnaire, lorsqu'il est appelé à travailler dans une sphère étroite, où il n'a pas à jouer un grand rôle. Le nombre d'âmes auxquelles on peut faire du bien est sans doute une considération importante dans le choix d'une station; mais il arrive quelquefois que, dans un pays très-peuplé, un missionnaire ne peut rassembler qu'un petit nombre d'auditeurs. Dans une position semblable, il ne doit pas s'abandonner au découragement,

mais se souvenir que ce serait encore une œuvre bien digne de ses efforts, que d'amener une seule âme à la connaissance du salut qui est en Jésus-Christ. »

Il arrive souvent que des personnes qui ont de la piété, ont des défauts qui les rendent incapables d'être de bons missionnaires, bien qu'elles-mêmes ne les aient jamais considérés sous ce point de vue, ou qu'elles ne croient même pas les avoir : nous en indiquerons quelques-uns en terminant.

« 1° *L'amour du changement.* Il y a des gens qui sont persuadés qu'ils pourraient faire beaucoup de bien, s'ils se trouvaient dans telle ou telle position qu'ils se plaisent à se représenter. Ils changent continuellement d'état, et ainsi leur vie se consume à se préparer à la bien employer. Il n'y a pas de doute que ce goût des changemens ne soit quelquefois le motif du désir d'être missionnaire.

« 2° *Une forte disposition au découragement et à la mélancolie.* Le missionnaire a plus besoin que personne de courage, de sérénité et de vivacité. Il faut qu'il soit grave et sérieux, mais aussi qu'il soit naturellement porté à l'espérance et à la joie.

« 3° *La jalousie.* Lorsqu'on verra un jeune homme atteint de cette triste maladie, on fera bien de lui conseiller de rester dans son pays. La jalousie peut s'exercer sur différens objets ; chez un missionnaire, elle se fixera naturellement sur sa position relativement à ses collègues, sur l'estime qu'on lui témoignera, et sur les motifs qu'il supposera à ceux qui lui assignent un poste et des devoirs.

« 4° *L'habitude de parler d'une manière inconsidérée.* Ce défaut a de graves inconvéniens dans une famille de missionnaires. Dans un cercle plus étendu, on trouve le moyen de réprimer l'homme qui se rend fatigant par la multiplicité et l'inutilité de ses discours ; mais cela est plus difficile dans une petite société de frères.

« 5° *Le manque de pénétration.* Il y a des personnes qui n'ont aucune aptitude à juger des caractères ; et ce qui prouve que c'est là un défaut naturel, plutôt que le résultat de l'ignorance et de l'inexpérience, c'est qu'on le trouve souvent chez des hommes qui ont beaucoup vécu dans le monde, tandis qu'on

voit des personnes qui ne sont jamais sorties de leur village, se tromper rarement dans le jugement qu'elles portent des hommes et des choses.

« 6° *La légèreté.* Il est impossible de s'attirer le respect et la confiance des hommes qui ne sont pas civilisés, et principalement de nos Indiens de l'occident, si on montre un esprit léger; l'exemple de la légèreté est d'ailleurs extrêmement nuisible dans une famille de missionnaires. »

Jeune chrétien, sonde-toi devant Dieu sous ces différens rapports, afin que tu puisses être en état de prononcer un jugement sûr, quant à ton aptitude pour la vocation de missionnaire; adjoins-toi, dans l'examen que tu feras de toi-même, quelques personnes éclairées, amies de la vérité et pleines d'expérience chrétienne.—Surtout implore la lumière de l'Esprit-Saint, qui peut seule te conduire dans la vérité et dans la connaissance de toi-même!

NOUVELLES RÉCENTES.

Discours d'un chef indien aux enfans d'une école dirigée par des missionnaires, au milieu de la nation des Choctaws (Amérique du nord).

Mes enfans, mes frères, mes amis, ce que je vais vous dire est la vérité; écoutez-moi bien. Le cœur de Dieu est bon; c'est un cœur comme celui-là qu'il vous faut avoir. Ne pas aimer père, mère, frères, sœurs, oncles, n'est pas bien. Ecoutez ce que je vous dis. Aimer Dieu, cela chasse le mauvais cœur. Dieu nous voit : cela afflige beaucoup Dieu que nous ayons de mauvais cœurs. Détruisez le mauvais cœur. Ce cœur que vos ancêtres avaient, il vous faut le rejeter. Si nous voulons servir Dieu, il aura pitié de nous, et nous bénira. Quant à nous, nos cœurs sont mauvais, et c'est là ce qui ex-

cite son déplaisir. O Dieu ! donne-nous un nouveau cœur, avant que nous mourrions. Que deviendrons-nous ? Nous ne pouvons pas éviter la mort. Rends-nous bons avant que la mort n'arrive. Aie pitié de nous. Quand tu créas le premier homme, tu fis son cœur bon. Mais nous, nous sommes un peuple ignorant. Ote-nous nos mauvais cœurs, et donne-nous de nouveaux cœurs. Nos mauvais cœurs nous font du mal. Nous, Choctaws, nous ne faisions pas attention auparavant à tes paroles. Nos pensées étaient comme le vent. Maintenant nous écoutons ta Parole, et nous avons une chère maison que nous avons mise à part pour ton service. Aie pitié de nous, supporte-nous, entends-nous. Ce jour est ton saint jour. Nous savons que nous nous sommes réunis ici pour te louer. Entends-nous, regarde-nous, aie pitié de nous.

Ne dérobez pas ; si vous faites le commerce, si vous bâtissez, vous pouvez prendre ce qui est à vous ; mais si vous dérobez, Dieu vous apprendra, quand vous mourrez, que c'est là le chemin qui conduit à la perdition. Dieu ne dérobe jamais ; vous ne devez pas non plus dérober. Si vous vous mettez à dérober, vous entrez dans la route qui conduit à l'enfer ; mais si votre cœur est bon, vous irez au ciel, quand vous mourrez. Si Dieu vous aime, vous ne mourrez jamais ; vous vivrez toujours. Moi qui vous parle, je vous dis une parole véritable et pleine d'affection. Vous devez l'entendre et la recevoir. C'est là tout ce que j'ai à vous dire. Mes frères, mes enfans, mes amis, vous avez entendu ; c'est tout.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

TABLE DES MATIÈRES.

SOUVENIRS DES MISSIONS ANCIENNES.

NOTICE ABRÉGÉE

SUR

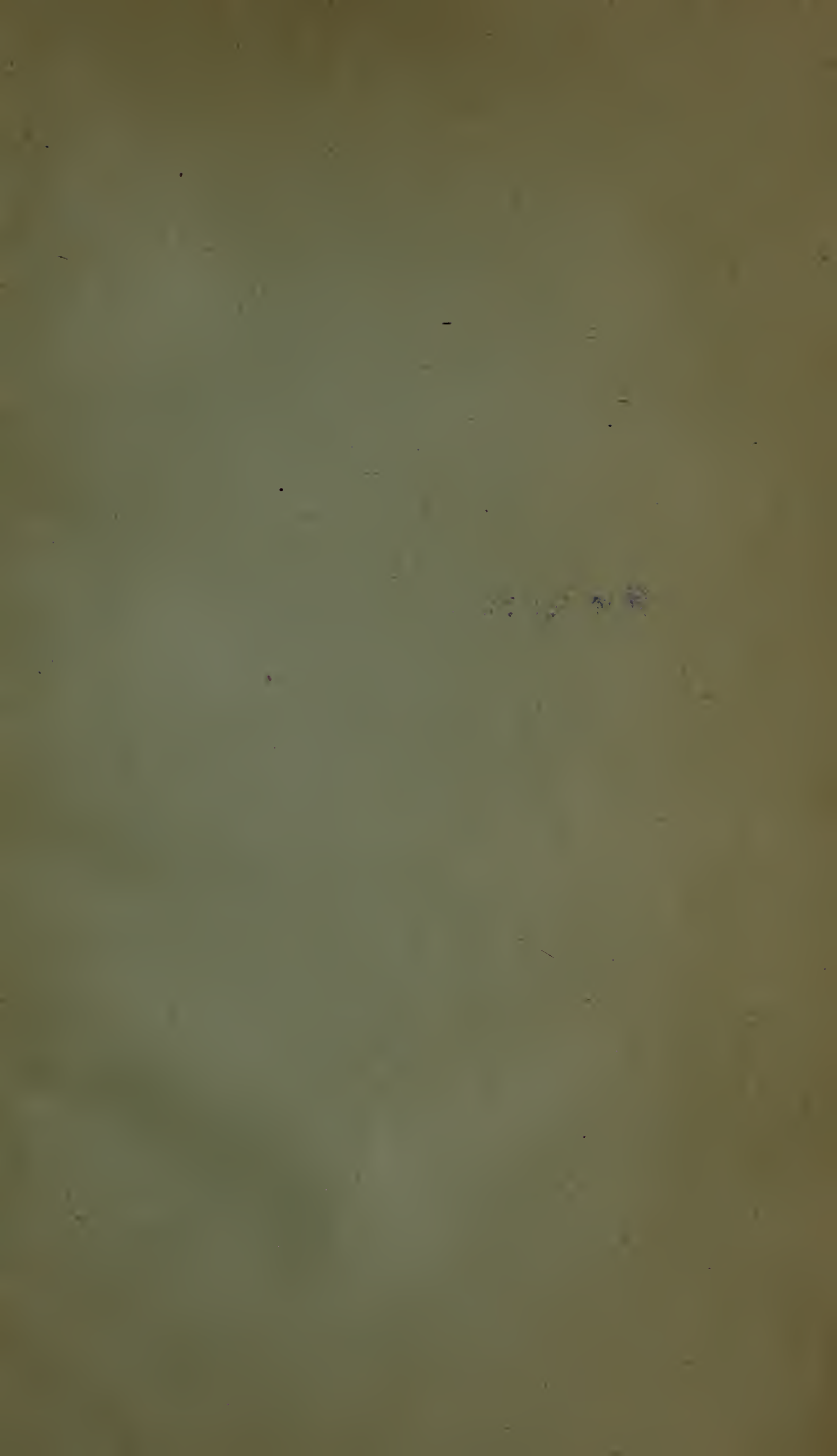
L'ORIGINE ET LES PROGRÈS DES MISSIONS PRINCIPALES.

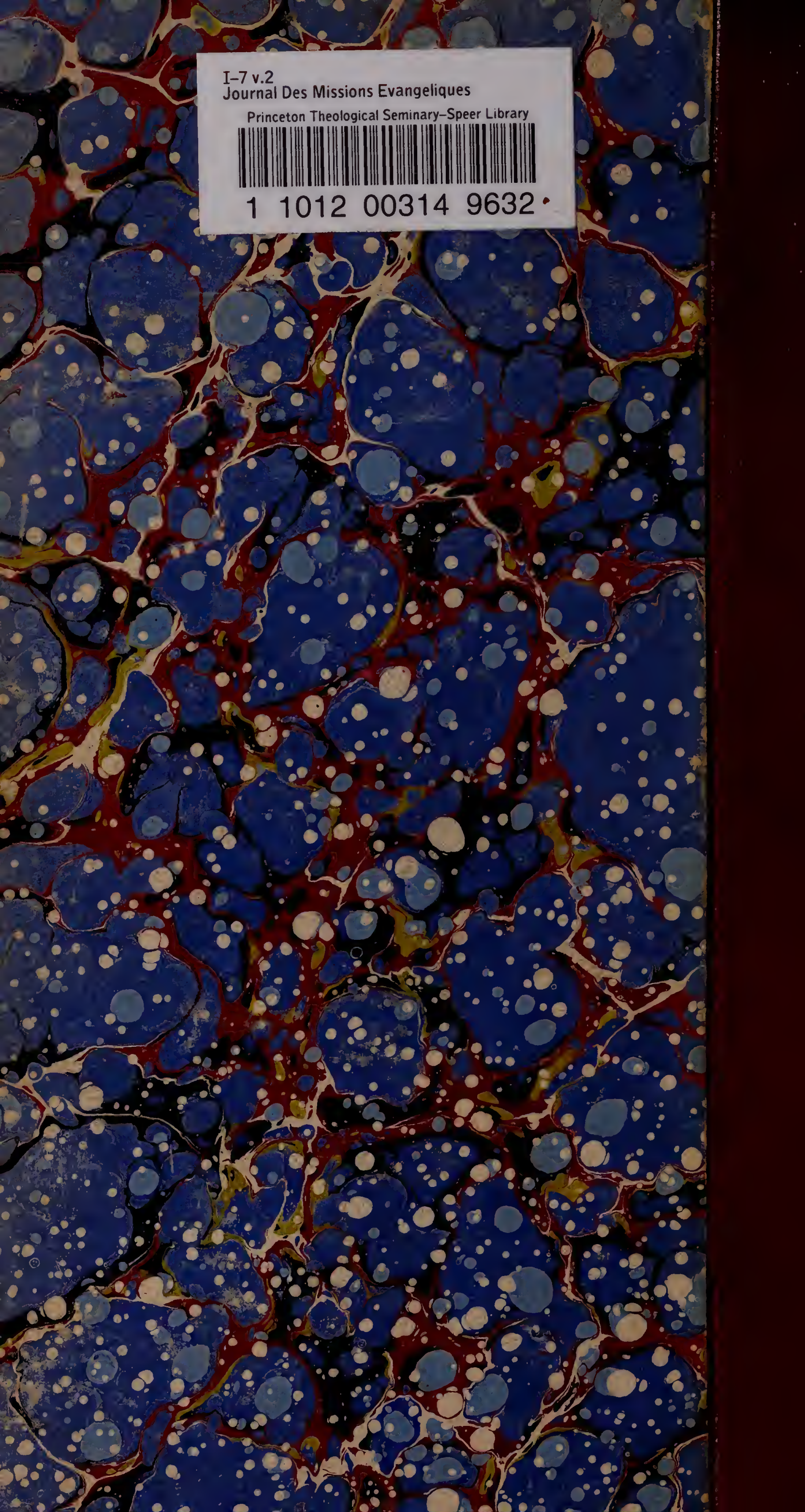
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

VARIÉTÉS.

NOUVELLES RÉCENTES.




I-7 v.2
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00314 9632